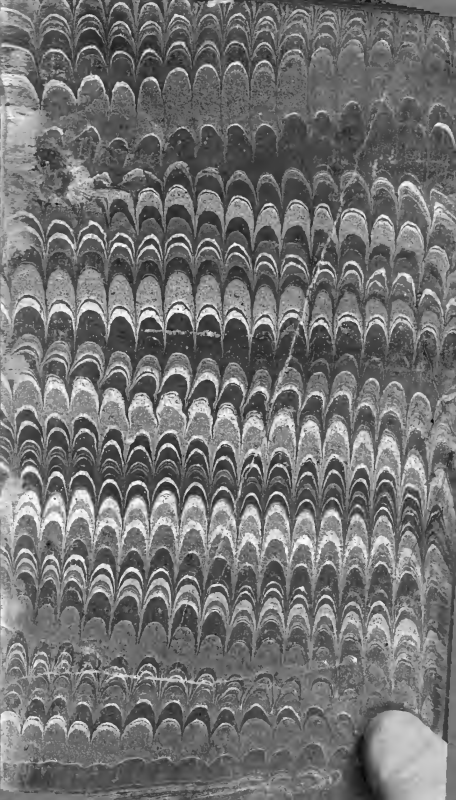







Digitized by Google

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME QUARANTE-NEUVIEME.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-NEUVIEME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

UN Ouvrage, qui touche à ſa fin, & dont on a vu tous les progrès, dans pluſieurs Volumes qui ont paru ſucceſſivement, n'a plus beſoin du petit ſecours qu'un Auteur peut tirer de ſes Préfaces & de ſes Avertiſſemens, pour ſoutenir l'attention du Public. Le ſort de l'Hiſtoire des Voïages eſt décidé, ſoit pour la vente, par l'ancien engagement des Souſcripteurs, ſoit pour le degré qui lui convient dans l'ordre Littéraire, par la connoiſſance que tant de Parties publiées ont donnée du ſujet & de la maniere dont il eſt traité. On ſait que les vingt-huit premiers Volumes ont été traduits de l'Anglois, ſans autre réformation que celle qu'on a jugée néceſſaire, pour les faire lire ſans dégoût; qu'a-

près la désertion des Auteurs Etrangers (1), on s'est déterminé à continuer l'Ouvrage, mais avec le chagrin de ne pouvoir se dégager de leur Plan, dont on reconnoissoit les défauts ; & qu'on s'est réduit, dans vingt ou vingt-quatre Tomes, à lutter contre le mauvais ordre ; enfin que saisissant l'occasion de secouer une partie du joug, on a commencé, dans le Tome quarante-cinquieme, à s'ouvrir de nouvelles routes. Elles sont expliquées dans la Préface du même Tome ; & le succès les aïant justifiées, il ne reste que d'être fidele à les suivre.

Malheureusement je suis si proche du terme, que presque tout l'avantage de ce changement consiste à faire sentir que nos Voisins n'ont pas l'esprit de méthode en partage ; reproche qu'on leur a fait en Paix comme en Guerre,

(1) Voïez les Préfaces des Tomes XXIX, XXXIII, & suiv.

& qui par conséquent ne sauroit passer aujourd'hui pour une hostilité. Un plaisir, que je me réserve pour l'Avertissement des derniers Tomes, sera d'exposer, dans une courte peinture, la forme que j'aurois donnée à l'Ouvrage entier, si j'en avois eu la liberté; au risque de prêter des armes contre moi à ceux qui ne voudront pas se rappeller que je n'ai pas eu de part au premier Plan, ou de faire naître, à quelque laborieux Ecrivain, l'idée de recommencer toute l'Entreprise sur le mien. Mais il étoit bien tard, en effet, lorsque j'ai trouvé l'occasion de réformer celui d'autrui. Je répete qu'elle ne s'est présentée qu'au quarante-cinquieme Tome; & dans mes propres vues, il n'en reste que huit à donner, les premiers, pour achever tout ce qui regarde l'Amérique; les autres, en forme de Supplément, pour les Voïages postérieurs à l'Edition, pour un surcroît con-

ſidérable de Cartes Géographiques & de Figures, pour l'*Errata* général pour l'Index & les Tables alphabétiques, enfin pour tous les Éclairciſſemens que j'ai promis, & ſans leſquels un Ouvrage, ſi long & ſi varié, ſeroit d'un uſage fort pénible.

Au reſte, quelque regret que j'aie toujours marqué, de me voir enchaîné, comme je l'ai déja dit (2), au Plan des Anglois, je n'en eſpere pas moins que l'Hiſtoire générale des Voïages, dans l'état où mes derniers ſoins la mettront bientôt, paſſera nonſeulement pour l'Ouvrage le plus curieux de ce genre, mais réellement pour le plus complet & le plus utile. C'eſt le jugement qu'en portoit M. le Chancelier d'Agueſſeau, après avoir pris la peine de vérifier, par ſes yeux, l'exactitude de mes Citations & de mes Extraits. Il regrettoit lui-même de s'être aſſez fié aux Anglois

(2) Préface du Tome XLI.

pour m'avoir fait adopter leur Plan ; mais, paſſant ſur les défauts dont je n'ai pû me garantir en ſuivant leurs traces, il me répétoit ſouvent, pour m'animer au travail, que la variété, la multitude, & la fidélité de mes propres recherches, joint à la difficulté de réimprimer un Livre de cette nature, rendroient un jour mon Ouvrage également rare & précieux. J'en accepte l'augure, pour l'intérêt du Libraire.

Ce grand Magiſtrat, en qui l'on ſait que les plus rares qualités de l'eſprit étoient accompagnées d'une vaſte érudition, m'avoit communiqué ſes remarques ſur diverſes Relations de Voïages. En me permettant de les emploïer dans l'occaſion, il m'avoit impoſé une loi qui peſoit à ma reconnoiſſance ; celle de ne pas lui faire honneur du bienfait. Aujourd'hui, que ſa mort me diſpenſe d'une ſoumiſ-

ſion forcée, je me crois libre d'apprendre à mes Souſcripteurs que la plûpart des Obſervations critiques, répandues dans les Relations de Pyrard & de Tavernier, me viennent de lui.

Qu'il me ſoit permis de joindre à cette anecdote, un trait, qui ne marque pas moins l'étendue de ſes lumieres. Un jour, après m'avoir témoigné quelque chagrin de la difficulté qu'il y avoit à changer le premier Plan ſans recommencer entierement l'édifice, il ajouta : » Voilà vos » Anglois ; avec de l'eſprit & » du ſavoir, qu'on ne leur » conteſte pas, ils n'ont jamais » entendu la vraie forme d'un » Livre «. Je répondis que ce reproche étoit d'autant plus juſte pour un Recueil de Voïages, que la matiere n'eſt pas abſtraite, & qu'étant fort importante dans leurs principes, ils ne pouvoient apporter trop de ſoin à la bien traiter. » Des principes ?

» reprit M. le Chancelier ; leur » en connoiſſez-vous « ? & prenant la peine de chercher dans ſa Bibliotheque, où j'avois l'honneur d'être avec lui, un Livre Anglois qu'il me dit de parcourir (3) : » voïez, reprit-il encore, » comment leurs plus habiles » gens s'emportent contre les » Voïageurs, & s'ils font attention que ſans le ſecours des » Voïages ils ſeroient encore » dans la barbarie qu'Horace reproche à leurs Ancêtres (4) ; » car nommez-moi quelque choſe qu'ils ne doivent point aux » Etrangers «. J'admirai le ſavoir univerſel de M. le Chancelier, à qui toutes les connoiſſances & toutes les Langues paroiſſoient familieres.

(3) C'étoit un Ouvrage de Joſeph *Hall*, un des plus illuſtres Prélats d'Angleterre au XVII[e] Siecle. Il a été traduit en François, par *Jacquemot*, & publié à Geneve en 1628, ſous ce titre : *Quo vadis ? ou Cenſure des Voïages entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes.*

(4) *Viſam Britannos Hoſpitibus feros.*

Il y avoit long-tems que je cherchois l'occasion de publier ces deux traits : c'est un tribut bien léger d'une vive reconnoissance, pour le Protecteur déclaré de l'Histoire des Voïages.

Il est entré aussi dans le dessein de cet Avertissement, de faire deux remarques, dont il est surprenant que la premiere soit échappée aux Journalistes. Elle regarde la Description du cours de l'Amazone, dont j'ai fait honneur à M. d'Ulloa, parcequ'elle se trouve dans la Relation de son Voïage, & qu'il n'avertit pas lui-même d'où il l'a tirée. Mais le hasard aïant fait tomber entre mes mains le Journal que M. de la Condamine fit imprimer en Espagnol à Amsterdam, avant son retour à Paris (5), & trois ans avant la

(5) En 1745, sous le titre de, Extracto del diario de Observaciones hechas en el viage de Quito al Para, por el Rio de las Amazonas &c. in-12. chez *Catuffe*.

publication de celui de M. d'Ulloa (6), je me ſuis convaincu, par une exacte comparaiſon, que l'Officier Eſpagnol a pris ſa Deſcription, de l'Académicien François, ou mot à mot, ou déguiſée avec art, en convertiſſant en degrés de latitude & de longitude, les diſtances & les rumbs de vent, que M. de la Condamine ne fait qu'indiquer, ou qui ſe trouvent ſur ſa Carte. En effet, il n'étoit pas vraiſemblable que M. d'Ulloa, qui n'a jamais fait le même Voïage, eût porté ſi loin la préciſion; au lieu que l'Académicien François, comme on le verra dans ſa propre Relation, parcourut toutes ces Contrées avec les inſtrumens à la main. Quant à la deſcription des ruines du Palais de Cañar, que j'ai donnée auſſi d'après M. d'Ulloa, on ne peut lui faire le même

(6) Il n'a paru qu'en 1748, à Madrid, ſous le titre de, Relacion hiſtorica del viage à la America meridional.

reproche, puiſque les Deſſeins qu'il en donne reſſemblent très peu au Plan & à la vûe levés & deſſinés par M. de la Condamine, & publiés en 1746 (7), dont je n'ai eu connoiſſance que depuis.

Ma ſeconde remarque tombe ſur quelques noms dont l'orthographe paroît conteſtée. Faut-il écrire *Cordilliere*, ou *Cordeliere*? *Metif*, ou *Metis*? *Cuenca*, ſans cedille, ou *Cuença*, &c? L'exemple de quelques Voïageurs célebres, tels que M. Frezier, le P. Feuillée &c, imité d'ailleurs par M. de Buffon, le P. de Charlevoix &c, m'a déterminé pour Cordilliere. Metif & Cuença, pour leſquels je me ſuis déclaré, ſont auſſi d'un uſage commun dans la plûpart de nos Ecrivains. Cependant M. de la Condamine prend le parti oppoſé, par

(7) Dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, à la ſuite d'un Mémoire ſur les anciens Monumens du temps des Incas.

des raisons dont je sens la force (8), & qui m'auroient entraîné, s'il n'avoit été trop tard, au XLIX Tome de mon Ouvra-

(8) Cordeliere, dit-il, est un mot François dans le Blason & l'Architecture.; il signifie, dans ces deux Arts, un ornement, un filet orné de nœuds : c'est par une métaphore, prise de cette acception, que les Espagnols ont emploïé ce terme, en nommant métaphoriquement *Cordillera*, c'est-à-dire, *Cordon*, ce que nous nommons chaîne de Montagnes. Si donc Cordeliere est un mot François pour dire un cordon garni de nœuds, pourquoi ne pas l'emploïer pour traduire *Cordillera*, au lieu de forger un mot aussi barbare que Cordilliere ? M. de la Condamine ajoute en sa faveur l'exemple de nos plus anciens Traducteurs, qui ont écrit *Cordeliere*

Sur *Metif*, pour lequel je me suis déclaré d'autant plus volontiers que son feminin est fort naturellement *Metive*, l'Académicien observe que c'est un terme populaire, qui s'est formé sans analogie; au lieu que *Metis* vient clairement de *Mestizo*, mot Espagnol qui répond à *mixtus* en Latin. Il est passé des Colonies Espagnoles aux Françoises., où de *Mestizo*, qui se prononce *Mestiço*, on a dû dire Metis. Si l'on disoit en Espagnol *Mestivo*, il faudroit dire en François *Metif*, comme on dit *actif*, *passif*, pour *passivus*, *activus* &c : mais *Mestiço* doit faire en François *Metis*, comme *precisus*, *concisus*, en Latin, & *conciso*, *preciso*, en Espagnol,

ge, pour changer l'orthographe que j'ai suivie dans les Parties précédentes.

font précis & concis. Quand l'usage n'est pas constant, & pour peu même qu'il soit douteux, c'est la loi de l'Analogie qui doit décider. — Ne peut-on pas objecter à M. de la Condamine une loi plus forte encore, qui est celle de l'usage? *quem penes arbitrium est &c.* D'ailleurs je trouve dans les Voïageurs, *Metice* aussi souvent que *Metif*: & *Metice*, qui n'est ni Metif ni Metis, n'a pas moins de rapport que *Metis* à l'origine Espagnole.

A l'égard de *Cuenca* ou *Cuença*, il est certain que les Espagnols écrivent Cuenca sans cédille, & prononçent *Coinka*: mais les Anglois disent *London*, les Italiens *Londra*, & nous disons *Londres*; il n'y a donc rien à conclure d'un usage à l'autre.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le XIII Tome de *l'Histoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 28 Novembre 1756.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE







Canal
Ba

100 90

XIII.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE SIXIEME.

SUITE DES VOÏAGES, des Découvertes, & des Etabliſſemens en Amérique.

INTRODUCTION.

DANS les regles de proportion, qui obligent de traiter les grands ſujets avec l'étendue qui leur convient, on n'a pu ſe diſpenſer de laiſſer en arriere tout

INTRODUCTION.

ce qui a paru moins important que la découverte, la conquête & la description du Mexique. Mais le progrès des armes Espagnoles fut si rapide sous Fernand Cortez, que ne nous aïant pas trop écartés de l'ordre des tems, nous reprendrons sans peine le fil de plusieurs évenemens, qui doivent nous conduire à de nouvelles Découvertes, & presqu'aussi-tôt à de glorieuses Expéditions.

Dispositions de Charles-Quint pour les affaires des Indes.

On a vu qu'après les fameuses conférences qui firent mériter à Barthelemy de Las Casas le titre de Protecteur des Indiens (1), Charles-Quint, pressé d'aller prendre possession de l'Empire, avoit suspendu les affaires des Indes pour se rendre à la Corogne, où sa Flotte l'attendoit; mais d'autres obstacles l'aïant arrêté deux mois dans ce Port (2), il y fut ramené au soin du nouveau Monde, par l'importunité des Négocians, dit Herrera (3), qui obtinrent de lui, pour écouter leurs plaintes & régler leurs intérêts, les sept derniers jours avant son départ. L'Amiral Dom Diegue Colomb, qui n'avoit pas cessé de solliciter son rétablissement

(1) Tome XLVI de ce Recueil, pp. 56 & précédentes.

(2) Herrera, decad. 2. L. 9. p. 620.

(3) Ibidem.

dans tous les droits de ses charges, & la permission d'aller exercer celle de Viceroi des Indes, fut expedié le premier, en considération des importans services que son Pere avoit rendus à la Couronne (4). D'ailleurs, Charles reconnut sans peine que tous les Mémoires qui étoient venus contre lui, ne contenoient que des faussetés ou des exagérations. Figueroa, odieux depuis long-tems par son avarice & ses vexations, mais surtout par les violences auxquelles il s'étoit emporté contre Quazo son Prédécesseur, qui étoit en vénération dans l'Ile Espagnole, fut traité avec moins de ménagement. S'il conserva une place dans l'Audience Roïale, & l'administration de quelques Bourgades Indiennes, ce fut avec aussi peu d'autorité que de considération; & sa conduite répara si mal ses anciens excès, que peu de tems après il fut déclaré incapable de posseder jamais aucun Office Roïal. Montego, Alaminos, & Martin Cortez, Pere de Fernand, furent reçus de l'Empereur avec une attention & des faveurs dont ils commençoient à désesperer (5), & Barthe-

INTRODUCTION.

(4) Ibidem.

(5) Voyez la Relation de Cortez, Tom. XLVII, page 146.

INTRODUCTION.

lemy de Las Casas obtint presque tout ce qu'il s'étoit proposé.

Retour de l'Amiral Dom Diegue Colomb à l'Ile Espagnole.

En permettant à Dom Diegue de retourner aux Indes, Charles envoïa ordre au Trésorier Passamonté de vivre en bonne intelligence avec son Général; &, pour arrêter les contestations dans leur source, les bornes de la Jurisdiction de l'un & de l'autre furent reglées par une Déclaration. Ce Reglement diminuoit beaucoup l'autorité de l'Amiral. On lui donnoit même un Surveillant, avec le droit d'informer contre lui, mais sans autre pouvoir que celui d'envoïer les informations au Conseil. La même Ordonnance réduisit le Quint pour l'or au dixieme, dans l'Ile Espagnole, où ce précieux métal devenoit plus rare, faute d'ouvriers pour les Mines: mais en récompense il s'y faisoit beaucoup de Sucre, & ce seul objet étoit capable de rendre la Colonie florissante. On avoit établi, depuis peu, des Missionnaires à la Côte de Cumana, & l'ordre fut donné pour le soutien de cette Entreprise. Enfin, sur la nouvelle qu'on avoit reçue, d'une fort dangereuse révolte dans quelques Départemens Indiens (6), Dom Diegue, obli-

(6) Tous les Historiens en font un très long récit. Elle fut suscitée par un jeune Cacique Chrétien,

gé de presser son départ, s'embarqua au commencement de Septembre, & prit terre deux mois après à San Domingo (7). INTRODUCTION.

Si son arrivée fut agréable à la plus grande partie des Habitans, elle chagrina ceux dont l'autorité se trouvoit affoiblie par sa présence. Mais, comptant un peu trop sur son crédit, il ne se mit point en peine de satisfaire les Mécontens; & l'air absolu qu'il prit avec eux justifia leurs craintes. Quelques Gouverneurs particuliers, qui lui avoient obligation de leurs Emplois, s'étoient voulu rendre indépendans: non-seulement il les interdit, sans excepter Velasquez, Gouverneur de Cuba, mais il leur donna des Successeurs, chargés de leur faire rendre compte de leur admi-

nommé Henri, qui avoit été élevé dans un Couvent de Saint François, & qui la soutint long tems avec beaucoup de perte pour les Espagnols; ils ne purent en voir la fin, que par un Traité glorieux au jeune Cacique, auquel on aura l'occasion de revenir. Herrera, *ubi suprà. pp.* 296. *& suiv.* La Reine Isabelle avoit recommandé, en mourant, qu'on procurât aux enfans des Caciques toute l'éducation possible, & qu'ensuite ils fussent honorablement emploïés : mais ses intentions étoient mal suivies sur le dernier de ces deux points. Ces jeunes gens, après avoir appris dans les Couvens, la Religion, la Langue Espagnole, à lire & à écrire, & même un peu de Latin, étoient compris dans les départemens comme les derniers de leurs Sujets, & souvent plus maltraités.

(7) Herrera, *ubi suprà. pp.* 701 *& suiv.*

INTRODUCTION.

niſtration. Quazo, qu'il choiſit pour l'Ile de Cuba, y porta les mêmes vertus qui l'avoient fait reſpecter dans l'Eſpagnole, & n'y fut pas plus heureux; c'eſt-à dire, qu'en obtenant l'eſtime & l'affection des honnêtes gens, il excita les plaintes de ceux qui ne vouloient pas que leur conduite fût éclairée. La diviſion alla ſi loin, que l'Amiral fut obligé de paſſer dans l'Ile, & ſa préſence déconcerta les Mutins : mais, en applaudiſſant au vertueux Quazo, il crut devoir au repos public le rétabliſſement de Velaſquez dans les fonctions du Gouvernement.

Diſtinction des Nations Antropophage.

L'Audience Roïale étoit alors occupée à diſtinguer les Nations qui devoient être regardées comme Antropophages (8); & les moindres conjectures étoient aiſément reçues en preuves. On connoiſſoit peu, par exemple, cette grande partie du Continent, à laquelle on a depuis étendu le nom de Floride. Jean Ponce de Leon n'en avoit découvert que les Côtes les plus voiſines de la Preſqu'Ile qui ſe termine au Canal de Bahama; & quelques-uns de ſes gens y aïant diſparu, on jugeoit qu'ils avoient été mangés par les Indiens. Il

(8) Cette diviſion eſt rapportée par Herrera, 2 Dec. p. 697.

n'en fallut pas davantage pour ranger tous les Floridiens au nombre des Cannibales. C'étoit ouvrir un champ vaſte à l'avidité de ceux qui ne cherchoient qu'à faire des Eſclaves ; d'autant plus que toutes ces Régions Septentrionales paſſoient pour extrêmement peuplées, & que les Hommes y paroiſſoient plus robuſtes qu'au Midi. On prit la réſolution de les mettre ſous le joug. Luc Vaſquez d'Aillon, alors Auditeur Roïal, arma deux Navires, & s'étant embarqué à Puerto di Plata, il s'éleva juſqu'au 32e degré de Latitude du Nord. Bien-tôt, aïant apperçu la terre, & la côtoïant de fort près pour chercher un débarquement commode, il découvrit une aſſez grande riviere, où il entra, & qui fut appellée *Jourdain*, du nom d'un de ſes Pilotes. Un Cap, qui n'eſt pas loin de l'embouchure, reçut celui de *Sainte Helene*, parcequ'il fut découvert le jour de cette Fête.

INTRODUCTION.

Découverte du Fleuve Jourdain & du Cap Sainte Helene.

A la vue des deux Navires, les Sauvages, qui n'avoient jamais rien vu d'approchant, s'aſſemblerent en foule ſur le rivage, & formerent un ſpectacle réjouiſſant pour les Eſpagnols. De leur côté les Barbares furent ſi effraïés des barbes, des armes, & de l'habillement des Européens, qu'ils prirent

INTRODUCTION.

bientôt la fuite vers les Bois. On ne laissa pas d'en arrêter un, avec sa femme : les caresses qu'on leur fit, accompagnées de divers présens, eurent le pouvoir de les rassurer ; & ce bon traitement aiant ramené une partie de ceux qui s'étoient retirés, leur curiosité leur fit souhaiter d'aller à bord. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés, d'Aillon fit mettre à la voile, & reprit la route de l'Ile

Trahison punie.

Espagnole. Mais il tira peu de fruit de cette indigne trahison : un de ses Navires périt en Mer ; & les Indiens, qu'il avoit sur l'autre, moururent presque tous de chagrin, les uns dans le cours de la navigation, les autres après leur arrivée. Il n'en fit pas moins le voïage d'Espagne pour vanter sa Découverte, qu'il faisoit aller de pair avec celle de la nouvelle Espagne, & qui lui fit obtenir de la Cour le Gouvernement de *Chicora*. La Riviere du Jourdain se nommoit *Chico*, & le Païs qu'elle arrose étoit nommé *Chicora*. Mais cet

Chicora, ancien nom du Païs découvert.

honneur l'engagea dans des dépenses, qui tournerent à sa ruine. Quelques Historiens assurent même qu'il périt dans un voïage au même lieu ; & le P. de Charlevoix croit pouvoir établir (9) » que cette extrêmité de la Floride,

(9) Histoire de Saint Domingue, Tom. II. p. 239.

» qui eſt limitrophe de la Virginie, » n'a jamais été poſſedée par les Eſpa- » gnols. La Province de Chicora fai- » ſoit partie de ce qu'on a long tems » nommé la Floride Françoiſe, qui eſt » aujourd'hui connue ſous le nom de » Caroline.

INTRODUCTION.

Il s'étoit fait, peu de tems auparavant, une autre Expédition, qui n'eut pas un ſuccès plus heureux. L'Amiral, en partant d'Eſpagne, avoit embarqué ſur ſon Bord un ancien Habitant de San Domingo, nommé Antoine *Serrano*, avec lequel il avoit fait un Traité, pour former des Etabliſſemens dans les Iles Caraïbes. Le deſſein de Serrano étoit de peupler la Martinique, la Guadeloupe, Montſerrat, la Barbade, & la Dominique : il devoit y demeurer en qualité de Commandant, juſqu'à ce que l'Amiral ou la Cour y eût envoïé des Gouverneurs. Mais ce projet, pour lequel on avoit fait de grandes dépenſes, échoua, ſans qu'on ait pu ſavoir ce qui le fit avorter.

Projet d'Antoine Serrano, pour peupler les Iles Caraïbes.



CHAPITRE PREMIER.

§ I.

Voïage & Etablissement de Barthelemi de Las Casas, à la Côte de Cumana.

1520. Faveurs accordées à Las Casas.

ON ne doit pas oublier qu'au départ de l'Empereur, Las Casas avoit recueilli les plus heureux fruits de son éloquence & de son zele. Jusqu'à l'Evêque de Burgos, qui ne vouloit pas déplaire aux Seigneurs Flamans, & moins encore au Cardinal Adrien, que Charles laissoit en Espagne avec une autorité presque absolue, tout le monde s'étoit empressé à favoriser ses vûes (10).

Son départ.

Enfin, il mit en Mer à Séville, avec deux cens Laboureurs qu'il avoit levés, & une suite proportionnée d'ailleurs à ses grands desseins. Il arriva heureusement à Portoric; mais il y apprit des nouvelles, qui durent lui causer moins de satisfaction.

Les PP. de S. Dominique & de S. François s'étoient établis depuis peu à la Côte de Cumana. C'étoit une facilité

(10) Voïez son projet au Tom. XLVI, pag 70, & dans la Note.

de plus pour l'exécution de ses projets, surtout lorsqu'il eut appris que ces Missionnaires avoient déja gagné la confiance des Habitans. Mais de nouvelles disgraces vinrent troubler une si belle espérance. Alphonse d'Ojeda, que la ressemblance du nom fait croire du même sang (11) qu'un autre Ojeda, dont on a déja lu les Avantures, avoit enlevé quelques Indiens assez près du Village de *Maracapana*, à quatre lieues du Port de *Chiribichi*, où deux Religieux de Saint Dominique avoient une Maison, qu'ils nommoient le Couvent de Sainte Foi : mais ensuite, aïant eu l'imprudence de descendre à quelques lieues de Maracapana, le Cacique de cette Habitation lui dressa une embuscade, dans laquelle il périt avec plusieurs Espagnols de sa suite. Le Cacique informa aussi-tôt de son attentat un autre Seigneur Indien, nommé *Maraguey*, dont le Village étoit voisin de Sainte Foi, & lui conseilla de se défaire des deux Religieux, pour rompre toute liaison avec les Castillans. Maraguey exécuta ce conseil; & ses Sujets détruisirent le Couvent par le feu. Cet-

LAS CASAS. 1520.

Evenemens qui lui préparent de grandes difficultés.

(11) Peut-être étoit-il son Fils naturel, car Herrera le dit natif de l'Ile de Cubagua, où l'autre avoit été. *ubi sup. p.* 616.

LAS CASAS. 1520. te nouvelle arriva dans l'Ile Espagnole, fort peu de tems après le retour de l'Amiral, lorsqu'on y avoit pris la résolution d'enlever tous les Habitans de Cumana, pour remplacer les Indiens de cette Ile; l'exécution en avoit été commise à Gonzalez d'Ocampo, qui s'étoit embarqué sur cinq Bâtimens avec trois cens hommes, & toutes les provisions nécessaires pour cette Expédition. Ce fut dans ces circonstances, que Las Casas prit terre à Portoric. On n'y parloit que de la révolte de Cumana, & de la vangeance que les Espagnols méditoient, lorsque l'Escadre d'Ocampo vint mouiller au même Port. Ce Capitaine étoit ami de Las Casas, qui lui montra ses Provisions, dans l'espérance de lui persuader qu'en vertu du pouvoir dont il étoit revêtu, il avoit droit seul de prendre connoissance des affaires de Cumana : mais Ocampo ne trouva qu'un sujet de plaisanterie dans le projet d'une troupe d'Ecclésiastiques & de Païsans (12); & donnant néanmoins quelque chose à l'amitié, il leur représenta sérieusement qu'il avoit ses ordres, auxquels il ne pouvoit rien changer, mais que c'étoit à l'Amiral qu'ils

Il aborde à Portoric.

(12) Las Casas leur Chef, portoit une Croix de Chevalier sur ses habits. *ibid.* p. 612.

devoient faire agréer leurs prétentions. Ils gouterent ce conseil. Las Casas laissa ses Laboureurs à Portoric, & se hâta de passer à San Domingo. Il y trouva l'Amiral fort bien disposé en sa faveur ; ses Provisions furent entegîtrées sans obstacles ; & quoique tout le monde ne le vît pas du même œil, quantité d'honnêtes gens ne firent pas difficulté de lui ouvrir leur bourse.

Raisons qui le conduisent à l'Espagnole.

Dans l'intervalle, Ocampo étoit allé relâcher à l'Ile de Cubagua, où il laissa trois de ses Navires ; son but étoit de faire des esclaves ; & toutes ses forces n'étant pas nécessaires sur la Côte de Cumana, il n'y parut qu'avec deux Bâtimens, dont il fit même cacher les Soldats, pour ne laisser voir qu'un petit nombre de Matelots. Une ruse si grossiere ne le fut pas trop pour les Indiens. Il se vit bientôt environné de Pirogues remplies de ces Barbares, qui ne purent résister à l'offre du biscuit de Castille, dont ils étoient fort friands. Quoiqu'ils eussent dû prévoir que la mort des Espagnols qu'ils avoient massacrés ne demeureroit pas impunie, ils se persuaderent, sur la parole d'Ocampo, qu'il venoit de Castille ; & le vin d'Espagne, qu'il leur prodiguoit, acheva de les rendre si familiers, qu'ils en-

Ocampo tire vangeance des Indiens de Cumana.

LAS CASAS. 1520. trerent librement dans les Vaisseaux. Ocampo prit ce moment pour faire paroître ses Soldats, qui étoient sous le Tillac. Ils se saisirent des Indiens, dont les principaux furent pendus aux vergues, & les autres réservés pour les Mines. Le Cacique, qui avoit eu le plus de part au meurtre d'Ojeda, étoit demeuré dans un Canot : mais un Matelot Espagnol, adroit & bon nageur, y sauta courageusement, saisit le Cacique au cou, l'entraîna dans l'eau avec lui, & le tua de plusieurs coups d'un poignard qu'il avoit à sa ceinture (13). Après cette expédition, le Général Espagnol, aïant fait venir les trois Vaisseaux qu'il avoit laissés dans l'Ile de Cubagua, s'approcha de la Côte où les Espagnols avoient été massacrés, fit sa descente presque sans résistance, força une Bourgade où l'on ne se défendit pas mieux, fit pendre & empaler une partie des Habitans, remplit ses Navires d'Esclaves, qu'il envoïa aussi-tôt à l'Ile Espagnole, fit grace à ceux qui implorerent sa clémence, & fonda sur-le-champ une Ville qu'il nomma *Tolede* (14).

Fondation de Tolede sur la Côte de Cumana.

Cet Etablissement étoit une nou-

(13) Herrera, *ubi sup.* p. 646.
(14) *Ibid.*

velle atteinte aux droits de Las Casas : il avoit prévu quelque entreprise de cette nature, & c'étoit cette crainte qui lui avoit fait condamner l'Expédition d'Ocampo. Aussi ne cessoit-il point de demander son rappel à l'Audience Roïale : mais on affectoit de traîner l'affaire en longueur. Les Auditeurs Roïaux, moins Magistrats que Marchands, vendoient jusqu'à la Justice ; & se trouvant Juges & Parties d'un homme qui prétendoit soustraire à leur cupidité trois cens lieues de Côte, ils éludoient l'exétion d'un ordre de l'Empereur, auquel ils n'osoient rien opposer : cependant, Las Casas paroissant incapable de se rebuter, ils ordonnerent une visite de son Navire, qu'on ne manqua point de trouver hors d'état de soutenir la Mer ; & sur ce jugement il fut démoli. Enfin le chagrin de tant de chicanes alluma si vivement la bile du Missionnaire, qu'il menaça hautement de retourner en Espagne pour informer l'Empereur du mépris qu'on faisoit de ses ordres. Cette menace rendit ses Juges plus traitables. Ils lui firent des propositions, auxquelles il aima mieux souscrire que de s'exposer à de nouvelles variations de la Cour & des Conseils. Il signa un Traité, qui portoit l'établissement d'u-

LAS CASAS.

Traité de Las Casas dans l'Ile Espagnole.

LAS CASAS. 1520. ne Compagnie, où tous les Chefs de l'Ile Espagnole se firent admettre ; & toutes les difficultés furent levées par ce Concordat (15).

1521. Il se rend à Cumana. On lui donna les mêmes Vaisseaux qui avoient porté Ocampo à la Côte de Cumana, & cent vingt Hommes de bonnes troupes, sous les ordres du même Général, pour faire la guerre aux Indiens qui entreprendroient de troubler la Colonie, ou qui seroient reconnus pour Antropophages. L'Escadre mit à la voile au mois de Juillet, & prit la route de Portoric. Mais Las Casas n'y retrouva point ses Laboureurs : les uns étoient morts dans son absen-

(15) L'Historien Espagnol en donne un extrait curieux. Il se faisoit, dit-il, quatre sortes de trafic dans le Gouvernement que le Roi avoit donné à Las Casas : 1°. La pêche des Perles, dans l'Ile de Cubagua, où les Habitans de l'Ile Espagnole tenoient leurs Esclaves ; 2°. le trafic de l'Or, qui se faisoit sur toute cette Côte, jusqu'à la Province de Venezuela, & plus loin encore ; 3°. le négoce des Esclaves ; 4°. la guerre des Indiens pour y faire des Esclaves. On en fit vingt-quatre parts, qui devoient être partagées également ; six pour les droits du Roi ; six pour Las Casas & pour les Chevaliers aux Eperons dorés qu'il devoit recevoir ; trois pour l'Amiral ; quatre pour les quatre Conseillers, qui étoient. Marcel de Villalobos, Jean Ortiz de Matienzo, Luc Vasquez d'Aillon, & Rodrigue de Figueroa ; trois pour le Trésorier Michel de Passamonte, le Contrôleur Alonso d'Avila, & le Visiteur Jean d'Ampuca ; les deux autres pour les deux Sécretaires de la Chambre de l'Audience, Pierre Ledesma & Jean Cavallero. *Herrera*, 3. *decad. liv.* 2. *pp.* 115 & 116.

çe, d'autres avoient pris parti dans l'Ile & n'en vouloient plus sortir. Ce n'étoit que le commencement de ses disgraces. De Portoric, il se rendit à la nouvelle Ville de Tolède, dont les Habitans étoient si rebutés d'avoir sans cesse à lutter contre les Indiens, qu'ils soupiroient après l'occasion d'en sortir. Ils profiterent de celle qui s'offroit, & s'embarquant sur les Vaisseaux qui avoient apporté Las Casas, ils déclarerent que rien n'étoit capable de les retenir. Les Troupes qui étoient sous le commandement d'Ocampo, suivirent un si dangereux exemple; & le Général même, que cette avanture laissoit sans emploi, prit congé de son Ami, dont il ne pouvoit que plaindre le sort; & remit à la voile pour l'Ile Espagnole.

Il est abandonné dans son entreprise.

Tout autre que Las Casas auroit abandonné une entreprise, contre laquelle tout sembloit conspirer; mais l'ardeur de son caractere le soutint. Il commença par se loger, & construire des magasins: ensuite il fit avertir les Indiens, par une Femme Chrétienne de leur Nation, nommée Marie, qu'il étoit envoïé par un nouveau Roi d'Espagne, pour faire cesser les mauvais traitemens dont ils avoient à se plaindre, & leur procurer, avec la connois-

Son courage.

LAS CASAS. 1521.

Autres obstacles qui le font retourner à l'Espagnole.

sance du vrai Dieu, tous les biens qu'ils pouvoient desirer. Les Espagnols de Cubagua étant obligés de venir prendre de l'eau dans la Riviere de Cumana, sur laquelle Tolede étoit située, il entreprit de faire construire une Forteresse à l'embouchure, pour en assurer l'entrée contre les surprises des Indiens : mais son dessein échoua, par la malignité de ceux mêmes en faveur desquels il l'avoit formé, & qui le regarderent comme un obstacle à leur commerce clandestin sur la Côte (16). La même raison lui suscita d'autres peines. Il n'avoit pas été long-tems dans la Province, sans reconnoître que la meilleure marchandise pour trafiquer avec les Habitans étoit le vin, & qu'avec cette liqueur, on ne manquoit, ni d'or, ni d'Esclaves : ces Barbares alloient plus loin, dans les terres, enlever d'autres Indiens, qu'ils venoient vendre à ce prix. Outre l'injustice d'un tel commerce, le seul abus qu'ils faisoient du vin suffisoit, au zele de Las Casas, pour le faire penser à couper la source du mal : il en arrivoit tous les désordres qu'on peut se figurer entre les plus brutaux des Hommes. Le seul remede étoit de défendre aux Espagnols de porter du

(1) *Ibid.* p. 118.

vin aux Sauvages. Son autorité ne s'étendant point sur l'Ile de Cubagua, ou du moins n'y étant point reconnue, il y passa, pour faire entrer l'Alcalde Majör dans ses intentions. Cet Officier le reçut mal. Cependant comme il étoit certain qu'on travailleroit inutilement à policer les Indiens, aussi long-tems qu'on laisseroit subsister la cause de tous leurs desordres, il prit le parti d'aller porter ses plaintes à l'Audience Roïale; dans la résolution, s'il n'obtenoit pas Justice, d'aller la demander en Espagne.

LAS CASAS. 1521.

Il partit sur un Navire chargé de sel, laissant sa petite Colonie sous les ordres de François de Soto, auquel il recommanda particulierement deux choses; l'une de ne pas faire sortir du Port deux Bâtimens qu'il y laissoit; l'autre, s'il étoit attaqué par les Indiens avec assez de forces pour lui faire craindre de ne pouvoir résister au nombre, de se retirer avec tout son monde & ses effets dans l'Ile de Cubagua. Soto exécuta mal le premier de ces deux ordres. A peine Las Casas eut levé l'ancre, que les Bâtimens furent envoïés de différens côtés, pour chercher des Perles, de l'Or & des Esclaves : mais une désobéissance si formelle fut bien-

Il repasse à l'Espagnole.

LAS CASAS. 1521. tôt suivie du châtiment. On eut des indices que les Sauvages méditoient quelque entreprise contre les Espagnols, dont le nombre étoit fort diminué par le départ des deux Bâtimens. Soto fit des préparatifs pour sa défense. La poudre se trouvant mouillée, il donna ordre qu'on la fît sécher au Soleil; & les Indiens, qui s'en apperçurent, prirent cette occasion pour exécuter leur dessein. Ils vinrent fondre sur la Ville, en poussant de grands cris : ils y mirent le feu, & tuerent deux ou trois hommes. Soto, qui étoit accouru au premier bruit, reçut d'abord dans le bras une fléche empoisonnée : mais n'aïant pas laissé de s'ouvrir une retraite dans le Jardin du Couvent de Saint François, il y trouva tous ses gens, au nombre de vingt, avec lesquels il gagna heureusement le Fleuve, par un petit Canal que les Religieux avoient creusé, & sur lequel ils avoient toujours un ou deux Canots. En vain les Sauvages le poursuivirent; il eut le tems, avec toute sa troupe, de s'avancer le long de la Côte, vers une Saline où il se rencontra quelques Barques qui reçurent ses gens : mais la soif, dont il étoit mortellement pressé, lui aiant fait demander de l'eau,

Désobéissance de Soto, & sa punition.

à peine l'eut il bue, qu'il fut saisi d'un accès de rage, dans lequel il expira. On observe que sur cette Côte, le poison dont les fléches sont infectées opere infailliblement sur ceux qui boivent, ou qui mangent, avant l'application des remedes. Un Religieux Franciscain, nommé le Pere Denis, qui ne s'étoit pas trouvé dans le Jardin pour s'embarquer avec les autres, n'eut pas un sort plus heureux que Soto. Après avoir passé trois jours entre des Ormes & sans aucune nourriture, il se persuada que les Sauvages, auxquels il n'avoit fait que du bien, lui laisseroient du moins la vie; & se livrant à eux dans cette confiance, il fut massacré sans pitié.

LAS CASAS. 1521.

Effets surprenans du poison des Fléches.

Ces Furieux passerent ensuite à Cubagua, où leur nombre jetta tant d'épouvante, que l'Alcalde Major, Antoine Flora, & trois cens Hommes bien armés qu'il avoit sous ses ordres, n'eurent pas le courage de faire face à leur attaque. Ils s'embarquerent tous sur deux Caravelles; qui les firent aborder à l'Ile Espagnole : & les gens de Soto s'y étant rendus presqu'en mêmetems, ils porterent tous ensemble à Saint Domingo la triste nouvelle d'une révolution, qui étoit le fruit de l'im-

LAS CASAS. 1521. prudence des uns & de la lâcheté des autres.

Avantures de Las Casas. Mais ils furent assez surpris que le Voïage de Las Casas fût encore ignoré dans cette Capitale, quoiqu'il eût quitté Cumana long-tems avant eux. Son Pilote aiant pris la Côte de San Domingo pour celle de Portoric, étoit allé débarquer au Port d'Yaquimo; & l'on a déja fait observer que les vents & les courans ne permettent presque pas de remonter à la voile, de ce Port à la Capitale. Las Casas n'avoit pas laissé de l'entreprendre; mais, après y avoir perdu deux mois, il avoit été forcé de se faire mettre à la Côte, & de faire son voïage par terre.

Comment il est informé de ses pertes. Il prit sa route par Yaguana, aujourd'hui Leogane, où il se reposa quelques jours. S'étant remis en chemin, un jour qu'il s'étoit arrêté à l'ombre, sur le bord d'une Riviere, pour y laisser tomber la grande chaleur, ses gens apperçurent quelques Espagnols, qui sembloient revenir de San Domingo. Ils les joignirent; & leur aïant demandé s'ils ne savoient point de nouvelles, ils reçurent pour réponse, » que le Licentié Barthelemy de Las Casas avoit » été massacré avec tous ses gens, à la » Côte de Cumana «. La Casas, qui en-

tendoit ce Dialogue, fit plusieurs questions sur les circonstances de cette nouvelle; & les éclaircissemens ne lui laissant aucun doute qu'elle n'eût un fondement réel : » vous êtes juste, Seigneur, s'écria-t'il, en levant les mains » au Ciel, & votre Jugement est droit. Il arriva peu de tems après à la Capitale, où les informations de son malheur lui furent confirmées dans toute leur étendue. Une si cruelle disgrace n'abbarit point son courage; mais ne lui laissant aucune ressource du côté de la fortune, elle lui inspira le dessein de quitter le monde. Les Religieux de Saint Dominique profiterent de cette disposition pour acquérir un homme de mérite, avec lequel ils avoient toujours eu d'étroites liaisons. Il prit l'habit de leur Ordre, & sous cette nouvelle livrée, il ne fut occupé long-tems que du soin de se sanctifier (17) : mais on le verra sortir de sa solitude, & recommencer plus vivement que jamais à faire éclater son zele pour le salut & la conservation des Indiens.

LA CASAS. 1521.

Il se jette dans l'Ordre de Saint Dominique.

Cependant l'Amiral & les Auditeurs Roïaux, également touchés de l'ou-

(17) Herrera reproche à Oviedo & à Gomara de n'avoir pas rendu justice à ses intentions. Il ajoute que Las Casas en marqua lui-même du ressentiment. *ubi sup.* p. 125.

LAS CASAS. 1521.

Vangeance que les Castillans tirent des Indiens de Cumana.

trage fait à leur Nation & de la ruine de leurs espérances, formerent une nouvelle Escadre, pour vanger le nom Espagnol, & se rétablir dans les droits qui leur étoient abandonnés sans partage. Jacques de Castillon, auquel ils remirent leurs intérêts, alla débarquer d'abord à l'Ile de Cubagua, où son arrivée fit renaître la confiance. Ensuite, pénétrant par la Riviere dans le Païs de Cumana, il détacha plusieurs Partis, qui firent un grand carnage des Indiens. Ceux qui tomberent vifs entre les mains des Espagnols, périrent dans les tourmens, ou furent condamnés à l'esclavage. Mais, comme on ne pouvoit conserver la pèche des Perles, qui étoit alors dans sa plus grande abondance, sans s'assurer de l'embouchure de la Riviere, d'où les Habitans de Cubagua tiroient leur eau douce, le Commandant Espagnol reprit le dessein d'y bâtir une Forteresse sur le plan de Las Casas, & ne tarda point à l'exécuter. Alors l'Ile des Perles devint extrêmement florissante. On y bâtit des Maisons de pierre, & bientôt il s'y forma une belle Ville, sous le nom de nouvelle Cadix (18).

Fondation de la nouvelle Cadix.

(18) *Ibidem*, p. 126. & Decad. 3, p 335.

§ II.

§ II.

Mœurs & Usages des Peuples de Cumana.

Habillement & parure des Hommes & des Femmes.

UN Historien Espagnol (19) nous a conservé l'ancien état des Habitans de cette Côte, à laquelle on donne plus de deux cens soixante lieues d'étendue, depuis la Province de Paria jusqu'à celle de Sainte Marthe (20). Ils étoient nus, à l'exception des parties naturelles, qu'ils mettoient dans des queues de Calebasse, dans des coquilles de mer, des cannes, des tuïaux d'or, ou dans un tissu de coton; les femmes portoient des caleçons ou des pagnes. Dans les tems de guerre, ceux qui prenoient les armes, se couvroient le corps, d'une veste de coton épaisse, pour affoiblir l'action des fléches, & la tête, de grands pannaches. Aux Fêtes publiques, ils se frottoient d'une gomme gluante, qui servoit à soutenir quantité de plumes de différentes couleurs, dont ils faisoient leur parure. Ils se coupoient les cheveux autour des oreilles, & s'arrachoient soigneusement la barbe. La noirceur des dents faisant une

(19) Le même, Decad. Liv. 4. Ch. 10 & 11.
(20) Voïez ci-dessous sa Description.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

partie de leur beauté, jusqu'à leur donner du mépris pour ceux auxquels ils les voïoient blanches, ils se les noircissoient d'une herbe, qui avoit la double vertu de leur conserver long-tems cette couleur, & de les préserver de toute sorte de pourriture, de douleur & d'infection. Cette herbe, réduite en poudre avec des limaçons brûlés, se vendoit dans les Marchés publics, pour de l'or, des Esclaves, du coton & d'autres marchandises. Les Filles alloient nues; &, regardant comme une beauté d'avoir les cuisses & les jambes fort grosses, elles portoient des jarretieres très serrées au-dessus des genoux. Le principal ornement des hommes étoit des anneaux d'or aux narines; & celui des femmes, une plaque du même métal à l'estomac: quelques-uns avoient des couronnes d'or, des guirlandes de fleurs, des bracelets, des colliers & des pendans d'oreilles d'or & de perles.

Ces Barbares faisoient peu d'état de la virginité dans les Filles; mais quoique le nombre de leurs Femmes ne fût pas borné, ils les assujettissoient à la plus exacte retenue. Le droit constant d'un Mari étoit d'ôter la vie, de ses propres mains, aux Femmes adulteres, s'il n'aimoit mieux les répudier, tache

Punition de l'Adultere.

honteuse, qui leur ôtoit généralement l'espérance d'un second mariage. Cependant une Femme ne perdoit pas son honneur, lorsqu'elle étoit autorisée par l'ordre ou le consentement de son Mari. Les Seigneurs, qui en avoient un grand nombre, prêtoient les plus belles à leurs Hôtes, & ne faisoient pas difficulté de les reprendre. Ils avoient peu de cérémonies pour les Mariages. Les Parens & les Amis étoient invités. Les Femmes portoient les viandes ; & les Hommes, des matériaux pour bâtir une Loge à la nouvelle Epouse ; car dans toute la Nation chaque Femme avoit la sienne, qui communiquoit de près ou de loin à celle du Mari. Chacun des Convives se coupoit quelques cheveux par devant. Les Hommes mangeoient & bûvoient jusqu'à l'ivresse, pendant que les Femmes dansoient avec la Mariée. Elle étoit remise ensuite à son Mari, s'il ne souhaitoit qu'elle couchât la premiere nuit avec un Prêtre, ce qui passoit pour un grand honneur. Les douleurs de l'enfantement sont si légeres dans cette Partie du monde, que les Femmes n'y poussent presqu'aucune plainte. Lorsque l'enfant est né, on lui serre la tête entre deux oreillers de coton pour lui élargir le visage. En

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

Mariages & Accouchemens.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

Qualités des deux sexes.

général, les qualités naturelles, telles que la force & l'agilité, sont communes aux deux sexes. Les Femmes courent, sautent, nagent, & tirent de l'arc, aussi parfaitement que les Hommes. Elles labourent la terre & sont chargées des soins domestiques, pendant que les Hommes s'occupent de la Chasse & de la Pêche. La vanité, la perfidie & la vangeance, sont aussi des vices communs aux Hommes & aux Femmes.

Exemple singulier de haine pour le vol.

Mais le vol est si peu connu dans leur Nation, que les portes ne s'y ferment qu'avec un fil de coton. C'est un crime de rompre ce fil dans la Maison ou dans le Jardin d'autrui ; & la mort en est le châtiment.

Gourmandise des Cumanois.

Les Cumanois sont d'une extrême gourmandise. Quoiqu'ils aient du pain, des liqueurs, des fruits, du poisson, & la chair de différentes sortes d'animaux, ils mangent tout ce qui se présente avec quelque apparence de vie, sans excepter les Vers, les Araignées, les Chenilles & les Chauve-souris. La plûpart ont la vûe courte & obscure ; ce que l'Historien croit pouvoir attribuer à la mauvaise qualité de ces alimens : mais comme il observe aussi que ceux qui habitent les bords de la Riviere de Cumana, ont encore la vue

moins claire, il est plus naturel d'en accuser les eaux du Païs, surtout lorsqu'il ajoute que celle de cette Riviere produit des taies dans les yeux. Les Bêtes, qu'ils tuent le plus souvent à la Chasse, sont des animaux féroces, entre lesquels il se trouve beaucoup de Lions, de Tigres & de Sangliers. Ils y emploient leurs fléches & des piéges. L'animal, qu'ils nomment *Capa*, est plus grand qu'un Ane. Son poil est noir & fort épais. Quoique furieux, il fuit la présence de l'Homme; mais c'est le mortel ennemi des chiens d'Espagne. Il les poursuit, en quelque nombre qu'il les trouve; & quelquefois il en a tué quatre ensemble. L'*Aravata* est un autre animal que les Cumanois recherchent beaucoup : sa grandeur est celle d'un Lévrier; il monte sur les arbres & mange les fruits. Il a la barbe d'une Chevre; il heurle fort haut, son adresse & son agilité obligent les Chasseurs de se rassembler en troupes pour lui couper le passage. Un troisieme animal, qu'ils chassent, la nuit, avec des tisons ardens à la main, parcequ'il ne paroît jamais le jour, crie comme un enfant, & se jette sur ceux que ce bruit attire. Il n'a que la grandeur d'un chien commun; mais il est d'une force & d'une

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

Animaux qu'ils tuent dans leurs Chasses.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

cruauté ſinguliere. Les Yguanas ſont extrêmement communs ſur toute la Côte, & font un ravage continuel dans les Jardins.

Tous ces Indiens ont une adreſſe extraordinaire à prendre des oiſeaux avec diverſes ſortes de rets, & ne les tuent pas moins habilement de leurs fleches; ſurtout une eſpece qui eſt de la groſſeur de l'Oie, & qui jette une odeur de muſc, quoiqu'elle ne vive que de charognes & d'autres immondices. Leurs Chauve-ſouris ſont fort groſſes, piquent vivement toute ſorte d'animaux, & ſucent long-tems la plaie. Un Caſtillan, dit l'Hiſtorien, à qui l'on n'avoit pû trouver la veine pour lui tirer du ſang, fut piqué pendant la nuit par une Chauve-ſouris; & le ſang ſortit avec tant d'abondance qu'il fut guéri d'un mal de côté qui mettoit ſa vie en danger. Les Araignées du Païs ſont de diverſes couleurs, & plus groſſes que les nôtres. Elles font leurs toiles ſi fortes, qu'il n'eſt pas aiſé de les rompre. La Côte a trois ſortes d'Abeilles, dont les unes font de très bon miel dans des ruches, & les autres, qui ſont fort petites, du miel ſans cire dans le creux des arbres. Il s'y trouve une eſpece de Serpens, qu'on a nommés Sala-

mandres, dont la morfure eft mortelle, & qui caquetent la nuit comme les Poules.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

Pêche des Indiens de Cumana.

La pêche fe fait avec des hameçons, des rets & des fléches, avec du feu, à l'œil, à la main; & les Habitans en font fi jaloux, que dans quelques endroits on mange celui qui ofe pêcher fans permiffion. Quantité de bons nageurs s'affemblent pour pêcher à l'œil & à la main, tant le Poiffon que les Perles; & leur habileté paffe toute expreffion. Ils forment une longue chaîne; ils fifflent, ils battent l'eau, ils entourent les Poiffons & les attirent peu à peu vers la rive, en fi grande abondance, que le fpectacle en eft quelquefois effraïant. Cette pêche a des tems reglés : mais il y périt toujours quelques Hommes; les uns noïés, d'autres éventrés par de grands Poiffons qui fuient auffi-tôt. La pêche au feu fe fait dans des Canots, avec des tifons ardens qui éclairent la fuperficie de l'eau. Les Poiffons, approchant toujours de la lumiere, fuivent les Pêcheurs qui fe retirent du côté de l'ombre, & leur donnent beaucoup de facilité à les darder. Ce font ordinairement les plus gros, qu'on fale & qu'on fait fecher au Soleil, après avoir commencé néanmoins

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

par les griller. Il se trouve, parmi ces Poissons, des monstres si hardis, qu'en se jettant quelquefois dans les Barques, ils y tuent les Hommes, & les mangent.

Agriculture, grains, légumes, arbres & fruits.

On a remarqué que le partage des Femmes est l'Agriculture. Elles sement le Maïz, l'*Aji*, ou Piment, qui est une sorte de poivre, avec quantité de légumes & de racines. Elles plantent les arbres à fruit : l'herbe qui noircit les dents se cultive avec beaucoup de soin. Certains arbres rendent par incision une espece de lait, qui se change en gomme odoriférante, dont on compose un encens pour les Idoles. D'un autre arbre, il découle une liqueur qui s'épaissit comme du lait caillé, & qui forme une nourriture agréable. Un autre donne un fruit semblable à nos Mûres, dont on fait un excellent Sirop pour diverses sortes de maladies ; & du bois, lorsqu'il est sec, on tire du feu comme d'un caillou. D'autres encore rendent une odeur charmante, & leur bois sert à faire des Caisses : mais le pain qu'on y met devient amer ; ce qui n'empêche point les Espagnols de l'emploïer pour leurs provisions, parceque les vers ne s'y mettent jamais. Un autre arbre, dont on vante la grandeur, mais qui ne dure pas plus de dix ans, produit la glue que les Ha-

bitans emploient à prendre des Oiseaux. Celui qui donne du godron, se trouve aussi sur cette Côte.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

La Casse est commune dans les Terres, mais les Indiens n'en connoissent pas l'usage. Les Fleurs odoriférantes y sont en si grande abondance, qu'elles causent des maux de tête aux Etrangers. Le malheur d'un si beau Païs, est de produire des légions d'insectes, qui ruinent les fruits & tous les autres présens de la Nature. Entre les Plantes les plus agréables & les plus saines, il en croît aussi de fort dangereuses. Le venin dont les Habitans empoisonnent leurs fléches, est de deux sortes ; le simple, composé de sang d'*Aspides*, qui est une espece de Serpent, avec un mélange d'herbes, de gommes, & de jus de Mancenilles. Il se fait une autre composition des mêmes choses, avec des têtes de certaines Fourmies venimeuses : & les Indiens ne manquent pas d'y faire entrer la superstition. Ils prennent une vieille Femme, qu'ils enferment, pour les faire cuire pendant deux ou trois jours. Si les vapeurs du poison lui causent la mort, ou du moins un évanouissement, ils estiment son ouvrage ; y résiste-t'elle ? ils la châtient rigoureusement. Telle étoit

Poison des fléches Indiennes.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

la fatale composition qu'ils emploïoient contre les Castillans, & pour laquelle on n'a jamais trouvé de parfait remede.

Ses effets dans les blessures.

Si quelqu'un en guérissoit, il passoit le reste de ses jours dans de continuelles douleurs. L'Historien assure qu'en touchant une Femme la plaie s'aigrissoit, & que les alimens les plus simples répandoient un feu mortel dans le sang. Les fléches sont d'un bois très dur, & brûlées par le bout dans la flamme de certaines cannes : la pointe est armée d'un os de poisson. Si l'on y joint l'adresse des Indiens à les lancer, on ne sera point surpris qu'elles eussent paru si redoutables aux Castillans de la nouvelle Tolede &. de Cubagua. D'ailleurs ces Barbares mangeoient leurs Prisonniers ; & s'ils les trouvoient trop maigres, ils avoient la patience de les engraisser, pour satisfaire pleinement leur vangeance & leur gourmandise. Leurs Instrumens de guerre & de danse étoient des Hautbois d'os, des Fluttes de cannes, des Cornets de coquilles, & des Tambours de bois peint, dont le bruit étoit augmenté par de grosses Calebasses.

Effroi qu'il cause aux Espagnols.

Fétes & Danses.

Ils avoient une extrême passion pour la danse ; une Fête duroit huit jours. Ils s'assembloïent avec leurs plus riches

ornemens, & chacun commençoit à danser seul. Ensuite, ils se mêloient ou formoient un cercle, en se tenant par les mains. D'autres sautoient ou voltigeoient dans le centre & par derriere : tantôt ils chantoient alternativement, tantôt ensemble, avec autant de mesure pour le mouvement que pour le ton. Leurs chansons commençoient par des sujets tristes, & devenoient gaies jusqu'à la derniere extravagance. Ils dansoient six heures de suite, sans paroître las, ensuite ils se donnoient d'autres mouvemens qui n'étoient pas moins propres à les fatiguer, tels que de contrefaire les boiteux & les aveugles, de rire, de pleurer, de prononcer des harangues à l'honneur du Cacique & de ses Prédécesseurs. Chaque jour de danse étoit terminé par un Festin qui se faisoit aux frais du Cacique. A quelques transports qu'ils se fussent livrés dans la danse, ils mangeoient en silence, assis sur leurs talons, & la plûpart bûvoient jusqu'à tomber ivres. Leurs Femmes venoient les relever, & les conduisoient à leur Cabane, en chantant avec une joie d'autant plus sobre, que les liqueurs fortes leur étoient interdites, & que dans les plus grandes Fêtes il paroît

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

qu'elles n'avoient part qu'à la danse. Les plus emportés renvoïoient leurs Femmes, s'excitoient à vomir pour recommencer à boire ; & rarement se séparoient-ils sans quelque scene sanglante, qui demeuroit sans punition lorsqu'elle étoit arrivée dans l'ivresse.

Religion & Prêtres.

Ils étoient dans les plus profondes ténebres de l'Idolâtrie ; leurs principales Divinités étoient le Soleil & la Lune, qu'ils prenoient pour le Mari & la Femme. Ils redoutoient les Eclairs & le Tonnerre, comme une marque certaine de la colere du Soleil. Ils se privoient de toutes sortes d'alimens & de plaisirs, pendant les Eclipses. Les Femmes s'égratignoient alors, & les Filles se tiroient du sang des bras, parcequ'elles croïoient la Lune blessée dans quelque querelle avec son Mari. Entre leurs Idoles ils avoient une Croix, de la forme de celle qu'on appelle Croix de Saint André, qu'ils gardoient avec beaucoup de vénération dans un lieu quarré, & dont ils vantoient la vertu contre les phantômes. Ils la mettoient sur les enfans, au moment de leur naissance. Leurs Prêtres, qu'ils nommoient *Piaches*, étoient non-seulement les Chefs de la Religion, mais les Médecins publics pour toute sorte

de maladies, & les Conseillers des Caciques dans toutes leurs Entreprises. Ils n'étoient admis à cet Ordre, qu'après avoir passé deux ans dans les Bois, où ils recevoient des instructions pendant la nuit; & le Peuple étoit persuadé qu'elles leur venoient de certains Esprits, qui prenoient la forme humaine pour les former à leur profession. Ils guérissoient les maladies avec des herbes & des racines, avec la graisse & le sang des Animaux; mais leur méthode, pour les douleurs locales, étoit de scarifier la partie, & de la sucer long-tems pour en tirer les humeurs. Les Castillans, s'il en faut croire l'Historien, éprouverent plusieurs fois que leurs prédictions n'étoient pas toujours des impostures. » Un jour » qu'on leur avoit demandé s'il arri- » veroit bien-tôt des Caravelles de Cas- » tille, ils nommerent non seulement » le jour, mais le nombre de Vaisseaux, » celui des Hommes, & la quantité de » munitions. Pierre de Cordoue, cé- » bre Dominiquain, voulant approfon- » dir la Doctrine des Piaches, prit une » Croix, une Etole & de l'Eau-benite, » pendant qu'un de ces Prêtres étoit à » consulter le Démon, avec les marques » d'une possession sensible; lui jetta

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

MŒURS ET USAGES DE LA CÔTE DE CUMANA.

» fur le corps une partie de l'Etole, fit » le figne de la Croix fur lui, & ne » craignit pas de conjurer le Démon » en Langue Latine & Caftillane. La » réponfe fut en Langue Indienne, mais » jufte, & conforme aux queftions. » Le Pere demanda où alloient les ames » des Indiens ? En Enfer, répondit » l'Efprit malin ; ce qui caufa tant de » chagrin au Piache, qu'il fe plaignit » amerement d'avoir été trompé & » tourmenté fi long-tems (21) «. On ne nous apprend point fi cet évenement produifit fa converfion ; mais on affure qu'il eut plufieurs Caftillans pour témoins.

Les Piaches étoient très riches, parcequ'ils fe faifoient païer cherement tous leurs fervices. Ils tenoient le premier rang dans les Affemblées, & jufques dans les Feftins, où ils ne faifoient pas difficulté de s'enivrer. Quoiqu'ils cruffent l'ame immortelle, ils ne fe formoient aucune idée de fa fituation après la mort ; mais ils avoient des Cantiques & des Complaintes, dont ils faifoient retentir les airs aux funérailles des Caciques. Les Echos paffoient pour une réponfe des ames à ceux qui leur faifoient des queftions.

(21) *Ibid.* p. 344.

Mœurs et Usages de la Côte de Cumana.

ı ne brûloit le corps des Grands 'un an après leur mort; & pour les ıſerver dans l'intervalle, on les deſ-:hoit au feu. A la fin de l'année on . ſéparoit la tête (22) qu'on donnoit .a plus noble de leurs Femmes, com-e un monument d'amour éternel, ıi l'obligeoit de paſſer toute ſa vie ans le veuvage; & le reſte étoit con-ımé par le feu.

§ III.

Continuation des Découvertes.

1521.

L'ARDEUR croiſſoit dans d'autres Parties du Continent; mais c'étoit tantôt pour découvrir de nouvelles Régions, tantôt pour reconnoître avec plus de ſoin celles où l'on avoit pénétré, ou pour y former des Etabliſſemens; & cette variété de vûes cauſoit un partage, qui retardoit le ſuccès des plus importantes opérations. Un évenement fort imprévu fit craindre auſſi

Les vûes des Eſpagnols ſe croiſent.

(22) Comme on ne rapporte ces uſages, que pour faire obſerver leur différence d'avec ceux des autres Indiens, ajoutons qu'avant cette ſéparation, on la leur mettoit entre les jambes, on leur croiſoit les piés avec les mains, & l'on paſſoit une partie du jour à tourner autour du cadavre pour le conſiderer dans cette attitude; en trépignant des piés, regardant le Ciel, pleurant, & pouſſant de grands cris. *ibid.*

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

des obstacles qui avoient cessé depuis l'accommodement de l'Espagne avec le Portugal, & qui sembloient prêts à se renouveller du côté de quelques autres Nations. Une Caravelle de San Domingo (23) étoit allée charger de la Cassave à l'Ile de Portoric. Ginez, qui la commandoit, fut extrêmement surpris d'y voir aborder un Navire de 250 Tonneaux, qui avoit deux canons sur le devant, & qui ne lui parut point Espagnol. Il arma aussi-tôt sa Chaloupe pour le visiter, & ceux qui le montoient déclarerent sans difficulté qu'ils étoient Anglois. Ils lui dirent qu'ils étoient partis d'Angleterre avec un autre Vaisseau, pour aller chercher les Terres du grand Cam, mais qu'une furieuse tempête les avoit séparés; qu'ensuite ils s'étoient trouvés dans une Mer couverte de glaces; qu'aïant eu le bonheur de s'en dégager, ils avoient été transportés dans une autre Mer, dont l'eau sembloit bouillir comme celle d'une chaudiere sur le feu, & qu'ils avoient appréhendé de voir fondre la poix de leur Bâtiment; qu'après s'être encore sauvés d'un si dangereux Parage, ils étoient allés reconnoître les *Bacallaos*, où ils avoient rencontré cin-

Arrivée d'un Vaisseau Anglois qui les allarme.

Récit de ceux qui le montoient.

(23) Herrera, Decad. 2. L. 5. chap. 3.

quante Navires, Espagnols, François & Portugais; qu'ils avoient voulu descendre à Terre pour reconnoître le Païs, mais que les Indiens avoient tué leur Pilote, qui étoit un Piémontois; que s'étant remis en Mer, ils avoient rangé la Côte jusqu'à la Riviere de *Chico* (24); & que de-là ils avoient traversé à l'Ile de Portoric.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES. 1521.

Ginez leur demanda quel dessein les amenoit dans cette Ile? Ils répondirent que c'étoit pour charger du bois de teinture, & pour se mettre en état de rendre compte, au Roi leur Maître, des Découvertes qui faisoient tant d'honneur aux Castillans. Ils le prierent même de leur marquer la route qu'ils devoient tenir pour se rendre à l'Espagnole. Soit qu'il crût pouvoir les satisfaire sans danger, ou qu'aïant examiné de près leur Vaisseau, il ne se jugeât point assez fort pour s'opposer à leur dessein, il leur donna les informations qu'ils desiroient. Peut-être aussi la quantité de marchandises, qu'il leur vit à bord, lui fit-elle esperer du profit pour les Espagnols à les acheter. Ils remirent librement à la voile; & passant à la petite Ile de Mona, ils y débarquerent une partie de leurs gens. Les pro-

Ils se rendent à l'Espagnole.

(24) On a vu que les Espagnols l'ont nommée Jourdain.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

positions, qu'ils firent faire à San Domingo, se réduisirent à demander la liberté de vendre leurs Marchandises : mais pendant deux jours qu'ils allerent passer à l'Ancre fort près de ce Port, ils ne reçurent aucune réponse. Leur Envoïé s'étoit adressé au Gouverneur du Château, qui se crut obligé de consulter l'Audience Roïale ; & les Délibérations des Auditeurs furent si lentes, que dans un mouvement d'impatience, causé apparemment par la crainte, le Gouverneur se détermina le troisieme jour à faire tirer sur les Anglois. Ils retournerent aussi-tôt à Portoric, où ils vendirent une partie de leur charge aux Habitans de Saint Germain : après quoi leur Navire ne parut plus dans cette Mer. L'Audience Roïale trouva fort mauvais que le Gouverneur eût fait tirer sur eux, & lui en fit un d'autant plus grand crime à la Cour, qu'outre le mauvais état des fortifications du Château, les Hommes & les munitions y manquoient. L'Historien confesse qu'on en prit une vive allarme à Madrid ; & qu'au lieu d'obliger les Anglois à s'éloigner, Charles-Quint auroit souhaité qu'on se fût saisi d'eux, par force ou par adresse, pour les empêcher d'apprendre à leur Nation la

On fait tirer sur eux.

Craintes qu'on en conçoit à Madrid.

route des Indes (25). Le Mémoire, que les Auditeurs envoïerent à cette occasion; contient un détail qui fera connoître quel étoit alors l'état des Iles Espagnoles. CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

Ils exposoient à l'Empereur que cette Colonie étoit non-seulement la premiere que les Castillans eussent établie dans les Indes, mais que c'étoit elle qui nourrissoit actuellement toutes les autres; que la Ville de San Domingo devenoit tous les jours plus peuplée, plus riche & plus florissante; que son Port étoit continuellement rempli de Navires, de toutes les parties des Indes connues, qui venoient y charger des cuirs, de la Casse, du Sucre, du Suif, & d'autres Marchandises de même prix, des vivres, des Chevaux & des Porcs; que Buenaventura & la Majorada étoient au milieu de plusieurs Mines d'or très abondantes, mais fermées, faute d'Ouvriers, & que ces deux Villes n'avoient pour se soutenir qu'un peu de Casse; que Bonao abondoit en Cassave & en Maïz; qu'Azua étoit riche en Sucre, & son terrein si fertile, que des Cannes, plantées depuis six ans, étoient aussi fraîches que celles de l'année même Etat des Iles.

(25) *Ibid.* p. 302.

CONTINUATION DES DECOUVERTES 1521.

ou de la précédente, sans compter qu'elle avoit aussi des Mines d'or dans son voisinage; qu'il y avoit aussi beaucoup de Sucre à Saint Jean de la Maguana, & qu'il y étoit le meilleur de l'Ile : que tout le Païs d'alentour étoit plein de Mines, & fournissoit une très grande quantité de vivres; qu'un Palmier, qu'on y avoit planté depuis peu, portoit déja des Dattes; que la Ville d'Yaguana avoit un bon Port, des Mines, de la Casse, & tout ce qui étoit nécessaire pour l'établissement d'un grand commerce; qu'à Puerto Real, on alloit recommencer à tirer de l'or, des Mines de son district; que Puerto di Plata étoit très florissant, & qu'il y venoit de Castille un très grand nombre de Vaisseaux, qui s'en retournoient tous avec leur charge de Sucre; enfin, que Salvaleon de Higua commençoit à faire des Sucres, & que ses Campagnes nourrissoient un très grand nombre de troupeaux. L'Historien de Saint Domingue observe que cette grande quantité de Sucre, qui se fabriquoit déja dans l'Espagnole & dans d'autres lieux, étoit due aux soins des Peres Hieronymites & d'Alphonse Quazo (26). A l'égard des au-

(26) Histoire de Saint Domingue, L. 6. p. 233.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

tres Iles, les Aûditeurs assuroient que dans celle de Cuba, sur huit Villes ou Bourgades que Velasquez y avoit bâties, il y en avoit six où l'on ne faisoit pas d'autre commerce que celui de l'or; que l'Ile étant fort montueuse & partout assez stérile, on ne voïoit des Métairies & des Troupeaux qu'autour de la Havane; qu'il y avoit deux Peuplades dans la Jamaïque, Oristan & Séville; que cette Ile avoit peu d'or; mais qu'on y faisoit beaucoup de Sucre, & que les Habitans, s'étant avisés d'y planter de la vigne, y avoient fait de très bon vin clairet. Enfin, le Mémoire représentoit à Sa Majesté, que pour conserver des Colonies si utiles, il étoit absolument nécessaire d'y envoïer un grand nombre de Negres, & qu'il falloit entrer là-dessus dans quelque Traité avec la Cour de Portugal. C'est la premiere fois qu'on voit naître aux Espagnols l'idée d'emploïer des Negres dans leurs Colonies; car quoique leurs Historiens donnent quelquefois le même nom aux Nations de l'Amérique Méridionale, la proposirion d'un accord avec le Portugal ne laisse aucun doute qu'il ne fût question des Negres d'Afrique.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

1521.

Découverte du Détroit de Magellan.

Le Voïage de Magellan, entrepris la même année, fut une des Expéditions qui retarderent un peu le progrès des Découvertes dans le Continent de l'Amérique. On ne reprendra point l'Histoire de sa Navigation, qui a trouvé place dans un autre partie de cet Ouvrage entre les Voïages autour du Monde : mais on se contentera de recueillir ici plusieurs circonstances, qui ne se trouvent point dans le Journal de sa route, & qui appartiennent proprement à cet article.

Circonstances qui ne se trouvent point dans le Journal de sa route.

Les Historiens Espagnols font passer Magellan en Espagne dès l'année 1517, quoique les Portugais marquent sa désertion une année plus tard. Les causes de son mécontentement ont été rapportées. Après s'être *dénaturalisé*, suivant l'expression d'Herrera, par un Acte qu'il rendit public, il se rendit en Castille, où la Cour étoit alors à Valladolid, accompagné de Rui *Falero*, Bachelier Portugais, si versé dans l'Astrologie & la Cosmographie, qu'on le soupçonnoit de recevoir ses lumieres d'un Démon familier. Ils offrirent tous deux à la Cour d'Espagne de faire voir que les Moluques & d'autres Iles, d'où les Epiceries venoient en Portugal, tomboient dans les limites de la

Couronne de Castille, & de trouver un chemin pour s'y rendre, sans toucher à celui que les Portugais avoient pris jusqu'alors. Fonseca, Evêque de Burgos, qui présidoit à toutes les affaires des Indes, le Chancelier Gatinara, & M. de Chievres, ouvrirent l'oreille à ces propositions. Magellan portoit un Globe terrestre, sur lequel il marqua la route qu'il devoit tenir. Le Détroit y étoit en blanc. Il ne dissimula point qu'il devoit ses lumieres à la Carte Marine d'un Portugais, nommé Martin de Bohemia, né dans l'Ile de Fayal, & grand Cosmographe. On n'ignoroit point, en Espagne, que Magellan s'étoit distingué par son esprit & son courage au service du Portugal, sous le commandement du fameux Viceroi des Indes, Alphonse d'Albuquerque. C'étoit une avanture célebre, que celle de deux Vaisseaux, partis de Goa, qui s'étoient brisés sur des Bancs, d'où les Chaloupes avoient porté les Equipages dans une petite Ile voisine. Il étoit question de gagner un Port de l'Inde, assez éloigné. Chacun vouloit partir des premiers ; & les Chaloupes ne suffisant point, la contestation alloit devenir sanglante. Magellan, qui se trouvoit dans cette malheureuse troupe, & dont

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

1521.

le mérite étoit déja connu, leva la voix au milieu du trouble : » Que les Capitaines, dit-il, que les Nobles aient le » premier rang, pour moi je demeure » avec les Matelots, à condition que » ceux qui vont nous quitter, s'engagent d'honneur à nous envoïer des » Barques «. Toute la basse partie des Equipages consentit à demeurer avec lui : mais le voïant passé dans une des Chaloupes, où il faisoit ses adieux aux Chefs, les Matelots, qui le crurent prêt à partir aussi, crierent : Ah! Seigneur Magellan, ne nous avez-vous pas promis de demeurer avec nous? Il est vrai, répondit-il sans balancer : & sautant à terre, il leur dit : Camarades, me voici. Sa résolution & sa prudence étoient donc connues en Espagne, quoiqu'il fût de petite taille, & qu'il n'eût rien de relevé dans la figure (27).

Traité de Magellan avec l'Espagne.

Aussi ses propositions, soutenues de l'éloquence de Falero, furent-elles applaudies du Conseil, où le Roi voulut qu'elles fussent expliquées. Ils obtinrent tous deux, de ce Prince, l'Ordre de Saint Jacques, avec le titre de Capitaines, malgré les mauvais offices d'Alvare d'Acosta, Ambassadeur de

(27) Herrera, Decad. 2. L. 4. p. 273 & suiv.

Portugal;

Portugal, qui les représentoit comme des Fugitifs, disgraciés de leur Prince; tandis qu'il les sollicitoit secretement de retourner au service de leur Patrie. Enfin, dans l'opinion qu'on avoit conçue d'eux à la Cour d'Espagne, on leur expédia des Lettres, en vertu d'un Traité conclu à Sarragosse, par lequel » ils s'obligeoient à découvrir, dans les » limites de la Cour de Castille, des » Iles & d'autres Terres, riches en Or » ou en Epiceries. Le Roi promettoit » de n'accorder à personne, pendant » l'espace de dix ans, la permission de » prendre la même route, qu'on sup- » posoit celle de l'Ouest, mais se réser- » voit le droit d'envoïer d'autres Vais- » seaux à l'Est & au Sud. Il accordoit » aux deux Chevaliers, pour leur pre- » miere Expedition, le cinquieme du » profit de leurs découvertes, & leur » promettoit le titre d'Adelantades, » pour eux & leurs héritiers, nés sous » la domination d'Espagne. Dans les » Voïages suivans, leur part devoit être » le vingtieme, avec le droit de faire » passer dans les Vaisseaux du Roi une » certaine quantité de Marchandises; » & le quinzieme, s'ils découvroient » plus de six Iles. Sa Majesté s'enga- » geoit à faire armer cinq Navires;

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES. 1521.

» deux de cent trente tonneaux, deux » de quatre-vingt-dix, & l'autre de soixante, équipés pour deux ans, & » montés de deux cens trente-quatre » personnes, Officiers, Matelots & » Soldats, ne s'attribuant la nomina- » tion que des Capitaines, & des Fer- » miers ou Receveurs des Droits roïaux. » Si la mort enlevoit Magellan, ou Fa- » lero, dans le cours de leur Entrepri- » se, les mêmes concessions devoient » être réunies en faveur de celui qui » survivroit. (28) «.

Obstacles qu'on suscite à Magellan.

La Cour nomma pour premier Pilote, Jean Rodrigue Serrano; & pour Trésorier Général, Louis de Mendoça. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on trouva d'autres Pilotes, parcequ'il étoit question d'une route nouvelle, & l'autorité Roïale y fut emploïée. Il s'éleva aussi quelques différends pour les Enseignes. Les préparatifs étant achevés à Seville, Magellan fit mettre ses armes aux quatre Cabestans, où l'on mettoit ordinairement celles des Capitaines (29). Un Huissier de l'Amirauté les fit ôter, sous prétexte qu'elles étoient Portugaises. En vain Magellan représenta que c'étoient ses propres armes;

(28) *Ibid.* p. 273.
(29) *Ibid.* p. 275.

& que par son Traité il étoit devenu Sujet de l'Espagne. Cet incident causa tant de bruit, que ses Amis lui conseillerent d'abandonner ses prétentions, & sa prudence l'y fit consentir. Cependant il eut la satisfaction d'être vangé par la faveur du Roi même, qui, apprenant le chagrin qu'on lui avoit suscité, fit une vive réprimande au Président de Seville pour ne l'avoir pas empêché, & donna ordre que l'Huissier fut sévérement puni. On en peut conclure, malgré le silence de l'Historien, que ses armes furent rétablies.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

Il ne fut pas moins favorisé dans une autre contestation, dont le plus fâcheux effet fut de retarder quelque tems son départ. Rui de Falero, son associé, lui disputa l'honneur de porter l'Etendart Roïal & le Fanal. Leur démêlé fut poussé si loin, qu'il ne pût être terminé que par l'autorité de la Cour. Falero ne jouissoit pas d'une bonne santé. Le Roi en prit occasion d'ordonner que pour la rétablir, il demeureroit en Espagne jusqu'au départ d'une autre Flotte : & sentant la nécessité de prévenir les obstacles de cette nature, il soumit à Magellan tous les Officiers des cinq Vaisseaux, sans excepter Louis de Mendoça, qui étoit

Il est soutenu & favorisé.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.
1521.

assez de ses Amis pour ne pas s'offenser de cette disposition. Mais en même tems il lui ôta Martin de Mesquito & Pierre d'Abreu, deux Portugais, dont il avoit quelque défiance; & pour le consoler de la perte de ces deux Amis, il lui laissa la liberté d'en choisir dix autres de sa Nation, pourvû qu'ils fussent agréés de l'Armée. D'un autre côté, en ordonnant que l'Etendart Roïal fût remis entre ses mains, il voulut que Martin de Leyva, Président de Seville, lui fît prêter serment d'hommage & de fidélité à la Couronne, dans l'Eglise de Sainte Marie de la Victoire; comme il y reçut lui-même celui des Capitaines & des Officiers qui devoient servir sous ses ordres. Donna Beatrix Barbosa, sa Femme, obtint une pension considérable, & toutes les faveurs qui pouvoient la faire vivre avec dignité dans l'absence de son Mari. Rui Falero, & François son Frere, furent traités aussi avec faveur, & reçurent la commission de s'emploïer incessamment à former une autre Flotte.

Noms des Vaisseaux & des Officiers.

A tous ces détails, que l'Historien juge importans pour l'honneur d'une si grande & si célebre Expédition, il joint les noms des Vaisseaux & des

principaux Officiers, dont il croit la gloire inséparable de celle de Magellan. La Trinité, montée par Magellan même, avec le titre de Capitaine Général, avoit Jean-Baptiste de *Poncavere*, Génois, pour Maître, & François *Calvo* pour Contre-Maître. Le Saint Antoine, second Navire, étoit commandé par Jean de *Carthagene*, Commissaire des Guerres, qui portoit un Brevet de Gouverneur de la premiere Place dont on se rendroit maître, ou qui seroit fondée dans les nouvelles Terres : il avoit pour maître Jean d'*Elorriaga*, Basque, & pour Contre-Maître Pierre *Hernandez* de Séville. Louis Mendoça, Trésorier Général, commandoit le troisieme Vaisseau nommé la Victoire. Son Maître étoit Antoine *Salamon* de Palerme, & son Contre-Maître, Michel *Rodas* de Séville. Le quatrieme, nommé la Conception, avoit pour Capitaine Gaspar de *Quesada*; pour Maître, *Sebastien del Cano*, de Guetaria, dans la Province de Guipuscoa; & pour Contre-Maître, Jean d'*Acurio* de Bermeo. Le Capitaine du cinquieme, qui se nommoit le Saint Jacques, étoit Jean Rodriguez *Serrano*, Pilote Major; le Maître, *Baltazar*, Genois; &

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

le Contre-Maître, Barthelemy *Prior*. Les autres Pilotes étoient Etienne *Gomez*, Portugais; André de Saint Martin; Jean Rodriguez *Mafra*; *Vasco*, de Galice; & *Carvallo*; auxquels la Cour accorda des Lettres de Noblesse, qui ne devoient avoir de force, qu'à leur retour. Le Sergent Major se nommoit Jerôme Genner d'*Espinosa*; les Notaires, Leon *Dezpeleta*, Jerôme *Guerra*, Sancho *de Heredia*, Antoine d'*Acosta*, & Martin *Mendez* (30).

Les Historiens ne nomment point Pigafetta, à qui l'on doit le Journal de cette Navigation.

On ne trouve point entre ces noms, celui du Chevalier Pigafetta, à qui nous devons le Journal de la Navigation de Magellan, ses Découvertes, sa mort dans une des Iles Philippines, & la ruine de sa Flotte, à l'exception du Vaisseau la Victoire, que Sebastien del Cano ramena heureusement en 1522 (31), avec l'honneur d'avoir été le premier qui ait fait le tour du Globe. Mais il n'est pas surprenant que les Historiens Espagnols n'aient pas conservé le nom d'un Etranger, que le seul hasard avoit conduit en Espagne, & qui ne prend lui-même que la qualité d'Avan-

(30) *Ibidem*, p. 277.
(31) La Flotte étoit partie le 10 d'Août 1519.

turier (32). Sa Relation porte d'ailleurs des caractères de vérité, qui doivent la faire regarder comme le seul monument autentique qui reste de cette Expédition (33).

CONTINUATION DES DECOUVERTES. 1521.

§ IV.

Voïage de Jean Verazzani, & Découvertes de l'Amérique Septentrionale.

LEs allarmes que le Gouvernement Espagnol avoit conçues du Voïage & du récit des Anglois augmenterent en

INTRODUCTION. 1523.

(32) Il n'est pas nommé non plus parmi ceux qui revinrent avec Cano, quoiqu'il fut du nombre ; voici leurs noms d'après Herrera. Michel de Rodas, Maître de Navire ; Martin d'Ensaurraga, Pilote ; Mathieu de Rodas, Nicolas Griego, Jean Rodriguez, Vasco Gallego, Martin de Judicibus, Jean de Santander, Hernando de Bustamante, Antonio Lombardo, Francisco Rodriguez, Antonio Fernandez, Diego Gallego, Jean d'Arratia, Jean d'Apega, Jean d'Acurio, Jean de Zubiera, Laurent d'Yruña, Jean d'Ortega, Pierre d'Indarchi, Roger Carpintete, Pedro Gasco, Alfonse Domingo, Diego Garcias, Pierre de Balpunta, Ximenès de Burgos, Jean Martino, Martino de Magaclaves, Francisco Alvo, Roldan d'Argote, de qui la Montagne du Détroit de Magellan a pris son nom. Ces heureux Navigateurs entrerent dans Séville en Procession, nus piés, en chemise, un Cierge à la main, & furent reçus avec de grands applaudissemens de la Cour & du Peuple. Il y avoit dans leur Vaisseau cinq cens trente-trois quintaux de Gérofle ; quantité de Canelle, des Noix muscades, du Sandal, & d'autres richesses. *Herrera.* III. dec. L. 4. p. 309.

(34) Voïez le Tome XLV. de ce Recueil.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1523.

1523, par l'Expédition de quelques Vaisseaux partis de France, sous le Commandement d'un Florentin nommé Verrazani, dont la Relation, publiée à son retour dans une Lettre à François I, ne laisse aucun doute que son Entreprise n'eût été formée sous les auspices & par l'ordre de ce Prince. Les Etrangers (34), qui nous ont conservé ce monument avec plus de soin que nos propres Historiens, lui donnent toute l'autorité qu'il mérite; & le Pere Charlevoix reconnoît que le Voïage de Verazzani est la premiere marque d'attention que nos Rois aient donnée à l'Amérique.

Comment on connoissoit déja les Terres au Nord.

Ce n'est pas que les Terres du Nord fussent absolument ignorées (35). Il est certain, comme on l'a remarqué au Tome XLV, que dès l'an 1504, des Pêcheurs Basques, Normands & Bretons alloient à la pêche des Morues sur le grand Banc de Terre-Neuve,

(34) Hackluyt, pp. 295. & suiv. de sa Collection, & Ramusio dans la sienne, Tom. III. p. 350.

(35) On ne parle point des suppositions imaginaires de Guillaume Postel, qui prétendoit que l'Amérique Septentrionale avoit été peuplée par des Gaulois avant J. C. ni du Voïage de Jean Cabot en 1497, ni de celui de Corte Real en 1500, parcequ'ils ont été contestés, & qu'il n'en reste point de Relation autentique. Voïez le Tome XLV. de ce Recueil.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. VERAZZANI. 1523.

ſur les Côtes de l'Ile du même nom, & ſur celles du Continent voiſin. En 1506, Jean *Denis*, de Honfleur en Normandie, avoit publié une Carte des Côtes de l'Ile de Terre-Neuve; & deux ans après, on avoit vû en France un Sauvage du Canada, qu'un Pilote de Dieppe, nommé Thomas *Hubert*, y avoit amené. Vincent *le Blanc* raconte que vers le même tems, un Capitaine Eſpagnol, nommé Velaſco, renonta l'eſpace de deux cens lieues le Fleuve qu'on a nommé S. Laurent, qu'enſuite il s'éleva le long de la Terre de Labrador juſqu'à la Riviere *Nevado*, découverte, dit-on, par Corte-Real, & qu'on ne connoît plus aujourd'hui : mais il y a ſi peu de fond à faire ſur ce fabuleux Ecrivain, qu'on n'oſe rien établir ſur ſon témoignage. Ceux qui ont avancé que Thomas Hubert avoit fait la découverte du Canada ſous Louis XII, & par ſon ordre, ne ſemblent pas mieux fondés, & n'ont pas droit de faire adopter un fait dont ils n'apportent aucune preuve (36).

Eclairciſſemens ſur la Relation de Verazzani.

La Lettre de Verazzani, contre laquelle on ne trouve aucune objection, porte pour date le 8 Juillet 1524. Il y ſuppoſe le Roi bien informé d'une

(36) Hiſtoire de la nouvelle France. Tom. I.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. VERAZZANI. 1524.

tempête qu'avoient essuïée les quatre Vaisseaux qu'il avoit sous ses ordres, & qui l'avoit obligé de relâcher avec deux de ces Bâtimens, la Dauphine & la Normande, dans un Port de Bretagne, d'où il remit en Mer, pour faire des courses en guerre vers l'Espagne, comme Sa Majesté pourra l'apprendre, dit-il, par le profit qu'il fit sur cette Côte : & là il prit le parti de continuer sa route avec la Dauphine seule, pour aller découvrir de nouvelles Terres. L'Historien de la nouvelle France, trompé apparemment par quelques mots qu'il paroît avoir mal entendus (37), ou par un trait qu'il rapporte d'un Ecrivain Espagnol (38), lui fait faire, contre toute vrai-sem-

(37) Voici les termes de Ramusio : Navigò anco lungo la detta Terra, l'anno 1524, un gran Capitano del Re Christianissimo Francesco, detto Giovanni da Verazzano, Fiorentino.... Come per una sua Lettera scritta al detto Re particolarmente si vedrà, la quale sola habbiamo potuto havere, percioche l'altre si sono smarrite nelli travagli della povera Città di Fiorenza, & nell' ultimo viaggio, che esso fece, &c. *ubi sup.* p. 348.

(38) L'Auteur moderne de l'Ensayo Chronologico para la Historia de la Florida, qui rapporte, sans aucune apparence de preuves, que Verrazani, qu'il traite de Corsaire, aïant été pris cette même année par des Basques, fut mené prisonnier à Seville, & delà à Madrid, où il prétend qu'il fut pendu. Quand il seroit vrai qu'il eut été pris, pourquoi l'auroit-on traité en voleur, lorsqu'il avoit commission du Roi de France ?

CONTINUATION DES DECOUVERTES. VERAZZANI. 1524.

blance, deux Voïages dans la même année : mais il est manifeste, dans l'Italien comme dans l'Anglois (39), que sa Relation au Roi est celle du premier Voïage. Ramusio, dans sa Préface, parle d'une seconde Expédition, dont il ne marque point le tems ; mais si malheureuse, que Verazzani étant tombé entre les mains des Sauvages avec quelques uns de ses Compagnons, fut dévoré par ces Barbares, aux yeux de ceux qui étoient demeurés à bord (40) ; témoignage qui suffit, en effet, pour ôter toute vraisemblance au recit de l'Auteur Espagnol. Nous n'adopterons donc ici, de l'Hif-

Malheureuse fin de Verazzani.

(39) Citons aussi les termes d'Hackluyt, qui sont ceux de la Lettre même : I wrote not to your Majesty, since the time we suffer'd the tempest in the North parts, of the successe of the four ships which your M. sent. &c. Now, by the present, I will give your M to understand how by the violence of the winds we were forced with the two Ships, the Norman & te Delphin, in such evil case as they were, to land in Britain'.... Afterwards, with the Delphin a'one, we determin'd to make discovery of new country, to prosecute the Navigation we had already began. *ubi sup.* p. 295. Qui doutera que la Normande & la Dauphine ne fussent deux des quatre Vaisseaux battus de la tempête, quoique l'Historien en fasse un évenement postérieur ? On ne voit pas moins ici ces autres Lettres, dont Ramusio regrette la perte. Au reste, Herrera donne nettement le Voïage de 1524 pour le premier, & regarde la Dauphine comme un des quatres Navires. *Decad.* 3. L. 6. p. 498.

(40) En presenzia di co'oro, che erano rimasi nelle Navi, furono arrostiti & mangiati. *Ramus. ubi sup.*

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

VERAZZANI.

1524.

torien de la Nouvelle France, qu'une réflexion à laquelle on ne peut rien oppofer : c'eft qu'il eft fort glorieux à l'Italie, que les trois Puiffances qui partagent aujourd'hui prefque toute l'Amérique, doivent leurs premieres découvertes à des Italiens : les Caftillans à un Genois (41), les Anglois à des Vénitiens (42), & les François à un Florentin (43). On pourroit joindre à ces noms illuftres celui d'un autre Florentin, qui rendit de grands fervices aux Caftillans & aux Portugais dans le Nouveau Monde ; s'il n'avoit pas dû fa gloire (34) à une fupercherie indigne d'un homme d'honneur.

Réflexion honorable pour l'Italie.

Départ de Verazzani pour les Découvertes.

Ce fut le 17 de Janvier, 1524, que Verazzani partit fur la Dauphine, d'un

(41) Chriftophe Colomb.

(42) Jean Cabot & fes Fils. On n'en a point de Relation : mais Hackluyt a recueilli dans fa collection divers témoignages, auxquels il a joint les Lettres Patentes de Henri VII, accordées aux Cabots en 1495. pp. 4 & fuiv. D'autres ont écrit que les Cabots n'avoient débarqué en aucun endroit, ni de l'Ile de Terre-Neuve, ni du Continent, & qu'ils n'avoient fait que les reconnoître.

(43) Verazzani.

(44) C'eft Amérique Vefpuce. Les deux Freres Zeni, Vénitiens, qui découvrirent, dit-on, la Forifflande, l'Iflande, l'Eftotilande, &c. vers l'an 1390, mériteroient auffi d'être nommés, fi la Relation qui porte leur nom n'étoit fort fufpecte : Hackluyt, qui emploie le témoignage d'Ortelius pour la confirmer, ajoute lui-même, qu'on peut douter de fa vérité. *ubi fup.* p. 227.

désert sous lequel il avoit jetté cre, proche de Madere (45), avec petit vent d'Est, qui lui fit faire, ant son estime, cinq cens lieues Ouest, dans l'espace de vingt-cinq s. Une grande tempête le mit en ger. Mais le tems étant devenu plus u, il continua sa navigation pen- t vingt-cinq autres jours, qui lui it faire encore quatre cens lieues, u'à la vue d'une Terre basse, dont 'approcha. Quantité de feux lui fi- reconnoître qu'elle étoit peuplée. is n'osant débarquer avec si peu de ide, il tourna au Sud, & fit cin- nte lieues sans appercevoir aucun vre; ce qui l'obligea de retourner le Nord. Il n'y fut pas plus heu- x; & désespérant enfin de trouver Port, il mouilla au large, d'où il oïa sa Chaloupe sur la Côte. A la de ses gens, le rivage fut bien-tôt dé de Sauvages qui donnerent dif- entes marques de surprise, d'admi- on, de joie & de crainte. A me- que la Chaloupe approchoit de la e, ces Barbares fuïoient, reve- ent sur leurs pas, & recommen- nt à fuir, mais en tournant la tê-

CONTINUATION DES DECOUVERTES. VERAZZANI. 1524.

(45) Partimmo dallo scoglio dishabitato, propinquo sola di Madera. *Ramusio ubi sup.*

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

te, pour observer ce qui se passoit derriere eux : cependant les signes des François eurent le pouvoir d'en arrêter quelques-uns ; & leur fraïeur se dissipait par degrés, ils apporterent enfin des vivres.

Premiers Sauvages qu'il apperçoit.

Ils étoient nus, excepté le milieu du corps, qui étoit couvert de fort belles peaux, attachées avec une ceinture d'herbe, étroite & fort bien tissue, garnie de queues de différentes sortes d'animaux, qui leur tournant autour des reins, descendoient jusqu'aux genoux. Leur couleur ne différoit pas de celle des autres Indiens. Ils portoient des pannaches de plumes d'oiseaux ; leurs cheveux étoient noirs, assez longs pour être relevés en tresse derriere la tête. Ils avoient la taille fort bien prise, dans une hauteur moïenne ; la face & l'estomac larges. Quelques uns étoient extrêmement bien faits, & joignoient à leurs expressions des gestes fort agréables. Leurs yeux étoient noirs ; & leurs regards, pénétrans. Ils ne paroissoient pas vigoureux ; mais ils étoient agiles & très legers à la course. Le long de la Côte, les François remarquerent des ruisseaux, & plusieurs Anses. En quelques endroits, la Terre, s'élargissant, formoit de belles Plaines, & des

Leur description.

npagnes remplies de Forêts. En ıtres, c'étoient des Bocages, com-és de diverses sorres d'arbres, tels des Palmiers, des Cyprès, des ıriers, & quelques especes incon-s en Europe, dont l'excellente odeur oit espérer d'en tirer quelques dro-s. La couleur de la Terre sembloit mettre aussi des Mines d'or. A l'é-d des animaux, ils se présentoient toutes parts en si grand nombre, ce spectacle causoit de l'admira-n.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. VERAZZANI. 1524.

l n'est pas aisé de juger, par la Let-de Verazzani, à quelle hauteur les nçois commencerent à découvrir la rre, ni jusqu'où ils s'éleverent vers Nord. On a prétendu depuis (46), 'ils avoient découvert tout le Païs ı est entre les trente & quarante de-s de Latitude Septentrionale; mais listorien de la Nouvelle France re-che à cette opinion, de n'être fon-sur aucune preuve (47): sur quoi il serve que de l'endroit où la Terre s'é-t d'abord présentée aux François, la rangerent l'espace de cinquante ues, & toujours au Sud; ce que la position de la Côte ne leur auroit

On ignore l'étendue des Découvertes de Verazzani.

(46) Lescarbot.
(47) *Ubi sup*, p. 6.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI.

1524.

pas permis, si ce premier attérage avoit été plus au Nord que les 33 degrés. Verazzani ajoute même, en termes formels, qu'après avoir navigué quelque tems, il se trouva par les quarante degrés, & que de-là la Côte tourne à l'Orient.

Qualités du climat.

L'air lui parut sain dans cette Terre, & fort tempéré, parcequ'il n'y régne point, dit-il, des vents trop impétueux; & qu'en Eté les plus fréquens sont ceux de Nord-Est & d'Ouest. Le Ciel y est presque toujours serein; & si les vents du Midi élevent quelques brouillards, ils sont presqu'aussitôt abbattus par la seule force du Soleil. La Mer voisine est toujours tranquille. Quoique le rivage soit bas & n'ait aucun Port, toute cette Côte est nette, c'est-à-dire, sans roches: & jusqu'à cinq ou six pas de Terre, ou trouve sept à huit brasses de profondeur, avec si peu de vagues, qu'en haute Marée le mouillage y est toujours facile & commode (48).

Un François est sauvé par l'humanité des Sauvages.

Les François s'étant avancés jusqu'à la pointe où la Côte tourne à l'Orient, ils y découvrirent quantité de feux: mais dans la confiance qu'ils avoient prise au caractere des Habitans, ils ne

(48) Lettres de Verazzani. *ubi sup.*

nt pas difficulté d'envoïer la Chape au rivage. Les vagues s'y trouent si grosses, qu'elle ne pût aborder. endant, les Sauvages invitant par signes d'amitié ceux qui la conduint, un jeune Matelot, qui compsur son habileté à nager, se jetta s l'eau, après s'être chargé de quels présens dont il espéroit de se faire Amis. Il n'étoit plus qu'à vingt pas erre, & l'eau ne lui venoit plus à einture ; lorsque la peur le saisis, il jetta aux Sauvages tout ce qu'il it apporté, & se remit à nager vers Chaloupe. Mais une vague le jetta la Côte avec tant de violence, qu'il emeura étendu sans connoissance. Indiens accoururent à lui, & s'emserent de le porter à terre. Il paroît l fut quelque tems entre leurs bras s'en appercevoir ; de sorte qu'en ouvant ses esprits, il fut saisi de eur, & se mit à crier de toute sa e. Les Sauvages, pour le rassurer, sserent encore de plus grands cris ; s l'effet répondoit mal à leurs intens. Enfin, ils le firent asseoir au pié ie colline ; & lui aïant tourné le ge au Soleil, ils allumerent un id feu, auprès duquel ils le déillerent de tous ses habits. Alors il

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI.

1524.

ne put douter que leur dessein ne fût de le brûler, pour en faire un sacrifice au Soleil. On porta le même Jugement dans le Navire & dans la Chaloupe, d'où l'on voïoit tous ces préparatifs, sans aucune espérance de pouvoir le secourir. Cependant ses craintes commencerent à diminuer, lorsqu'au lieu de se voir maltraité, il remarqua qu'on faisoit secher ses hardes, & qu'on ne l'approchoit lui-même du feu qu'autant qu'il étoit nécessaire pour l'échauffer. Il ne laissoit pas de trembler encore. Les Sauvages lui faisoient des caresses, auxquelles il n'osoit se fier. Ils ne se lassoient point d'admirer la blancheur de sa peau; & le poil qu'ils lui voïoient en plusieurs endroits du corps, où la Nature ne leur en donne point, les étonnoit encore plus. A la fin ils lui rendirent ses habits, & lui donnerent à manger; & comme il marquoit une extrême impatience de rejoindre ses compagnons, ils le conduisirent au rivage. Là, ils le tinrent quelque tems embrassé; témoignage d'affection commun à toute la race humaine, & qui ne laisse rien d'équivoque. Ensuite ils s'éloignerent un peu, pour le mettre en liberté; & lorsqu'ils le virent à la nage, ils monterent sur une éminence, d'où ils ne ces-

nt pas de le regarder jusqu'à ce qu'il entré à bord.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

Quoiqu'aujourd'hui nous connoiss is beaucoup mieux cette Région, : Verazzani ne la connoissoit luime lorsqu'il en rendit compte au i, & que la plûpart des lieux qu'il vi- ι ne portent plus aujourd'hui les mê- es noms, il convient à notre Ouvra- de recueillir les principales circons- nces de son Expédition.

Les François poussent leurs découvertes.

Aussitôt que le Matelot François fût rivé, on remit à la voile pour suivre . Côte, qui se terminoit au Nord; : cinquante lieues plus loin, Verazani fit mouiller à la vue d'une fort elle Terre, qui offroit de grandes Forêts. Vingt Hommes, qui descendirent ur la Côte, pénétrerent, l'espace de leux lieues, dans un Païs dont les Habitans fuïoient devant eux. Ils se saisirent d'une vieille Femme, qu'ils trouverent cachée dans l'herbe, avec une Fille de dix-huit ans. La Vieille portoit un Enfant sur son dos, & menoit à ses côtés deux jeunes Garçons. La jeune Fille menoit trois autres Enfans de son sexe. A la vue des Etrangers, elles poussèrent de grands cris; & la Vieille fit entendre, par divers signes, que les Hommes avoient pris la fuite. On lui

CONTINUATION DES DECOUVERTES. VERAZZANI. 1524.

donna des vivres, qu'elle reçut avec joie; mais la jeune Fille parut obstinée à les refuser. Quelques François prirent les Enfans, dans le dessein de les faire passer en France. Ils voulurent prendre aussi la jeune Fille, qui étoit fort bien faite; mais elle jetta des cris, qui leur firent appréhender qu'en si petit nombre, & dans un Païs couvert de Bois, il ne leur fût difficile d'éviter la poursuite des Sauvages. Ils se contenterent d'emmener un des Garçons. Ces Indiens leur parurent plus blancs que tous ceux qu'ils avoient vus. Ils étoient à demi vêtus, d'un tissu d'herbe & de cannes. Leurs cheveux étoient épars. La chasse, la pêche, & diverses sortes de légumes servoient à les nourrir. Ils avoient l'usage des rets. Leurs fleches étoient armées d'os de poisson fort aigus. Tous leurs canots paroissoient d'une seule piece. Les arbres du Païs étoient moins odoriférans que ceux des Terres précédentes, & ne pouvoient l'être autant, parcequ'ils étoient plus au Nord; mais ils étoient entremêlés de vignes, qui croissant d'elles-mêmes, s'élevoient jusqu'au sommet des branches, en serpentant sur la terre. Les roses, les lis, les violettes, & mille sortes d'autres fleurs ornoient les

Campagnes. Verazzani & tous ses Gens n'apperçurent point une seule maison. Après avoir passé trois jours à l'ancre, ils recommencerent à suivre la Côte, entre Est & Nord, mouillant chaque jour au soir sur un fort bon fond; & cent lieues plus loin, ils découvrirent une Terre charmante, entre des montagnes, traversée par une grande Riviere, dont l'embouchure étoit fort profonde.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI.

1524.

Ils y firent entrer la Chaloupe. La Terre étoit bien peuplée, & les Habitans assez semblables aux précédens, mais parés de belles plumes. Ces Sauvages, dont Verazzani loue beaucoup l'humanité, s'approcherent en jettant des cris; mais par leurs signes, ils montroient les lieux où le Vaisseau pouvoit aborder. Les François ne balancerent point à s'engager dans la Riviere, qu'ils remonterent l'espace d'une demie lieue, sans cesser de recevoir les mêmes civilités des Indiens. Ils arriverent à l'entrée d'un Lac, d'environ trois lieues de tour, sur lequel ils virent plusieurs Canaux, qui sembloient passer d'une rive à l'autre. Mais une furieuse tempête, dont ils ne se feroient pas crus menacés dans cette situation, les força de retourner vers la Mer, après

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

avoir remarqué, des deux côtés du Fleuve, toutes les apparences d'une Terre abondante en Mines.

De-là, ils gouvernerent à l'Est, sans autre vue que de suivre la Côte, qui les obligeoit de tenir cette route. A cinquante lieues de la Riviere, ils découvrirent une Ile, de forme triangulaire, grande, fort peuplée, & remplie de beaux Vergers. Le vent ne leur permettant point d'y aborder, ils s'avancerent, quinze lieues plus loin, vers une autre Terre, où ils trouverent dans un bon Port, plus de vingt Canots, qui s'approcherent du Vaisseau, avec de grandes marques d'étonnement. On leur jetta des sonnettes, & d'autres bagatelles, qui les rendirent encore plus familiers. Entre ceux qui monterent à bord, on n'eut pas de peine à distinguer deux Seigneurs, tous deux fort bien faits, l'un d'environ quarante ans, & l'autre de vingt. Le premier étoit vêtu d'une peau de Cerf, dont les François admirerent la préparation & la forme. Il avoit les cheveux en tresse, autour de la tête, une chaîne assez large au cou, & des pierreries de diverses couleurs. L'autre n'étoit pas moins distingué par sa parure; & les personnes de leur suite l'emportoient beaucoup,

pour la figure & les manieres, ſur tous les Indiens qu'on avoit vus juſqu'alors. Quelques Femmes, qui étoient du nombre, ne s'attiroient pas moins d'attention par leurs agrémens. Elles étoient nues, à la réſerve de la ceinture, qui étoit couverte de quelques bandes de peau de Cerf. Leur tête étoit ornée de fort belles treſſes, mêlées d'une ſorte de rubans. Elles avoient, aux oreilles, de petites plaques de cuivre, qui n'étoient pas ſans art & ſans goût, & qu'elles paroiſſoient eſtimer plus que l'or; mais elles furent charmées des ſonnettes, & des bijoux de verre qu'on leur offrit. Elles s'en ornerent auſſitôt les oreilles & le cou. La ſoie les touchoit peu. Elles ſe regardoient un moment dans les miroirs, & ſe mettoient à rire en les rendant. Les Hommes ne faiſoient pas plus de cas du fer & de l'acier. Ils contemploient les armes, ſans y toucher. Tout ce qu'ils avoient paroiſſoit les attacher peu; ou du moins ils l'offroient de bonne grace. Pendant quinze jours, que le Vaiſſeau demeura dans ce Port, il fut continuellement viſité: mais jamais les Hommes ne perdirent leurs Femmes de vue, malgré les preſens & les careſſes des François, qui ne penſoient qu'à les ſéparer. Un

CONTINUATION DES DECOUVERTES.
VERAZZANI.
1524.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

Seigneur, qui venoit souvent à bord, laissoit toujours la sienne à deux cens pas, dans un Canot fort commode, d'où il faisoit prier le Capitaine de lui envoïer sa Chaloupe. Il entroit librement dans le Vaisseau; il faisoit toutes les questions qui peuvent se faire par des signes; il mangeoit & buvoit, avec goût, tout ce qu'on lui présentoit; mais ses yeux n'étoient jamais détournés long-tems, du Canot auquel il avoit confié sa Femme.

Les François ne craignirent point de descendre, ni de pénétrer même dans les Terres, qu'ils trouverent paisibles & fertiles, à plus de six lieues des Côtes. Ils virent des Campagnes, qui n'avoient pas moins de vingt-cinq ou trente lieues d'étendue. La plûpart des arbres étoient des chênes & des cyprès, avec quelques especes qui leur étoient inconnues. Ils y trouverent des pommes & des noisettes; mais la plûpart des autres fruits ne ressembloient point aux nôtres. Les armes des Indiens étoient des arcs, & des fléches travaillées avec beaucoup d'art. Toutes les Maisons du Païs étoient rondes, bâties de bois, séparées les unes des autres, & couvertes d'un tissu de paille fort délié, qui les garantissoit, aussi parfai-

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

parfaitement que nos tuiles, du Soleil & de la pluie. Elles se transportoient aisément, lorsque le besoin ou la commodité obligeoit les Habitans de changer de lieu; ou du moins la seule difficulté consistoit à lever les toîts, car tout le reste ne demandoit qu'un moment. Une seule Maison contenoit jusqu'à vingt-cinq ou trente personnes, c'est-à-dire une Famille entiere, comptée par les plus proches dégrés du sang. Ces Peuples étoient sujets à peu de maladies, & se vantoient eux-mêmes de ne mourir que de vieillesse. Ce n'étoit pas dans la figure seule, qu'ils avoient un air d'humanité; cet air respiroit dans leurs moindres actions, sur-tout dans le zele avec lequel ils s'aidoient mutuellement pour le travail. Verazzani observa que le Païs étoit rempli de pierres transparentes, & l'albâtre fort commun. Pour ensemencer les Terres, on y observoit le cours de la Lune, & la naissance de quelques Etoiles. L'embouchure du Port est au Sud, & sa hauteur au quarante-unieme degré.

Après avoir fait d'abondantes provisions, les François remirent à la voile le 5 de Mai, pour continuer de suivre la Côte vers le Nord. Ils firent environ cent cinquante lieues, sans rien

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

VERAZZANI. 1524.

découvrir au rivage, qui tentât leur curiosité ; mais, à cette distance du Port dont ils étoient sortis, ils virent une terre plus haute, revêtue d'épaisses Forêts, & des Habitans d'un naturel si farouche, que rien ne fut capable de les attirer à bord. Ils étoient vêtus de peaux. Leur unique exercice étoit la Châsse & la Pêche, qui leur fournissoit une abondante nourriture, avec diverses sortes de racines que la terre produisoit naturellement ; elle paroissoit d'ailleurs fort stérile & sans aucune trace de culture. Jamais ces Barbares ne voulurent rien prendre en échange pour leurs alimens. Le fer même, les coûteaux & les hameçons ne parurent pas les tenter ; vingt-cinq François, qui descendirent, en furent reçus à coups de fleches, & ne recueillirent pour fruit de leur Expédition, que d'avoir observé quelques apparences de Mines, surtout de cuivre. Ils remarquerent aussi que les Habitans portoient des plaques de ce Métal aux oreilles.

De-là, ne cessant point de suivre le Nord, ils trouverent la Côte meilleure & sans bois, mais bordée, dans l'éloignement, par de grandes montagnes. Cinquante lieues plus loin, ils compterent proche de terre trente-deux pe-

tites Iles, qui formoient un ſpectacle agréable. Enfin, s'avançant encore d'environ cent cinquante lieues, ils arriverent au cinquantieme degré, proche d'une Terre, que les Bretons, ſuivant Verazzani, avoient déja reconnue. Les vivres commençant à lui manquer, il prit le parti de revenir en France, après avoir découvert, dit-il, plus de ſept cens lieues de Côte (49), & donné au Païs le nom de Nouvelle France. S'il ne s'eſt pas trompé dans ſon eſtime, on ne ſauroit douter que cette Terre, qu'il donne pour le terme de ſa courſe, ne fût l'Ile de Terre-Neuve, où nous avons remarqué que les Bretons faiſoient la Pêche depuis long-tems.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. VERAZZANI. 1524.

Terme & retour de Verazzani.

§ V.

Voïages de Jacques Cartier.

QUELQUE Jugement qu'on doive porter du ſecond voïage de Verazzani, & du ſort de ce malheureux Voïageur, il eſt certain qu'aïant tout-à-fait diſparu, & les fruits de ſa premiere Expédition n'aïant pas répondu à l'attente de François I, il ſe paſſa pluſieurs années pendant leſquelles ce Prince &

CARTIER. 1534.

INTRODUCTION.

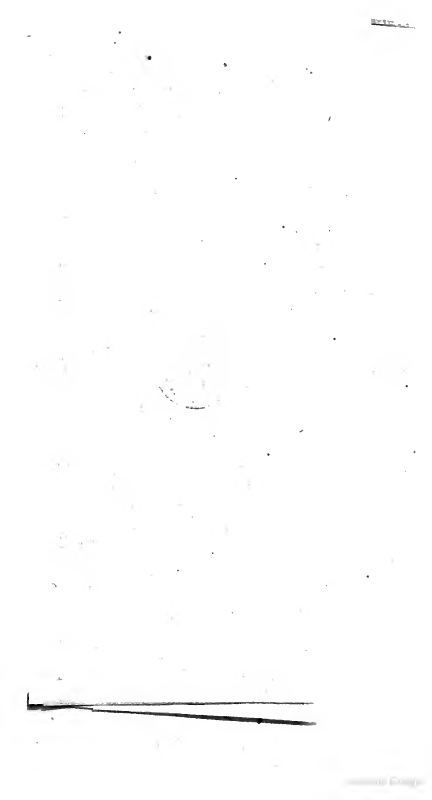
(49) Hakluyt, Ramuſio, Herrera. *ubi ſup.*

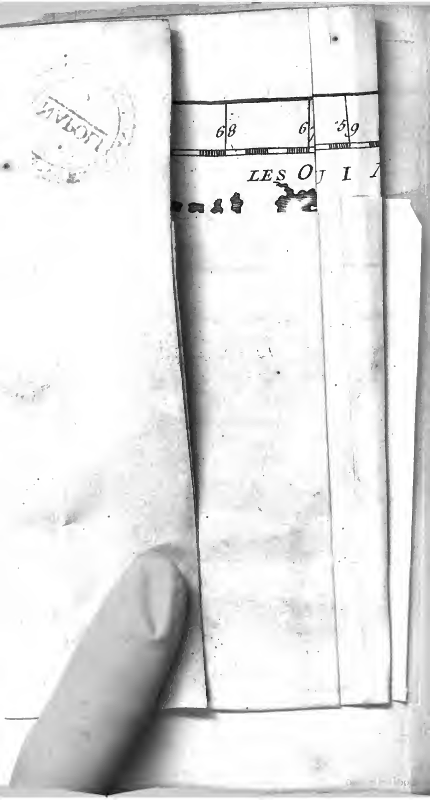
CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.
CARTIER.
1534.

la Nation semblerent oublier l'Amérique. Mais le dessein de pousser les Découvertes s'étant ranimé à la Cour de France, une legere différence dans l'ordre des tems ne doit pas faire séparer ici des Entreprises formées sous le même Regne & dans les mêmes vues. En 1534, Philippe de Chabot, Amiral, fit savoir au Roi, l'importance d'établir une Colonie Françoise dans quelques parties d'un nouveau Monde, d'où les Espagnols tiroient tant de richesses. Il lui présenta un Capitaine Malouin, nommé Jacques *Cartier*, dont il connoissoit l habileté ; & ses propositions furent agréées. L'Historien de la Nouvelle France ne porte pas un Jugement avantageux de la Relation de son Voïage, qu'il accuse d'être souvent mêlée de contes qui la défigurent : mais le soin qu'il a pris de la réformer lui-même, par d'exactes & judicieuses observations, doit inspirer de la confiance pour l'extrait, que cette raison nous fait donner après lui.

PREMIER VOÏAGE.
Départ de Cartier.

Cartier partit de Saint Malo le 20 d'Avril, avec deux Bâtimens de soixante Tonneaux, & cent vingt-deux hommes d'équipage. Il prit sa route à l'Ouest, tirant un peu vers le Nord ; & les vents lui furent si favorables,




68
6
59
LES O I

que le 10 de Mai il aborda au Cap de Bonne-Viste, dans l'Ile de Terre-Neuve. La Terre y étant encore couverte de nége, & le rivage bordé de glaces, il ne pût ou n'osa s'y arrêter: mais six degrés plus loin, au Sud-Sud-Est, il entra dans un Port auquel il donna le nom de *Sainte Catherine*.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

CARTIER. 1534.

Port qu'il nomme Sainte Catherine.

De-là, remontant au Nord, il s'avança vers des Iles qu'il nomma *Iles aux Oiseaux*, éloignées, dit-il, de Terre-Neuve, d'environ quatorze lieues. Sa surprise fut extrême, d'y voir un Ours blanc, de la grosseur d'une Vache, qui n'avoit pu faire ce trajet qu'à la nage. Cet animal n'eut pas plutôt apperçu les Chaloupes, que se jettant à la mer, il se remit à nager vers Terre-Neuve, où Cartier le tua, & le prit le lendemain, à peu de distance du rivage. Ensuite, aïant cotoïé toute la partie du Nord de cette grande Ile, il observe qu'on ne voit nulle part, ni de meilleurs Ports, ni de plus mauvais Païs. On n'y découvre que d'affreux Rochers, & des Terres stériles, couvertes d'un peu de mousse, nulle espece d'arbres, & seulement quelques buissons à demi desséchés. Cependant Cartier y trouva des Hommes fort bien faits, qui avoient

Ours blanc qu'il trouve en Mer.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. 1534.

les cheveux liés au-dessus de la tête, avec quelques plumes d'Oiseaux, entrelassées sans ordre.

Après avoir fait le tour presqu'entier de Terre-Neuve, sans pouvoir s'assurer que ce fût une Ile, il prit sa route au Sud; & traversant le Golfe, pour s'approcher du Continent, il entra dans une Baie profonde où il souffrit beaucoup de chaud; ce qui la lui fit nommer *Baie des Chaleurs*. Il fut charmé de la beauté du Païs, & fort content des Sauvages, avec lesquels il troqua quelques marchandises pour des Pelleteries. Cette Baie est la même, qui porte, dans quelques Cartes, le nom de Baie des Espagnols, apparemment sur ce que Vincent le Blanc rapporte d'un Voïage de Velasco. Quoique les circonstances en soient fort incertaines, une ancienne tradition porte, en effet, que des Castillans y étoient entrés avant Cartier, & que n'y aïant remarqué aucune apparence de Mines, ils avoient prononcé plusieurs fois ces deux mots, *aca nada*, ici rien, que les Sauvages ont ensuite répétés aux François; d'où est venu l'opinion que Canada étoit le nom du Païs. D'autres, néanmoins, font dériver ce nom, du mot Iroquois *Kannata*, qui se pro-

Baie des Chaleurs.

Origine du mot de Canada.

nonce Canada, & signifie un amas de Cabanes. CONTINUATION DES DECOUVERTES.

La Baie des Chaleurs est un assez bon Havre ; & depuis le milieu de Mai jusqu'à la fin de Juillet, on y pêche une quantité de Loups marins. En la quittant, Cartier visita une bonne partie des Côtes qui environnent le Golfe, & prit possession de cette Contrée, comme Verazzani, au nom du Roi Très Chrétien. Il remit à la voile le 15 d'Août, pour retourner en France, où il arriva heureusement, par Saint Malo, le 5 de Septembre. La Relation, qu'il publia de son Voïage, acheva de faire sentir aux François, combien il leur seroit utile d'avoir un Etablissement dans cette partie de l'Amérique : mais personne ne s'y porta plus ardemment que le Vice-Amiral, Charles de Mouy, sieur de la Meilleraie. Ce Seigneur obtint, pour Cartier, une Commission plus étendue que la premiere, & lui fit donner trois Vaisseaux bien équipés. Ils furent prêts au mois de Mai de l'année suivante ; & Cartier, qui faisoit entrer le progrès de la Religion dans ses vûes, assembla tout son monde, le 16, jour de la Pentecôte, dans l'Eglise Cathédrale, pour y implorer

CARTIER. 1534.

Retour de Cartier.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.
CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

la protection du Ciel. L'Evêque, revêtu de ses habits Pontificaux, lui donna sa bénédiction.

Il part avec trois Vaisseaux.

Le Mercredi 19, il s'embarqua. Le Navire, qu'il montoit, nommé la *grande Hermine*, portoit avec lui plusieurs jeunes gens de distinction, qui s'attacherent à sa fortune, en qualité de Volontaires. Ils mirent à la voile, d'un très beau tems; mais le vent devint bien-tôt si contraire, que pendant plus d'un mois toute l'habileté des Pilotes ne put les rendre maîtres de leur course. Les trois Navires, qui s'étoient d'abord perdus de vûe, essuïerent séparément les plus violentes tempêtes, & se virent forcés de s'abandonner à la fortune. La grande Hermine fut portée au Nord de Terre-Neuve, d'où Cartier fit voile pour le Golfe, rendez-vous convenu, dans les malheureuses suppositions, qui s'étoient vérifiées. Il y arriva le 25 de Juillet; & le jour suivant, ses deux autres Bâtimens l'y rejoignirent. Le premier d'Août, un gros tems le contraignit de se retirer dans le Port de Saint Nicolas, situé à l'entrée du Fleuve, du côté du Nord. Il y planta une Croix, sur laquelle il mit les armes de France, & les vents l'y retinrent jusqu'au 7. Ce

Tempêtes qui les séparent.

Ils se rejoignent dans le Golfe.

Port de Saint Nicolas.

Port est presque le seul endroit du Canada, qui ait conservé le nom qu'il reçut de Cartier, ce qui a répandu beaucoup d'obscurité dans sa Relation. Il est situé à 49 degrés 25 minutes de Latitude du Nord. On y mouille avec assez de sûreté, sur quatre brasses d'eau; mais quelques recifs en rendent l'entrée difficile.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.
CARTIER.
II. VOÏAGE.
1535.

Le 10, les trois Vaisseaux étant rentrés dans le Golfe, Cartier lui donna le nom de Saint Laurent, à l'honneur du Saint que l'Eglise honore le même jour; ou plutôt, il le donna d'abord à une Baie qui est entre l'Ile Anticosty & la Côte Septentrionale, d'où il s'est étendu à tout le Golfe dont cette Baie fait partie: & comme le Fleuve, qu'on appelloit auparavant la Riviere de Canada, se décharge dans ce Golfe, il a pris insensiblement le nom de Fleuve de Saint Laurent, qu'il porte aujourd'hui. Le 15, Cartier s'approcha de l'Ile Anticosty, & la célébrité du jour la lui fit nommer Ile de l'*Assomption*: mais le nom d'Anticosty, qu'elle avoit reçu apparemment des Anglois, n'a pas laissé de prévaloir dans l'usage. Les Indiens l'appelloient Natiscotec.

Cartier donne le nom de saint Laurent au Golfe.

Ensuite, les trois Vaisseaux remon-

Il remonte le Fleuve.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.
CARTIER II. VOÏAGE 1535.

terent le Fleuve ; & le premier de Septembre, ils entrerent dans le Saguenay. Cartier ne fit que reconnoître l'embouchure de cette Riviere. Après avoir rangé la Côte pendant quinze lieues, il mouilla près d'une Ile qu'il nomma l'*Ile aux Coudres*, parcequ'il s'y trouvoit quantité de Coudriers. Alors, se voïant engagé dans un Païs inconnu, il ne pensa qu'à chercher un Port, où ses Navires pussent être en sureté pendant l'Hiver. Huit lieues au-delà de l'Ile aux Coudres, il en trouva une, beaucoup plus belle & plus grande, couverte de bois & de vignes, dont il prit occasion de la nommer l'Ile de Bacchus: mais on a fait succéder à ce nom, celui d'Ile d'Orléans. L'Historien de la Nouvelle France, qu'on ne cesse pas de suivre ici, observe que suivant la Relation publiée sous le nom de Cartier le Païs, ne commence qu'en cet endroit à prendre le nom de Canada ; c'est une erreur. Il est certain que dès les premiers tems, les Sauvages donnoient ce nom à tout le Païs, qui borde les deux côtés du Fleuve, particulierement depuis son embouchure jusqu'au Saguenay.

Ile aux Coudres.

Ile de Bacchus, qui a pris le nom d'Orleans.

De l'Ile de Bacchus, Cartier se rendit dans une petite Riviere qui n'en est

Riviere de Sainte Croix, ou de Jacques Cartier.

qu'à dix lieues, & qui vient du Nord. Il la nomma Sainte Croix, parcequ'il y entra le 14 de Septembre; mais on l'appelle aujourd'hui communément, la Riviere de Jacques Cartier. Le lendemain, il y reçut la visite d'un Chef nommé Donnacona, que l'Auteur de la Relation, qualifie Seigneur du Canada. Deux Sauvages, qu'il avoit menés en France l'année précédente, & qui sachant un peu de François, lui servoient à traiter avec les autres, avertirent ce Seigneur, que le dessein des Etrangers étoit d'aller à *Hochelaga*; il en marqua de l'inquiétude. C'étoit une assez grosse Bourgade, située dans l'Ile qui est aujourd'hui connue sous le nom de Mont-Réal. On l'avoit vantée à Cartier, qui ne vouloit pas retourner en France sans la voir. Donnacona, cherchant à profiter seul de l'arrivée des François, pensoit avec chagrin que cette visite en feroit partager les avantages aux Habitans d'Hochelaga, qui étoient d'une autre Nation que la sienne. Il fit représenter au Capitaine François, que le chemin qui lui restoit, jusqu'à cette Bourgade, étoit plus long & plus difficile qu'il ne sembloit le penser. Mais Cartier, qui pénétra ses motifs, ne changea point de résolution. Il par-

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

Hochelaga, grosse Bourgade.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

tit le 19, avec la grande Hermine seule & deux Chaloupes, laissant ses deux autres Navires dans la Riviere de Sainte Croix, où la grande Hermine n'avoit pû entrer : surquoi l'Historien remarque que Champlain s'est trompé, lorsqu'il a pris cette Riviere pour celle de Saint Charles. En haute Marée, dit-il, des Bâtimens beaucoup plus grands que celui de Cartier entrent fort bien dans la seconde de ces deux Rivieres.

Le 29, Cartier fut arrêté au Lac Saint Pierre, que son Navire ne pût passer, apparemment parcequ'il avoit manqué le Canal; cet obstacle lui avoit fait prendre le parti d'armer ses deux Chaloupes & de s'y embarquer : il n'en arriva pas moins à Hochelaga, le 2 d'Octobre, accompagné de MM. de Pontbriand, de la Pommeraie, & de Goyelle, trois de ses Volontaires. La figure de cette Bourgade étoit ronde; trois enceintes de Palissades y renfermoient environ cinquante Cabanes, longues de plus de cinquante pas chacune, larges de quatorze ou quinze, & formées en Tonnelles. On y entroit par une seule Porte, au-dessus de laquelle, comme le long de la premiere enceinte, régnoit une espece de Gale-

Description de Hochelaga.

ie, où l'on montoit par des échelles, & qui étoit abondamment pourvue de pierres & de cailloux pour la défense du lieu. Les Habitans de cette Bourgade parloient la Langue Huronne. Ils firent un bon accueil aux François, & leur donnerent des Fêtes. De part & d'autre, on se fit des présens. L'étonnement & l'admiration des Sauvages ne peuvent être représentés, à la vûe des armes à feu, des Trompettes & des autres instrumens de guerre, des longues barbes, & de l'habillement des Européens. Mais comme on ne pouvoit se parler que par signes, on ne put recevoir & se donner mutuellement beaucoup de lumieres. Un jour, Cartier fut fort surpris de voir venir à lui le Chef de la Bourgade, qui, montrant ses jambes & ses bras, faisoit entendre qu'il y souffroit quelque douleur, & sembloit attendre sa guérison des Européens. Son action fut imitée de tous les Sauvages qui étoient présens; bien-tôt, elle le fut d'un plus grand nombre, qui accoururent de toutes parts, les uns fort malades, & d'autres d'une extrême vieillesse. Leur simplicité toucha Cartier, qui, s'armant d'une foi vive, récita, le plus dévotement qu'il lui fut possible, le commen-

CONTINUATION DES DECOUVERTES.
CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

Cartier entreprend de faire un miracle.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

cement de l'Evangile de Saint Jean. Ensuite il fit le signe de la Croix sur les Malades, & leur distribua des Chapelets & des *Agnus Dei*, en leur faisant entendre que c'étoient des secours pour toutes sortes d'infirmités. Il fit des prieres. Il lut à haute voix toute la Passion de N. S. On ne nous en apprend point l'effet : mais il fut écouté avec autant de respect que d'attention, & cette pieuse cérémonie fut terminée par une Fanfare de Trompettes, qui jetta les Sauvages dans des transports de joie & d'admiration.

Hochelaga est nommé Mont-Réal.

Le même jour, Cartier visita la Montagne, au pié de laquelle Hochelaga étoit située, & lui donna le nom de Mont-Roïal, ou Mont-Réal, qui est devenu celui de toute l'Ile. On découvroit, de cette hauteur, un vaste & beau Païs dont la vûe le charma, & lui fit juger qu'il ne pouvoit faire de meilleur choix pour un Etablissement. Ses gens firent, autour de leurs Baraques, une sorte de retranchement, capable au moins de les garantir d'une surprise. La prudence rendoit cette précaution nécessaire, lorsqu'il étoit question de passer l'Hiver près d'une Bourgade fort peuplée, & dans un tems où la confiance n'étoit pas encore bien établie.

Cartier partit le 5 d'Octobre. L'Historien remarque, que, suivant quelques Mémoires, c'est une tradition constante, en Canada, qu'un de ses trois Navires se brisa dans le Fleuve de Saint Laurent, vis-à-vis de la Riviere de Sainte Croix, contre un Rocher que la Marée couvre entierement, & qu'on nomme encore aujourd'hui la Roche de Jacques Cartier. Mais on ne trouve, dans la Relation, aucune trace de cet accident.

Le scorbut fait périr un grand nombre de François.

Un plus grand malheur le fit bientôt oublier. Ce Vaisseau étoit perdu; peut-être auroit-il fallu l'abandonner, faute de Matelots pour le reconduire en France; lorsqu'une espece de scorbut, dont personne ne fut exempt, menaça de faire périr jusqu'au dernier les François, si les Sauvages ne leur eussent appris, quoiqu'un peu tard, un remede, dont ils ressentirent aussitôt la vertu. C'étoit une ptisanne, composée de la feuille & de l'écorce de l'Epinette blanche, pilées ensemble. Cartier étoit lui-même attaqué du mal. Il avoit déja perdu vingt-cinq hommes. A peine lui en restoit-il deux ou trois, qui fussent en état d'agir. Mais, dans l'espace de huit jours, tout le monde fut heureusement rétabli: & quelques-

Remede qu'ils reçoivent des Sauvages.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

uns, qui avoient eu le mal de Naples; dont ils n'étoient pas guéris parfaitement, retrouverent bien-tôt toute leur santé. C'est ce même arbre, ajoute l'Historien, qui produit la Terébentine, ou le Baume blanc du Canada. Il remarque aussi que Cartier, dans le Mémoire qu'il présenta au Roi sur son Voïage, n'attribue point à la fréquentation des Sauvages, comme plusieurs de ses gens l'avoient fait d'abord, le mal dont il avoit eu tant à souffrir; mais à la fainéantise des Equipages, qui leur avoit fait éprouver beaucoup de misere. Jamais, effectivement, les Sauvages du Canada n'ont été sujets au scorbut.

Retour de Cartier : effets de son Voïage.

A son retour, Cartier ne craignit point d'assurer qu'il y avoit de grands avantages à se promettre des Païs qu'il avoit parcourus. Il dit au Roi que la plûpart des Terres y étoient très fertiles, le climat sain, les Habitans sociables & dociles. Il vanta surtout les Pelleteries, comme l'objet d'un riche commerce. Quelques Auteurs n'en ont pas moins prétendu, que dégoûté lui-même du Canada, il s'efforça d'inspirer les mêmes sentimens à la Nation. On ajoute, qu'en partant de Sainte Croix, pour retourner en France, il

avoit embarqué par surprise Donnacona, & qu'il le présenta au Roi. Mais l'Historien croit ce fait douteux, & n'est pas plus persuadé du dégoût de Cartier, qui ne s'accorde point, dit-il, avec la maniere dont il s'explique dans ses Mémoires. Cependant il avoue que le Capitaine Malouin eut beau vanter le Païs qu'il avoit découvert : la nature des richesses qu'il en apportoit, & le triste état où ses gens avoient été réduits par le froid & le scorbut, persuaderent plus fortement, qu'il ne seroit jamais utile à la France. On insista sur la pauvreté d'une Terre, où l'on n'avoit trouvé aucune apparence de Mines : car alors, plus qu'aujourd'hui, les Découvertes qui ne produisoient point d'or & d'argent passoient pour d'inutiles Expéditions. Peut-être aussi Cartier décria-t-il sa Relation, par quelques recits sans vraisemblance, dont il crut devoir l'embellir. C'est ce qui semble avoir porté l'Historien à les examiner. L'ignorance, dit-il, ou le défaut d'attention, peuvent avoir engagé ce Voïageur dans quelques méprises, mais ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui n'est pas toujours sans quelque fondement, ni tout-à-fait indigne de l'attention des Curieux.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

Examen de ce qui paroît fabuleux dans sa Relation.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

Monstrueuse espece d'Hommes.

Donnacona, si l'on en croit Cartier, lui raconta que voïageant dans un Païs fort éloigné du sien, il avoit vû des Hommes qui ne mangeoient point, & qui n'avoient au corps aucune issue pour les excrémens; mais qui ne laissoient pas de boire & d'uriner : que dans une autre Région, il en avoit vû qui n'avoient qu'une jambe, une cuisse, & un pié fort grand, deux mains au même bras, la taille extrêmement quarrée, la poitrine & la tête plates, & une très petite bouche : que plus loin il avoit vu des Pygmées, & une Mer d'eau douce; enfin que remontant le Saguenay, on arrivoit dans un Païs, où les Hommes étoient habillés comme on l'est en Europe, demeuroient dans des Villes, & étoient dans l'abondance de l'or, des rubis & du cuivre.

Récit de Cartier confirmé.

Il est certain, observe l'Historien, » que nos Missionnaires ont voïagé, « avec les Sauvages, aussi loin qu'il est » possible, en remontant le Saguenay » & la plûpart des Rivieres qui s'y déchargent, & qu'ils n'y ont vû que des « Païs affreux, impratiquables pour » tout autre que des Sauvages errans, » dont plusieurs mêmes y périssent de » faim & de misere : mais on doit con» fesser qu'un Sauvage, pour qui sept

» ou huit cens lieues de marche ne sont pas une grande affaire, peut bien, en prenant sa route par le Saguenay, tourner ensuite à l'Ouest, pénétrer jusqu'au Lac des Assiniboils, qui a, dit-on, six cens lieues de circuit, & de-là passer au nouveau Mexique, où les Espagnols commençoient alors à s'établir«.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

D'ailleurs il est assez singulier que le conte des Hommes, qui n'ont qu'une jambe, ait été renouvellé, depuis peu, par une jeune Esclave de la Nation des Esquimaux, qui fut prise en 1717, & menée chez M. de Courtamanche, à la Côte de Labrador, où elle étoit encore en 1720, lorsque l'Historien fit le Voïage de Quebec. » Cette Fille, » dit-il, voïant un jour des Pêcheurs sur » le bord de la Mer, demanda s'il n'y » avoit, parmi nous, que des Hommes » de cette forme ? Sa demande parut » surprenante ; mais la surprise aug- » menta, lorsqu'elle eut ajouté que » dans son Païs elle avoit vu des Hom- » mes d'une grandeur & d'une grosseur » monstrueuse, qui rendoient leurs ex- » crémens par la bouche, & qui uri- » noient pas dessous l'épaule. Elle dit » encore que parmi ses Compatriotes, » il y avoit une autre sorte d'Hommes, » qui n'avoient qu'une jambe, une

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

» cuisse, & un pié fort grand, deux » mains au même bras, le corps large, » la tête plate, de petits yeux, presque » point de nez, & une très petite bouche; qu'ils étoient toujours de mauvaise humeur; qu'ils pouvoient rester, sous l'eau, trois quarts d'heure » de suite; & que les Esquimaux s'en » servoient pour pêcher les débris des » Navires qui faisoient naufrage à la » Côte. Enfin, cette Fille assura qu'à » l'extrémité Septentrionale de Labrador, il y avoit un Peuple noir, qui » avoit de grosses levres, un nez large, » des cheveux droits & blancs; que » c'étoit une fort mauvaise Nation; » que sans usage du fer, sans autres armes que des coûteaux & des » haches de pierre, elle s'étoit rendue » redoutable aux Esquimaux; & qu'elle se sert de Raquettes pour courir sur » la nége, ce qui n'est point en usage » parmi les derniers (50) «.

Nation de Negres vers le Pôle du Nord.

Il seroit bien étrange qu'il se trouvât des Hommes noirs si près du Pôle, & sous un climat où les Ours mêmes sont blancs; cependant l'Esclave de Labrador n'est pas la seule de qui l'on tienne ce fait. Une Relation de la Groen-

(50) Histoire de la Nouvelle France, Tom. I. p. 17 & suiv.

lande, insérée dans les Voïages au Nord, après avoir décrit les Habitans, qu'elle représente assez semblables aux Esquimaux, grands & maigres comme eux, vêtus de même, avec des Canots tels que les leurs, ajoute qu'on voit aussi parmi eux, des Hommes aussi noirs que les Ethiopiens. Qu'y trouvera-t-on d'impossible ? Ne se peut-il pas que des Negres aient été transportés dans la Groenlande ; qu'ils s'y soient multipliés, & que leurs cheveux blancs y soient l'effet du froid, qui en produit de semblables sur la plûpart des animaux du Canada ?

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

Dans le récit de l'Esclave on trouve aussi des Pygmées, qui font une Nation particuliere. Ils n'ont pas plus de trois piés de haut, quoiqu'ils soient d'une extrême grosseur. Leurs Femmes sont encore plus petites. Le Monde n'a point de Peuple plus malheureux. Les Esquimaux, dont ils sont Esclaves, les traitent fort durement, jusqu'à leur faire regarder comme une grace singuliere, un peu d'eau douce qu'ils leur donnent à boire. La Relation rend le même témoignage. Elle assure aussi que dans quantité d'endroits de cette Contrée il n'y a point d'autre eau douce, que celle de nége fondue ; ce qui n'a

Nation de Pygmées.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

rien d'incroïable, puisque le froid peut tellement resserrer les veines de la Terre, qu'il n'y ait de passage pour les sources qu'à une certaine profondeur. Cette conjecture est confirmée par ce qu'on a éprouvé duns le Nord, où, sur le rivage même de la Mer, on voit des glaçons énormes d'une eau très douce. On lit aussi que les Esquimaux sont accoutumés à boire de l'eau salée, & que souvent ils n'en ont point d'autre. Cette eau n'est pas celle de la Mer, mais de quelques Etangs saumâtres, tels qu'il s'en rencontre quelquefois dans les Terres. On apprend encore, par les Voïages au Nord, qu'en 1605, des Vaisseaux Danois, s'étant élevés fort au-dessus de la Baie d'Hudson, y rencontrerent de petits Hommes, qui avoient la tête quarrée, la couleur bazannée, les lévres grosses & relevées; qui mangeoient la chair & le poisson cruds, & qui ne purent s'accoutumer, ni au pain, ni aux viandes cuites, encore moins au vin; qui avalloient l'huile de Baleine, comme nous buvons l'eau, & qui en mangeoient voluptueusement la chair, qui se faisoient des chemises d'intestins de Poissons, & des surtouts de cuir de Chiens ou de Veaux marins. On amena plusieurs de

Confirmation de leur existence.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

ces Pigmées en Dannemarck, où ils moururent du chagrin d'avoir quitté leur Païs; mais il en restoit encore cinq, lorsqu'un Ambassadeur d'Espagne étant arrivé à Coppenhague, on lui donna le divertissement de voir ces petits Hommes sur Mer avec leurs Bateaux (51).

Erreur de Cartier excusée par le Pere Charlevoix.

Cartier assure qu'étant un jour à la chasse, il poursuivit une Bête fauve à deux piés, qui couroit avec une extrême vîtesse. Il avoit vû, sans doute, au travers des arbres, un Sauvage couvert d'une peau, dont le poil étoit en dehors; & peut-être lui avoit-il entendu contrefaire le cri de quelque Animal, pour l'attirer dans ses piéges, suivant l'usage commun de ces Peuples. Le Sauvage, appercevant de son côté un homme extraordinaire, avoit pû prendre la fuite; & Cartier, qui ne savoit point que ces Barbares égalent en vîtesse les Daims mêmes & les Cerfs, fort étonné de voir son prétendu Monstre courir aussi vîte sur deux piés que s'il en avoit eu quatre, l'avoit pris pour quelque Animal d'une espece particuliere. Les Faunes & les Satyres viennent peut-être de la même source.

Mais c'en est assez pour rendre un peu

(51) On en verra la forme dans les Descriptions générales.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

CARTIER. II. VOÏAGE. 1535.

de poids aux récits historiques d'un Voïageur, dont la bonne-foi n'est pas soupçonnée sur tout ce qui regarde sa navigation, le fond de son entreprise, & la réalité de ses Découvertes. S'il est vrai même, comme l'Historien continue de le supposer, que sa Relation eût prévenu la plûpart des François contre le Canada, il ne laissoit pas de se trouver à la Cour quelques personnes mieux disposées, qui, pensant fort différemment, jugerent qu'on ne devoit pas faire dépendre le succès d'une grande Entreprise, de quelques tentatives inutiles.

III. VOÏAGE DE CARTIER SOUS ROBERVAL. 1540.

Celui qui s'attacha le plus à cette idée fut un Gentilhomme de Picardie, nommé François de la Roque, Seigneur de Roberval, fort accrédité dans sa Province, & que François premier appelloit quelquefois le petit Roi du Vimeu. Il demanda, pour lui-même, la Commission de pousser les Découvertes, & cette faveur lui fut accordée : mais, une simple Commission ne paroissant pas suffire pour un Homme de ce rang, le Roi, par ses Lettres Patentes, datées du 15 Janvier 1540, le déclare Seigneur de Norimbegue, son Viceroi & Lieutenant Général en Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-Neuve,

Continuation des découvertes. Cartier. III. Voïage. 1540.

Neuve, Belle Ile, Carpon, Labrador, la grande Baie & Baccaleos (52), & lui donne dans tous ces lieux les mêmes pouvoirs & la même autorité qu'il y avoit lui-même. Ce n'étoit pas dire beaucoup, puisque tout étoit encore à faire pour s'établir en possession de tous ces lieux.

Jacques Cartier fut chargé de l'armement, qui devoit être de cinq Navires, & ne fit pas difficulté, sous un tel Chef, de se réduire à la qualité de premier Pilote. Mais comme on ne put rassembler tout-d'un-coup, à S. Malo, l'artillerie & les munitions nécessaires, Roberval, qui croïoit l'abondance nécessaire à sa dignité, prit le parti d'attendre quelques Pieces de Canon qu'il faisoit venir de Normandie & de Champagne, & d'équiper deux autres Vaisseaux pour lui-même. Ainsi Cartier, qu'il pressa de partir d'avance avec les siens, se retrouva Capitaine Général (53), & mit à voile le 23 de Mai 1540. Il eut fort long-tems des vents contraires, qui lui firent emploïer près

Son départ.

(52) Ce mot signifie, Ile, ou Païs des Morues.

(53) L'Historien de la Nouvelle France semble avoir ignoré que Cartier partit seul avec cette qualité. Il ne le représente que comme premier Pilote de Roberval, avec lequel il le fait partir. Cette troisième Relation se trouve dans Hackluyt, à la suite des deux premieres, p. 232 & suiv.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

de trois mois à se rendre en Terre-Neuve, où il attendit le Viceroi dans le Port de Carpon : mais doutant s'il n'avoit pas déja traversé, il prit enfin le parti de se rendre à Sainte Croix. Roberval n'y avoit point encore paru, quoiqu'on ne fût pas éloigné de la fin du mois d'Août.

Joie des Sauvages à son arrivée.

A la vue des cinq Vaisseaux François, les Sauvages, reconnoissant le Pavillon, s'empresserent joïeusement de venir à bord, dans plusieurs Canots, dont l'un portoit *Agona*, successeur de Donnacona, que Cartier avoit mené en France, & qui y étoit mort (54). Ce nouveau Chef d'une Nation puissante demanda d'abord des nouvelles de son Prédécesseur, & ne parut pas fort affligé de celles qu'il reçut ; apparemment, observe l'Auteur de la Relation, parcequ'il se trouvoit seul Maître de son Païs. Après les premieres explications, Agona prit un bonnet de peau, qu'il portoit au lieu de Couronne, & la mit sur la tête du Capitaine François. Il lui mit aux bras ses brasselets, & quelques autres ornemens. Ensuite, invitant ses Sujets à la joie,

(54) Malgré le doute de l'Historien, il paroît certain, par les deux dernieres Relations, que Donnacona étoit passé en France, & qu'il y mourut.

il parut s'y livrer fort sincerement lui-même. Mais la suite fit connoître qu'il n'y avoit que de la dissimulation dans ces apparences d'amitié. Cartier lui rendit sa Couronne, & distribua quelques présens entre ses Femmes. Ensuite, levant l'ancre, il alla visiter, à quatre lieues de Sainte Croix, une petite Riviere & un Port, qu'il trouva plus commode pour ses Vaisseaux que le précédent. Il déchargea le lendemain ses vivres & ses autres provisions : après quoi son inquiétude pour Roberval lui fit prendre le parti de renvoïer deux de ses Bâtimens en France, sous la conduite de *Jollobert*, son Beau-Frere, & d'Etienne *Noel*, son Neveu, tous deux excellens Pilotes ; avec une Lettre au Roi, par laquelle il marquoit son arrivée à ce Prince, & ses craintes pour le Viceroi.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

Petite Riviere où Cartier se retire.

La petite Riviere, où il s'étoit retiré avec ses cinq Vaisseaux, n'a que cinquante pas de large. Il s'y trouve plus de trois brasses d'eau en pleine Marée. Des deux côtés, elle offre un fort beau Païs, plein de diverses especes de grands arbres, aussi beaux qu'il y en ait au Monde. Mais ce qui causa le plus de plaisir aux François, ce fut d'y voir, au Sud, quantité de vignes, riche-

Beauté du Païs.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. III. VOÏAGE. 1549.

ment chargées de raisin, noir comme des mures, quoique moins doux que celui de France, par la seule raison, dit l'Auteur, qu'ils croissent naturellement & sans culture. Enfin c'étoit l'unique avantage qui semblât manquer au Terroir. Cartier y fit semer des graines de divers légumes, tels que des choux, des navets, des laitues, &c. qui pousserent dans l'espace de huit jours. La Riviere tombe dans la Mer au Sud; mais elle serpente beaucoup vers le Nord, & du côté Oriental de l'embouchure elle est bordée par une Colline fort escarpée, où les François pratiquerent des degrés, pour y monter plus facilement. Ils y construisirent un petit Fort, qu'ils nommerent Charlebourg, dans lequel ils transporterent leurs vivres. Une source d'eau vive, qu'ils y découvrirent, acheva de leur rendre cette situation fort commode. A peu de distance, ils trouverent quantité de pierres, ou de cailloux, qui renfermoient une sorte de Crystal, qu'ils prirent d'abord pour des Diamans. Entre la Colline, & la grande Riviere, tout le Terrein porte les apparences d'une riche Mine de Fer. Mais la joie de Cartier & de tous ses gens ne peut être représentée, lorsqu'en re-

Les François y bâtissent un Fort.

Leurs Observations.

muant le sable de la Riviere, ils y apperçurent de petites feuilles d'or, de la grandeur de l'ongle.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

Ces heureuses Découvertes n'empêcherent point qu'après avoir achevé le Fort, Cartier ne prît la résolution d'armer deux Chaloupes, pour faire le Voïage de Hochelaga. Il se proposoit d'observer particuliérement les Sauts, qu'il faut passer pour se rendre dans le Saguenay. Le Vicomte de Beaupré demeura pour commander dans son absence; & les autres Gentilshommes, entre lesquels on nomme Martin de Painpont, demanderent la liberté de suivre le Capitaine Général. Ils partirent le 7 de Septembre. En remontant la Riviere, ils s'arrêterent chez Hochelay, Chef Sauvage, qui avoit fait présent d'une petite Fille à Cartier dans le Voïage de 1535, & qui l'avoit souvent informé des mauvais desseins que d'autres Chefs tramoient contre lui. Les François lui marquerent leur reconnoissance par quelques présens, dont le plus admiré fut un just'aucorps de drap rouge, garni de boutons jaunes & de petites sonnettes. Hochelay, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, leur donna aussi ce qu'il avoit de plus riche: & Cartier prit tant de confiance à

Cartier part pour observer les Sauts de la Riviere.

Continuation des Découvertes.

Cartier. III. Voïage. 1540.

Route de Cartier pour se rendre aux Sauts.

ſa bonne-foi, qu'il ne fit pas difficulté de lui laiſſer deux jeunes Garçons, pour apprendre la Langue du Païs.

Ils continuerent leur route avec un vent ſi favorable, qu'ils arriverent le 11, au premier Saut, qui eſt à deux lieues d'une Bourgade nommée Tutonaguy. La réſolution qu'ils prirent, fut de paſſer auſſi loin qu'il leur ſeroit poſſible avec une des Chaloupes, & de laiſſer l'autre dans ce lieu juſqu'au retour de la premiere, dont ils doublerent les Matelots, pour ramer contre le cours du Saut. Mais elle n'alla pas fort loin ſans trouver un fort mauvais fond, de très groſſes roches, & le courant ſi rapide qu'il fut impoſſible d'avancer. Alors Cartier réſolut de prendre par terre, pour aller reconnoître la nature & la forme du Saut. Il trouva ſur le bord de la Riviere, un ſentier battu, qui l'y conduiſit; mais, en chemin, il tomba dans une Bourgage de Sauvages, où il fut fort bien reçu. Ces honnêtes Habitans n'eurent pas plutôt compris qu'il vouloit aller aux Sauts, pour paſſer au Saguenay, qu'ils lui donnerent quatre Guides, avec leſquels il avança juſqu'à la vue d'une autre Bourgade, qui eſt vis-à-vis du ſecond Saut. Il leur de-

manda ici, par des signes, & par quelques mots de leur Langue, qu'il savoit déja, combien il restoit de Sauts jusqu'au Saguenay, & quelle étoit la distance. Les Sauvages l'entendirent assez pour lui faire connoître, non-seulement qu'il étoit au second Saut, mais qu'il n'en restoit qu'un; que la Riviere n'étoit pas navigable jusqu'au Saguenay, & que le troisieme Saut n'étoit éloigné que d'environ le tiers du chemin qu'il avoit fait. Ils prirent, pour lui donner ces lumieres, de petits bâtons qu'ils mirent à Terre à certaines distances, entre lesquelles ils mirent d'autres bâtons qui représentoient les Sauts.

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

Son retour des Sauts.

Après avoir reçu ces informations, continue l'Auteur, la crainte d'être surpris par la nuit, surtout n'aïant ni mangé ni bu de tout le jour, nous fit prendre le parti de retourner à nos Chaloupes. En y arrivant, nous fûmes surpris d'y trouver un grand nombre de Sauvages, qui semblerent marquer beaucoup de joie de notre retour. Le Capitaine leur distribua quelques bagatelles, telles que des peignes de cornes, & de petits morceaux d'étaim & de cuivre. Il donna, aux Chefs, chacun leur hache & leur hameçon. Leur

CONTINUATION DES DECOUVERTES. CARTIER. III. VOÏAGE. 1540.

satisfaction échata par des cris & par des mouvemens fort bizarres. Cependant nous n'aurions pû nous y fier sans une extrême imprudence ; car nous apprîmes bien-tôt que s'ils s'étoient crus les plus forts, ou s'ils n'avoient pas été retenus par la crainte de nos armes, leur dessein étoit de nous massacrer. Le Capitaine nous aïant fait rentrer dans les Chaloupes, nous repassâmes par l'Habitation d'Hochelay, où nous avions laissé les deux jeunes Garçons. Ils y étoient encore ; mais nous ne trouvâmes avec eux, que le fils d'Hochelay, qui nous dit, que son Pere étoit allé dans un lieu qu'il nomma. Il nous trompoit par ce nom (55) : son Pere étoit parti, en effet, mais pour se rendre chez Agona, & concerter avec lui ce qu'ils pouvoient entreprendre contre nous : & lorsque nous fûmes arrivés au Fort, nous apprîmes de nos gens, que les Sauvages du Païs n'y apportoient plus de vivres & de Poisson, comme ils y étoient accoutumés. Ce Capitaine, sachant d'ailleurs par quelques Matelots qu'il avoit envoïés à Stadacona, qu'il s'y étoit assemblé un très grand nombre de ces

Il se défie des Sauvages.

(55) C'étoit *Mesouna* ; apparemment une Bourgade voisine.

Barbares, donna tous les ordres nécessaires pour la défense du Fort.

CONTINUATION DES DECOUVERTES.
CARTIER. III. VOÏAGE.
1540.
Remarques sur cette Relation.

HACKLUYT, qui nous a conservé cette Relation, avertit que le reste manque, & donne pour Supplément une Lettre de Jacques Noel, de Saint Malo, petit Neveu de Cartier, qui se plaint de n'en avoir pû retrouver la suite. » J'ai cherché, dit-il, dans toutes les Maisons de cette Ville où » j'ai cru pouvoir découvrir quelques » Papiers de feu mon Oncle, & je » n'ai trouvé qu'une espece de Lettre, » en forme de Carte de Mer, tracée » de la main de mon Oncle, dont un » de nos Habitans, nommé M. *Cremeur*, est en possession. « Noel ajoute que cette Carte représente la Riviere du Canada; qu'il en est bien sûr, parcequ'il la connoît jusqu'aux Sauts, où il avoit été lui-même, & que les Sauts sont à 44 degrés de Latitude : que sur la même Carte on lisoit aussi, & de la main de Jacques Cartier, son Oncle : » Les Sauvages » de Canada & d'Hochelaga m'ont dit » que le Païs de Saguenay est riche en » pierres précieuses « : enfin, qu'environ cent lieues au-dessous des Sauts, on lisoit encore sur la même Carte, un peu au Sud-Ouest : » Dans ce Can-

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

ROBERVAL.

1542.

ton, on trouve de la Canelle & du Gi-» rofle, que les Sauvages nomment *Ca-» nodeta* dans leur Langue (56). «

Tems de son départ.

C'est apparemment pour avoir ignoré l'existence d'une partie de la troisieme Relation de Jacques Cartier, que l'Historien de la Nouvelle France fait partir Roberval en 1541, avec les cinq Vaisseaux ; lui fait bâtir un Fort ; & en un mot, lui attribue tout ce qu'on vient de lire sous le nom de Cartier, & qui n'est vrai que de lui. On a vû ce qui avoit arrêté Roberval en France. Il ne partit qu'au mois d'Avril 1542, avec trois grands Vaisseaux & deux cens personnes, Hommes, Femmes & Enfans. Une courte Relation, qui se trouve aussi dans la Collection d'Hackluyt, nous apprend qu'il avoit pour Pilote, Alphonse de Xantoigne, pour Lieutenant, M. de Senneterre, & pour Enseigne, M. de Guinecour. Après avoir été combattu par les Vents qui le forcerent de relâcher à Bellile, sur la Côte de Bretagne, il remit en Mer; & le 8 de Juin, il mouilla dans la Rade de Saint Jean, en Terre Neuve, où il trouva dix-sept Bâtimens Pêcheurs. Pendant quelque séjour qu'il y fit, il fut extrêmement surpris d'y voir

(56) Collection d'Hackluyt, p. 236.

arriver Jacques Cartier, que la disette de vivres, le retardement du Viceroi, & la crainte d'être insulté par les Sauvages, avoient porté à s'embarquer avec tout son monde pour reprendre la route de France. L'Historien se trompe encore, ou du moins s'accorde mal avec la Relation que je cite, lorsqu'il le fait retourner à la suite de Roberval, » qui moitié, dit-il, par de bonnes » manieres, moitié en le menaçant de » l'indignation du Roi, l'obligea de » retourner dans le Païs qu'il aban» donnoit. « On lit, au contraire, dans la Relation, que le Viceroi lui aïant commandé de le suivre, » il se déroba, pendant la nuit, avec son Escadre, & que sans avoir dit adieu il » mit à la voile pour la Bretagne (57) «. Il n'est pas moins certain, par le même témoignage, que Roberval passa, dans la Nouvelle France, le reste de l'Eté & tout l'Hiver suivant; qu'il y bâtit un très beau Fort, sous le nom de France-Roi (58), que l'Eté d'après il fit le

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

ROBERVAL.

1542.

Retour de Cartier en France.

Comment il se dérobe aux ordres de Roberval.

(57) Voïage of Jon Francis de la Roche, Knight, Lord of Roberval, &c. *ibid.* pp. 240 & suiv.

(58) Il est décrit dans la Relation. Les édifices en étoient très beaux. Il étoit situé sur une Montagne, proche du grand Fleuve; & le pié de la Montagne avoit d'autres Bâtimens qui touchoient au Fleuve, dans un endroit où il s'y jette une petite Riviere. On loue

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

ROBERVAL.

1542.

Voïage du Saguenay, avec huit Barques, dont l'une périt, chargée de huit François, entre lesquels on comptoit deux Gentilshommes, nommés Noire-Fontaine, & le Vasseur de Constance; enfin, qu'il étoit encore dans le Saguenay le 22 de Juillet 1543. On trouve, dans la Collection Angloise (59), toutes les Observations de Jean Alphonse de Xantoigne, son premier Pilote, autour de Terre-Neuve, & sur les Côtes du Golfe. Cet habile Marin, que les uns font Portugais, d'autres Gallicien, fut envoïé vers le Nord, pour découvrir par cette route, un passage aux Indes Orientales; mais il n'alla point au-delà du cinquante-deuxieme degré de Latitude, & l'on ignore combien il emploïa de tems à cette navigation.

Autres Voïages de Roberval, & sa mort.

Il paroît, suivant l'Historien, que Roberval fit quelques autres Voïages en Canada: & qu'ensuite la guerre déclarée entre François I & Charles V, l'aïant arrêté en France, jusqu'en 1549, il fit alors un nouvel embarquement, avec son Frere, qui passoit pour un si brave Homme, que François I l'avoit surnommé le Gendarme d'Anni-

beaucoup la justice de Roberval, & son exactitude à punir les moindres fautes.

(59) Hackluyt, p. 237.

bal. Mais ils périrent, dans cette Entreprise, avec tous ceux qui les accompagnoient ; sans que l'accident, qui causa leur perte, ait jamais été bien éclairci. On voit seulement qu'après leur mort, la Cour de France parut abandonner toutes ses vues sur l'Amérique ; & que cette indifférence dura jusqu'au regne suivant (60).

CONTINUATION DES DECOUVERTES.

ROBERVAL. 1542.

(60) Histoire de la Nouvelle France, L. I. pag. 22.



CHAPITRE II.

Voïages & Découvertes au Sud de l'Amérique.

INTRODUCTION.

QUELQUE lumiere que les évé-nemens puiſſent tirer de leur liaiſon, il ſeroit abſolument impoſſible d'en mettre une bien conſtante entre des Expéditions qui ne regardent pas les mêmes lieux, & qui ne ſont point entrepriſes par les mêmes Puiſſances, ni continuées dans les mêmes tems, par les mêmes Auteurs, & dans les mêmes vues. L'unique reſſource, pour l'ordre & la clarté, eſt de rappeller quelquefois au Lecteur des récits qu'on n'a pû ſe diſpenſer d'interrompre; pour le placer dans un point de vue, d'où le ſouvenir, qu'il doit conſerver du paſſé, puiſſe le faire entrer tout-d'un-coup dans la nouvelle carriere qui lui eſt ouverte.

On reprend les évenemens qui conduiſent ici.

Ainſi, nous ne craignons point de le faire remonter à l'Adminiſtration de Pedro Arias Davila (61); nommé vulgairement Pedrarias, qui s'étant dé-

(61) Tome XLV de ce Recueil, p. 473, & Tome XLVI, p. 34 & ſuiv. & ſurtout 40.

fait du brave Nuñez de Balboa, continua de signaler sa cruauté dans le Darien, par des exécutions sanglantes, & fit transporter, en 1518, la Ville de Sainte Marie à Panama. Ce nouvel Etablissement prit bientôt une fort belle forme. Ses ruines subsistent encore, à quatre lieues d'une autre Ville qu'on a bâtie depuis sous le même nom (62). L'ancien Panama n'étoit pas d'un grand circuit; mais les Edifices en étoient commodes & réguliers, pour un tems où l'on doit supposer que les Espagnols s'occupoient peu de l'Architecture: cependant sa situation, sur le bord d'un Lac, l'exposoit à divers inconvéniens, qui firent penser plusieurs fois à la changer. Des vapeurs continuelles en rendoient l'air mal sain. D'ailleurs, s'étendant de l'Est à l'Ouest, elle présentoit comme le flanc aux plus grandes ardeurs du Soleil, qui faisoient trouver de la difficulté à marcher dans les rues, & qui ne manquoient pas de causer beaucoup de maladies (63. Mais on a remarqué que Pedrarias, en allant s'établir sur la Mer du Sud, avoit moins pensé aux avantages de cette Colonie, qu'à détruire l'ouvrage d'un Homme

DECOUVERTES AU SUD.

Origine de l'ancien Panama.

Motifs de Pedro Arias son Fondateur.

(62) Voïez ci-dessous les Descriptions.
(63) Herrera, 2 Décad. p. 647.

DECOUVERTES AU SUD. qu'il venoit de sacrifier à sa haine ; & qu'à se soustraire, par l'éloignement, à l'autorité de l'Audience Roïale de l'Ile Espagnole.

Occasion qui fait penser Pedrarias à pousser les Découvertes au Sud.

Pendant deux ou trois ans, il fit la guerre aux Indiens voisins, qui lui disputerent la victoire, mais toujours aux dépens de leur sang, que sa cruauté ne ménageoit point. (64). Il songeoit aussi à peupler les environs de Nicaragua, dont il s'attribuoit la Découverte. Un de ses Officiers, qu'il avoit envoïé à l'Espagnole pour en amener un puissant secours, engagea dans cette Entreprise un riche Habitant, nommé Jean *Bazurto*, qui fit une grande levée d'hommes & de chevaux. Mais l'armement aïant traîné en longueur, Bazurto apprit, en arrivant à Panama, que Pedrarias avoit chargé de la même Entreprise François Fernandez de Cordoue (65), son Capitaine des Gardes. Il en marqua tant de ressentiment, que pour l'appaiser, Pedrarias reprit un dessein que la guerre avoit suspendu, & lui en proposa l'exécution. C'étoit de continuer les Découvertes sur la Mer du

(64) *Ibid.* Tout le neuvieme Livre en contient l'Histoire.

(65) Ce n'est pas le même par qui l'on a vû découvrir l'Yucatan dans le Tome XLVI ; celui-ci étoit mort dans l'Ile de Cuba.

Sud. On a vû qu'elles avoient été commencées, avec beaucoup de gloire, par Nuñez de Balboa (66); & Pascal d'Andagoya les avoit poussées, en 1522, jusqu'à Cusco (67). Bazurto saisit avidement cette ouverture : mais ne trouvant point, à Panama, tous les secours nécessaires pour une si grande Expédition, il prit le parti d'aller s'équiper dans l'Ile Espagnole ; & le Ciel, qui destinoit cet honneur à d'autres, termina sa vie & ses desseins à Nombre-de-Dios (68).

DECOUVERTES AU SUD.

Malheur de Bazurto.

On ne fut pas plutôt informé de sa mort à Panama, que deux Personnages, déja célebres (69), qui s'étoient établis dans cette Ville naissante, & qui s'y étoient fort enrichis, représenterent à Pedrarias qu'il n'étoit pas de son honneur d'aller chercher, hors de sa Province, des Ministres pour ses grands desseins, & que leurs longs services méritoient la préférence sur des Etrangers. Le Gouverneur se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il n'y mettoit rien du sien, & qu'étant maître des conditions il pouvoit en tirer tout l'avantage. Pizarre, Almagro, & Fer-

Pizarre & Almagro en profitent.

(66) Voïez le Tome XLV, p. 473. & suiv. & Tome XLVI, p. 11 & suiv.

(67) Tome XLV. p. 435 & 454.

(68) Herrera, 3 Decad. Liv. XII. p. 448.

(69) *Ibid.*

DECOUVERTES AU SUD.

nand de Luques, Prêtre fort riche, qui avoit rempli la Dignité d'Ecolâtre à Sainte Marie l'Ancienne, firent entr'eux une association ; dont les principaux articles portoient ; » que Pizarre, connu pour Homme de main, & long-» tems exercé dans les guerres contre » les Indiens, seroit chargé de l'Expé-» dition ; qu'Almagro fourniroit toutes » les provisions, & prendroit soin des » préparatifs ; & que Fernand de Luques » feroit les autres dépenses (70) «. Ce Traité fit beaucoup de bruit dans Panama, où l'on ne pouvoit comprendre que trois Personnes si sages engageassent toute leur fortune, pour entreprendre la Conquête d'un Païs, dans lequel on n'avoit encore trouvé que des Marais & des Terres stériles. On jugea, surtout, que la tête leur avoit tourné, lorsque pour cimenter leur association, on vit Fernand de Luques dire la Messe, séparer l'Hostie en trois, en prendre une partie, & donner les deux autres à ses Associés. En effet ce bizarre mélange de piété, d'ambition & d'avarice, ne sembloit pas annoncer de grands succès, si la prudence de Pizarre n'eût été capable de surmonter toutes sortes d'obstacles (71).

(70) *Ibid.*

(71) On verra, dans la suite, sa naissance & son caractere.

§ I.

Découverte & Conquête du Pérou.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1524.

DANS un Ouvrage de Poésie ou d'Eloquence, un si grand sujet demanderoit une invocation. Mais, pour nous réduire au Langage historique (72), Pizarre partit de Panama, vers le milieu de Novembre 1524. Il avoit eu la précaution de consulter Pascal d'Andagoya, qui avoit fait la même route, & qui ne l'anima point dans son Entreprise. La Flotte consistoit en un seul Vaisseau, que les Associés avoient acheté, l'un de ceux que l'infortuné Balboa destinoit à la même Découverte, & deux Canots. Le Pilote étoit Fernandez *Pennate*; l'Enseigne, *Salzedo*; le Trésorier, Nicolas de *Ribera*; & le Visiteur, Jean *Carillo*, qui devoit tenir les Comptes pour le Quint du Roi. Diegue d'Almagro fut laissé à Panama, pour former un renfort de Matelots, de Soldats & de Vivres, avec lesquels il avoit promis de suivre.

Foible armement de Pizarre.

(72) Tout le prélude & les premiers travaux de l'Expédition, sont tirés d'Herrera, 3. Déca.l. Liv. 6. chap. 13. pp. 348 & suiv. Liv. 7, pp. 669 & suiv. Liv. 10, chap. 2, 3, & 4. On ne s'est attaché qu'aux principales circonstances.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1524.

Il part de Panama.

Pizarre fit voile vers l'Ile de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de l'ancien Panama, & passa, douze lieues plus loin, aux Iles des Perles, ainsi nommées par Balboa, qui les avoit découvertes. Il y fit de l'eau & du bois. Il y prit du fourage pour les chevaux; & douze autres lieues au-delà, il trouva un Port, qu'il nomma *de las Pinas*, parcequ'il trouva quantité de pommes de Pin dans le voisinage. Balboa s'étoit avancé jusqu'à ce Port. Tous les Soldats descendirent, & l'Equipage resta seul à bord. Ils remonterent, pendant trois jours, la Riviere de Bine, nom déja connu dans le Voïage d'Andagoya. Leur fatigue fut extrême, dans des Terres pierreuses & stériles, sans aucun chemin, souvent entre des précipices, où ils ne trouvoient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des Soldats, mourut de ses peines. Ils cherchoient le Cacique de la Province. Le Peuple avoit abandonné les Cabanes & les Champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournerent à leur Vaisseau, accablés de faim & de lassitude.

Fatigues & miseres de ses gens.

Mais, loin de se rebuter, ils continuerent leur navigation vers le Sud. A dix lieues, ils entrerent dans un autre

Port, où ils chargerent du bois & de l'eau. Ensuite, n'aïant pas cessé d'avancer, pendant dix jours, les vivres leur manquerent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de Maïz par jour. La viande étoit consumée; & comme ils avoient peu de futailles, l'eau vint à manquer aussi. Ils tomberent dans une si affreuse misere, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de Palmier, qui étoient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de Poisson : mais une continuelle fatigue, jointe à de si mauvais alimens, ne tarda point à les épuiser. Ils avoient envoïé le Vaisseau à l'Ile des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour, Pizarre s'efforça de soulager les plus foibles, prit sur lui les plus grands travaux, & secourut particuliérement les Malades. Un jour, ils apperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques Braves, & marcha vers l'endroit d'où la lumiere sembloit partir. Il y trouva quantité de Cocos. Le Vaisseau revint d'ailleurs avec des vivres, & sa vue seule ranima les Malades : mais il étoit déja mort vingt-cinq Hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au Port le nom de Puerto

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1524.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. I. VOÏAGE, 1524.

de la Hambre ; c'est-à-dire, *Port de la Famine.* Ils continuerent d'avancer, & le jour de la Chandeleur, ils se rendirent dans une Terre, qu'ils en prirent occasion de nommer *la Candelaria* ; Terre si dangereuse, par son humidité, que leurs habits y pourrirent en peu de jours, & si coupée de Montagnes & de Bois, qu'il leur fut impossible d'y pénétrer. Ils remirent en Mer pour débarquer plus loin. Un chemin, qui s'offrit aux plus empressés, les conduisit, après deux lieues de marche, dans un petit Village, sans Habitans, mais dans lequel ils trouverent beaucoup de Maïz, de la chair de Porc, des pieds & des mains d'Hommes ; ce qui leur fit connoître qu'ils étoient dans une Nation d'Antropophages. Ils retournerent vers la Mer, & bientôt ils arriverent dans un lieu, qu'ils nommerent Pueblo quemado, c'est-à-dire, Peuple brûlé. Les Habitans du Païs leur firent une guerre opiniâtre, & leur tuerent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le Païs de Chincana.

Nation d'Antropophages.

1525. Dom Diegue d'Almagro joint Pizarre à Chincana.

Pendant que Pizarre luttoit ainsi contre la Fortune, Diegue d'Almagro étoit parti de Panama, sur un Vaisseau, qui portoit avec lui soixante-dix Espagnols. Il suivit les Côtes jusqu'à la Riviere

Saint Jean ; & ne trouvant point Pizarre , il retourna sur ses traces , en continuant de le chercher jusqu'à Pueblo quemado , où diverses marques lui firent connoître , qu'il y étoit venu des Espagnols. Les Indiens du Païs, animés par le succès qu'ils avoient obtenu contre Pizarre , ne reçurent pas ses Associés avec moins de bravoure. Ils renouvellerent si souvent leurs attaques , qu'Almagro se vit forcé d'abandonner la Côte , après avoir perdu un œil dans la derniere action. Il apprit , dans l'Ile des Perles , que Pizarre étoit à Chincana , qui fait face à cette Ile ; il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

DECOUVERTES DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1525.

La joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines ; mais, tant de fâcheuses avantures leur aïant appris qu'ils n'avoient pas trop de toutes leurs forces ensemble , pour pénétrer dans des Païs si bien défendus , ils recommencerent à suivre la Côte , avec leur petite Flotte , composée de deux Vaisseaux , trois Canots , & deux cens Espagnols. La Fortune leur préparoit encore bien des peines. Ils trouverent quantité de Rivieres , qui ont à leur embouchure , des Caymans , sorte de Crocodiles , toujours prêts à dévorer

Peine qu'ils ont à continuer leur route.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1525.

les Hommes. Après avoir consumé leurs provisions, ils n'eurent pour ressource, que le fruit des Mangles, dont ce Païs est couvert, & dont les racines, abreuvées d'eau de Mer, donnent au fruit un goût fort amer. Leurs Canots, qui ne pouvoient aller qu'à la rame, travailloient sans cesse contre les Courans, par lesquels ils étoient emportés vers le Nord. Les Indiens ne perdoient pas une occasion de les attaquer, & leur reprochoient d'être des Paresseux, qui aimoient mieux ravager les Terres d'autrui, que de cultiver le Païs de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périssoient de misere, ou par les armes de ces Barbares, fit regler entre les deux Capitaines, qu'Almagro retourneroit à Panama, pour en tirer des vivres & des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes; & ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le Païs de Catamez, au-delà des Mangles; Terre fort médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouverent abondamment des vivres. D'ailleurs, ils étoient soutenus par la vûe de l'or, qui étoit fort commun dans la plûpart des Nations qu'ils avoient visitées, & dont ils se procuroient quelquefois une quantité considérable, par des échanges paisibles,

paisibles, ou par la force. Les Indiens mêmes, qui les attaquoient, avoient le visage parsemé de clous d'or, enchassés dans des trous, qu'ils se faisoient exprès pour y mettre cet ornement.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE.

1525.

Après la Découverte du Catamez, les deux Capitaines jugerent encore qu'ils avoient besoin de plus de monde; & Dom Diegue fit une seconde course à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite Ile, qu'ils nommerent Gallo. Mais il étoit arrivé beaucoup de changement dans la Castille d'or. Pedrarias avoit cessé d'y commander, & Pedro de Los Rios étoit revenu d'Espagne, pour succeder au Gouvernement. Diegue d'Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les Découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours (73), qui ne suffisoient

1526. Pedro de Los Rios releve Pedrarias dans le Gouvernement de la Castille d'or.

(73) Almagro retourna vers Pizarre, qu'il trouva dans la plus grande misere. » Ils prirent même querelle, sur la lenteur » d'Almagro, qui allant » & venant pour chercher » du secours n'avoit rien » à souffrir, tandis que » les autres mouroient de » faim. Leur différend s'é- » chauffa jusqu'à mettre » l'épée à la main pour se » battre : mais le Trésorier Ribera, & le Pilote » Barthelemi Ruiz, s'étant mis entr'eux, ils » s'embrasserent aussitôt; » & condamnant leur chaleur, ils demeurerent » d'accord qu'Almagro retourneroit encore pour » solliciter Los Rios de les » secourir. « *Ibid.* L. X. ch. 2.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

pas à la grandeur de l'Entreprise, ni même pour soulager la misere où Pizarre se trouvoit dans l'Ile del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avoient souffert, & tremblant pour l'avenir, avoient écrit à leurs Amis de Panama, qui supplierent le Gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse Expédition, & lui demanderent ses ordres, pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés.

Los Rios veut interrompre les Découvertes.

Los Rios envoïa un Lieutenant, nommé *Tafur*, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étoient pas contens de leur sort. La plûpart saisirent joïeusement l'occasion de retourner à Panama.

Treize Espagnols demeurent fideles à Pizarre.

Il n'y en eut que treize, & un Mulâtre, qui signalerent leur attachement pour Pizarre. Comme c'est à leur constance, que la Monarchie Espagnole doit le Pérou, leurs noms méritent le soin qu'on a pris de nous les conserver (74).

(74) Voici le récit d'Herrera dans les termes de son Traducteur : Tafur, malgré l'intention qu'il avoit de les emmener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui, par un courage magnanime, le pria de lui en laisser quelques uns. Il se mit à l'un des bouts du Navire ; puis aïant fait une raie, il mit à l'autre

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Ces Braves, dont l'attachement & la valeur faisoient toute la ressource du Capitaine, comptoient de retenir un des Vaisseaux que Tafur avoit amenés; mais toutes leurs prieres & celles de Pizarre, ne pûrent fléchir cet Officier, qui craignoit de déplaire au Gouverneur. Il leur promit seulement, pour les consoler, qu'Almagro, dont il connoissoit les dispositions, leur en envertoit un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une Ile qu'il avoit nommée la Gorgone, où il étoit sûr de trouver de l'eau, & de pouvoir subsister avec le peu de Maïz qui lui restoit. Le mauvais état de son Bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Indiens des deux sexes, qu'il avoit pris sur la Côte de-

Courage extraordinaire de Pizarre.

bout le Capitaine Pizarre, avec les Soldats, & dit que ceux qui voudroient aller à Panama, passassent de son côté, & que ceux qui ne passeroient pas la raie demeurassent. Il y en resta donc treize seulement, & un Mulâtre, lesquels, voïant la cônstance & générosité de leur Capitaine, mûs de compassion pour ne le pas laisser seul, s'offrirent de mourir pour lui, & de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. Ceux-là étoient Christophe de *Peralta*, Nicolas de *Ribera*, Domingo de *Seraluze*, Francisco de *Cuellar*, Pedro de *Candie*, Alonso de *Molina*, Pedro *Aleon*, Garcia de *Xerez*, Antonio de *Carrion*, Alonso *Brisegno*, Martin de *Paz*, Juan de *la Torre*, & Barthelemi *Ruiz*. Pizarre les voïant ainsi résolus de ne le point abandonner, s'en réjouit infiniment, en rendit graces à Dieu, & les embrassa. *Ibid.* p. 752 & 753.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Tumpiz, ou Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux Lettres; l'une, pour le Gouverneur, auquel il reprochoit de lui avoit enlevé ses Gens, & de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettoit à son Entreprise; l'autre, pour Almagro & Fernand de Luques, qu'il pressoit instamment de le secourir.

Il s'établit dans l'Ile de Gorgone. Affreuses qualités de cette Ile.

L'Ile de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'Enfer, fait naître effectivement cette idée par la noire obscurité de ses Bois, la hauteur de ses Montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son Air, dont le Soleil ne pénetre jamais l'épaisseur, & sur-tout par la prodigieuse quantité de Mosquites & de Reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à trois degrés du Nord, & son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asyle que Pizarre choisit dans son chagrin (75), autant

(75) Le séjour, qu'il y fit pendant plusieurs mois, mérite une description, pour l'honneur de son courage. La voici, dans les termes naïfs du Traducteur: » Ses gens y bâtirent des Cabanes, & y » fabriquerent un Canot, » dans lequel il sortoit » lui-même, & pêchoit » du Poisson pour man» ger. D'autres fois, il » sortoit à la Campagne, » tuoit certains Animaux, » appellés Guadoquinaxes, » qui sont un peu plus » grands que des Lievres, » & dont la chair est meil» leure, s'occupant en ce» la pour faire subsister ses » Compagnons, malgré » les pluies continuelles, » les tonnerres & l'impor-

pour se dérober aux attaques des Indiens, dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avoit manqué dans l'Ile del Gallo.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Difficultés de Los Rios à secourir Pizarre.

Tafur, retourné à Panama, fit au Gouverneur une peinture du courage & de la misere de Pizarre, qui eut le pou-

» tunité des Mosquites. » Peralta, & un autre devinrent malades ; & » pour les consoler, il » leur faisoit manger de » cette chair de Guadoquinaxes. Il s'y trouva » aussi une sorte de fruit, » comme des Chataignes, » qui étoit aussi propre à » purger, que de la Rhubarbe. Il y eut un Castillan qui en mangea, » dont il pensa mourir. Il » y en avoit encore d'autres plus petites, qui » étoient fort savoureuses. » Ils trouvoient quantité » de Poisson dans les cavités des Rochers. Ils y » trouvoient aussi de prodigieuses & épouvantables Couleuvres, mais » qui ne faisoient aucun » mal. Il y avoit encore » des Singes fort grands, » des Chats peints, des » Oiseaux nocturnes, & » d'autres Animaux champêtres. Il y avoit aussi, » parmi les arbres, des » Paons, des Faisans & » semblables Oiseaux. Il » y descend de fort bonne » eau des Montagnes. » Dans tous les mois de » l'année, durant la nouvelle Lune, vers le Soleil couchant, il aborde » une infinité de Poissons, » en quelques endroits de » l'Ile, qu'ils appellent » *Agujas*, & en François » *Aiguilles*, qui demeurent à sec sur Terre ; & » les Castillans, fort adroits, les attendoient, » & en tuoient à coups de » bâtons autant qu'ils en » vouloient. Ils prenoient » aussi des Perroquets, des » Tiburons, & autres » Poissons ; de sorte donc » qu'avec le Maïz qu'ils » avoient, les vivres ne » leur manquerent point. » Ils rendoient graces à » Dieu tous les matins, » & disoient le soir *Salve* » *Regina*, & autres Oraisons dans les heures du » jour. Ils savoient les » Fêtes, & tenoient compte des Vendredis & des » Dimanches ; si bien » qu'en observant tous ces » ordres, Dieu les délivra » de grands travaux «. *Ibid.* ch. 3. p. 754.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

voir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait, en lui offrant l'occasion de revenir; & pour réponse, il dit que c'étoit sa faute s'il périssoit. Ceux, que Tafur avoit ramenés, faisoient un récit si touchant de tout ce qu'ils avoient souffert, qu'on ne pouvoit les entendre sans une extrême compassion. Almagro & de Luques furent attendris jusqu'aux larmes. Ils solliciterent le Gouverneur, ils lui représenterent le tort qu'il faisoit à la Couronne, ils le menacerent même d'en porter leurs plaintes à l'Empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la Cour, soit passion pour l'or, dont les Déserteurs étoient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un Navire; mais, soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'étoit pour offrir encore une fois à Pizarre le moïen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre, à Castaneda, de visiter ce Vaisseau avec un Charpentier, & de dire qu'il n'étoit pas propre à la Navigation. Mais ces deux Hommes eurent la fermeté de répondre que le Bâtiment étoit bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter; & sa derniere ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de

Il lui envoie un Vaisseau.

grandes peines, de lui venir rendre compte de son Expédition dans six mois (76). On reconnoît, dans cette conduite du Gouvérneur, l'embarras d'un Chef, qui souhaite une Entreprise, & qui ne veut point se charger de l'événement.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOIAGE. 1526.

Cependant Pizarre & ses Compagnons, voïant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençoient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils penserent à faire un Radeau, des débris de leur Navire, qui n'avoit pû résister si long-tems qu'eux au Climat de la Gorgone, pour s'approcher de la Côte & descendre à Panama. Cette résolution étoit décidée, lorsqu'ils découvrirent le Vaisseau qu'on leur envoïoit. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque Amiral marin, ou pour une poutre chassée par les Flots. A la vue même des voiles, ils n'osoient se persuader ce qu'ils desiroient avec tant de passion. Enfin, l'aïant reconnu, ils se livrerent à des transports de joie. Pizarre forma aussi-tôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs Prisonniers dans l'Ile, sous la garde de Paèz & de Truxillo, dont la santé s'étoit affoiblie jusqu'à ne pouvoir supporter

Etat de Pizarre & de ses Compagnons.

Ils mettent à la voile pour Tumbez.

(76) Herrera, *ubi sup.* L. X. chap. 4.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

la Mer, & d'aller droit à Tumbez, sous la direction de deux Indiens de cette Contrée, qu'il s'étoit attachés par ses caresses, & qui commençoient à savoir un peu d'Espagnol.

Il prit sa route, au Sud-Est, en remontant la Côte, & vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une Ile, située devant Tumbez, proche de Puna. Il la nomma Sainte Claire. Elle n'étoit pas peuplée : mais les Indiens du Païs voisin la regardoient comme un Sanctuaire, parcequ'en certains tems ils y faisoient de grands Sacrifices à certaines Idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avoit une tête d'Homme, de monstrueuse forme. Mais ils remarquerent avec plus de joie, que leurs guides ne les avoient pas trompés, dans l'opinion qu'ils leur avoient donnée de cette Côte. En plusieurs endroits de l'Ile, ils trouverent quantité de petits Ouvrages d'argent & d'or, tels que des mains, des seins de Femmes, des têtes, & surtout un Vase d'argent, qui pouvoit contenir plus de trois chopines. Ils trouverent aussi des couvertures de laine jaune, fort nettes & bien travaillées (77). Leur admiration fut extrê-

Ile de Sainte Claire.

Idole & Ouvrage d'or & d'argent que les Castillans y trouvent.

(77) *Ibidem*, p. 757.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

me ; & Pizarre ne pouvoit se consoler du départ de ses premiers Compagnons, avec lesquels il comprit qu'il auroit pû former quelque entreprise importante. Les Indiens l'assuroient que tout ce qui s'offroit à ses yeux n'étoit rien, en comparaison des richesses du Païs. Le lendemain, aïant remis à la voile, il découvrit, vers neuf heures du matin, un Radeau si grand, qu'il le prit d'abord pour un Navire. Bien-tôt, il en découvrit quatre autres. Chacun étoit monté de quinze Indiens, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter lorsqu'ils eurent apperçu deux Hommes de leur Nation sur le Vaisseau Castillan. Ils alloient à Puna, pour faire la guerre aux Indiens de ce Canton. Mais, leur curiosité pour la fabrique du Vaisseau & pour l'habillement des Espagnols, les fit retourner aisément vers la Côte. Barthélemy Ruiz, Pilote dont on a déja vanté les lumieres, observa la Terre à son approche ; & ne voïant aucune apparence de danger, il mouilla dans la Rade de Tumbez. Alors Pizarre fit dire aux Indiens des Radeaux, que son dessein étoit de rechercher leur amitié, & qu'il les prioit d'en avertir leurs Caciques.

Ils abordent à Tumbez.

On ne fut pas long-tems à voir paroître une foule d'autres Indiens, qui

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOIAGE. 1526.

venoient admirer les barbes & les habits des Etrangers. Le Cacique voisin, les croïant envoïés du Ciel, ne tarda point à leur faire porter, sur dix ou douze Radeaux, toutes sortes de viandes & de fruits, & divers breuvages, dans des Vases d'or & d'argent. Entre ces rafraîchissemens, Pizarre fut étonné de voir un Mouton. C'étoit un présent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique assura les Espagnols qu'ils pouvoient descendre sans défiance, & prendre ce qu'ils jugeroient nécessaire à leurs besoins. Pizarre envoïa dans la Chaloupe un Matelot, nommé Bocca-Negra, que les Indiens aiderent de bonne grace à charger vingt pipes d'eau. L'Officier, qui se nommoit *Orgo*, continua de s'expliquer par les Interpretes, & fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit, qu'il venoit de Castille; qu'il étoit Sujet d'un Roi fort puissant; & que par ses ordres, il avoit fait le tour d'une grande partie du Monde, pour venir apprendre aux Indiens, que les Divinités qu'ils adoroient étoient fausses, & pour leur faire connoître un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, qui promettoit une éternité de bonheur à ceux qui observoient ses Loix. Il parla d'un lieu obscur &

Pizarre tient un langage d'Apôtre.

plein de feu, destiné à la punition de ceux qui ne les reconnoissoient pas. Orgo, dit l'Historien (78), parut épouvanté de ce qu'on lui faisoit entendre, & n'en prit pas moins de plaisir à boire du vin de Castille, qu'il trouvoit fort au-dessus du sien. On lui fit présent d'une Hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas, & de quelques bijoux de l'Europe pour son Cacique. En se retirant, il pria le Capitaine de laisser descendre à terre quelques uns de ses gens. Alfonse de Molina consentit à le suivre, avec un Negre qui servoit Pizarre (79.)

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Indiens qui s'y étoient assemblés, marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & pour la noirceur de l'autre. Ils lavoient le Negre, pour essaïer s'ils feroient disparoître sa couleur. Molina ne fit pas difficulté de se laisser conduire dans une Habitation voisine, qu'Herrera nomme le Fort de Tumbez, parcequ'on y entroit par trois Portes, & qu'elle étoit entourée de cinq ou six murs. Il y vit de fort beaux Edifices de pierre, des Canaux, des fruits extraordinaires, des Moutons qui ref-

Molina visite une Habitation.

Combien il est surpris des richesses qu'il y voit.

(78) *Ibid.* p. 759.
(79) *Ibid.* p. 760.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

sembloient à de petits Chameaux & des Femmes, dont il admira la parure & la beauté. Les Vases d'or & d'argent y étoient fort communs, & tout y présentoit une grande apparence de richesse. Le récit, que l'Espagnol en fit à son retour, excita des transports de joie dans le Vaisseau, & fit gémir Pizarre, d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens. L'état de ses forces ne lui laissant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire descendre Pedro *de Candie*, Ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses Observations, & reconnoître surtout, par où l'on pourroit tenter l'attaque de la Place, lorsqu'on y reviendroit avec une Flotte plus nombreuse.

Pizarre y fait descendre un Ingénieur.

Candie, accompagné du même Negre, fut agréablement reçu des Indiens. Ils le menerent aussi-tôt à l'Habitation. Le Cacique, auquel il fut présenté, le voïant armé d'un Fusil, voulut en savoir l'usage. Candie en tira un coup vers une planche voisine, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet saisirent les Indiens d'une telle fraïeur, que les uns se laisserént tomber, & les autres poussérent un grand cri. Le Cacique plus résolu, mais gar-

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

dant un silence d'étonnement, fit amener un Tigre & un Lion, qu'il avoit entre plusieurs autres Bêtes feroces, & pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Indiens, mais effraïa les deux animaux, jusqu'à les faire approcher de Candie avec beaucoup de douceur (80). Le Cacique ordonna qu'ils fussent remmenés; & se tournant vers l'Etranger, auquel il fit présenter une liqueur du Païs; » Bois donc, lui dit-il, d'un air d'admiration, puisque tu fais un bruit si terrible. Tu ressembles, en vérité, au Tonnerre du Ciel. « Candie visita la Place, & fut conduit dans un Monastere de Vierges, nommées Mamaconas, qui étoient consacrées au service des Idoles, & qui avoient fait demander au Cacique la permission de le voir. Elles s'occupoient à faire des ouvrages de Laine, & la plûpart étoient d'une rare beauté (81). Enfin Candie, retournant au Vaisseau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premieres. Il avoit vû, non-seulement des Vases d'argent & d'or,

Effet singulier des armes à feu.

Monastere de Mamaconas.

(80) L'Historien remarqua que ce fait passa pour vérifié. *Ibid.* 762.

(81) Et fort amoureuses, ajoute Herrera.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. I. VOIAGE. 1526.

mais plusieurs Orfévres & d'autres Ouvriers. Les mêmes Métaux éclatoient dans le Temple, en plaques diversement enchaffées. La beauté des Mamaconas, dont le nom signifioit Vierges du Soleil, frappa surtout l'imagination des Castillans. Ils demanderent au Ciel, par de ferventes prieres, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante Contrée, & de les en rendre Maîtres (82). Mais, aïant bientôt appris que le Cacique de Tumbez avoit envoïé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au Roi Guaynacapa, ils jugerent qu'en si petit nombre, la prudence ne leur permettoit pas de s'exposer aux caprices d'un Prince, dont toutes les apparences leur faisoient redouter le pouvoir.

Raison qui fait lever l'ancre à Pizarre.

Continuation de sa route.

Ils garderent un des Indiens de Tumbez; & remettant à la voile, ils s'avancerent jusqu'au cinquieme degré de Latitude Méridionale, où ils découvrirent le Port de Payta, si célebre depuis, dans toutes les Relations de cette Côte. Plus loin, ils trouverent celui de Jangerata, vers lequel ils mouillerent sous une petite Ile, composée de grandes roches, où ils entendirent d'épouvantables hurlemens. Mais, étant accoutu-

(82) *Ibid.* p. 763.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

més à ne s'étonner de rien, ils y envoïerent quelques Braves, dont ils apprirent bien-tôt que ce bruit venoit d'une prodigieuse quantité de Loups marins. Ils doublerent le Cap, qu'ils nommerent *El Aguza*, & continuant de ranger la Côte, ils entrerent dans un Port, qui reçut d'eux le nom de Sainte Croix. Déja la renommée d'un petit nombre d'Etrangers, qui paroissoient pour la premiere fois dans cette Mer, s'étoit répandue dans les Païs voisins. » On y publioit qu'ils étoient » blancs & barbus, qu'ils ne faisoient « de mal à personne, qu'ils ne déro» boient & ne tuoient point, qu'ils » donnoient libéralement ce qu'ils » avoient, qu'ils étoient pieux, hu» mains, &c (83). « Cette réputation fut d'un extrême avantage pour leur Entreprise. Ils n'abordoient sur aucune Côte, où les Indiens n'accourussent en foule, & ne les reçussent avec autant de confiance que de joie. Dans une Terre, nommée *Capullana*, on les pressa de s'arrêter, de la part d'une Dame du Païs, qui, sur tout ce qu'on publioit d'eux, souhaitoit passionnément de les voir, & les faisoit assurer qu'ils ne manqueroient de rien. Pizarre, sen-

Ce que les Indiens publioient des Castillans.

Galanterie d'une Dame Indienne.

(83) Pag. 764.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

sible à cette galanterie, fit répondre que les circonstances ne lui permettoient pas de descendre, mais qu'il partoit plein de reconnoissance, & qu'il se hâteroit de revenir (84).

Alonso Molina demeure parmi les Indiens.

Plus loin, au Sud, un vent contraire jetta, pendant quinze jours, les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tournoïer, sans pouvoir aborder à la Côte, qu'ils ne perdoient pas de vue. Le bois & les vivres commençoient à leur manquer. Enfin s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jetté l'ancre, qu'ils furent entourés de Radeaux, chargés de toutes sortes de rafraîchissemens : mais, comme il falloit aussi du bois, Pizarre fit descendre avec les Indiens, Alonso Molina, pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que dans la crainte de perdre ses Cables, & de se briser sur les rochers de la Côte, il ne pût se dispenser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Indiens; mais on le crut en sûreté, dans une Nation si douce. Le Vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara & Chimo, lieux où les Villes de

(84) *Ibidem.*

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Truxillo & de San Miguel, ont été fondées depuis. Les Habitans de cette Terre marquerent tant d'humanité, par leur empressement à fournir de l'eau, du bois, & des vivres, qu'un Matelot, nommé Bocca-Negra, charmé de leur naturel & de l'abondance du Païs, quitta volontairement le Bord, & fit dire au Capitaine de ne pas l'attendre, parcequ'il étoit résolu de demeurer avec de si bonnes gens (85). Pizarre envoïa aussi-tôt à terre, pour s'informer si ce n'étoit pas quelque artifice des Indiens, qui le retenoient peut-être malgré lui : mais la Torre, qu'il avoit chargé de cet ordre, lui rapporta que le Matelot s'applaudissoit de sa résolution, qu'il étoit gai & dispos, & que les Indiens, charmés de l'affection qu'il marquoit pour eux, l'avoient mis sur un Brancard, & le portoient sur leurs épaules pour le faire voir dans le Païs. La Torre avoit remarqué des Troupeaux de Brebis, des Terres bien cultivées, quantité de Ruisseaux, dont les bords étoient ornés d'arbres fort verds, & toutes les apparences d'une Contrée riante & fertile. Les premiers Castillans donnerent le nom d'*Ovejas*, à ce qu'on nommoit

Un autre y demeure volontairement.

(85) *Ibid.* p. 765.

DÉCOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

ici des *Llanos*, parceque ces Animaux portent une belle laine, & qu'ils sont doux & domestiques, quoique par la forme ils ressemblent moins à des Brebis qu'à des chameaux d'une petite espece (86).

Retour de Pizarre à Panama.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses Découvertes, avec si peu de monde, dont une partie commençoit à se mutiner. Il avança un peu dans la Riviere de Puechos, ou de la Chica; il y prit quelques Indiens, pour les instruire & s'en faire des Interpretes; & bornant sa course à Santa, il ceda aux instances de ses gens, qui demandoient leur retour, en lui promettant de le suivre, lorsqu'il seroit en état de se faire respecter dans une Région, qu'ils reconnoissoient pour la meilleure & la plus riche du Nouveau Monde. Ils s'étoient accoutumés à la nommer *Biru*, ou Birou, du nom d'une Riviere, découverte, comme on l'a fait remarquer, par Andagoya; & de-là vient, avec quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs Etats qui portoient alors des noms différens. Tous les Historiens Espagnols observent que les Indiens n'en avoient point de général, pour cette vaste étendue de Païs, qui est borné au

Origine du nom de Pérou.

(86) Voïez la Description générale du Pérou.

Nord par le Popayan, au Sud par le Chili, à l'Eſt par le Païs des Amazones, & à l'Oueſt par la Mer du Sud.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1526.

Quoique Pizarre n'eut pas fait une route ſi longue & ſi pénible, ſans en rapporter un peu d'or, il ſe trouva plus pauvre en rentrant à Panama vers la fin de 1526, qu'il ne l'étoit en partant d'Eſpagne pour aller chercher fortune dans le Nouveau Monde. Ses Aſſociés, qui avoient été les plus riches Habitans de la Caſtille d'or, avoient emploïé, comme lui, tout leur bien à leur Entrepriſe commune, & s'étoient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le Gouverneur paroiſſant moins diſpoſé que jamais à favoriſer une nouvelle Expédition, il ne vit point d'autre reſſource, pour le ſoutien de ſes propres eſpérances, que de faire un Voïage à la Cour. On ne nous apprend point l'occaſion qu'il eut d'exécuter ce projet; mais étant paſſé en Eſpagne, il expoſa ce qu'il avoit entrepris, ce qu'il avoit ſouffert, quel en avoit été le ſuccès, & les avantages qu'il ſe promettoit d'en recueillir pour la Couronne. En offrant de recommencer ſon Expédition, il demanda le Gouvernement du Païs qu'il avoit découvert, & qu'il eſperoit de conquérir. Cette faveur lui fut accor-

Etat de la fortune de Pizarre & de ſes Aſſociés.

Il paſſe en Eſpagne.

Il obtient le titre de Gouverneur du Pérou.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. I. VOÏAGE. 1527.

dée, aux conditions qui étoient alors en usage; c'est-à dire, qu'il prendroit sur lui tous les frais, comme les peines & les dangers de la Conquête : sur quoi plusieurs Historiens observent, avec admiration, que ni Colomb, ni Cortez, ni Balboa, ni Pizarre, ni tant d'autres Avanturiers, qui procurerent à l'Etat plus de millions, que les Rois d'Espagne n'avoient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sou du Gouvernement, pour les encourager; trop heureux, quand après un succès dont on étoit charmé de profiter, on leur laissoit une partie des avantages qui leur avoient été promis, & qu'ils avoient achetés si cher. Tels étoient alors les principes de la Cour d'Espagne. Pizarre, muni des Lettres qui l'établissoient Gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la Compagnie de ses quatre Freres, qu'il avoit engagés dans ses grandes vûes.

Origine de François Pizarre.

Il est tems de faire connoître son origine. Gonzale *Pizarre*, surnommé le long, Habitant de Truxillo dans l'Estramadure, ancien Capitaine d'Infanterie, avoit eu de son mariage, deux Fils légitimes, Fernand & Jean; & de différentes Meres, deux Fils naturels, François & Gonzale; c'est François

qu'on a vû jusqu'à présent sur la Scène. Pizarre le Pere maria la Mere de François, avec un bon Laboureur, dont elle eut un autre Fils, qui, portant le nom de son Pere, s'appelloit François Martin d'Alcantara. Telle étoit la Famille de François Pizarre.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. I. VOÏAGE. 1527.

En partant avec lui pour Panama, elle eut le crédit d'engager au même Voïage quantité de Volontaires, de Truxillo, de Cacerès, & de quelques autres lieux de la Province. Outre la qualité de Gouverneur Général, François avoit obtenu celle d'Adelantade; & quoique Diegue d'Almagro eût partagé ses travaux, il n'étoit pas nommé dans les Patentes Roïales. On peut juger de son mécontentement, lorsqu'il vit ses intérêts absolument oubliés. Pizarre fit ses efforts pour le consoler, en l'assurant que Sa Majesté n'avoit pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avoit faites en sa faveur, & jura de lui remettre la Dignité d'Adelantade, si la Cour y consentoit. Almagro parut content de cette satisfaction, parcequ'il n'en pouvoit exiger d'autre; il concerta même, avec lui, les moïens de faire valoir avantageusement la Concession Impériale : mais jamais la bonne foi n'eut de part à leurs conventions.

Pizarre retourne d'Espagne à Panama.

Mécontentement d'Almagro.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. L VOÏAGE.

1527.

Il se passa quelques mois, avant qu'ils pussent équiper un seul Vaisseau. Enfin, Pizarre & ses Freres prirent le parti d'en monter un, qui leur fut offert par Fernand de Leon (87), & sur lequel ils embarquerent autant de gens qu'ils en pûrent rassembler. Le souvenir du passé décourageant les plus braves, ils eurent beaucoup de peine à s'associer un juste nombre de Guerriers & de Matelots, déterminés à tenter fortune. Almagro, de son côté, craignant qu'ils ne se rendissent tout-à-fait indépendans de son secours, se hâta d'armer, & trouva le moïen de leur fournir quelques Bâtimens.

§ II.

Etablissemens de la Côte de Sainte Marthe, de Venezuela, & de Coro.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1525.

La Marguerite est peuplée par Villalobos.

PENDANT le premier Voïage de Pizarre, c'est-à-dire, l'année qui suivit son départ, Marcel de Villalobos, un des Auditeurs Roïaux de San Domingo, fit un Traité avec la Cour pour l'établissement d'une Colonie dans l'Ile Marguerite, découverte en 1498, par

(87) On ne parle plus de Fernand de Luques ; ce qui fait soupçonner que c'est ce nom qu'il faudroit lire ici.

Christophe Colomb. Il y a beaucoup d'apparence que ce Traité s'exécuta aux dépens de l'Ile Espagnole ; car une des conditions fut d'y mener un certain nombre de Familles Castillanes, qui ne pouvoient gueres être tirées d'un autre lieu. Ce fut aussi la même année que Rodrigue Bastidas partit de San Domingo, avec une Escadre, pour peupler la Côte de Sainte Marthe, dont il avoit obtenu le Gouvernement, avec le titre d'Adelantade. Mais cette Expédition lui fut très funeste. A peine eut-il fait son Etablissement, que ses gens se soulevèrent contre lui ; & s'étant embarqué, pour retourner à l'Ile Espagnole, dans la vûe apparemment d'y demander à l'Audience Roïale, du secours contre les Séditieux, il mourut dans l'Ile de Cuba, où le mauvais tems l'avoit obligé de relâcher (88).

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1525.

Bastidas forme un Etablissement à la Côte de Ste Marthe.

On rapporte au commencement de l'année suivante, la mort de Dom Diegue Colomb, qui, étant retourné en Espagne pour y faire de nouvelles plaintes, avoit suivi la Cour, avec peu de succès, pendant deux ans entiers, dans les Villes de Burgos, de Valladolid, de Madrid & de Tolede. Enfin, Charles-Quint partant pour se rendre à Seville, l'Ami-

1526.

Mort de l'Amiral Dom Diegue Colomb.

(88) Herrera, *ubi supra*.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. 1526.

ral des Indes s'étoit encore obstiné à le suivre, avec la résolution de prendre son chemin par Notre Dame de la Guadeloupe, Eglise fort accréditée, depuis qu'au second Voïage de Christophe Colomb (88), elle avoit donné son nom à l'Ile, qui le conserve encore. Il étoit en si mauvaise santé, qu'Oviedo, qui se trouvoit alors en Espagne, l'étant allé voir à Tolede, n'épargna rien, comme il le raconte lui-même (89), pour le détourner d'un Voïage, que sa foiblesse & l'incommodité de la saison ne lui permettoient pas d'entreprendre. Mais ses instances furent inutiles. Dom Diegue, qui espéroit, au contraire, sa guérison d'un si saint Pélerinage, se rendit le 21 de Février, à Montalvan, qui n'est qu'à six lieues de Tolede, & son mal augmentant tout à coup, il y mourut deux jours après dans les plus religieux sentimens. C'est le seul éloge que l'Histoire lui accorde; car son naturel doux & paisible, peu relevé par des qualités médiocres, n'ajouta rien à la gloire de son nom. Il avoit laissé à San Domingo, toute sa Famille, qui consistoit en deux Filles & trois Fils, dont l'aîné, nommé Louis, n'avoit pas plus de six ans. Les deux autres s'ap-

Son caractere & l'état de sa Famille.

(88) En 1493. (89) Liv. IV.

pelloient

pelloient Diegue & Christophe ; & les deux Filles, qui étoient les aînées, Philippine & Isabelle. A la premiere nouvelle de sa mort, Dom Louis fut salué Amiral des Indes : mais il demeura sans aucune autorité dans l'Ile Espagnole, où Gaspard d'Espinosa commandoit avec la qualité de Président. La Vice-Reine, Dona Maria de Tolede, espérant que sa présence à la Cour pourroit achever ce que son Mari avoit commencé, s'embarqua pour l'Espagne, accompagnée de la seconde de ses Filles, & du second de ses Fils. Elle trouva l'Empereur parti pour l'Italie, où il devoit recevoir la Couronne Imperiale à Boulogne : & s'adressant à l'Impératrice, qui la reçut avec beaucoup de distinction, elle maria, quelque tems après, Isabelle Colomb sa Fille, à Dom Georges de Portugal, Comte de Gelves, pendant que Dom Diegue son Fils fut reçu Page du Prince d'Espagne. L'Empereur fit augmenter les revenus du jeune Amiral ; & les graces de cette nature ne furent point épargnées à sa famille : mais, on ne jugea point à propos de lui faire justice sur ses prétentions, & Dom Louis ne put jamais obtenir le titre de Viceroi des Indes, quoique son Pere eût obtenu ; peu de

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1526.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. tems avant sa mort, une Déclaration qui sembloit lui assurer ce droit. Bien-tôt

1526. même, pour moderer l'autorité des Commandans, le district de l'Audience Roïale de San Domingo fut borné aux grandes Antilles (91) & à cette partie du Continent, qui est entre l'Orenoque & la grande Riviere de la Madeleine. Depuis, on en a retranché encore le Gouvernement de Sainte Marthe, pour l'ajouter à l'Audience du nouveau Roïaume de Grenade. Ainsi les limites de celle de San Domingo sont réduites, de ce côté, à Rio de la Hacha; & ce reste d'étendue de Jurisdiction Civile & Criminelle, joint à celle de sa Métropole pour le Spirituel, est la seule distinction qui empêche aujourd'hui que cette ancienne Capitale du nouveau Monde, après l'avoir disputé pour la grandeur, la magnificence & les richesses (92) aux premieres Villes d'Espagne, ne soit presque réduite à la condition des plus obscures Bourgades.

On regle les limites des Audiences, pour moderer l'autorité des Commandans.

1527. Pendant qu'on resserroit ainsi les bornes de son Audience, il arriva dans la partie du Continent qui lui étoit encore soumise, un changement qui eut des

Etablissement de Jean d'Ampuez à Venezuela.

(91) Ce fut alors, & dans la vue aussi de modérer l'autorité de Fernand Cortez, que l'Audience du Mexique fut formée de ce démembrement.

(92) Voïez sa Description, Tome XLVI, p. 103.

fuites fâcheuses pour cette malheureuse Contrée. Les Auditeurs Roïaux, apprenant que des Avanturiers, sortis des Ports de leur Ile pour enlever des Esclaves, dépeuploient toutes les Côtes de la Terre-Ferme, & commettoient les plus affreux brigandages, jugerent que le seul remede étoit de multiplier les Etablissemens, dans l'opinion que les Gouverneurs arrêteroient cette licence. Comme tout le Païs, qui est aujourd'hui connu sous le nom de Venezuela, étoit un des plus exposés, Jean d'Ampuez, Facteur Roïal, eut ordre d'y aller jetter les fondemens d'une Ville. On ne lui donna que soixante hommes; mais leur courage suppléant au nombre, ils aborderent dans un lieu que les Indiens nommoient *Coriana*, où l'on a vû qu'Alfonse d'Ojeda (93) avoit trouvé une Bourgade, bâtie, à la maniere de Venise, au milieu d'un Lac. Manauré, puissant Cacique, y commandoit à des Indiens très braves. Le Général Espagnol commença par leur proposer une alliance, à laquelle il eut le bonheur de les trouver disposés. Rien ne s'opposant alors à l'exécution de son dessein, il bâtit la Ville de Coro, dans une situation avantageu-

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.
1527.

Ampuez bâtit la Ville de Coro.

(93) Voïez sa Relation, au Tome XLV, p. 251.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1527.

se (94), à l'exception de l'eau qu'on n'y tire que des Puits ; mais l'air y est sain, & la terre y produit naturellement d'excellens Simples, qui rendent le ministere des Médecins inutile aux Habitans. Cette Ville devint bien-tôt florissante, quoiqu'elle soit aujourd'hui fort déchue, sur-tout depuis que le Siege Episcopal a été tranferé à Caraque. On remarque que les Lions sont communs dans la Province, mais qu'ils n'y sont pas fort redoutés, & qu'un Homme, avec le secours d'un Chien, en triomphe sans danger. D'un autre côté, les Tigres y sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les Cases des Indiens, saisir un Homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un Chat emporte une Souris. On y voit aussi des Couleuvres d'une grosseur prodigieuse. Coro a deux Ports ; l'un, au Nord, dans une Anse formée par le Cap S. Romain, où la Mer est toujours tranquille, mais il a très peu d'eau ; l'autre est à l'Ouest, & ne manque point de profondeur ; mais la Mer y est toujours agitée. Les Iles de Curaçao, ou Coraçol, d'Oruba & de Bonayre, n'en étant qu'à quatorze

(94) A 11 degrés de Latitude Nord-Est.

lieues, Ampuez eut la précaution de s'en rendre Maître.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1527.

Coro est cedé aux Velsers d'Augsbourg.

Il en coûta peu aux Espagnols, pour se mettre en possession d'une si belle Province, dont le Lac Maracaïbo fait comme le centre. Mais à peine leur Général commençoit à goûter le fruit de ses travaux, qu'il se vit obligé de céder la place à des Etrangers. Dès l'année suivante, les Velsers, riches Marchands d'Augsbourg, qui avoient avancé de grosses sommes à l'Empereur, entendant vanter le Venezuela comme un Païs abondant en or, proposerent à ce Prince de leur en abandonner le Domaine.

A quelles conditions.

Ils l'obtinrent aux conditions suivantes : qu'ils en acheveroient la Conquête au nom de la Couronne de Castille ; qu'ils occuperoient tout ce qui est entre le Cap de la Vela, où finissoit le Gouvernement de Sainte Marthe, & & celui de Maracapana, en tirant deux lignes Nord & Sud d'une Mer à l'autre ; qu'ils s'empareroient aussi de toutes les Iles qui sont dans cet espace, à l'exception des trois qu'on a nommées, & qui demeureroient à d'Ampuez : que dans toute l'étendue de cette Concession, ils formeroient deux Peuplades, & construiroient trois Forteresses ; qu'ils leveroient pour cette En-

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. 1527.

treprise, au moins trois cens Hommes; qu'ils fourniroient cinquante Mineurs Allemands, pour être disperſés dans toutes les Provinces où les Eſpagnols étoient établis dans les Indes; enfin, que toutes les conditions ſeroient remplies dans l'eſpace d'un an. L'Empereur s'engageoit, de ſon côté, à rendre perpétuelle & héréditaire, entre les Velſers, la Charge d'Alguaſil Major & celle d'Adelantade, dans la perſonne & la poſtérité de celui qu'ils choiſiroient dans leur Famille pour en être revêtu; à leur donner quatre pour cent de profit, ſur tout ce qu'on tireroit du Païs dont ils feroient la Conquête; à faire compter 400000 maravedis d'appointemens perpétuels au Général, & 200000 au Lieutenant qu'ils chargeroient de l'Expédition; à les exempter du droit d'Entrée pour toutes les proviſions de bouche qu'ils feroient venir d'Eſpagne; à leur abandonner douze lieues de terrein en quarré, pour les faire cultiver en leur nom; à leur permettre de prendre des Chevaux, des Cavalles, & toute ſorte de Beſtiaux dans les Iles du Vent: ſurquoi l'on doit obſerver que les grandes Antilles étant alors preſque les ſeules Iles peuplées dans ces Mers, on devoit entendre par Iles du

Vent, ces mêmes Antilles, & sous le nom d'Iles sous le Vent, Curaçao & les autres, qui sont à peu-près sur la même ligne.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. 1527.

Autres stipulations.

On stipula, par le même Traité, que les nouveaux Concessionnaires pourroient enlever des Indiens pour l'Esclavage, s'ils ne se soumettoient pas de bonne grace : mais à condition que les Reglemens pour leur instruction & pour la maniere de les traiter, seroient fidelement observés ; qu'il leur seroit libre aussi d'acheter ceux qui étoient déja Captifs, mais que sur ces deux points, ils ne feroient rien sans la participation des Missionnaires & des Officiers Roïaux, & qu'ils paieroient au Domaine le quatrieme de leurs Esclaves ; que pendant six ans ils auroient le même droit, que les Sujets de la Couronne de Castille, de tirer des Arsenaux de Seville tout ce qui leur seroit nécessaire pour s'équiper ; enfin, qu'ils seroient soumis à tous les Statuts qui regardoient les nouvelles Conquêtes. Mais, comme il s'étoit introduit de toutes parts un grand désordre, qui consistoit à cacher tout ce qu'on pouvoit traiter, en secret, d'or ou de Marchandises précieuses, ce qui diminuoit considérablement le Quint du Roi, les

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. 1527. Officiers Roïaux furent revêtus du pouvoir de faire d'exactes recherches ; & l'Auditeur de San Domingo eut ordre d'empêcher que les Navires des Iles & des autres Païs de sa Jurisdiction, n'allassent faire la Traite sur la Côte du Venezuela.

1529. D'Ampuez quitte Coro. Alfinger, choisi par les Velsers pour l'établissement de leur Colonie, & Barthelemi Sailler, qu'ils lui donnerent pour Lieutenant, aborderent à Coro vers le commencement de l'année 1529, avec quatre cens Hommes de pié & quatre-vingts Chevaux. D'Ampuez ne se vit pas ôter son Gouvernement sans chagrin ; mais il fut obligé de céder à la nécessité ; trop heureux, qu'il lui fût permis de s'établir dans les trois petites Iles que l'Empereur lui avoit réservées. En y passant, il emporta toute la prospérité dont la Province avoit joui sous son administration. La plûpart des Allemands étoient Luthériens ; & quoiqu'on les eût assujettis à mener avec eux un certain nombre de Religieux Dominiquains, la conversion des Infideles les toucha peu. Ils tournerent toutes leurs vûes à se procurer de l'or ; & cette furieuse passion leur fit emploïer les plus odieux moïens sans ménagement pour la vie même des Indiens,

Dépérissement de cette Ville sous les Allemands.

dont ils firent périr cruellement un grand nombre. Le Cacique Manauré ne fut pas plus respecté que ses Sujets. Ils le mirent à la torture, pour lui faire découvrir son or; & vraisemblablement, il seroit mort par leurs mains, s'il n'eut eu le bonheur de s'échapper dans les Montagnes, où ils le poursuivirent inutilement. Ensuite, pénétrant par le Lac Maracaïbo, ils avancerent bien loin dans les Terres, à la recherche des Mines, sans vouloir penser à faire un Etablissement. Leurs courses s'étendirent jusques dans le Gouvernement de Sainte Marthe; & de toutes parts ils laisserent de sanglantes traces de leur passage. La plûpart des Indiens leur apportoient tout ce qu'ils avoient d'or; & plusieurs alloient au-devant d'eux avec diverses sortes de rafraîchissemens, dans l'espérance d'être mieux traités: mais la brutale fureur de leurs Ennemis ne faisant qu'augmenter, ils n'eurent pour ressource qu'un généreux désespoir, dont ces Tyrans ressentirent bien tôt les effets. Alfinger fut battu dans plusieurs rencontres; & la moitié des Allemands, qui échappoient aux fleches, mourant des excessives fatigues où la soif de l'or les engageoit, en peu de mois leur Troupe fut réduite presque à rien. Sur

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

Leurs cruautés pour se procurer de l'or.

Ils en sont punis par les Indiens.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

Alfinger cherche une Maison qu'on disoit toute d'or

le ridicule bruit que fort loin dans les Terres, il y avoit une Maison toute composée d'or, Alfinger, que sa passion rendoit crédule, résolut de ne pas s'arrêter qu'il n'eût ce rare trésor en sa puissance. Comme il avoit à traverser de vastes Païs, où il n'espéroit pas de trouver facilement des vivres, il en amassa une grosse provision, dont il chargea quantité d'Indiens, qu'il avoit fait enchaîner à la file, comme on enchaîne les Galeriens; & chacun, avec sa chaîne qui lui pendoit au cou, avoit à porter une charge qu'on n'auroit pas voulu donner à des Mulets. Aussi le chagrin & l'épuisement en firent périr le plus grand nombre; & lorsqu'un de ces Malheureux tomboit sous le poids, pour ne pas perdre le tems à détacher son collier, & ne point arrêter les autres, on lui coupoit sur le champ la tête. Cependant la Maison d'or ne parut point.

Sa fin funeste.

Alfinger vit trancher ses jours dans sa chimérique recherche. Son Lieutenant, qui fut apparemment son Successeur, ne lui survécut pas long-tems; & le Gouvernement de cette Province, presqu'entierement dépeuplée, aïant été long-tems sans être rempli par les Velsers, l'Audience Roïale crut devoir y nommer, du moins par provision, jus-

qu'à ce que l'Empereur eût envoïé ſes ordres.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. 1529.

Les Eſpagnols ſe rétabliſſent à Coro.

Jean de Carvajal reçut donc la Commiſſion d'aller commander à Coro, pour s'emploïer au rétabliſſement des affaires : mais il étoit plus capable d'achever la ruine de cet infortuné Païs, que de le relever de ſes pertes. On ne vit jamais de ſi méchant Homme. Ses excès firent preſque oublier ceux des Allemands. Le cri public paſſa juſqu'à San Domingo, d'où l'on fut contraint de lui envoïer promptement un Succeſſeur, avec un Alcalde Major, pour lui faire ſon Procès. Il ſe défendit longtems ; mais il ne put éviter de porter ſa tête ſur un échaffaut. C'eſt ainſi qu'on dépeuploit les plus belles Provinces de l'Amérique, dans le tems même que l'Empereur ſe donnoit plus de mouvemens que jamais, pour faire enfin décider quelle conduite on devoit tenir à l'égard des Indiens.

Mauvaiſe conduite & châtiment de leur Gouverneur.

Nouvelle Aſſemblée en Eſpagne, pour la Cauſe des Indiens.

En effet, ce fut dans le cours de cette même année qu'on forma, par ſon ordre, une grande aſſemblée des plus habiles Théologiens & Juriſconſultes d'Eſpagne, pour examiner un point, déja diſcuté ſous ſon Regne & ſous celui de ſon Prédéceſſeur ; s'il étoit permis de donner les Indiens en tutelle ou

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. en commandement ? Ceux, qui soutenoient l'affirmative, établissoient pour
1529. principe, » que le nouveau Monde se» roit plus à charge qu'utile à l'Etat, » si l'on en usoit autrement, & qu'au» cun Particulier ne trouveroit son » avantage à s'y établir ; d'où s'ensui» vroit le dépérissement de toutes ces » Colonies. Or, ajoutoit-on, n'y au» roit-il pas de l'injustice à priver le » Prince du profit de tant de Conquê» tes, qui lui ont coûté des sommes » immenses, & les Sujets de ce qu'ils » ont acquis par tant de fatigues & de » dangers ? Où est donc le crime, » d'imposer la nécessité du travail & de » la dépendance à des Peuples incapa» bles de se conduire eux-mêmes, sans » prévoïance, sans aucune sorte de » soin, tant qu'ils sont abandonnés à » eux-mêmes ; sujets aux vices les plus » infâmes ; poussant, la plûpart, l'in» humanité à des excès inconnus dans » les autres Régions du monde ; asser» vis sensiblement au Démon, dont ils » sont le jouet ; des Peuples, qu'on ne » peut espérer de voir vivre en Hom» mes, beaucoup moins en Chrétiens, » aussi long-tems qu'on ne sera point » en état de les y contraindre «. On ajoutoit, que parmi ceux qui pensoient

autrement, on ne connoissoit que deux sortes de personnes; les uns sans expérience, que la moindre idée de servitude effraioit, & qui ne vouloient pas approfondir les raisons qu'on avoit de mettre ces Nations sous le joug; les autres, gens passionnés, qui agissoient bien moins par le mouvement d'un vrai zele & d'une charité sincere, que par un esprit d'ambition, qui les portoit à vouloir dominer seuls.

Ceux, qui étoient pour le sentiment contraire, prétendoient que c'étoit supposer aux Indiens des vices qu'ils n'avoient pas; ou du moins, qu'on les exagéroit beaucoup, pour avoir une raison plausible de les opprimer; qu'on avoit d'autant plus mauvaise grace de leur ôter la liberté, par le motif de les faire vivre en Hommes & en Chrétiens, que jusqu'alors on ne s'en étoit servi que comme on se sert ailleurs des Bêtes de charge, de sorte qu'on avoit plus travaillé à les abrutir qu'à leur ouvrir & leur éclairer l'esprit; qu'il n'étoit pas vrai qu'on ne pût tirer aucun avantage du Nouveau Monde, si l'on ne maintenoit les Départemens; mais que cette supposition même ne pouvoit être une raison pour réduire à l'esclavage des Hommes li-

NOUVEAUX ÉTABLISSEMENS.

1529.

bres, dont on n'avoit reçu aucun tort.

On a déja remarqué que dans cette contestation, les deux Partis convenoient assez, que si les Commandes, ou Départemens, eussent été sur le pié où elles devoient être, & où les Rois Catholiques les avoient long-tems supposées, elles auroient été fort avantageuses aux Peuples du Nouveau Monde. Notre Siecle, suivant l'observation d'un de nos Historiens, a vû ce projet perfectionné, & même en exécution, dans plusieurs endroits de l'Amérique Méridionale (95). Mais rien n'étoit moins soutenable dans la pratique, sur les premiers plans qu'on avoit dressés. Enfin, la décision de l'Assemblée fut qu'il falloit laisser aux Indiens une liberté entiere, aussi long-tems qu'ils ne prendroient point les armes contre les Chrétiens; les traiter comme les autres Sujets de la Couronne; leur envoïer des Missionnaires pour leur prêcher l'Evangile, & les obliger seulement à païer la Dîme à l'Eglise, & un tribut

Décision de l'Assemblée.

(95) Histoire de Saint Domingue, L VI, p. 295 & précéd. C'est sans doute le Paraguay dont il parle; sur-tout lorsqu'il ajoute » que l'Antiquité profane » n'a rien produit qui » puisse être comparé avec » l'Entreprise qu'il releve, » & que ses plus fameux » Conquérans, ses plus sages Législateurs, dont » elle a fait des demi-» Dieux, sont bien au-» dessous d'un dessein si » noble.

annuel au Prince, suivant la connoissance qu'on avoit de leurs facultés. Cette maniere de penser révolta étrangement les Concessionnaires ; & leurs plaintes étant venues jusqu'aux oreilles de l'Empereur, ce Prince retomba dans toutes ses incertitudes.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

Elle demeure sans effet.

On n'étoit pas moins embarrassé, à l'occasion des Corsaires de France & d'Angleterre, qui commençoient à se multiplier dans les Mers du Nouveau Monde, jusqu'à troubler beaucoup le Commerce des Espagnols. Il étoit aisé de prévoir, qu'aïant une fois pris ce chemin, n'aïant ordinairement rien à perdre, étant déterminés & aguerris, & sûrs que la plûpart des Bâtimens qui alloient d'Amérique en Espagne étoient richement chargés, ils causeroient de grandes pertes aux nouvelles Colonies ; du moins si l'on ne s'imposoit la Loi de ne laisser partir aucun Bâtiment sans une bonne escorte, ce qui ne se pouvoit sans une extrême dépense. D'ailleurs, les Espagnols étoient eux-mêmes des Corsaires plus redoutables que les Etrangers, & pilloient également les effets du Prince & ceux des Particuliers. Il arrivoit de-là que plusieurs Habitans des Colonies, se voïant tout à coup ruinés, quittoient le Païs où ils étoient

Embarras que les Corsaires causoient aux Espagnols.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

sans ressource, pour aller chercher ailleurs dequoi réparer leur fortune. Ce fut ainsi que l'île Espagnole, d'abord la plus maltraitée, parcequ'elle étoit la plus fréquentée & la plus riche, se trouva bien-tôt presque déserte. Deux choses empêchoient, surtout, qu'on ne remediât au désordre ; la premiere, que les coupables n'étoient pas aisés à connoître, ou trouvoient des asyles assurés jusques dans ces Navires qui auroient dû leur donner la chasse ; la seconde, une mauvaise disposition qui étoit dans le Gouvernement. Depuis quelque tems, les Jurisdictions indépendantes & supérieures s'étoient fort multipliées : les Gouverneurs particuliers ne recevoient la Loi de personne, & n'étoient gueres en état eux-mêmes de se faire obéir. Il en résultoit mille sortes de maux. Les Edits de la Cour n'étoient pas respectés ; les crimes demeuroient impunis & se commettoient sans honte ; les biens, l'honneur, & la vie même des Habitans n'étoient point en sûreté ; les Commandans qui vouloient faire leur devoir, ne remportoient souvent d'autre prix de leur zele qu'une mort violente ; & chacun équipant des Navires en fraude, soit pour enlever des Esclaves, ou pour faire le commerce,

Difficulté d'y remédier.

plusieurs, faute d'expérience & d'habileté, ou trompés par leurs Facteurs, mettoient en Mer des Bâtimens mal construits & mal armés, que la moindre tempête faisoit périr, ou qui devenoient la proie des Corsaires. Tant de maux, représentés par le Président de San Domingo (95) dans une Assemblée générale de tous les Ordres de cette Colonie, produisirent des Délibérations sérieuses. On convint des articles suivans, que le Président se chargea de proposer au Conseil des Indes : »qu'il » étoit absolument nécessaire d'établir » dans le Nouveau Monde un Poste, » qui fût comme le centre du Commer» ce, & de ne rien négliger pour le » fortifier & le mettre à couvert de tou» te insulte ; qu'il falloit choisir pour » cela, un Port qui eût une Audience » Roïale, avec une Garnison capable » de faire respecter les Ordonnances ; » que tous les Navires, qui sortiroient » d'Espagne pour se rendre dans le » Nouveau Monde, fussent obligés de » se rendre droit à ce Port, pour y re» cevoir leur destination, & d'y retour» ner après avoir chargé, pour y être

NOUVEAUX ÉTABLISSEMENS.

1529.

Réglement proposé.

(95) C'étoit Dom Sebastien Ramirez de Fuente Leal, tout à la fois Evêque de San Domingo, & Président de l'Audience Roïale, depuis 1527.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS. » visités & prendre un certificat qu'ils
» avoient païé les droits Roïaux ; sans
1529. » quoi l'on demandoit que les Capi-
» taines fussent punis, suivant l'impor-
» tance du cas.

Ce Reglement contenoit d'autres articles, dont le principal regardoit le Port même qu'il convenoit de choisir. On établissoit que le Nouveau Monde n'en avoit pas de plus convenable que San Domingo, ou du moins quelqu'autre de l'Ile Espagnole : qu'on trouvoit dans cette île tout ce qui étoit nécessaire à la navigation, soit pour la construction des Vaisseaux, soit pour les provisions de guerre & de bouche : qu'elle étoit capable de fournir seule des vivres en abondance à tous les Navires qui feroient le commerce des Indes, en quelque nombre qu'ils pussent être : qu'on en tireroit un autre fruit, qui seroit de mieux peupler une Ile, à laquelle il ne manquoit que des Habitans, pour en faire un des plus riches Païs du Monde, & qu'en peu de tems le Port destiné à l'Entrepôt général, deviendroit une Ville aussi célebre que l'étoient alors Londres & Palerme : que ce grand concours animant tout le monde au travail, chacun suivant la nature de son terrein, l'or, l'argent & les autres Métaux, le

Sucre, la Caſſe, le Gingembre, & toutes ſortes de Marchandiſes, y entretiendroient un commerce, capable ſeul d'enrichir l'Eſpagne : que le Païs ſe rempliſſant d'Eſpagnols, on y pourroit multiplier les Negres, ſans jamais craindre qu'ils prévaluſſent par le nombre ou par la force ; que tous les autres déſordres ſeroient moins à craindre auſſi, lorſqu'on verroit la Juſtice bien adminiſtrée, l'autorité ſoutenue par les armes, & tout le monde utilement occupé : qu'on ſeroit bien informé de tout ce qui ſortiroit chaque mois des Indes, & que par conſéquent les droits du Prince ſeroient moins ſujets à la fraude, enfin, que les mêmes raiſons, qui avoient porté, dès le commencement des Découvertes, les Rois Catholiques à vouloir que tout ce qui paſſoit des Indes en Eſpagne fut déchargé à Seville, étoient encore plus fortes pour engager Sa Majeſté Impériale à regler que tout ce qui ſortiroit d'Eſpagne fût débarqué dans un Port du Nouveau Monde.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS 1529.

L'Aſſemblée répondit d'avance aux objections qu'on pouvoit faire contre ſon projet. La premiere regardoit l'Audience Roïale du Mexique, nouvellement établie, dont on pouvoit crain-

Réponſe aux Objections.

NOUVEAUX ETABLISSEMENS.

1529.

dre que l'autorité ne souffrît beaucoup de celle qu'on rendroit à San Domingo; la réponse étoit que la Jurisdiction de ce Tribunal n'y perdroit qu'un peu de casuel, perte légere, qui ne devoit pas l'emporter sur l'intérêt général; & que si l'on demandoit, en faveur de l'Ile Espagnole, la préférence sur la Nouvelle Espagne, pour le dessein qu'on formoit, c'étoit parceque la situation de l'une y étoit beaucoup plus propre que celle de l'autre. On pouvoit encore objecter, que si tous les Navires des Indes se fournissoient de vivres dans une même Colonie, le prix de ces provisions ne manqueroit pas d'y augmenter & d'y devenir même arbitraire; ce qui feroit naître des monopoles extrêmement préjudiciables au Commerce. Mais l'Assemblée démontra qu'on devoit se promettre le contraire, puisque les Habitans, sûrs de vendre leurs denrées, en travailleroient plus ardemment à la culture des terres, & feroient regner dans l'Ile une continuelle abondance. D'ailleurs, si les provisions de bouche s'achetoient un peu plus cher, on en feroit bien dédommagé par le prix du fret, que la sûreté du Commerce feroit hausser à proportion. Enfin, l'on ajoutoit que la Contractation de Se-

ville gagneroit beaucoup à cet Etablissement ; parceque les risques de la Mer, des Corsaires & de la contrebande n'étant plus les mêmes, il se trouveroit un plus grand nombre de Négocians & d'Armateurs. NOUVEAUX ETABLISSEMENS. 1529.

Ce Projet, conçu dans les Indes mêmes, par des Espagnols accoutumés au Païs, qui connoissoient toute la grandeur du mal auquel ils cherchoient un remede, parut fort sage à la Cour d'Espagne ; & le Conseil jugea qu'on pouvoit en tirer de grands avantages : mais, suivant la réflexion de l'Historien, l'intérêt public a été sacrifié de tout tems à celui des Particuliers, & quelquefois même à la jalousie d'autorité, à l'indolence, ou à l'entêtement de ceux qui ont le pouvoir en main. Tel fut le sort d'un systême, dont tout le monde avoit reconnu la sagesse & l'utilité. Il échoua, sans qu'on en ait jamais pû pénétrer la véritable raison. Mais remontons, de quelques années, au point d'où le fil des évenemens nous a fait descendre. Le Projet est loué, mais négligé.



nommé Coaque, situé au bord de la Mer, & presque sous l'Equateur. Outre les vivres, qu'ils y trouverent en abondance, ils y firent un tel butin, que pour donner une haute opinion de leur Entreprise, & faire naître l'envie de les suivre, ils renvoïerent deux de leurs Vaisseaux, l'un à Panama, l'autre pour Nicaragua, dont la charge montoit à plus de 30000 Castillans d'or (98). Il s'y trouva aussi quelques Emeraudes : mais les Avanturiers en perdirent plusieurs, en voulant les essaïer. Ils étoient si mal instruits, que pour faire cas de ces pierres, ils croïoient qu'elles devoient avoir la dureté du Diamant & résister au marteau : ainsi, craignant que les Indiens ne pensassent à les tromper, ils en briserent un grand nombre, qu'ils jugeoient fausses, & leur ignorance leur causa une perte inestimable. Ils furent attaqués, dans le même lieu, d'une maladie fort commune entre les Habitans, qui consistoit dans une espece de verrues, ou de clous, d'une nature fort maligne. Presque personne n'en fut exempt : & Pizarre prit habilement cette occasion

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Butin qu'il fait à Coaque.

Ignorance des Espagnols.

(98) Castellanos. C'est une Monnoie d'or de la valeur de 14 Reales & quelques deniers, & d'environ 8 livres 12 sols de France.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

pour détacher d'un Païs si riche, ceux qui souhaitoient de s'y arrêter plus long-tems. Mais, avant leur départ, ils ressentirent les effets du butin dont ils avoient envoïé comme les prémices. Les Capitaines Belalcazar & Jean Torrez, arriverent de Nicaragua, avec quelques gens de pié & de cheval.

Ils passent à Puerto viejo.

Pizarre, sans quitter la Côte, s'avança dans une Province, qu'il nomma *Puerto viejo*, Port vieux, & ne trouva point d'obstacle à sa marche. Delà, il se proposoit de passer au Port de Tumbez: mais se souvenant de la petite Ile de *Puna*, qui est vis-à-vis de ce Port, il crut que la prudence l'obligeoit de commencer par s'y faire un Etablissement. La difficulté n'étoit que d'y passer, parceque le fond y manquoit pour les grands Vaisseaux. Il prit le parti de faire construire des Barques plates, ou des Radeaux, à l'imitation des Indiens. Le danger n'en fut pas moindre en passant ce petit bras de Mer. On découvrit que les Guides Indiens avoient concerté entr'eux, de couper les cordes des Barques, pour faire périr hommes & chevaux. Pizarre, à qui l'on attribue la découverte de ce complot, donna ordre à tous ses gens d'avoir l'épée nue, & de tenir les yeux constamment attachés

Projet de s'établir dans l'Ile de Puna.

chés

chés sur les Guides. Ils arriverent dans l'Ile, qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour, & les Habitans leur aïant demandé la paix, ils crurent leurs vûes heureusement remplies : mais, dès le même jour, Pizarre fut informé, sans qu'on nous apprenne par quelle voie, que ces Insulaires avoient des Trouppes cachées, pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même, les défit, & se saisit du Cacique ; ce qui n'empêcha point que le jour suivant, il n'eût à combattre une multitude de nouveaux Ennemis. Il fut même obligé d'envoïer du secours aux Vaisseaux, qui essuïerent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Indiens, dans leurs Barques plates : mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution, qu'après avoir fait ruisseler le sang de ces Perfides, ils virent disparoître ceux qui étoient échapés à leur vangeance. Cependant Pizarre perdit quelques Soldats ; & parmi ses Blessés, Gonzale, son frere, le fut dangereusement au genou. Le Capitaine Fernand de Soto étant arrivé de Nicaragua, quelques heures après l'action, avec un renfort considérable d'Infanterie & de Cavalerie, rien ne pouvoit empêcher Pi-

Ils y passent, & sont forcés de combattre.

Arrivée de Fernand de Soto.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

zarre d'exécuter son premier dessein: mais lorsqu'il fut informé que les Insulaires se tenoient autour de l'Ile avec leurs Barques plates, cachés derriere ces arbres qu'on appelle Mangles, & qui ont le pied dans l'eau, la difficulté de les forcer dans cette retraite, lui fit prendre la résolution de retourner à la Côte. Il avoit eu le tems, d'ailleurs, de reconnoître que l'air de l'Ile étoit mal-sain; & l'or, qu'il y avoit trouvé, devenoit un nouvel aiguillon pour ses gens, qui n'aspiroient qu'à se voir dans Tumbez.

Noire ingratitude des Indiens de Tumbez.

Les Insulaires de Puna devoient être redoutables aux Indiens mêmes du Continent, puisqu'ils avoient dans leurs Prisons, plus de six cens personnes de l'un & de l'autre sexe, qu'ils avoient pris en guerre. Il se trouvoit, entre ces Prisonniers, quelques Habitans de Tumbez, Pizarre les mit tous en liberté; & dans le dessein qu'il avoit d'emploïer la douceur avant les armes, il pria civilement les Indiens de Tumbez de prendre dans leur Barque trois de ses gens, qu'il vouloit envoïer à leur Cacique. Ils y consentirent; mais ce fut pour païer d'une horrible ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir. A peine furent

ils arrivés dans leur Ville, qu'ils sacrifierent ces trois Députés à leurs Idoles. Fernand Soto fut menacé du même sort. Il s'étoit mis avec quelques Indiens sur une autre Barque, accompagné d'un seul Valet; & dans l'empressement d'arriver à Tumbez, il entroit déja dans la Riviere, lorsqu'il fut apperçu de Diegue d'Aguezo & de Rodrigue Lozan, qui étant sortis des Vaisseaux, se promenoient vers l'embouchure. Ils firent arrêter la Barque; & sans autre motif que la prudence, puisqu'ils ignoroient encore le malheur des trois autres Espagnols, ils lui conseillerent de ne pas risquer inutilement sa vie, qu'il auroit perdue sans doute, par la même trahison.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

Après une action si noire, on doit juger que les Indiens n'étoient pas disposés à fournir des Barques pour la descente des Trouppes. Aussi ne reçuton d'eux aucune offre de secours. Pizarre, Fernand & Jean, ses Freres, Vincent de Valverde, Soto, & les deux Espagnols dont le Conseil lui avoit sauvé la vie, furent les seuls qui passerent la nuit à terre. Ils la passerent à cheval. Pizarre, ses deux Freres & Valverde, étoient fort mouil-

Débarquement des Espagnols à Tumbez.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

lés, parceque n'aïant point eu d'Indiens pour aider à leur descente, la Barque, sur laquelle ils étoient venus, & que les Espagnols n'entendoient point à gouverner, s'étoit renversée lorsqu'ils en étoient sortis. Fernand demeura au rivage, pour faire débarquer les Trouppes, à mesure qu'elles arrivoient de l'Ile & des Vaisseaux. Le Gouverneur, ou le Général, titre qu'on donne indifferemment à Pizarre, pour le distinguer de ses Freres, s'avança plus de deux lieues dans les Terres, sans rencontrer un seul Indien; mais cette témérité, qui ne peut recevoir d'excuse dans un Chef, lui fit découvrir que ces Barbares s'étoient retirés sur des hauteurs voisines. A son retour vers la Mer, il rencontra les Capitaines Mena & Jean de Salcedo, qui le cherchoient, à la tête de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer; & le reste des Trouppes n'aïant pas tardé à prendre terre, il résolut de former un Camp régulier, pour se donner le tems d'observer le Païs & ses Habitans.

Ils y campent.

Obstination du Cacique à ne leur faire aucune réponse.

Il y passa plus de trois semaines, à faire solliciter le Cacique d'écouter ses propositions, & de le reconnoître pour ce même Etranger, qui s'étoit déja présenté civilement sur la Côte,

Il lui faisoit offrir son amitié avec les mêmes civilités. Mais, soit que ces offres, qui étoient portées par des Prisonniers Indiens, lui fussent mal expliquées, ou que le récit de ce qui s'étoit passé dans l'Ile de Puna lui fit regarder les Espagnols comme des Brigands, auxquels il ne pouvoit accorder de confiance, il ne fit aucune réponse, & ses gens, dispersés en pelotons, continuoient de menacer tout ce qui sortoit du Camp. On en découvrit un gros, de l'autre côté de la Riviere; & les Prisonniers jugerent, à diverses marques, qu'il étoit commandé par le Cacique. Pizarre, irrité de son obstination, prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secretement quelques Barques plates; & passant la Riviere, à la fin du jour, avec deux de ses Freres & cinquante Cavaliers, il marcha toute la nuit, par des chemins fort difficiles. Le matin, à la pointe du jour, se trouvant fort près du Camp des Indiens, il y fondit avec une impétuosité, qui leur ôta la hardiesse de résister. Après les avoir dispersés, il en tua un grand nombre dans leur fuite; & pendant quinze jours il ne cessa point de leur faire une cruelle guerre, pour vanger du

DECOUVERTE DU PEROU.
PIZARRE.
II. VOÏAGE.
1531.

Pizarre l'attaque, & le force à demander la paix.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

moins la mort des trois Espagnols qu'ils avoient sacrifiés. On ne lit point qu'il se soit avancé jusqu'à la Place qu'il avoit fait reconnoître dans sa premiere Expédition : mais le Cacique, effraïé de tant d'hostilités, fit demander enfin la Paix, & joignit à ses prieres quelques présens d'or & d'argent. Il est assez difficile de juger, par les termes de la Relation, ce qui fit partir aussi-tôt le Gouverneur avec la plus grande partie de ses Trouppes. Il laissa le reste dans le même lieu, sous le Commandement d'Antoine de Navarre & d'Alonse Requelme. Pour lui, s'avançant jusqu'à la Riviere de Puechos, à trente lieues de Tumbez, il envoïa Soto vers les Peuples qui habitent ses bords ; & quelques légeres rencontres firent tant d'honneur à ses armes, qu'on lui demanda la paix dans toute l'étendue de cette Province. Il paroît ici que son dessein avoit été de pénétrer à Payta, & qu'il alla effectivement jusqu'à ce Port : mais quelques Envoïés, qu'il reçut de *Cusco*, de la part d'un Prince nommé *Guascar*, ou *Huascar*, qui lui faisoit demander du secours contre *Atahualipa* son Frere, changerent tout-d'un-coup ses résolutions. Comme c'est à la mésintel-

Il se rend à Payta.

Députation qu'il reçoit du Prince Guascar.

ligence de ces deux Princes, que les Espagnols eurent l'obligation de leur Conquête, il devient nécessaire d'expliquer en peu de mots leur naissance, & l'origine de leur querelle.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Huayna Capac (94), Souverain de Cusco, avoit soumis plusieurs Provinces à son Empire, & sa Domination comprenoit une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis sa Capitale. Le Païs de Quito avoit ses Souverains particuliers : il résolut de le conquérir. Cette Entreprise lui réussit ; & le Païs lui plût tant, qu'aïant laissé à Cusco, Huascar, son Fils aîné, Mango Inca, & quelques autres de ses Enfans, il se remaria dans le Païs de Quito, avec la Fille du Souverain qu'il avoit détrôné ; & d'elle, il eut un Fils, nommé *Atahualipa*, qu'il aima fort tendrement : dans un Voïage qu'il fit à Cusco, il laissa ce Fils sous des Tuteurs, & revint quelques années après dans sa nouvelle Capitale, où il ne cessa plus de demeurer jusqu'à sa mort.

Maison Impériale de Cusco, & ses divisions.

(99) Il porte le nom de Guaynacava dans Zarate, & de Huayna Capac dans Garcilasso. Zarate nomme Guascar & Atabaliba, ceux que Garcilasso appelle Huascar, & Atahualipa. On croit devoir s'attacher au dernier, qui étant lui-même Inca, devoit mieux connoître les noms & sa Langue. Voïez d'ailleurs, ci-dessous, l'origine de cet Empire.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

En mourant, il ordonna que l'Inca Huascar son Fils aîné, posséderoit ses Etats, avec les Provinces qu'il y avoit ajoutées, à la réserve du Roïaume de Quito, qui étant sa Conquête particuliere, ne devoit pas être compté entre les Provinces de l'Empire. Il en disposa en faveur d'Atahualipa, son Fils, dont les Ancêtres maternels l'avoient possedé.

Après sa mort, Atahualipa s'assura de l'Armée & des trésors de son Pere. La plus grande partie des richesses d'Huayna Capac, étoit restée à Cusco, & demeura au pouvoir d'Huascar. Atahualipa se hâta d'envoïer des Ambassadeurs à son aîné, pour lui annoncer la mort de leur Pere commun, lui faire hommage, & demander la confirmation du Testament. Huascar ne goûta point cette disposition. Il répondit, que si son Frere vouloit lui marquer sa soumission, venir à Cusco, & lui remettre l'Armée, il lui feroit un parti convenable à sa naissance; mais qu'il ne pouvoit lui céder la Province de Quito, qui étant frontiere de son Empire, devoit être nécessairement gardée pour sa conservation & sa défense. Il ajouta, que si son Frere s'obstinoit dans ses préten-

tions, il marcheroit contre lui avec toutes ses forces.

Atahualipa comptoit, dans l'héritage de son Pere, deux Capitaines d'une expérience égale à leur valeur, Quisquiz & Eplicachima, qui s'étoient attachés à son service. Ils lui conseillerent de prévenir Huascar, & ce Conseil fut suivi. La guerre fut vive : après une Bataille, qui dura trois jours entiers, Atahualipa fut pris sur le Pont de la Riviere de Tumibamba, & renfermé dans un Château qui portoit le même nom. Mais, tandis que les Soldats victorieux célébroient des Fêtes, pour se réjouir d'un si grand succès, l'Inca, mal gardé, perça la muraille, & se mit en liberté par une heureuse fuite. En rentrant dans ses Etats, il fit croire au Peuple, que le feu Roi, son Pere, favorisant la justice de sa cause, l'avoit changé en Serpent, pour lui donner le pouvoir de s'évader par un petit trou. Le merveilleux est toujours reçu fort avidement. Tous ses Sujets, ranimés par l'espérance d'une protection surnaturelle, se rallierent sous ses Enseignes. Il gagna deux Batailles, avec un si prodigieux carnage, que long-tems après, on voïoit encore les ossemens des Morts, dans

DECOUVERTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1531.

un tas qui causoit de l'admiration. Ensuite, Atahualipa porta le ravage dans la Province de Cañares, où il détruisit soixante mille Hommes. Il mit à feu & à sang la Ville de Tumibamba, & suivit sa route, en faisant main basse sur tout ce qui résistoit à ses armes, & grossissant son Armée de ceux qui le recevoient avec soumission.

Il alla jusqu'à Tumbez, qui ne fit aucune résistance; mais aïant voulu mettre Puna au nombre de ses Conquêtes, le Cacique & le Peuple de cette Ile défendirent si bien le passage, qu'il fut obligé d'abandonner cette entreprise, pour tourner ses armes contre Huascar, son Frere, qui venoit à grandes journées contre lui, avec une fort nombreuse Armée. Il prit sa route vers Cusco; & s'étant arrêté à Caxamalca, il envoïa trois ou quatre mille Hommes, à la Découverte, pour s'assurer de la marche de son Frere, & reconnoître ses forces. Ce détachement s'avança fort près du Camp Ennemi, & quitta le grand chemin, dans la seule vûe de n'être pas découvert. Malheureusement pour Huascar, ce Prince, s'étant écarté de son Armée, pour éviter l'embarras & le tumulte;

se trouvoit dans la route par où les Trouppes de son Frere avoient pris leur marche. Il n'avoit, autour de lui, que sept cens de ses principaux Officiers, qui formoient tout-à-la fois sa Cour & son escorte. La partie n'étant pas égale, il fut enlevé sans résistance. L'heureux Détachement espéroit de se retirer avec la même fortune; mais il fut enveloppé par l'Armée; & son unique ressource fut de menacer Huascar de lui couper la tête, s'il n'ordonnoit pas à ses gens de se retirer. Cette menace, & l'assurance qu'on lui donna que son Frere, ne voulant que la possession libre du Païs de Quito, le reconnoîtroit à ce prix pour son Souverain, eurent la force de l'ébranler. Il donna ordre à son Armée de ne rien entreprendre, & de se retirer à Cusco. Elle obéit; & ce Prince infortuné demeura au pouvoir de ses Ennemis.

DECOUVERTE DU PEROU.
PIZARRE.
II. VOÏAGE.
1531.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque les deux Freres eurent recours à Pizarre. Les Peruviens avoient d'ailleurs quelques préjugés favorables à son Entreprise. Dans l'idée que la Maison Roïale de Cusco étoit descendue d'un Fils du Soleil, ils donnerent la même qualité aux Espagnols; & la raison, qu'ils en apportoient eux-mê-

Préjugé des Péruviens, qui favorise beaucoup les Espagnols.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

mes, a quelque chose de fort étrange. Dans les anciens tems, disoient-ils, l'aîné des Fils d'un Inca, nommé *Yahuarhuacar*, avoit vû un Fantôme, d'une physionomie fort différente de celle des Habitans du Païs. Ils n'ont point de barbe, & leurs habits ne passent pas le genou : au contraire, ce Fantôme, qui prit le nom de Viracocha, portoit une barbe fort longue; & sa robbe lui descendoit jusqu'aux piés; il menoit d'ailleurs, en lesse, un Animal inconnu au jeune Prince. Cette Fable étoit si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avoient de grandes barbes, les jambes couvertes, & des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'Inca Viracocha, Fils du Soleil. Suivant Zarate, Huascar n'étoit pas encore Prisonnier, lorsqu'aïant entendu parler des Espagnols, il envoïa demander leur secours (1). Cette supposition s'accorde assez avec une prédiction que les Peruviens attribuoient à Huayna Capac, qu'après sa mort, il arriveroit dans ses Etats, des Hommes auxquels on n'avoit jamais rien vû de semblable, qui ôteroient l'Empire à son Fils, renverseroient le Gouvernement, &

Prédiction d'Huayna Capac.

(1) Zarate, *ubi sup.* L. II. p. 102.

détruiroient la Religion. On ajoutoit qu'il avoit conseillé à ses Enfans de rechercher & d'acquérir à toute sorte de prix l'amitié de ces Etrangers. Garcilasso fait entendre que ces impressions remplirent Atahualipa de fraïeur, & lui ôterent le courage de se défendre, dans la persuasion que les Guerriers inconnus étoient envoïés par le Soleil, pour le vanger de mille offenses qui l'avoient irrité contre la Nation. Mais le même Historien croit qu'Huascar étoit déja dans les chaînes, & que ce fut quelqu'un de ses Partisans qui envoïa vers Pizarre en son nom, pour lui procurer de la protection dans son infortune (2).

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Cette Députation étant arrivée au Port de Payta, le Gouverneur, qui reconnut aussi-tôt de quelle importance elle étoit pour ses desseins, se hâta de rappeller les Trouppes qu'il avoit laissées à Tumbez, & s'occupa, jusqu'à leur arrivée, à jetter, sur la Riviere de Payta, les fondemens d'une Ville, qu'il nomma Saint Michel. Il vouloit que les Vaisseaux qui lui viendroient de Panama, comme il lui en étoit déja venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre, à leur arrivée. Ensuite,

Fondation de la Ville de S. Michel, sur la Riviere de Payta.

(2) Garcilasso, L. I.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

aïant distribué entre ses gens l'or & l'argent, qui étoient le fruit de son Expédition, il ne laissa dans la nouvelle Ville, que ceux qu'il destinoit à l'habiter (3).

Pizarre part avec son Armée pour se rendre à Caxamala.

Les Députés d'Huascar lui avoient appris qu'Atahualipa étoit alors dans la Province de Caxamalca. Ses Trouppes ne furent pas plûtôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce Prince. Un désert de vingt lieues, qu'il eut à traverser dans des sables brulans, sans eau, & sans secours contre l'extrême ardeur du Soleil, fit beaucoup souffrir l'Armée. Mais à l'entrée d'une Province, nommée Motupe, il commença heureusement à troûver des Vallons peuplés, où les rafraîchissemens & les vivres étoient en abondance. De là, les Espagnols s'avancerent vers une Montagne, sur laquelle ils rencontrerent un Envoïé d'Atahualipa, qui présenta au Gouverneur des Brodequins très riches, & des Brasselets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenteroit

Il reçoit en chemin un Député d'Atahualipa.

(3) Le seul témoignage oculaire, qui se trouve dans le III Tome de Ramusio, sous le titre de *Relation d'un Capitaine Espagnol*, que Ramusio ne nomme point, est si rempli d'erreurs grossieres, qu'on ne peut en faire presqu'aucun usage. Huascar y est nommé Cusco, qui étoit le nom de sa Capitale.

devant l'Inca, auquel cette marque le feroit connoître. L'Envoïé étoit lui-même Inca, & se nommoit Titu Autachi. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols avec son Maître, en qualité d'Enfans de Viracocha & du Soleil. Les présens consistoient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'Oiseaux & d'autres Animaux du Païs, des Vases, des Coupes, des Plats, & des Bassins d'or, & d'argent; quantité de Turquoises & d'Emeraudes. L'abondance & l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols, que le Prince qui les envoïoit, devoit posseder d'immenses Trésors. Ils en conclurent, qu'il étoit allarmé du traitement qu'on avoit fait aux Habitans de Puna & de Tumbez, & cette conjecture étoit juste : mais ils ignoroient encore, observe Garcilasso, que ces Peuples, les regardant comme Fils du Soleil, & comme Exécuteurs de ses vangeances, y mêloient un motif de Religion; & que leur but étoit, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'Hommes, qu'ils pouvoient envelopper aisément, mais d'appaiser la colere du Soleil, qu'ils adoroient, & qu'ils croïoient irrité contr'eux.

DECOUVERTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Pizarre n'avoit pour Interprete, qu'un

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Embarras où le jette son Interpréte.

jeune Indien de Puna, qui ne favoit gueres, ni la Langue de Cusco, qui étoit celle de la Cour, ni celle des Espagnols. Quoique baptisé sous le nom de Philippe, d'où lui vint celui de *Philippillo*, il étoit fort mal instruit des Mysteres de la Religion. Enfin, ne sachant que le jargon de son Ile, où l'on doit même supposer, qu'il étoit né dans la lie du Peuple, il ne pût rendre exactement le discours de l'Inca. Aussi les Espagnols ne demeurerent-ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibérerent sur le jugement qu'ils devoient porter de cette démarche. Les uns jugerent que plus les présens étoient riches, plus ils devoient inspirer de défiance, & que c'étoit peut-être une amorçe pour les faire donner dans quelque piége. D'autres penserent plus noblement, qu'il ne falloit pas juger si mal des intentions d'un grand Prince; que sans négliger de justes précautions, on devoit emploïer toutes les voies pacifiques avant que d'en venir à la guerre, & que l'obscurité qu'on trouvoit dans les termes de l'Inca, n'étoit peut-être que dans l'explication de l'Interprete. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on espéroit toujours de trouver le

Prince. Dans tous les lieux du passage, l'accueil des Indiens fut magnifique. Ils apportoient diverses sortes de viandes & de liqueurs ; & l'on remarquoit de toutes parts, qu'ils n'avoient rien épargné pour les préparatifs. Dans la simplicité de leurs intentions, aïant remarqué que les chevaux mâchoient leur frein, ils s'imaginerent que ces Animaux extraordinaires se nourrissoient de métaux ; ils alloient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance, & les leur présentoient de la meilleure amitié du monde. Les Espagnols, qui ne perdoient rien à ce jeu, les invitoient à ne s'en pas lasser (5).

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Simplicité des Péruviens.

Pour répondre à la Députation du Prince, le Gouverneur lui envoïa Fernand, un de ses Freres, & Soto. Ils ne le trouverent point dans la Ville de Caxamalca. L'espérance d'affermir sa domination le retenoit successivement en d'autres lieux, occupé à faire égorger tout ce qui tomboit, entre ses mains, de la Famille Roïale & des Partisans de son Frere. On ne sauroit désavouer que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *Curaca*, ou Seigneur particulier

Fernand Pizarre & Soto, sont envoïés à Atahualipa.

(5) Garcilasso, *ubi sup.* Ces détails ne se trouvent point dans Zarate.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

de la Ville, avoit ordre de recevoir les Fils du Soleil, avec toute la distinction qu'on devoit à ce titre. Il envoïa audevant d'eux quelques Officiers; & suivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un Palais, où le Prince étoit revenu, sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la Plaine, ils virent des gens de guerre, envoïés pour leur faire honneur. Soto, qui ne pouvoit deviner quel étoit leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'Officier qui les commandoit. Les Indiens s'écarterent, autant parcequ'ils avoient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devoient ressentir à la premiere vûe d'un cheval en course (5). L'Officier Péruvien leur fit un salut, qui étoit une espece d'adoration, & les accompagna jusqu'au Palais, avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Audience qu'ils reçoivent de ce Prince.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offroient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un siége d'or. Il se leva pour les embrasser, & leur dit : *Capac Viracocha, soïez les bien venus dans mes*

(5) Zarate dit qu'Atahualipa fit tuer sur le champ ceux qui avoient marqué de la fraïeur. Mais son Récit étant d'ailleurs assez obscur, on ne s'attache ici qu'à Garcilasso.

Etats. On leur présenta des siéges d'or; & l'Inca se tournant vers quelques Seigneurs Indiens qui étoient près de lui. « Vous voïez, leur dit-il, la figure & » l'habit de notre Dieu Viracocha, tels » que notre Prédécesseur l'Inca Yahuar- » huacar a voulu qu'ils fussent repré- » sentés dans une Statue de pierre. Deux Princesses, d'une extrême beauté, présenterent des liqueurs ; & ces rafraîchissemens furent suivis d'un Festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment (6). Il parla des deux Puissances, le Pape & l'Empereur, qui concouroient à tirer les Indiens de l'esclavage du Démon. Pouvoit-il se flatter, remarque l'Historien, de faire entendre, par un discours de quelques

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Discours de Fernand, & Réponse du Prince.

(5) Suivant Zarate, Soto fut d abord envoïé seul, & le Prince ne voulut pas lui parler directement. Ensuite le Frere de Pizarre parut avec quelques Cavaliers, & dit seulement au Prince, » que le Gouver- » neur, son Frere, étoit » venu de la part de Sa » Majesté le Roi d'Espa- » gne, pour lui faire en- » tendre la volonté de » leur Maître ; qu'ainsi, il » souhaitoit de le voir, » & qu'il vouloit être de » ses Amis « : surquoi, continue Zarate, le Prince répondit : » qu'il recevoit » avec plaisir l'offre de son » amitié, pourvû qu'il » rendît aux Indiens, ses » Sujets, tout l'or & l'ar- » gent qu'il leur avoit » pris, & qu'il sortît aussi- » tôt de son Païs ; & que » pour régler toutes cho- » ses, il iroit voir le len- » demain le Gouverneur » au Palais de Caxamal- » ca «. Il n'est pas question, dans Zarate, du Pape & de la Religion, ni de Princesses, de Liqueurs & de Festin.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

lignes, des matieres si nouvelles à cette Nation ? Philippillo, qui n'y entendoit pas beaucoup plus que l'Inca même, lui en fit une interprétation, à laquelle ce Prince ne comprenoit presque rien. Il y répondit néanmoins par un discours fort sensé, mais conforme au préjugé dont il étoit rempli. Rien de plus tendre que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses Sujets. Ses Officiers en furent touchés, & ne pûrent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur Chef. Ils se retirerent, plus charmés des richesses qu'ils avoient vûes, que sensibles à l'opinion qu'on avoit d'eux.

Le Gouverneur, apprenant que le Prince devoit venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute sa Cavalerie étoit composée, en trois Compagnies, de vingt chacune. Il leur donna pour Commandans, Fernand Pizarre (8), Soto & Belalcazar, qui se rangerent derriere un vieux mur, pour n'être pas vûs d'abord des Indiens, & leur causer plus de surprise, en se montrant tout-d'un-coup. Il se mit lui-

(8) Zarate dit qu'il donna le Commandement à ses trois Freres, Fernand, Jean & Gonzales, accompagnés de Soto & de Benalcazar.

même à la tête de son Infanterie, consistant en cent Hommes, dont il fit un Bataillon ; & dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un Prince violent & sanguinaire, qui venoit avec des Trouppes nombreuses. La marche d'Atahualipa fut si lente, qu'il emploïa quatre heures à faire une lieue. Il avoit autour de lui les principaux Seigneurs de sa Cour. Ses gens de guerre étoient rangés en quatre Corps, de huit mille Hommes, dont le premier composoit l'avant garde, & les deux autres marchoient à ses côtés. Le quatrieme, qui faisoit l'arriere-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Atahualipa va au devant des Espagnols.

Sa marche.

Atahualipa, s'étant avancé avec les trois premiers, & voïant les Espagnols en Bataille, dit à ses Officiers : « ces » gens sont les Messagers des Dieux ; » gardons-nous bien de les offenser : il » faut au contraire, que nos civilités les » appaisent. En même-tems, Vincent de Valverde (9) marcha vers lui, une Croix de bois dans une main, & son Breviaire dans l'autre. Ses cheveux, coupés en couronne, étonnerent l'Inca, qui pour ne pas manquer à ce qui

Discours de Vincent de Valverde.

(9) Zarate lui donne toujours le titre d'Evêque. Garcilasso le nomme *Frere*, & Benzoni dit nettement que c'étoit un Jacobin, p. 562.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

lui étoit dû, voulut savoir, de quelques Indiens familiers avec les Espagnols, quelle étoit sa condition. Ils lui dirent que c'étoit un Messager de Pachacamac. Valverde aïant demandé & obtenu la permission, commença un assez long discours, divisé en deux parties. Son Exorde roula sur la nécessité de la Foi Catholique : il passa ensuite, à la Trinité, aux châtimens & aux récompenses d'une autre vie, à la Création, à la chûte d'Adam ; dans laquelle toute la race est comprise, à l'exception de J. C. Il parla de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la Rédemption des Hommes, de sa Résurrection, des Apôtres, enfin de la primauté de Saint Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le Pape, Successeur de Saint Pierre, informé de l'Idolâtrie des Indiens, & voulant les attirer à la connoissance du vrai Dieu, a chargé l'Empereur Charles, Monarque de toute la Terre, d'envoïer son Lieutenant, pour les soumettre, & les faire entrer, volontairement ou de force, dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il apporte l'exemple du Mexique & d'autres Païs. Enfin, il déclare à l'Inca, que s'il s'endurcit contre l'Evan-

Decouverte du Perou. Pizarre. II. Voïage. 1531.

gile, il périra comme Pharaon. Au fond, cette foule de Mysteres, présentés rapidement & sans préparation, ne devoit pas jetter beaucoup de lumiere dans son esprit ; & l'ignorance de l'Interprete n'y pouvoit mettre plus de clarté. Atahualipa, qui n'y avoit rien trouvé de clair que la menace de ravager son Païs, fit un profond soupir. Il comprit bien que l'Interprete savoit mal la Langue de Cusco, dont il s'étoit servi pour lui parler ; & dans la crainte qu'il n'alterât de même sa réponse, il la fit, ou du moins il l'expliqua dans une Langue plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso & d'autres la rapportent, marque assez que Philippillo avoit fait une étrange explication de nos Mysteres.

Réponse d'Atahualipa.

Cependant les Espagnols, ennuiés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du Général pour quitter leurs rangs ; & quelques-uns monterent sur une petite Tour, où ils avoient découvert une Idole, enrichie de plaques d'or & de pierres précieuses, qu'ils se mirent à piller. Leur audace irrita les Indiens, & la plûpart se disposoient à punir ce sacrilége ; mais l'Inca défendit que les Espagnols fussent maltraités. Valverde, allarmé

Les Espagnols attaquent les Indiens.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

du bruit, se leva brusquement du siége qu'on lui avoit donné pour parler; & dans ce mouvement, il laissa tomber la Croix & son Breviaire. Il se baissa, pour les relever; ensuite, courant vers les Espagnols, il leur cria de ne faire aucun mal aux Indiens. Sa course & ses cris furent malheureusement expliqués, & passerent au contraire pour une exhortation à la vangeance. L'action commença vivement, & fut poussée avec la même chaleur. Cependant, l'ordre d'Atahualipa n'en fut pas moins observé. Cent soixante Espagnols, enveloppés par une Armée d'Indiens, n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du Gouverneur, qu'un de ses propres Soldats blessa légerement à la main. Ils ne trouverent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contenterent d'entourer la Litiere du Prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais, le Gouverneur s'étant fait jour jusqu'à la Litiere, prit Atahualipa par la manche de sa Robbe, tomba & l'entraîna sur lui (10). Les Sujets de ce malheureux Prince, le voïant au pouvoir des Espagnols, ne

Pizarre porte la main sur Atahualipa, & le renverse.

(10) Ceux, qui lui ont reproché de l'avoir pris par les cheveux, ignoroient que les Incas avoient la tête rasée.

penserent

penserent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte pour les dérober à la fureur de leurs Ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cens, passés au fil de l'épée. Des Enfans, des Vieillards, des Femmes, que la curiosité avoit attirés au Spectacle, furent étouffés, au nombre de plus de quinze cens, par la foule des Fuïards. Près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille, qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu'à la fin du jour. Le Commandant de l'arriere-garde, nommé Ruminagui, entendant le bruit, & voïant un Espagnol précipiter, d'un lieu élevé, un Indien qu'on y avoit mis pour l'avertir lorsqu'il seroit tems d'avancer, conclut que son Maître étoit défait; & loin de marcher à son secours, il prit, avec le Corps qu'il commandoit, la route de Quito, qui étoit à plus de 250 lieues du champ de Bataille (11).

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Carnage des Indiens.

(11) Tel est le Récit de Garcillasso : mais comme on peut le soupçonner d'avoir favorisé sa Nation, la Justice oblige de joindre ici celui des Espagnols, en laissant au Lecteur le droit de prononcer, après la comparaison. » Atabaliba (c'est ainsi que Zarate le nomme) » emploïa une grande partie du jour à » mettre aussi ses Troupes » en ordre; il marqua les » endroits par lesquels » chaque Commandant de» voit attaquer les Enne» mis; & chargea un de

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

Les Relations sont partagées sur cet évènement.

Dans le partage des Relations, il n'est pas aisé de vérifier les circonstances d'un si grand évenement. On conçoit que les Espagnols, dont on a pris soin de joindre ici l'exposition dans une Note, eurent intérêt à déguiser la vérité, pour justifier leur barbarie, s'ils

» ses Officiers, nommé » Ruminagui, de se ren» dre avec cinq mille In» diens, par un détour se» cret, au lieu par où les » Chrétiens étoient entrés » sur la Montagne, d'oc» cuper tous les passages, » de tuer tous les Espa» gnols qui chercheroient » à se sauver de ce côté-là. » Ensuite, il fit marcher » son Armée si lentement, » qu'elle fut plus de qua» tre heures à faire une pe» tite lieue. Il étoit dans » sa Litiere, porté sur les » épaules de ses princi» paux Seigneurs; & de» vant lui marchoient » trois cens Indiens, tous » vêtus de la même li» vrée, qui ôtoient les » pierres & les embarras » du chemin, jusqu'aux » moindres pailles. Ensui» te marchoient les Caci» ques, & tous les autres » Seigneurs, aussi dans des » Litieres, comptant les » Chrétiens pour si peu de » chose, à cause de leur » petit nombre, qu'ils s'i» maginoient les prendre » tous sans combat. En » effet, un Gouverneur In» dien avoit envoïé dire à » Atabaliba, non seule» ment que les Espagnols » étoient en fort petit » nombre, mais qu'ils é» toient si paresseux & si » efféminés, que ne pou» vant marcher à pié, ils » se faisoient porter par de » grandes Brebis, qu'ils » nommoient des Che» vaux. Atabaliba entra » ainsi dans un grand en» clos, qui étoit devant » le *Tambos*, nom du » Palais de Caxamalca; & » les voïant en si petit » nombre, parceque la » Cavalerie étoit cachée, » il crut qu'ils n'oseroient » tenir ferme devant lui. » Il se leva sur sa Litiere, » & dit à haute voix: » Nous les tenons; ils » vont sans doute se ren» dre. Là-dessus l'Evêque, » Frere Dom Vincent de » Valverde s'avança, son » Breviaire à la main, & » s'adressant à Atabaliba, » lui tint un Discours fort » étudié «. (Zarate le rapporte en substance. Il ressemble assez à celui de

attaquerent sans raison un Prince, qui gardoit avec eux des ménagemens excessifs. Mais Garcilasso, né Péruvien, n'a pas été moins intéressé à laver sa

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Garcilasso.) » Après l'avoir entendu, Atabaliba » répondit : Que ce Païs » & tout ce qu'il contenoit avoit été conquis » par son Pere & par ses » Aïeux, qui l'avoient » laissé, par droit de Succession, à son Frere » Guascar Inca ; que lui, » qui parloit, aïant vaincu Guascar, & le tenant » Prisonnier, étoit donc » maintenant le légitime » Possesseur, & qu'il ne » savoit pas comment le » Pape l'avoit pû donner à » d'autres ; mais qu'après » tout, s'il l'avoit donné » à quelqu'un, lui, qui » s'y trouvoit intéressé, » se garderoit bien d'y » consentir ; qu'à l'égard » de J. C., qu'on lui disoit avoir créé le Ciel » & la Terre, il ne savoit » rien de cela, ni que personne eut rien créé, si ce » n'étoit le Soleil, qu'il » tenoit pour Dieu ; qu'il » ne connoissoit pas l'Empereur d'Espagne, ne » l'aïant jamais vû, & » qu'il ignoroit de même » tout ce qu'il venoit d'entendre. Enfin il demanda, à Valverde, où il » avoit appris ce qu'il disoit, & quelles étoient » ses preuves ? L'Evêque » répondit que cela étoit » écrit dans le livre qu'il » tenoit entre ses mains, » qui étoit la parole de » Dieu. Atabaliba voulut » le voir. Il l'ouvrit, il » tourna les feuillets ; & » se plaignant que ce Livre ne lui faisoit rien » entendre, il le jetta par » terre. Alors Valverde, » se tournant vers les Espagnols, leur cria, aux » armes, aux armes. Le » Gouverneur, jugeant de » son côté qu'il lui seroit » difficile de résister aux » Indiens s'ils l'attaquoient les premiers, » envoïa ordre à Fernand, » son Frere, d'exécuter ce » qu'ils avoient résolu. » En même tems, il fit » jouer l'Artillerie ; & » pendant que la Cavalerie fondoit sur les Indiens par trois endroits, » il les attaqua lui même » avec l'Infanterie, du » côté d'Atabaliba. Bientôt il pénétra jusqu'aux » Litieres, en faisant » main-basse sur les Porteurs : mais à peine en » tomboit il un, que d'autres se présentoient à » l'envi pour lui succeder. » Pizarre comprit qu'il

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

Nation, du reproche de s'être attiré la vangeance des Espagnols, par le dessein concerté de les faire périr; il convient même, en traitant de fable le récit différent du sien, qu'il fut envoïé à Charles-Quint par le Gouverneur & les Officiers de son Armée, seuls témoins qu'on pût admettre alors en Espagne : ainsi tout ce qu'il avance

» étoit perdu si le combat » tiroit en longueur, parcequ'il perdoit plus dans » la mort d'un Espagnol, » qu'il ne gagnoit dans le » massacre de plusieurs Indiens. Cette idée le fit » pousser avec furie jusqu'à la Litiere d'Atabaliba. Il prit ce Prince » par les cheveux, qu'il » portoit longs, & le tira » si rudement qu'il le fit » tomber «. (Zarate est le seul qui parle de cheveux. Tous les autres disent, par la robe.) » Les Espagnols frappant, à grands » coups de sabre, sur la » Litiere, qui étoit d'or, » il arriva que le Gouverneur fut blessé à la » main : mais il n'en retint pas moins sa proie, » malgré les efforts des » Indiens, qui se précipitoient en foule pour secourir leur Maître. Cependant lorsqu'ils le virent Prisonnier, ils tournerent le dos, avec tant » de fraïeur & de confusion, que sans penser à » se servir de leurs armes, » ils s'entre-poussoient & » se renversoient les uns » les autres. L'impétuosité » de ce mouvement fut si » violente, que ne pouvant sortir par les portes » du Parc, ils abattirent » une partie de la muraille; & sa chûte en écrasa » un grand nombre, tandis que la bréche servit » à sauver les autres. Mais » la Cavalerie, qui ne » cessa point de les poursuivre jusqu'à la nuit, » en fit un cruel carnage. » Ruminagui, entendant » le bruit de l'Artillerie, » & voïant précipiter du » haut d'un Rocher un Indien qu'on y avoit mis » en sentinelle, s'enfuit » avec tous ceux qu'il » commandoit, & n'osa » s'arrêter jusqu'à la Province de Quito, qui est » à plus de 250 lieues de » Caxamalca «. L. II. ch. 5. pp. 115. & préced.

pour le détruire, porte sur le témoignage de sa propre Nation, & particulierement sur ce préjugé en faveur des Fils du Soleil, qui n'auroit pas permis aux Péruviens, comme il l'observe avec beaucoup d'adresse, de violer tout-d'un-coup le respect qu'ils croïoient dû à ce titre. On ne s'apperçoit pas, néanmoins, que cette opinion ait eu beaucoup de part à la réponse d'Atahualipa : mais si quelque chose étoit capable de jetter du jour, sur des ténebres dont le tems n'a fait qu'augmenter l'épaisseur, ce seroit l'autorité de quelque Etranger contemporain, qu'on pût croire neutre entre les Espagnols & les Péruviens ; & j'en connois un, dont il est surprenant qu'on n'ait jamais fait usage.

C'est Jerôme Benzoni, Milanois, qui, voïageant au Pérou peu d'années après cet événement (12), avoit connu la plûpart des Acteurs, Espagnols & Péruviens. Son récit porte un air de vérité, qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton*, son vieux Traducteur. L'importance du fait demande un éclaircissement qui convient particulierement à cet Ouvrage. Observons

(12) Voïez la Préface du Tome XLV, de ce Recueil.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOIAGE. 1531.

qu'il ne s'étoit encore rien passé entre Atahualipa & les Espagnols, qui pût faire juger de la vérité de leurs intentions. » Cependant il venoit nouvelles » sur nouvelles au Roi Attabaliba, » comme les Chrétiens s'avançoient. » On lui donnoit à entendre qu'ils » étoient en petit nombre, las, & » qu'ils ne pouvoient cheminer, s'ils » n'étoient montés sur de grands Da» ces, (ils appellent ainsi les chevaux » en ce Païs-là.) Quand il ouit cela, » il se mit à rire de ces Barbus; & » cependant il r'envoïa d'autres Am» bassadeurs vers les Hespagnols, leur » dire que s'ils aimoient la vie, ils » se donnassent bien de garde de pas» ser plus avant. Pizarre leur répon» dit, qu'il n'y avoit remede, & qu'il » falloit qu'il vît la grandeur & ma» gnificence de Sa Majesté, avec hon» neur & révérence, toutefois, qu'à » si grand Seigneur appartenoit. Et » quant & quant, fait doubler le pas » à ses gens, & picque lui-même. » Comme il appprochoit de Cassia» malca, il envoie quelques Capitai» nes & Chevaux-Légers devant, pour » reconnoître un peu l'état & la con» tenance du Roi, lequel s'étoit retiré » à demie-lieue de là, pour la venue

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

» des Etrangers. Ces Capitaines Hespagnols, comme ils furent à la vue des gens du Roi, commencerent à manier leurs chevaux, les faire passader &. voltiger devant eux ; dont ces poures Indiens étoient aussi esbahis, que s'ils eussent vû quelques Monstres tout nouveaux. Mais le Roi n'en fit point d'autre semblant, ni ne changea sa contenance pour cela ; ains se courrouça seulement du peu de respect & révérence que ces Barbus avoient porté à Sa Majesté. Fernand Pizarre, qui étoit là, lui fit entendre, par Trucheman, qu'il étoit le Frere du Colonel de l'Armée des Hespagnols, lequel étoit venu là de Castille, par commandement du Pape & de l'Empereur, qui desiroient avoir son alliance. Et pourtant, qu'il plût à Sa Majesté s'en venir jusques en sa Ville de Cassiamalca, pour entendre là de gran's choses que ledit Colonel avoit charge de lui dire, & que puis après il s'en retourneroit en son Païs. Attabaliba répondit, en deux mots, qu'il feroit tout cela, moïennant que l'autre se retirât, & sortît de son Païs.

» Fernand Pizarre s'en retourna vers

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

» ses gens, avec si courte réponse; » bien esbahi, au reste, de la richesse » & magnificence superbe de la Cour » & du train de ce Roi Attabaliba; » & en fit aussi esmerveiller beaucoup » d'autres Hespagnols quand il le leur » conta. Quant à la réponse & volonté » du Roi, il leur dit en somme, » qu'il en étoit là résolu de ne souf- » frir point de gens barbus en son Païs. » Cette résolution entendue, les Ca- » pitaines emploïerent toute cette nuit- » là à préparer armes, mettre leurs » gens en ordre, & les encourager, » leur remontrant qu'il ne falloit point » douter que la victoire ne fût à eux; » que c'étoient poures Bestes à qui ils » avoient à combattre, & qu'au pre- » mier ronfler des chevaux ils les ver- » roient fuir comme un Troupeau de » Moutons. Quand tous les rangs fu- » rent dressés, & quelques Piéces d'Ar- » tillerie braquées droit contre les Por- » tes du Palais où devoit entrer Atta- » baliba, François Pizarre défendit à » ses gens que nul ne se bougeât, ni » ne tirât avant que le signal fût » donné.

» Le jour venu, voici arriver le » Roi Attabaliba, avec plus de vingt- » cinq mille Indiens, que l'on por-

» toit en triomphe ſur les épaules, ac- DECOUVERTE DU PEROU.
» coûtré de belles plumes de toutes cou-
» leurs, avec force pendans & joïaux PIZARRE.
» d'or, veſtu d'une Camiſolle ſans II. VOÏAGE.
» manches, les parties naturelles cou- 1531.
» vertes d'une bande de Cotton, avec
» un floquet rouge de fine laine, qui
» lui pendoit ſur la joue gauche, &
» lui ombrageoit les ſourcils, & une
» belle paire d'eſcarpins aux pieds,
» preſque faits à l'Apoſtolique. En tel
» eſquipage Attabaliba fit ſon Entrée
» triomphante dedans la Ville de Caſ-
» ſiamalca, ne plus ne moins qu'en
» pleine paix, juſqu'à ce qu'il arri-
» va au Palais, là où il devoit don-
» ner Audience à l'Ambaſſade de ces
» Barbus.

» Pendant toute cette magnificence,
» il y eut un Jacopin, nommé Frere
» Vincent de Van-Verde, lequel fen-
» dant la preſſe, fit tant qu'il s'appro-
» cha du Roi, avec une Croix & un
» Breviaire à la main : cuidant peut-
» être que ce Roi fût devenu, en
» un inſtant, quelque grand Théolo-
» gien. Et lui fit entendre, par un
» Trucheman, comme il étoit venu
» vers ſon Excellence par le Comman-
» dement de la Sacrée Majeſté de l'Em-
» pereur, ſon Souverain Seigneur,

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

» avec l'autorité du Pape de Rome, » Vicaire du Sauveur J. C. lequel lui » avoit donné ces Païs-là, jadis in- » connus, à la charge d'y envoïer » personnes dignes & de savoir, pour » y prêcher & publier son Saint Nom, » & en chasser leurs fausses & damna- » bles erreurs. Et quant & quant, en » disant cela, lui va montrer son Bre- » viaire, disant que c'étoit là la Loi » de Dieu, & que c'étoit ce Dieu-là » qui avoit créé toutes choses de rien: » & sur cela lui va faire un grand Ser- » mon, en commençant depuis Adam » & Eve, de la Création de l'Hom- » me & de sa chûte, & comme de- » puis, J. C. étoit descendu du Ciel, » & avoit pris chair au ventre d'une » Vierge; puis, qu'il étoit mort en » la Croix, & ressuscité des Morts » pour la Rédemption du Genre Hu- » main, & finalement monté au Ciel. » De-là il vint à parler de la Résur- » rection & de la Vie éternelle; & » comme J. C. avoit laissé son Eglise » en garde à Saint Pierre, son premier » Vicaire, & conséquemment à ses » Successeurs; sur quoi il n'oublia pas » à prouver l'autorité du Pape. Fina- » lement, lui faisant la puissance du » Roi d'Espagne la plus grande qu'il

» pouvoit, l'appellant grand Empereur
» & Monarque du Monde, il conclut
» qu'il se devoit faire son Ami & son
» Tributaire, se soumettant à la Re-
» ligion Chrétienne, & renonçant à
» ses faux Dieux. Et dit, que s'il ne
» le faisoit pas de bon gré, qu'on lui
» feroit bien faire par force.

» Le Roi, aïant entendu tout cela
» depuis un bout jusqu'à l'autre, fit
» réponse; que quant à lui, il seroit
» volontiers ami de ce Monarque du
» Monde, mais qu'il ne lui sembloit
» pas advis qu'un Roi libre, comme
» lui, deut païer tribut à celui qu'il
» ne vit jamais. Et au reste, que le
» Pape devoit bien être quelque grand
» Fat, de donner ainsi libéralement
» ce qui n'étoit pas à lui. Quant à ce
» fait de la Religion, il dit tout net,
» qu'il ne lairroit jamais la sienne; &
» que si les Chrétiens croïoient en un
» J. C. qui étoit mort en Croix; que
» lui croïoit au Soleil qui ne mouroit
» jamais. De-là il vint à demander au
» Moine, comment il savoit que le
» Dieu des Chrétiens eut fait le Mon-
» de de rien, & qu'il fut mort en
» Croix ? Le Moine lui répondit que
» ce Livre-là le disoit : & quant &
» quant, lui présente son Breviaire.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

» Attabaliba prend ce Livre, & le regarde de côté & d'autre : puis se prenant à rire ; ce Livre ne me dit rien de tout cela, dit-il, & en disant cela, vous jette le Breviaire par terre. Le Moine ramasse son Livre, & s'en va criant vers ses gens, tant qu'il put : Vangeance mes Amis ; vangeance, Chrétiens. Voïez-vous comme il a méprisé & jetté les Evangiles par terre ? Tuez-moi ces chiens mescréans, qui foulent ainsi aux pieds la Loi de Dieu.

» Adonc François Pizarre fit arborer les Enseignes, & hausser le signal du combat, comme il avoit proposé. Quant & quant, toute l'Artillerie joua, pour commencer par étonner les Indiens ; & comme ils étoient déja fort épouvantés de ce Tonnerre, voici arriver les chevaux, avec force sonnettes au col & aux jambes, & un bruit mêlé de Trompettes & de Tambours, qui les mirent du tout hors du sens. Et tout à l'heure même, les Hespagnols, mettant la main aux armes, donnent dedans, frappent dessus, & font une horrible Boucherie de ces poures Indiens, qui furent si étourdis tout en un coup de la foudre des canons,

» de la furie des chevaux, & des » grands coups de ces lames tranchan- » tes, qu'ils n'eurent onc le cœur ne » le ſens de ſe défendre; ains ne pen- » ſerent qu'à ſe ſauver : & s'enſuirent » en ſi grand déſordre, s'embarraſſans » & ſe renverſans les uns ſur les au- » tres, qu'ils donnerent beau loiſir » aux Heſpagnols de chamailler ſur eux » tout à leur aiſe. Ainſi la victoire ne » leur coûta gueres.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

» Quand les gens de cheval eurent » ainſi écarté les uns & renverſé les » autres à grands coups de Lances & » de Coutelas, voici François Pizarro » avec toute l'Infanterie, qui vint » après, & tire tout droit vers la part » où étoit le Roi; lequel avoit beau- » coup d'Indiens autour de ſoi, mais » ſi étonnés, qu'il n'y en avoit pas un » qui ſe mît en défenſe. Les Heſpa- » gnols n'avoient autre choſe à faire » qu'à tuer; & à meſure que ces In- » diens tomboient, le chemin ſe fai- » ſoit, juſqu'à ce qu'ils approcherent » tout auprès de la perſonne d'Atta- » baliba. Ce fut alors à qui le pren- » droit le premier; & mes Heſpagnols » de charger ſur ces poures Peruſſins » qui le portoient, pour le faire tom- » ber en bas. Si branloit déja fort la

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

» Portoire, là où il étoit élevé; quand » voici François Pizarre lui-même, » qui s'approche, & vous tire Attabaliba si rudement par le bout de sa » Camisole, qu'il l'amene quant & » quant. En cette façon se laissa prendre ce poure Roi Attabaliba, & se « rendit, sans qu'il y mourut ni fut » blessé aucun Hespagnol, excepté Pizarre; parceque, quand il voulut » prendre le Roi, il y eut un Soudard » qui le blessa en la main, pensant » frapper un Indien.

» Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce jour, avec la Cavalerie, » après les Fuyans; & partout où il » trouvoit des Indiens, il les tailloit » en piéces, sans en épargner un seul. » Quant au Moine, qui avoit commencé le jeu, il ne cessa, tant que » ce carnage dura, de faire du Capitaine, & d'animer les Soudards, » leur conseillant de ne jouer que de » l'estoc, & ne s'amuser à tirer des taillades & coups fendans, de peur qu'ils » ne rompissent leurs Epées. Les Hespagnols aïant gagné une si sanglante » victoire sur cette poure & miserable » Gent, à si bon marché, ne firent » autre chose, toute la nuit, que » danser, ivrogner, paillarder, &

» mener une Fête désespérée (13).

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Ceux, à qui le nouveau témoignage que je cite laisseroit encore de l'incertitude, pourront concilier Garcilasso avec Zarate, c'est-à-dire, justifier tout-à-la fois les Espagnols & les Péruviens, en rejettant tout le mal sur l'Interprete, qui n'entendant rien à la harangue de Valverde, non plus qu'à la réponse d'Atahualipa, n'en put rendre qu'un compte infidele aux deux Parties.

Les Espagnols pillent le Camp Péruvien.

Les Espagnols, après une victoire si complette, & qui leur avoit coûté si peu, allerent piller, le lendemain, le Camp d'Atahualipa, où ils trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, des Tentes fort riches, des étoffes, des habits & des meubles d'un prix inestimable. La seule Vaisselle d'or du Roi valoit soixante mille pistoles (14). Plus de cinq mille Femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualipa supplia le Gouverneur de le traiter généreusement, & proposa pour sa rançon, de remplir d'or une Salle où ils étoient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre; & l'on fit, autour de la Salle une marque à la même

Richesses qu'Atahualipa offre pour sa rançon.

(13) Benzoni, Liv. III, pp. 559 & suiv.
(14) Zarate, Tom. I, p. 116.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il seroit impossible aux Vainqueurs de tout emporter (15). Cette offre fut acceptée ; & bientôt on ne vit plus, dans les Campagnes, que des Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoient de toutes parts. Mais comme il falloit le rassembler des extrêmités de l'Empire, les Espagnols trouverent qu'on ne répondoit point à leur impatience, & commençerent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualipa, qui crut s'appercevoir du mécontentement, dit à Pizarre, que la Ville de Cusco étant à deux cens lieues, & les chemins fort difficiles, il n'étoit pas surprenant que ceux qu'il avoit chargés de ses ordres tardassent à revenir ; mais que s'il vouloit y envoïer lui-même deux de ses gens, ils verroient de leurs propres yeux, qu'il étoit en état de remplir sa promesse : & voïant balancer les Espagnols, sur le danger d'une si longue route, il leur dit, en riant : que craignez-vous ? Vous me tenez ici dans les fers, moi, mes Femmes, mes Enfans, mes Freres ; ne sommes-nous pas des

Deux Espagnols vont à Cusco.

(15) Le même, & tous les autres Historiens. Gomara, qui fait un long détail de toutes ces richesses, dit qu'il se trouva un Vaisseau d'or, qui pesoit seul 257 livres. L. V, p. 314.

Otages suffisans ? Soto & Pierre de Varco s'offrirent enfin pour cette course ; & l'Inca voulut qu'ils fissent le Voïage dans une de ses Litieres, afin qu'ils fussent plus respectés.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

A quelques journées de Caxamalca, ils rencontrerent un Corps de ses Troupes, qui conduisoient Prisonnier son Frere Huascar. Ce malheureux Prince, apprenant qui étoient ceux qu'il voïoit dans des Litieres, souhaita de leur parler ; & les deux Espagnols l'aïant assuré, que l'intention de l'Empereur leur Maître, & celle du Général Pizarre, étoit de faire observer la Justice à l'égard des Indiens, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son Frere, & les pria de retourner vers le Général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que si Pizarre vouloit se déclarer en sa faveur, il s'engageoit à remplir d'or la Salle de Caxamalca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avoit marquée, qui étoit à la hauteur d'un Homme, mais jusqu'à la voute ; ce qui étoit le triple de plus. » Atahualipa, dit-il, sera obligé, pour exécuter son engagement, de dépouiller le Temple de Cusco, en faisant enlever les pla-

Ils rencontrent Huascar.

(16) Offres de ce Prince.

(16) Zarate, *ubi sup.* p. 121.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

„ ques d'or & d'argent dont il est revê-
„ tu ; & moi , j'ai dans ma puissance
„ tous les Trésors & toutes les Pier-
„ reries de mon Pere (16) «. En effet, les aïant reçus par héritage, il les avoit cachés sous terre, dans un lieu qui n'étoit connu de personne ; & Zarate assure qu'il avoit fait tuer les Indiens qu'il avoit emploïés à cet office (17).

Atahualipa les apprend, & le fait tuer.

Les deux Capitaines avoient leurs ordres, auxquels ils n'oserent manquer pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, les gens de l'Usurpateur, croïant sa délivrance prochaine, & regardant les offres de son Frere comme un obstacle à son rétablissement, lui donnerent avis de cette explication. Il jugea, comme eux, qu'il lui étoit fort important que le Gouvernement n'en fût pas informé. Mais, avant que de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essaïer comment les Espagnols prendroient la mort de son Frere. Il feignit une extrême affliction ; & lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voïant dans les chaînes, & jugeant qu'Huascar profiteroit de l'occasion pour se délivrer des siennes, avoient ôté la vie à ce cher Frere, dont

Son adresse.

(15) Zarate, *ubi sup.* p. 121. (17) *Ibid.* p. 122.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

il n'avoit jamais souhaité la perte, & qu'il regrettoit amerement. Pizarre donna dans le piége, & ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Mais Atahualipa n'eut rien de si pressant que d'ordonner la mort de son Frere; & cet ordre fut exécuté si promptement, qu'il fut difficile de vérifier si ses fausses plaintes avoient précédé ce meurtre. On rapporte, qu'en mourant, Huascar dit avec beaucoup de fermeté : » Je n'ai pas » regné long-tems; mais le Traître, » qui dispose de ma vie, quoiqu'il ne » soit que mon Sujet, n'aura pas un » plus long regne «. Cette espece de prédiction, qui fut bien-tôt accomplie, fit rappeller aux Péruviens celle qu'on a rapportée de Huayna Capac, & les confirma dans l'opinion que ces malheureux Incas étoient vrais Fils du Soleil (18).

Fernand Pizarre est envoïé à la Découverte.

Pendant que Soto & Varco continuoient leur Voïage, le Gouverneur envoïa son Frere, avec une partie de la Cavalerie, pour découvrir les Provinces intérieures. Ce Détachement, aïant pris vers Pachacama, qui est à cent lieues de Caxamalca, rençontra, dans le Païs de Guamacucho, un Frere d'A-

Heureuse témérité de Fernand.

(18) *Ibid.* p. 126.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

tahualipa, nommé *Illescas Inca*, qui conduisoit, pour la rançon de son Frere, deux ou trois millions en or, avec une très grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile, Fernand Pizarre arriva dans la Ville de Pachacama, où il trouva un Temple rempli de richesses, dont il enleva une partie; & les Indiens porterent le reste pour la rançon. Culicuchima, l'un des deux Généraux d'Atahualipa, étoit dans le Païs avec une Armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir; & l'Indien l'aïant refusé par orgueil ou par crainte, il ne fit pas difficulté de l'aller trouver lui-même au milieu de son Armée, où il prit tant d'ascendant sur lui, qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses Troupes, mais à le suivre jusqu'à Caxamalca. On reproche cette hardiesse à Dom Fernand, comme une témérité dont il y avoit peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur, qu'aïant pris, à son retour, par des Montagnes couvertes de nége, dont les moindres difficultés étoient celles du chemin & d'un froid excessif, il marcha comme en triomphe dans des lieux où Culicuchima pouvoit lui faire trouver sa perte. Lorsque ce Général se vit à la porte du

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Palais qui servoit de prison à son Maître, il se déchaussa, pour se présenter à lui ; & se jettant à ses piés, il lui dit, les larmes aux yeux, que s'il avoit été près de sa personne, les Chrétiens ne l'auroient jamais pris. Atahualipa répondit, qu'il reconnoissoit dans sa disgrace un juste châtiment de la négligence qu'il avoit eue pour le culte du Soleil, mais que son malheur venoit principalement de la fuite de Ruminagui & de ses gens, qui l'avoient abandonné avec autant de lâcheté que de perfidie (19).

Entrevue de Culicuchima & d'Atahualipa.

Dans l'intervalle, Almagro, informé des premiers progrès de son Associé, étoit parti de Panama dans l'espoir de se mettre en possession du Païs qui étoit au-delà des bornes du Gouvernement de Pizarre ; car, malgré le soin que le Gouverneur avoit eu de cacher ses Patentes, on savoit qu'elles ne lui accordoient que deux cens cinquante lieues de long, du Nord au Sud, à compter de la ligne Equinoxiale. Mais, en arrivant à Puerto Viejo, où le bruit de la défaite d'Atahualipa, & de l'engagement qu'il avoit pris pour sa rançon, s'étoit déja répandu, Almagro, comptant que la moitié des Trésors lui ap-

Bornes du Gouvernement de Pizarre.

(19) *Ibid.* p. 128.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

Arrivée d'Almagro, & source de sa haine pour Pizarre.

partenoit, & qu'elle ne lui seroit pas contestée, changea de dessein (20), & se rendit à Caxamalca. Il y trouva une grande partie de la rançon d'Atahualipa, qu'on y avoit déja rassemblée. Quelle fut son admiration à la vûe de ces prodigieux monceaux d'or & d'argent ! Mais sa surprise fut encore plus grande, lorsque les Soldats de Pizarre lui déclarerent que de nouveaux venus ne devoient pas espérer d'entrer en partage avec les Vainqueurs. Cette contestation produisit bien-tôt de tristes suites ; cependant Pizarre, qui se voïoit le plus fort par le nombre & la faveur des Troupes, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro, & prit occasion de son arrivée, pour envoïer Fernand son Frere en Espagne. Il étoit question de rendre compte à la Cour des progrès de la Conquête, & de faire à l'Empereur une riche part du butin. Cette résolution ne fut affligeante que pour Atahualipa, qui se voïoit enlever, dans Fernand Pizarre, le seul Espagnol auquel il eut accordé sa confiance. D'ailleurs, une Comete, qui pa-

(20) Son Sécretaire avoit donné avis à Pizarre de sa marche & de ses desseins, par une Lettre qui n'étoit pas signée : mais la trahison n'aïant pas laissé de se découvrir, Almagro fit pendre le Traître en partant de Puerto viejo. Zarate, p. 129.

toiſſoit depuis quelque tems, l'avoit jetté dans une mortelle conſternation. Lorſqu'il vit Dom Fernand prêt à partir, il lui dit : » Vous me quittez, Capitaine ! Je ſuis perdu. Je ne doute » point qu'en votre abſence, ce gros » ventre & ce Borgne ne me faſſent » tuer «. Le Borgne étoit Dom Diegue d'Almagro, qui avoit perdu un œil dans une action contre les Indiens ; & le gros ventre, Alfonſe de Requelme, Tréſorier de l'Empereur (21).

DECOUVERTES DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1531.

Craintes mortelles d'Atahualipa.

Le Gouverneur embarqua pour l'Eſpagne cent mille Peſos d'or (22), & cent mille autres en argent, à déduire ſur la rançon d'Atahualipa. On choiſit pour cela les piéces les plus maſſives, & qui avoient le plus d'apparence : c'étoient des Cuvettes, des Réchauds, des Caiſſes de Tambours, des Vaſes, des figures d'Hommes & de Femmes. Chaque Cavalier eut, pour ſa part, douze mille Peſos en or, ſans compter l'argent ; c'eſt-à-dire, deux cens quarante marcs d'or, & l'Infanterie, à propor-

Richeſſes que Pizarre envoie à l'Empereur Charles-Quint.

(21) *Ibid.* p. 133.

(22) On fit l'épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation, & ſeulement avec l'inſtrument que les Eſpagnols nomment Puntas, composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec leſquelles on éprouve ces métaux, mais ſans exactitude. Ainſi l'or étoit eſtimé deux ou trois carats au deſſous de ſon véritable titre, comme on le reconnut dans la ſuite. *Ibid.* p. 131.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1531.

tion : & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquieme partie de la rançon. Soixante Hommes demanderent la liberté de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses ; & Pizarre, prévoïant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manqueroit point de lui attirer un grand nombre de Soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder (23).

(23) Gomara fait, ici, une peinture qui mérite d'être rapportée. » François Pizarre fit peser l'or » & l'argent après les avoir » fait fondre. En argent, » on trouva 252000 livres » pesant; en or, 1326 5000; » richesse, qu'on n'a jamais vue rassemblée depuis. Il en appartenoit » le quint à l'Empereur ; à » chaque Hommes de » Cheval, 8000 pesos d'or » & 670 d'argent ; à chaque Soldat, 4550 pesos » d'or & 180 livres d'argent ; aux Capitaines, » 20000 pesos d'or & » 3000 livres d'argent. » François Pizarre en eut » plus que pas un ; & comme Capitaine Général, » il prit, sur toute la masse, la table d'or qu'Atahualpa avoit dans sa » Litiere, de 25000 pesos » d'or. Jamais Soldats ne » furent si riches en si peu » de tems, & avec moins » de danger, & jamais il » n'y en eut qui jouerent » si beau jeu. Plusieurs » perdirent leur part aux » cartes & aux dez ; & la » grande quantité de l'or » fit tout enchérir. Une » paire de Chausses de drap » valoit, entre eux, trente » pesos d'or ; une paire de » Bottines autant ; une » Cappe noire en valoit » cent ; un Flacon de vin, » vingt ; un Cheval, trois » quatre & cinq mille ducats ; prix qui se soutint, » ensuite, pendant plusieurs années. Pizarre, » sans y être obligé, fit » donner aux gens d'Almagro, cinq cens ducats » à quelques-uns, mille à » d'autres, pour leur ôter » tout prétexte de se mutiner. C'étoit une libéralité gratuite, parce» qu'Almagro & ses gens, » comme on l'avoit mandé, étoient venus dans » l'intention de conquérir

Avant

Avant le départ de Dom Fernand, Soto & Varco étoient revenus de la Capitale, l'imagination remplie de l'incroïable quantité d'or qu'ils y avoient vue dans les Temples & dans les Palais. Leur récit augmenta l'impatience de Pizarre & d'Almagro, pour se saisir de toutes ces richesses. Ce n'étoit néanmoins qu'une petite partie de celles des anciens Incas; car Huascar étoit mort, sans avoir révélé dans quel lieu il avoit caché les trésors de ses Peres (24); mais les Temples avoient été respectés, & chaque Palais avoit conservé ses meubles. Un ordre d'Atahualipa pouvoit faire mettre à couvert ces précieux restes. C'étoit la crainte d'Almagro; & dans son inquiétude, il vouloit que sans

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Raisons qui portent les Espagnols à se défaire d'Atahualipa.

» pour eux-mêmes, sans » vouloir mêler leurs for» tunes avec celles de Pi» zarre, mais, au contrai» re, pour lui faire tout le » mal qu'ils pourroient. » Almagro avoit fait pen» dre celui qui avoit don» né cette nouvelle. On » vit revenir en Espagne » plusieurs Soldats, riches » de 30 & 40 mille ducats. » En un mot, ils apporte» rent presque tout l'or » d'Atahualipa, & la Mai» son des Indes de Séville » s'en trouva remplie «. *Gomara*, L. V. chap. 1. Zarate assure que pour ne pas mécontenter tout-à-fait les Espagnols qui accompagnoient Almagro, gens considérables, dit-il, par leur nombre & leurs qualités, il leur fit donner, à chacun, mille pesos ou vingt marcs. *Ubi sup.* p. 132.

(24) Lorsque les Espagnols furent maîtres du Païs, ils firent chercher ces trésors, & les cherchent encore tous les jours avec grand soin; creusant en divers endroits qu'ils soupçonnent; mais jusqu'à présent ils n'ont rien pû trouver. Zarate, p. 122.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1532.

attendre plus long-tems ce qui manquoit encore à la rançon du Roi, on se défit de ce Prince, pour s'affranchir tout d'un coup des embarras qu'il pouvoit causer. Tous les Espagnols qui étoient venus avec lui tenoient le même langage, parcequ'ils jugeoient, suivant Zarate, qu'aussi long-tems que l'Inca vivroit, on ne cesseroit pas de prétendre que tout ce qui viendroit d'or & d'argent seroit pour sa rançon, & que par conséquent ils n'y auroient jamais aucune part (25). Pizarre s'interessoit si peu pour son Prisonnier, que dès le premier moment de sa victoire, s'il en faut croire Benzoni (26), il avoit pensé à s'en delivrer. Mais Garcilasso donne une cause fort singuliere à sa haine. Atahualipa étoit homme d'esprit. Entre les Arts qu'il voïoit exercer aux Espagnols, celui de lire & d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de la Nature. Pour s'en assurer, il pria un Soldat Espagnol de lui écrire, sur l'ongle du pouce, le nom de son Dieu. Le Soldat n'aïant pas fait difficulté de le satisfai-

Cause de la haine de Pizarre pour ce Prince.

(25) Le même, p. 137.

(26) J'ai oui dire, pour vrai, que dès l'heure même que Pizarre l'eut fait son Prisonnier, son intention fut toujours de se l'ôter de devant les yeux. Benzoni, L. III, ch. 4. p. 569.

te, il en vint un autre, auquel il montra son ongle, en lui demandant ce que signifioient les caracteres. Celui-ci le dit d'abord ; & trois ou quatre, qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin, le Gouverneur étant entré, Atahualipa le pria aussi de lui expliquer ce qui étoit sur son ongle ; Pizarre, qui ne savoit pas lire (27), eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'Inca comprit que ce don étoit un talent acquis & un fruit de l'éducation ; mais poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un Homme, à qui l'éducation avoit manqué, devoit être de basse extraction, & d'une naissance inférieure à celle des Soldats qu'il voïoit mieux instruits ; ce qui lui donna, pour le Gouverneur, un fond de mépris qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOIAGE. 1532.

D'un autre côté, Philipillo, pour qui la confiance de Pizarre étoit excessive (28), vint jetter d'autres allar-

On l'accuse de vouloir faire périr les Espagnols.

(27) On a vû quelle étoit sa naissance. Gomara explique d'où venoit son ignorance : » Son Pere, » dit-il, après l'avoir re» connu, l'envoïa gar» der ses Porcs ; & par ce » moïen, il n'apprit au» cunement à lire «. L. V, p. 357.

(28) Pizarre l'avoit mené en Espagne, & croïoit se l'être attaché par ses bienfaits. Il fut écartelé dans la suite, pour avoir conspiré contre ses Bien-

mes dans l'esprit des Espagnols. Il prétendit avoir découvert qu'Atahualipa prenoit des mesures secretes pour les faire massacrer tous, & qu'il avoit déja fait cacher, dans plusieurs endroits, un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendoient que l'occasion. Tous les Historiens conviennent que l'examen des preuves ne pouvant se faire que par cet Interprete, il étoit maître de tout expliquer suivant ses intentions: aussi n'est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs. » Quelques-uns, dit Zarate, ont crû qu'étant amoureux d'une des Femmes de l'Inca, & s'en étant fait aimer, il avoit voulu s'assurer un commerce paisible avec elle, par la mort de ce Prince. On assure même qu'Atahualipa, informé de cette intrigue, en avoit fait des plaintes ameres au Gouverneur, en lui représentant qu'il ne pouvoit souffrir, sans un mortel chagrin, de se voir outragé par un Indien si vil, & qui n'ignoroit pas d'ailleurs la Loi du Païs; qu'elle condamnoit au feu,

Philipillo, son Ennemi, aimoit une de ses Femmes.

faicteurs. Gomara dit qu'en mourant il confessa » que faussement il avoit » accusé le bon Roi Atahualipa, pour jouir plus » sûrement d'une de ses » Femmes &c. p. 358.

» non-seulement ceux qui se rendoient coupables d'un si grand crime, mais ceux mêmes qu'on pouvoit convaincre de l'intention de le commettre; que pour en témoigner plus d'horreur, on faisoit mourir le Pere, la Mere, les Enfans, & les Freres de l'Adultere; & que la rigueur s'étendoit jusqu'à sa Maison, ses Bestiaux & ses Arbres, qu'on détruisoit sans en laisser aucune trace (29). Mais, juste ou non, l'accusation de Philipillo fut écoutée. En vain le malheureux Prince s'efforça de se justifier. Sa mort étoit résolue. Cependant pour donner une couleur de Justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le Procès. Pizarre nomma des Commissaires, pour entendre l'Accusé, & lui donna un Avocat pour le défendre; Comédie barbare, puisque toutes ses réponses devoient passer par la bouche de son Accusateur. Elles ne laisserent point de lui faire des Partisans. Quelques gens de bien (30), qui n'en-

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Son Procès est instruit dans les formes.

Quelques Espagnols se déclarent en sa faveur.

(29) Zarate, *ubi sup.* p. 135.

(30) L'Histoire nous a conservé leurs noms; elle doit son témoignage à la vertu comme à la valeur: François & Diegue de Chaves; François de Fuentes; Pedro d'Ajala; Diego de Mora; François Moscoso; Fernand de Haro; Pedro de Mendoça; Jean de Herrada; Alfonse Davila; Blas d'Atiença; tous gens d'une naissance au-dessus du Commun.

DECOUVERTE DU PEROU, PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

troient point dans le Conseil inique de leurs Chefs, déclarerent qu'on ne devoit point attenter à la vie d'un Souverain, sur lequel on n'avoit pas d'autre droit que celui de la victoire; que s'il paroissoit coupable, on pouvoit l'envoïer à l'Empereur, & lui en abandonner le Jugement; que l'honneur de la Nation Espagnole y étoit engagé; qu'il étoit odieux de faire périr un Prisonnier, après avoir touché une grande partie de la rançon dont on étoit convenu pour sa vie & sa liberté; enfin, qu'une action si noire alloit ternir la gloire des armes d'Espagne, & ne manqueroit pas d'attirer la malédiction du Ciel. Pour conclusion, ils appelloient du Procès & de la Sentence, à la personne même de l'Empereur; & dans l'Acte d'opposition & d'appel, ils nommoient Jean d'Herrada pour Protecteur de l'Inca.

Ils ne se bornerent point à faire cette déclaration de vive voix; ils la donnerent par écrit, & la signifierent aux Juges, avec protestation contre les suites de la Sentence. On n'épargna rien pour les effraïer. Ceux qui avoient le pouvoir en main menaçerent de les traduire à la Cour, comme des Traîtres, qui s'opposoient à l'aggrandisse-

ment de leur Patrie ; & mêlant la persuasion aux menaces, ils s'efforçoient de leur faire entendre, que la mort d'un seul Homme assuroit leur vie & leur Conquête ; au lieu que pendant qu'il subsisteroit, l'une & l'autre seroit en danger. La dissension alla si loin, qu'elle auroit produit une rupture ouverte, si quelques Esprits modérés n'eussent entrepris d'arrêter les plus ardens. Ils représenterent, aux Partisans de l'Inca, que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation étant mêlé dans cette affaire, ils entreprenoient trop, à s'y opposer ; & qu'outre les suites fâcheuses de leur opposition, du côté de l'Espagne, ils hazardoient leur vie à pure perte, puisqu'étant en si petit nombre, ils ne sauveroient point celle de l'Inca. Ce raisonnement, qui étoit sans réplique, les fit cesser de résister au torrent ; & les Ennemis d'Atahualipa se hâterent (31) de le faire étrangler (32).

Mort d'Atahualipa.

(31) Il avoit été baptisé la veille, suivant Garcilasso ; & peu tems auparavant, suivant Zarate. Gomara dit : » Quand on le » mena pour être exécuté, » par le conseil de ceux » qui le consoloient, il » demanda le Baptême, » parcequ'autrement il auroit été brûlé vif «. *Ubi sup.* p. 320. au verso.

(32) Zarate n'explique point le genre du supplice : mais outre que Gomara le dit nettement, voici ce qu'on lit dans Benzoni, qui avoit recueilli toutes les circonstances de cette mort, huit ou neuf ans

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1532.

Son caractere.

Quelques barbaries que ce Prince, eut exercées pour supplanter son Frere on le représente sage, courageux, d'un

après l'exécution: »Quand» on vint annoncer, à » Atahualipa, qu'on de» voit le faire mourir, il » se mit à jetter des larmes » & pousser des soupirs les » plus étranges du monde, » se plaignant de la perfi» die & déloïauté de ces » méchans & malheureux » Barbus. Et quand Pizar» re lui déclara la Sentence » de mort, donnée contre » lui, alors, en le priant » le plus humblement » qu'il lui étoit possible, » & en la propre façon » dont ces Indiens usent » quand ils adorent le So» leil, lui va dire telles » paroles! Je m'esbahis » fort de toi, Seigneur » Capitaine, de ce qu'a» près m'avoir donné ta » foi, que si je païois la » rançon que je t'avois » promise, non-seule» ment tu me mettrois en » liberté, mais même te » retirerois hors de mon » Païs; quand je t'ai eu » païé ma rançon, au lieu » de me rendre la liberté, » tu m'as condamné à la » mort. Au reste, si c'est » Philipillo, qui t'a rap» porté que je vais tra» maut de vous faire mas» sacrer tous, je dis qu'il » a méchamment menti; » car je ne pensai onc à » telle chose. Pourtant je » te prie de me laisser la » vie, attendu que je n'ai » jamais pensé, ni com» mis contre toi, chose » qui mérite la mort. Et » si tu ne peux te fier à » moi, je te supplie de » m'envoïer en Espagne » à l'Empereur; & lui » porterai, quant & moi, » force présens d'or & » d'argent. Au contrai» re, si tu me fais mou» rir, il faut que tu sa» ches que mes Sujets au» ront un autre Roi, & » tueront tous vos autres » Barbus: là où, si tu me » laisse vivre, je tiendrai » le Païs en paix, & n'y » aura pas un qui ose re» muer.

» Et à tant se tût Ata» hualipa, finissant par » une grande abondance » de larmes. Et Pizarre » lui fit réponse, qu'il » n'étoit plus tems, & que » la Sentence étoit donnée » & ne se pouvoit révo» quer. Là-dessus Fran» çois Pizarre commanda » à certains Mores, dont » il se servoit en telles œu» vres, de l'emmener » pour être exécuté. Eux » lui mirent la corde au » col, & la serrant avec » un bâton, l'étrangle» rent. Les Espagnols ap-

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

caractere noble & ouvert (33), digne du Trône s'il s'y étoit élevé par d'autres voies. La mort d'Huascar, & celle d'un grand nombre d'Incas qu'il avoit fait égorger, méritoient la vangeance du Ciel; mais appartenoit-il aux Espagnols de s'en rendre les Ministres? Une aveugle superstition les lui avoit fait recevoir au milieu de ses Etats; & quoiqu'il y ait de l'obscurité dans sa conduite, ou plûtôt dans le récit des Historiens, il paroît évidemment qu'à Caxamalca même, s'il avoit pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'étoit pas de commencer la querelle, ni d'emploïer

» pellent cela *Garrotto*.
» Voilà quelle fut la fin » de ce Roi Atahualipa. » Ce fut un Homme de » moïenne stature, dis» cret, de grand cœur, » & qui aimoit à com» mander.... Il avoit plu» sieurs Femmes, dont la » principale, & celle qu'il » tenoit pour la plus légi» time, étoit sa propre » Sœur, nommée *Pagha*, » & en la ssa quelques En» fans. Au demeurant, de » toutes les choses par de» ça que les Espagnols lui » montrerent, il n'y en » eut pas une où il prit si » grand plaisir qu'au ver» re: & disoit-il à Pizarre, « qu'il s'esbahissoit fort » qu'aïant si belle chose en » Castille, ils prenoient » tant de peine à passer la » Mer, & venir en Païs » étranger chercher des » Métaux si rudes & si » crasseux que l'or & l'ar« gent «. Liv. III, p. 570 & suiv.

(33) C'est particulierement Gomara & Benzoni, qui en font cet éloge. Le premier ajoute qu'il avoit plusieurs Femmes, & qu'il laissa quelques Enfans; & qu'entre ses affectations de grandeurs, il ne crachoit point à terre: c'étoit une de ses Femmes favorites, qui présentoit la main pour recevoir sa salive. *Ubi suprà*, p. 321.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

la force ou la ruse, contre des Etrangers qu'il ne redoutoit pas. Défendre à ses gens de les attaquer, écouter paisiblement leur Orateur, &, soit fraïeur ou Religion, ne pas rétracter ses ordres en leur voïant commencer les hostilités; ensuite paroître ferme dant sa disgrace, convenir du prix de sa liberté, en presser le paiement, & contenir ses Sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouilloit ses Palais & ses Temples (34), ce n'étoit pas marquer de la haine aux Espagnols, ni leur faire soupçonner de pernicieux desseins: aussi les Historiens les plus dévoués à l'Espagne, traitent-ils ses Juges de Tyrans cruels & perfides; & remarquent-ils, comme de concert, que tous ceux qui avoient eu part à cette injuste Sentence n'échapperent point à la punition du Ciel (35).

La mort des deux Freres laissant les Indiens sans Chef, il ne se trouva personne, qui entreprit de vanger celle

(34) On ne rappelle ici que les faits sur lesquels toutes les Relations s'accordent.

(35) Il est permis, dit Gomara, de reprendre & accuser ceux qui le firent mourir, puisque le tems & leurs péchés les ont châtiés; car tous ceux qui consulterent sur sa mort eurent malheureuse fin. *Ubi sup.* Zarate n'excepte que Fernand Pizarre, qui étoit alors en chemin pour l'Espagne, & dont Atahualipa, dans ses plaintes, avoit toujours le nom à la bouche, p. 139.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

d'Atahualipa. La plûpart, remplis de l'idée du Fantôme de Viracocha, & persuadés par la conduite même des deux derniers Rois, que les Espagnols étoient Fils du Soleil, leur rendoient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques Généraux tenterent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'étoit retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des Enfans d'Atahualipa, & ne se promit pas moins que de s'emparer du Trône. Ce Prince, peu de tems avant sa mort, lui avoit envoïé Illescas, son Frere, pour lui recommander ses Fils & le charger de leur éducation. Ruminagui le fit arrêter ; ensuite apprenant la mort de son Maître, il fit étrangler ces jeunes Princes (36). Quelques Officiers Péruviens ne laisserent point de transporter à Quito le corps d'Atahualipa, pour l'ensevelir près de son Pere & de ses Ancêtres maternels, suivant l'ordre qu'il en avoit laissé en mourant (37), &

Les Généraux Péruviens veulent se soustraire au joug des Espagnols.

(36) Zarate, p. 140.

(37) On suit Zarate. Gomara dit : » Deux mille » Soldats Indiens déterrerent le corps d'Atahualipa, & le porterent à » Quito. Ruminagui le reçut à Litibamba, honorablement, & avec la » même pompe & magnificence dont on usoit » aux funérailles des Princes. Ensuite il fit un Festin à ces Soldats, & les » voïant assoupis d'ivresse, il les fit égorger tous,

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Cruauté de Ruminagui.

Ruminagui affecta de le recevoir avec de grands témoignages de respect. Il lui fit de magnifiques funérailles, & le déposa lui même dans le Tombeau de ses Peres. Mais il termina cette solemnité par un grand Festin, où tous les Capitaines furent égorgés dans l'ivresse. Illescas périt aussi, avec cette cruelle différence, qu'il fut écorché vif; & que Ruminagui fit faire de sa peau, un Tambour, dans lequel sa tête fut renfermée (38).

Quisquiz cause de l'embarras aux Espagnols.

Quisquiz, autre Général, assembla quelques Trouppes, & s'étoit déja fait un parti considérable, lorsque Pizarre, se hâtant de faire le partage de tout l'or & l'argent qu'on avoit rassemblé, marcha contre lui avec toutes ses forces. On craignoit de grands obstacles de la part d'un vieux guerrier, dont la prudence & le courage étoient célebres dans la Nation. Il n'attendit pas les Espagnols; mais, en se retirant dans la Vallée de Xauxa, qui est plus loin au Midi, il trouva l'occasion d'attaquer leur Avant-garde, & leur tua quelques Hommes. Soto, qui la commandoit, étoit perdu lui-même, s'il

» en disant qu'ils méritoient la mort, pour avoit laissé tous leur bon » Roi «. *Ubi sup.* p. 328.

(38) Gomara, *ibid.* Zarate, p. 140.

n'eut été secouru par Dom Diegue d'Almagro, qui s'avança heureusement avec quelque Cavalerie. Tout le reste de cette marche fut extrêmement difficile. Les Indiens profitoient des Montagnes & des passages; mais l'arriere-garde étant arrivée avec Pizarre, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. De deux Freres d'Atahualipa qui vivoient encore, Quisquiz, ne cherchant qu'un Fantôme sous le nom duquel il pût regner, avoit choisi l'Inca Paulu, pour lui mettre la Frange qui servoit de Diadême. Ce jeune Prince, élevé dans le respect pour l'Inca Mango son aîné, qu'il reconnoissoit pour légitime Successeur après la mort de ses deux autres Freres, parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenoit pas, & dont il comprit qu'on ne lui laisseroit que le titre. Il profita de la retraite de Quisquiz, pour venir audevant de Pizarre; il lui demanda la paix; & prévenant jusqu'à ses défiances, il lui apprit qu'il s'étoit rassemblé à Cusco un grand nombre d'Indiens, dont il croïoit pouvoir garantir la soumission, parcequ'ils y attendoient ses ordres. Le Gouverneur fit prendre aussi-tôt cette route à son Armée. Quelques jours de marche le

L'Inca Paulu refuse le Trône.

Pizarre se rend à Cusco. Butin qu'il y fait.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

firent arriver à la vûe de la Ville ; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée, qu'ils soupçonnerent les Indiens d'y avoir mis le feu. Un Détachement de Cavalerie, que le Gouverneur y envoïa pour arrêter des effets qu'il attribuoit à leur désespoir, fut repoussé avec une vigueur étonnante, & les hostilités durerent toute la nuit. Mais le jour suivant, Paulu aïant déclaré à la Ville, qu'il avoit fait son accommodement, les Espagnols y furent admis sans résistance. Le butin, en or & en argent, fut plus riche encore que celui qu'ils apportoient de Caxamalca. A peine avoient-ils eu le tems de le partager, lorsqu'ils apprirent que Quisquiz ravageoit la Province de *Condesujos*. C'étoit une nouvelle ruse. Soto fut détaché contre lui, avec cinquante Cavaliers : mais l'habile Indien, averti de cette marche, reprit aussi-tôt la route de Xauxa, dans l'espoir de surprendre une partie du Bagage Espagnol & du Trésor Roïal, qui s'y étoit arrêtée sous l'escorte de quelque Infanterie, commandée par Requelme. Heureusement, il trouva ce petit Corps si bien posté, qu'il ne put l'entamer : & Pizarre, aïant appris qu'il tournoit de ce côté-là, fit partir aussi-tôt ses deux

Ruse de Quisquiz.

Freres avec un renfort considérable. Ils joignirent Soto ; & Quisquiz se garda bien de les attendre. Après l'avoir suivi, plus de cent lieues, sur la route de Quito, ils perdirent l'espérance de le joindre ; & retournant vers Xauxa, ils ramenerent paisiblement Requelme à Cusco.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

La joie du triomphe n'avoit pas fait oublier au Gouverneur la Colonie de Saint Michel, où il avoit laissé fort peu de Cavalerie. Avant son départ de Caxamalca, il y avoit envoïé Belalcazar, avec dix Maîtres ; Détachement, qui, dans une Nation tremblante encore à l'approche d'un cheval, valoit une Armée. En arrivant, Belalcazar avoit reçu les plaintes des Cañares, Peuple soumis aux Espagnols, que cette raison exposoit aux insultes continuelles de Ruminagui. Un heureux hasard fit aborder dans le même tems, à Saint Michel, un grand nombre d'Avanturiers, partis de Nicaragua & de Panama, qui venoient chercher fortune. Il en prit deux cens Hommes, dont quatre-vingt étoient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vûe d'humilier Ruminagui, & d'enlever les trésors qu'Atahualipa devoit avoir laissés dans cette Ville. Le

Belalcazar marche contre Ruminagui.

Autres ruses des Péruviens.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOIAGE. 1532.

Général Indien emploïa toutes sortes de ruses (39) pour faire périr cette petite Armée. Mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé de vains obstacles, qui ne l'arrêterent pas plus que les escarmouches des Indiens.

Ruminagui fait tuer ses Femmes.

Il apprit, à la vûe des murs, que Ruminagui aïant fait assembler les Femmes d'Atahualipa & les siennes, qui étoient en fort grand nombre, leur avoit dit, « vous aurez bien-tôt le » plaisir de voir les Chrétiens, & vous » menerez une vie fort agréable avec » eux ». C'étoit la jalousie, qui lui faisoit tenter leurs dispositions. La plupart, prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher ; il leur fit couper la tête presqu'à toutes. Ensuite, prenant la résolution d'abandonner la Ville, il mit le feu à la partie du Palais qui contenoit les plus précieux meubles de Huayna Capac, & la fuite le mit encore une fois à couvert des Espagnols. Ainsi Belalcazar ne trouva point d'op-

(39) Ces ruses Péruviennes consistoient à faire de larges & profonds fossés, dans lesquels ils fichoient des pieux pointus, qu'ils couvroient de legers roseaux jusqu'au niveau de la terre ; & la surface étoit revêtue de gazon. Dans d'autres lieux, ils faisoient des trous en terre, fort près les uns des autres, à peu près de la grandeur d'un pié de cheval. Zaratte, pp. 147 & 148.

position dans la Ville. Le Gouverneur avoit envoïé, dans le même tems, Diegue d'Almagro vers la Mer, pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répandoit que Dom Pedre d'Alvarado, Gouverneur de Guatimala, au Mexique, s'étoit embarqué pour le Pérou, avec une grosse Armée. Dom Diegue, n'en apprenant rien à Saint Michel, & sachant que Belalcazar trouvoit des obstacles dans la route de Quito, entreprit de lui porter du secours. Il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques Bourgades, qui n'avoient point encore cessé de se défendre. Mais n'aïant pas trouvé, dans le Païs, toutes les richesses qu'on lui avoit fait espérer, il prit le parti de retourner à Cusco, & de laisser Belalcazar en possession de sa Conquête.

Comment Pierre Alvarado vient au Pérou.

Cependant le bruit, qui regardoit Alvarado, n'étoit pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir soumis le Mexique, avoit donné à ce brave Capitaine, pour prix de ses glorieux services, la Province de Guatimala, dont le Gouvernement lui avoit été confirmé par l'Empereur (40). Alva-

(40) Zarate, pag. 151. D'autres rapportent qu'il avoit eu le Gouvernement de l'Yucatan, dont il avoit

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOIAGE. 1532.

rado ne put ignorer long-tems ce qui se passoit au Pérou. Il fit demander, à la Cour d'Espagne, qu'il lui fût permis de s'emploïer à cette nouvelle Conquête ; & dans un tems, où ces faveurs s'accordoient comme au hasard, sa demande ne pouvoit être rejettée. Avec l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or & pour la gloire, il envoïa aussi-tôt Garcias Holquin, Gentilhomme de Caceres, dans l'Estramadure, pour reconnoître la Côte du Pérou, & lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizarres y avoient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers Vainqueurs à Caxamalca, il pouvoit remonter la Côte, & pénétrer à Cusco. On suppose qu'il croïoit cette Ville hors des bornes que la Cour avoit assignées au Gouvernement de François Pizarre, & qu'il ne vouloit donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui (41). Cependant, étant informé qu'on équipoit, à Nicaragua, deux grands Vaisseaux, avec un secours d'Hommes & d'argent pour les Pizarres, il eut l'adresse de s'en

Son Voiage.

fait l'échange avec Montejo, pour celui de Guatimala, que Montejo possédoit.

(41) Zaratte, pp. 151. & 152.

approcher & de s'en saisir pendant la nuit (42), avec cinq cens hommes, qui s'embarquerent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto Viejo : d'où marchant vers l'Orient, presque sous l'Equateur, il eut beaucoup à souffrir dans des Montagnes que les Espagnols ont nommées *Arcabucos* (43). La faim & la soif y auroient fait périr tous ses gens, s'ils n'eussent trouvé certaines cannes, de la grosseur de la jambe, creuses, & remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la rosée qui s'y amasse pendant la nuit. Contre la faim, ils n'eurent point d'autre ressource que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tomboient sur eux comme en pluie, leur causerent une autre espece d'incommodité pendant la plus grande partie du chemin. Ils apprirent dans la suite, qu'elles venoient d'un Volcan, voisin de Quito, dont l'action est si violente, qu'il pousse quelquefois cette abondance de cendres à plus de quatre-vingt lieues, avec un bruit qui se fait entendre encore plus loin. Souvent, ils étoient obligés de s'ouvrir le passage, en coupant les broussailles

Horribles difficultés de sa marche.

(42) Il y emploia même la force. *Ibid.*
(43) C'est-à-dire, Bocages épais & touffus.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

avec la hache & le sabre. Leur consolation, dans une marche si pénible, étoit de trouver un grand nombre d'Emeraudes : mais, ensuite, il fallut passer une chaîne d'autres Montagnes, où la nége, qui ne cessoit pas d'y tomber, rendoit le froid si perçant, qu'il y périt soixante hommes. Un Espagnol, qui avoit sa Femme & deux petites Filles, les voïant tomber de lassitude, & se trouvant hors d'état de les porter, ou de leur donner d'autres secours, aima mieux périr avec elles, que de se sauver, comme il le pouvoit en prenant la résolution de les abandonner. Ils gelerent ensemble. Enfin, l'on arriva dans la Province de Quito, où les Montagnes, quoique fort hautes & couvertes de nége, sont du moins entrecoupées par des Vallées fertiles ; mais, dans le même tems, une grande fonte de nége en fit tomber des torrens d'eau, qui entraînerent une grosse Bourgade, nommée Contiega, & qui se répandirent dans tout le Païs, avec une affreuse inondation. Alvarado ne dut qu'à son courage le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles (44).

Pendant qu'il luttoit ainsi contre la

(44) Zaratte, pp. 115 & préced.

fortune, Almagro, qui avoit laissé le commandement de Quito à Belalcazar, s'étoit arrêté dans le Liribamba, pour soumettre quelques riches Bourgades, & raser quelques Forts Indiens. Il fut obligé de traverser, avec beaucoup de peine, une grande Riviere, que l'Ennemi défendoit, après en avoir rompu les Ponts. Il l'avoit passée néanmoins, & les Indiens avoient reconnu ses Loix, lorsqu'il apprit d'eux qu'un Capitaine Espagnol, arrivé nouvellement, faisoit, à quinze lieues de là, le siége d'un Fort où Cupaï Youpangui s'étoit renfermé. C'étoit un Bâtard du Sang Roïal, élevé avec Atahualipa, qui l'avoit fait Capitaine de ses Gardes. Son premier nom avoit été *Cupac Youpangui*, qui signifie Youpangui le beau; mais les cruautés qu'il avoit exercées par l'ordre d'Atahualipa le faisoient nommer alors Cupaï Youpangui, c'est-à-dire Youpangui le Diable. Il échappa aux efforts d'Alvarado; & ne pouvant rien attendre de favorable, ni des Etrangers, auxquels il avoit fait tout le mal qu'il avoit pû, ni de sa Nation, contre laquelle il avoit exercé toute sorte de barbaries, il se sauva dans les Andes, avec Ruminagui, & d'autres Chefs aussi désesperés qu'eux.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Etonnement d'Almagro, en apprenant son arrivée.

Fuite de Cupaï Youpangui, Bâtard du Sang Roïal.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Almagro, n'aïant pu douter que les Espagnols dont on lui apprenoit l'arrivée, ne fussent Alvarado & ceux qu'il avoit inutilement cherchés à Saint Michel, ne vit pas de meilleur parti que de se tenir en garde contre les événemens. Il se hâta d'appeller Belalcazar, qui vint le joindre avec toutes ses forces; & s'avançant ensemble vers Alvarado, ils envoïerent sept de leurs Cavaliers, pour reconnoître les siennes. Comme il s'approchoit de son côté, sans se croire si près d'un Corps de sa Nation, ces sept Espagnols tomberent entre ses mains. Il les traita fort civilement; & s'étant informé quelles étoient les forces d'Almagro, il les renvoïa: nouveau sujet d'inquiétude pour ce dernier, qui ne put comprendre pourquoi l'autre ne lui faisoit rien dire, en lui renvoïant ses gens. L'avantage du nombre étant du côté de ce redoutable Concurrent, Almagro pensoit à reprendre le chemin de Cusco, avec vingt-cinq chevaux, en laissant à Belalcazar le soin de se tirer d'embarras; lorsqu'un contre-tems encore plus cruel vint le jetter dans d'autres allarmes. Philipillo, qui l'avoit accompagné, & qui craignoit toujours le châtiment de ses impostures, prit

Nouvelle trahison de Philipillo.

non-seulement la résolution de l'abandonner, mais celle de le livrer à ceux dont il lui voïoit redouter l'approche ; & s'étant assuré de la plûpart des Indiens qui le suivoient, il avoit concerté avec eux qu'au premier signe ils passeroient du côté d'Alvarado. Il se déroba effectivement, avec un des principaux Curacas. Dès le même jour, il arriva au Camp du nouveau Capitaine, & lui offrit ses services pour le rendre maître du Païs.

Rencontre d'Alvarado & d'Almagro.

Alvarado n'étoit pas venu au Pérou pour traverser les Associés, & ne se proposoit, au contraire, que de les assister de ses forces, s'ils avoient besoin de ce secours, & de pousser ensuite les Conquêtes vers le Midi. Sans mépriser les avis de l'Interprete, qui ne promettoit pas moins que de lui faire enlever Almagro & tous ses gens, il remit à s'en servir lorsqu'il auroit perdu l'espérance d'éviter une rupture avec eux. Cependant, l'inclination, qui lui faisoit souhaiter la paix, ne l'obligeant point à faire les premieres démarches, il s'avança vers la Vallée de Riobamba, où Dom Diegue & Belalcazar étoient encore. La même fierté ne leur permit point de commencer les propositions. On fut bientôt en pré-

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

fence ; & de part & d'autre, on se préparoit à la plus vigoureuse resistance. Mais, lorsqu'on étoit près d'en venir aux mains, le Licentié Caldera de Séville trouva le moïen de faire des ouvertures de paix. Une tréve de vingt-quatre heures facilita la négociation. Elle finit par deux Traités, l'un qui fut publié sur-le-champ, & l'autre qu'on tint secret. Le premier portoit, qu'Alvarado entreroit en partage du butin déja fait, comme de celui qu'on feroit à l'avenir ; qu'il remonteroit sur sa Flotte pour aller découvrir de nouvelles Provinces au Midi ; que François Pizarre & Diegue d'Almagro travailleroient à pacifier ce qu'ils avoient découvert & conquis ; & que les gens de guerre des deux Partis seroient libres d'aller, ou par Mer à la découverte, ou par terre à la Conquête des Provinces Septentrionales. Ces conditions n'étoient qu'un voile, pour mettre à couvert l'honneur des deux Chefs. Alvarado avoit, dans sa Troupe, des Avanturiers d'une haute naissance, qu'il n'osoit mécontenter ouvertement. Il prévit que se voïant proposer des Découvertes incertaines, la plûpart préfereroient de s'arrêter au Pérou ; & l'évenement vérifia ses conjectures. De son

Caldera empêche lesdeux Partis de se battre.

Leur Traité.

son côté, il s'en embarrassoit d'autant moins, que par le Traité secret, on lui promettoit de lui compter, pour ses Vaisseaux, ses chevaux & ses munitions de guerre, cent mille pesos d'or, à condition qu'il retourneroit dans son Gouvernement de Guatimala, & qu'il s'engageroit par serment à ne pas revenir au Pérou, du vivant des deux Associés. Une partie de ses gens le quitta, comme il l'avoit prévû, pour aller s'établir à Quito, où Belalcazar fut en même-tems renvoïé, pour y entretenir les Indiens dans la soumission (45).

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Alvarado vend sa Flote pour cent mille pesos d'or.

Alvarado & Dom Diegue prirent ensemble le chemin de Cusco. Mais ils ignoroient les nouveaux évenemens qui devoient interrompre leur marche. On se rappelle sans doute que Pizarre, se rendant à Cusco après la mort d'Atahualipa, avoit perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz. La plûpart n'avoient été que blessés & pris par les Indiens. On en comptoit dix-sept, dont les principaux étoient Sancho *de Cuellar*, François *de Chaves*, Pedro *Gonzales*, qui fut depuis un des Seigneurs de Truxillo, Alfonse

Evénemens qui surviennent.

Espagnols pris par Quisquiz.

(45) Zarate, L. II, chap. 11, & Gomara, L. V, chap. 19 & 20.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

d'*Alarcon*, Fernand de *Haro*, Alfonse de *Hojeda*, Christophe de *Horosco*, de Séville, & Jean *Dive*, Chevalier Portugais. Quisquiz, aïant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamalca, où se rendit aussi l'Inca *Titu-Autache*, un des Freres du feu Roi. Ce Prince, maître d'un si grand nombre d'Espagnols, entreprit de discerner & de punir ceux qui avoient contribué à la mort d'Atahualipa. Cuellar fut reconnu pour celui qui avoit signifié au Roi la Sentence de mort, en qualité de Greffier, & qui avoit assisté à l'exécution. Il fut étranglé au même Poteau, avec les mêmes formalités que les Indiens se souvenoient qu'il avoit exercées. Ils surent que Chaves, Haro, & quelques autres, avoient pris la défense d'Atahualipa : non-seulement ils leur accorderent la vie, mais ils prirent soin de faire guérir leurs blessures, les traiterent avec toutes sortes de caresses, & leur firent de riches présens. Ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamerent avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étoient la cessation des hostilités, & l'oubli des injures. Ils demandoient une solide & durable amitié entre les Indiens & les Espa-

La mort d'Atahualipa est vangée par les Indiens.

Capitulation qu'ils proposent.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

gnols : mais ils ſuppoſoient qu'on ne conteſteroit point le Bandeau Roïal à Mango Inca, qu'ils reconnoiſſoient pour l'Héritier légitime, & qu'ils ſeroient traités en Alliés par les Eſpagnols ; comme ils promettoient que l'Ordonnance du feu Roi, par laquelle il avoit défendu à ſes Sujets de nuire aux Chrétiens & à leur Religion, ſeroit fidelement obſervée. Enfin, ils faiſoient prier le Gouverneur de renvoïer au plûtôt cette Capitulation à la Cour Impériale, pour en obtenir la ratification.

Ils avoient dreſſé eux-mêmes ces conditions, & les firent entendre aux Eſpagnols par quelques Péruviens, qui les aïant accompagnés depuis quelque tems, commençoient à parler un peu leur Langue. Titu Autache, n'ignorant pas qu'une partie des premiers malheurs étoit venue de ce qu'on s'entendoit mal, ſe donna de grands ſoins, pour leur expliquer ce qu'ils devoient dire à leurs Maîtres.

Une priſon, où les Eſpagnols avoient cru périr, n'avoit pû manquer de leur inſpirer des ſentimens plus vifs de Religion. Chaves fut le premier qui, reconnoiſſant la bonté des Indiens, leur dit, après en avoir conferé avec ſes Com-

Bonté naturelle des Péruviens.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Demandes qu'on leur fait, & qu'ils accordent.

pagnons, que jusqu'alors ils avoient demandé ce qu'ils souhaitoient pour eux-mêmes, mais qu'à son tour il vouloit leur faire deux demandes. On l'assura qu'elles seroient favorablement écoutées. » Il prioit, leur dit-il, au » nom de sa Nation, les Incas, leurs » Capitaines & les autres Grands du » Païs, premierement, de recevoir » la Loi Chrétienne, & d'en permet- » tre la Prédication dans l'Empire; en » second lieu, de considérer que les » Espagnols, étant Etrangers, n'a- » voient, ni Villes, ni Terres, ni re- » venus dont ils pussent subsister; sur » quoi il demandoit qu'on leur don- » nât des vivres, comme aux autres » Habitans, & des Indiens de l'un » & de l'autre sexe, pour les servir, » non en qualité d'Esclaves, mais » comme des Domestiques ».

La réponse des Péruviens fut, » que » loin de rejetter la Religion Chré- » tienne, ils souhaitoient d'en être » instruits; qu'ils prioient le Gouver- » neur de leur envoïer des Prêtres, & » qu'ils en témoigneroient leur recon- » noissance; qu'ils savoient bien que » la Religion des Espagnols étoit meil- » leure que celle de leur Païs; que » leur Inca, Huayna Capac, les en

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

» avoit assurés avant sa mort, & leur » avoit recommandé d'obéir à des » Etrangers qui arriveroient bien-tôt » dans ses Etats ; que cet ordre d'un » Roi, dont ils honoroient beaucoup » la sagesse & la bonté, les obligeoit » de servir les Espagnols aux dépens » même de leur vie, comme Atahua- » lipa leur en avoit donné l'exemple ». On voit que Garcilasso, dont ce récit est tiré, ne s'écarte point de la supposition d'un puissant préjugé, qui continuoit de disposer les Péruviens en faveur des Espagnols. Ils firent insérer, dit-il, cet évenement dans leur Histoire, par des nœuds qui leur tenoient lieu de Regîtres & d'Annales, au défaut de l'Ecriture, dont ils n'avoient pas l'usage.

Un Inca leur recommande la Paix en mourant.

Titu Autache mourut, peu de tems après le départ des Prisonniers Espagnols. Avant que d'expirer, il fit appeller Quisquiz & les autres Capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix avec les *Viracochas.* « Souvenez- » vous, leur dit-il, que Huayna Ca- » pac, mon Pere, nous l'ordonna par » son Testament, & par un Oracle « dont l'accomplissement a commencé » sous nos yeux. Obéissez : c'est ma » derniere volonté. Je vous recom-

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

» mande l'exécution des ordres de l'Inca mon Pere. » En effet ce discours, & l'espoir d'une Paix dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quisquiz à s'abstenir de toute sorte d'hostilités. Telles étoient les dispositions des Indiens, lorsque Chaves & ses Compagnons arriverent à Cusco. On les avoit crus morts. Leur retour, & le bon traitement qu'ils avoient reçu, causerent une joie extrême aux Espagnols. Les gens de bien se réjouissoient particulierement du progrès que l'Evangile alloit faire à la faveur de cette paix. Mais l'arrivée d'Almagro & d'Alvarado y fut un obstacle.

Mango Inca vient recevoir la Frange rouge des mains de Pizarre.

Mango Inca, légitime Héritier des deux Rois, averti de la Négociation par Titu-Autache son Frere & par Quisquiz, eut assez bonne opinion des Viracochas, pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une paix qui leur étoit demandée à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cusco, & conférer personnellement avec l'*Apu*; c'est le titre que les Péruviens donnoient au Gouverneur. Ses Officiers lui conseilloient de ne traiter que les armes à la main. Ils craignoient pour lui le sort d'Atahualipa, qui s'étoit livré par une aveugle imprudence.

Mais il rejetta de si timides conseils. Rien de plus sage & de plus noble, que le discours qu'on lui prête dans cette occasion. Il se rendit à Cusco, sans autre distinction que la Frange jaune, qui étoit la marque de l'Héritier présomptif, pour recevoir la rouge des mains de l'Apu, qui la lui donna effectivement peu de tems après.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Quisquiz étoit alors, avec des Troupes assez nombreuses, dans la Province de Cañares, où il attendoit la ratification de la Paix; & malheureusement Alvarado & Dom Diegue, qui n'étoient point encore informés de la négociation des Prisonniers, marchoient dans le même tems vers Cusco. Un Officier, que Quisquiz envoïa au-devant d'eux, pour leur demander dans quels termes étoit l'accommodement, fut arrêté par leurs Coureurs, qui apprenant le voisinage & l'état des Trouppes Péruviennes, se hâterent d'en instruire Alvarado. Tout ce qui concernoit la Paix fut regardé apparemment comme une feinte, & l'on ne pensa qu'à les surprendre. Quisquiz s'efforça quelque tems d'éviter le combat, dans la crainte de nuire au Traité: mais, se voïant poussé sans ménagement, il fit face dans

Obstacle qui trouble la Paix.

Alvarado défait Quisquiz.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏGE. 1532.

trois actions consécutives, où les Indiens perdirent beaucoup. Du côté des Espagnols, il y eut quatorze Hommes de tués, & cinquante-trois blessés, entre lesquels on nomme un Commandeur de Saint Jean, & le Frere d'Alvarado : mais ils demeurerent maîtres du Champ de Bataille, & de plus de quinze mille Bestiaux, avec environ quatre mille Indiens des deux sexes, qui en avoient la garde (46). Quisquiz se retira vers Quito, où la fortune ne seconda pas mieux son courage. Un Capitaine de Belalcazar attaqua son avant-garde & la mit en piéces. Dans le désespoir de cette derniere disgrace, il demeura incertain de quel côté il devoit tourner pour rétablir ses forces. Ses Officiers lui conseilloient de demander la paix; mais le ressentiment d'avoir été trompé par une fausse confiance lui donnoit tant d'aversion pour les Espagnols, qu'il menaça de la mort ceux qui lui répéteroient cette proposition. Comme il manquoit de vivres, & qu'il y avoit peu d'espérance d'en trouver en suivant ses ordres, d'autres lui représenterent qu'il valoit mieux

(46) Garcilasso, qui rapporte seul l'avanture des Prisonniers, ne dit rien du sort de Quisquiz. On y supplée par le Récit de Zarate & de Gomara.

mourir avec honneur, en attaquant les Chrétiens, que d'aller s'exposer, comme il y paroissoit résolu, à mourir de faim dans une Contrée déserte. Sa réponse ne les aïant pas satisfaits, Guaypalan, un des principaux, lui perça la poitrine d'un coup de Lance, & tous les autres acheverent de le tuer à coups de haches & de massues. Ensuite, congédiant les Trouppes, chacun se choisit un asyle à son gré.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1532.

Mort de ce Général Péruvien.

Pizarre, informé de ces évenemens, & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, aima mieux aller au-devant d'eux que de les attendre. Ensuite, lorsqu'il eut appris leur convention, il jugea plus que jamais, qu'il n'étoit pas de son intérêt qu'Alvarado vît Cusco, ni qu'il s'éloignât de la Côte maritime. Ses prétentions pouvoient croître avec ses lumieres. Il étoit encore dans la Vallée de Pachacamac. Ce fut dans ce lieu que le Gouverneur se hâta de l'aller joindre, & de lui païer la somme stipulée par son Associé. Il lui fit tous les honneurs qui pouvoient satisfaire son ambition. Aux cent mille pesos d'or, il en joignit cent mille autres, avec un riche présent de Vaisselle d'or & d'argent, d'Emeraudes & de Turquoises. Il se crut obligé à cette pro-

1533.

Pizarre satisfait Alvarado, qui retourne au Mexique.

DECOUVERTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1533.

fusion, pour un Homme, qui venoit de ruiner le plus dangereux des Généraux Péruviens, dont la défaite entraînoit celle de la plûpart des autres Capitaines qui tenoient encore pour les Incas. Après ces arrangemens, Alvarado partit pour son Gouvernement de Guatimala, & le Gouverneur envoïa Dom Diegue à Cusco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Mango, qu'il y avoit laissé sous la garde de ses deux Freres, Jean & Gonzales, & de ménager les Indiens qui s'étoient soumis volontairement. Libre de tous ces soins, il alla fonder, au bord de la Mer, sur la Riviere de Rimac, où Lima, la fameuse Ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parcequ'il en fit jetter les fondemens, le 6 de Janvier, jour consacré à la Fête des Rois (47).

1534. Fondation de la Ville de Los Reyes, ou Lima.

François Pizarre obtient le titre de Marquis; Almalgro celui d'Adelantade, & un Gouvernement.

Fernand, son Frere, n'avoit pas perdu ses peines en Espagne. L'Empereur, content des affaires du Pérou, lui accorda des Lettres, par lesquelles François Pizarre étoit honoré de la Dignité

(47) On fuit le plus grand nombre des Historiens, qui mettent la Fondation de cette Ville en 1534 : mais elle ne fut bien peuplée, suivant Gomara, qu'en 1535, par les Habitans de Xauxa, qui s'y transplanterent. L. V, ch. 23. Voï. ci-dessous sa Description.

de Marquis. Le Païs, qu'il avoit découvert, & dont l'étendue étoit bornée à deux cens cinquante lieues de longueur, y étoit nommé la *Nouvelle Castille*. Les mêmes Lettres donnoient le nom de *Nouvelle Tolede* au Païs plus avancé vers le Midi, & conféroient ce Gouvernement à Dom Diegue d'Almagro, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Ces heureuses nouvelles, qui furent apportées avant le retour de Fernand, & par conséquent avant l'arrivée des Patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles sembloient les promettre. Le nouvel Adelantade se trouvant à Cusco, avec l'Inca & les deux Freres du Marquis, Jean & Gonzale Pizarre, prit aussi-tôt la qualité de Gouverneur, dans la supposition que Cusco étoit au-delà des deux cens cinquante lieues assignées pour le partage du Marquis, & que cette Ville appartenoit par conséquent à la nouvelle Tolede, dont la Cour lui donnoit le Gouvernement. Il ne manqua point de Flatteurs, qui échaufferent son ambition, & qui s'engagerent à le soutenir. Les deux Pizarres aïant aussi leurs Partisans, cette mésintelligence auroit causé beaucoup de désordres, si le Marquis ne s'étoit hâté

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1534.

Divisions qui naissent de là.

DECOUVERTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1534.

de les prévenir par son retour. Il étoit alors à Truxillo, autre Ville qu'il venoit de fonder. Les Indiens, charmés des espérances qu'il avoit données à leur Inca, le porterent avec zele sur leurs épaules, & lui firent faire en fort peu de tems deux cens lieues de chemin.

Nouvel accord des deux Chefs.

Almagro ne put résister à l'ascendant d'un Rival, que tant de grandes actions l'avoient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur Société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à Dom Diegue; & Dom Diegue marqua beaucoup de confusion d'avoir formé si légerement une Entreprise, pour laquelle il n'avoit réellement aucun titre (48). Ils convinrent que l'Adelantade iroit faire la Découverte du Chili, dont on vantoit beaucoup les richesses; & qu'ensuite, s'il n'étoit pas content de ce partage, le Marquis lui céderoit, en dédommagement une partie du Pérou (49). Les Espagnols, qui lui étoient

(48) Zarate, *ubi sup.* pag. 169.

(49) Cet accord se fit sur une Hostie consacrée, avec serment de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura de ne former jamais aucune prétention sur Cusco, & cent trente lieues au-delà, quand Sa Majesté

attachés, eurent la liberté de le suivre. Il n'étoit pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres Soldats, surtout à ceux qui avoient déja rendu quelque service. Ils faisoient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple Arquebusier aspiroit à la plus haute fortune. Pizarre, qui ne se voïoit point en état de les satisfaire, & qui craignoit leurs cabales séditieuses, cherchoit à les occuper, en leur offrant de nouvelles Conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisoit avec joie. Il envoïa un Détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du Roïaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean Porcello, alla soumettre le Païs de *Bracamores*, ou *Pacamores*. Un troisieme partit pour subjuguer une

Politique de Pizarre.

lui en donneroit le Gouvernement. On ajoute que sa promesse fut énoncée dans ces termes : » Seigneur, si je viole le serment que je fais ici, je » veux que tu me confondes & que tu me punisses, & dans mon corps » & dans mon ame «. . . . La même, p. 170. Gomara dit *qu'ils confirmerent, par serment, sur l'Hostie consacrée, leur société & amitié*; mais sans rapporter les termes. *Ubi sup.* p. 335. Cependant il ajoute plus bas ; » Que quand Almagro juroit, il disoit » que Dieu abîmât son » corps & son ame, s'il » manquoit à sa promesse «. D'autres lui font dire seulement, dans cette occasion ; » Que Dieu abîme le corps & l'ame de » celui qui fausseroit son serment «. On verra l'importance de cette Note, à sa mort.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1534.

Province qui fut nommée, par ironie, *Buena-ventura*. Alfonse d'Alvarado, Frere de Pedre, alla conquérir, avec trois cens Hommes, le Païs de Chachapoyas, & forma l'établissement de Saint Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

§ IV.

Découverte du Chili, par Dom Diegue d'Almagro.

DECOUVERTE DU CHILI.

ALMAGRO.

1535.

L'ADELANTADE partit, pour son Entreprise, au commencement de l'année 1535, avec cinq cens soixante-dix Hommes, Infanterie & Cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnerent une fortune & des Maisons déja fondées au Pérou. Mango Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son Frere, & le Grand Prêtre des Péruviens, nommé, suivant Garcilasso, *Villachumu*. Il y joignit quinze mille Indiens, pour se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette Armée traversa d'abord la Province des Charcas, où elle s'arrêta quelque tems. Il y a deux chemins, qui conduisent delà au Chili; l'un par la Plaine, qui est le plus long; l'autre

par les Montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les néges & le froid rendent impraticable dans toute autre Saison que l'Eté. En vain l'Inca & le Grand Prêtre conseillerent à l'Adelantade de prendre la plus belle de ces deux routes (50). Il préfera la plus courte, & son obstination lui coûta cher. Outre la faim & la soif, il eut à combattre des Indiens de fort grande taille, & d'une adresse extraordinaire à lancer leurs fleches. Mais rien ne lui causa tant de mal, que l'excès du froid, en traversant les Montagnes. Un de ses Capitaines, nommé *Ruydas*, & plusieurs autres Espagnols, en furent si réellement gelés, que, s'il en faut croire les Historiens, » cinq mois après, au » retour de l'armée, on retrouva leurs » corps dans le même état, c'est-à- » dire debout, appuïés contre les ro- » chers, & tenant encore dans leurs » mains la bride de leurs chevaux, » qui étoient gelés comme eux. Leur » chair étant aussi fraîche, que s'ils fus- » sent morts le même jour, on ne fit

DECOUVERTE DU CHILI.

ALMAGRO. 1535.

Peines qu'il souffrit dans ce Voïage.

Corps qui se conservent gelés.

(50) Ce conseil & les services de Paulu, qui furent constans, détruisent le Récit de Zarate, qui veut que Mango Inca eût déja formé le dessein de faire périr tous les Espagnols, & que le Grand Prêtre fût chargé avec Paulu de se défaire, dans le Voïage de Dom Diegue & de ses gens, pp. 176 & 177.

DECOUVERTE DU CHILI.

ALMAGRO. 1535.

» pas difficulté, dans le besoin de vivres où l'on étoit, de manger celle » des chevaux (51) «. A toutes ces disgraces se joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes Montagnes, après la mort des Indiens qui le portoient.

Les Provinces du Chili, qui avoient reconnu anciennement les Incas, reçurent avec joie l'Adelantade, en faveur de l'Inca & du Grand Prêtre. Il paroît qu'il s'avança jusqu'au trente-huitieme degré de Latitude Méridionale : mais sans être tenté d'y former aucun Etablissement. Peut-être fut-il effraïé par le naturel belliqueux de plusieurs Nations, qu'il avoit traversées, & surtout par les forces de deux Seigneurs, qui dans leurs guerres mutuelles, mettoient en Campagne chacun deux cens mille Combattans. L'un, nommé Leuchengorma, possedoit à deux lieues du Continent, une Ile consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y avoit un Temple servi par deux mille Prêtres. Ses Sujets apprirent, aux Espagnols, que cinquante lieues au-delà de ses Terres, on trouvoit entre deux grandes Rivieres une vaste Province, qui n'étoit habitée que

(51) Le même, pp. 176 & 177.

DECOUVERTE DU CHILI.

ALMAGRO. 1535.

par des Femmes (52), dont la Reine se nommoit *Guaboymilla*, c'est-à-dire, en Langue du Païs, Ciel d'or, parcequ'outre l'or que la nature y produisoit en abondance, elles faisoient des Etoffes d'une merveilleuse richesse. Mais quand les difficultés, qui croissoient de jour en jour, n'auroient pas rebuté l'Adelantade, une noire intrigue dont il n'avoit aucune défiance, & dont on nous apprend le dénouement sans en expliquer l'origine, suffisoit pour lui faire interrompre sa marche. Ce fut une conspiration contre sa vie. Garcilasso ne dit pas même, si c'étoit parmi les Espagnols ou parmi les Indiens (53) qu'elle s'étoit formée : mais il ajoute seule-

Progrès de l'Adelantade au Chili.

Philippillo conspire contre sa vie.

(52) C'étoit apparemment le Païs des Amazones, découvert en 1543, par Orellana ; mais on verra que l'opinion, qui regarde ces Femmes, n'a jamais été bien éclaircie.

(53) C'est par déférence pour Garcilasso, qu'on croit devoir en laver les Indiens. Cependant Gomara dit qu'après l'arrivée de *Herrada*, » Paulu & le » Grand Prêtre apprenant » que Mango avoit pris » les armes, & ne voïant » aucune occasion de tuer » les Chrétiens, comme » ils se l'étoient proposé, » abandonnerent le Camp; » qu'Almagro fit suivre » Philippillo qui s'en étoit » fui, parcequ'il partici- » poit à la Conjuration ; » qu'il fut pris & mis en » quartiers «, p. 538. A la vérité ce Récit paroît démenti par la fidélité de Paulu pour Dom Diegue, qu'on verra bien prouvée dans la suite. Le même Historien ajoute que Philippillo, auquel il donne le surnom de Pohecios, étoit un méchant Homme, très leger, menteur, altéré du Sang Espagnol, & peu Chrétien, quoiqu'il fût baptisé, *Ibid.*

DECOUVERTE DU CHILI.

ALMAGRO. 1535.

ment, que l'Interprete Philippillo étoit à la tête. Ce perfide, que Dom Diegue avoit reçu en grace, à la priere de Pedre d'Alvarado, & dont il avoit cru pouvoir tirer beaucoup d'utilité dans son Voïage, ennuïé apparemment d'une route si longue & si pénible, trouva des Mécontens auxquels il n'eut pas de peine à persuader que leurs fatigues ne pouvoient finir que par la mort de leur Chef. La maniere, dont ce complot fut découvert, n'est pas demeurée moins obscure que son origine & ses circonstances. Mais Philippillo prit la fuite, & fut arrêté : son Procès fut si court, qu'on n'en tire pas plus de lumieres.

Il est écartelé.

Dom Diegue le fit écarteler ; & tous les Historiens s'accordent sur l'aveu qu'il fit, en mourant, d'avoir faussement accusé le malheureux Atahualipa, pour s'assurer la possession d'une de ses Femmes.

Source d'une révolte générale des Indiens.

Un autre incident détermina l'Adelantade à reprendre le chemin de Cusco. Il vit arriver, dans son Camp, Jean de Herrada, Officier, Espagnol, chargé de lui remettre les Patentes de son Gouvernement, que Fernand Pizarre lui avoit apportées à son retour d'Espagne, & de lui apprendre le soulevement général des Indiens du Pérou.

Mango Inca, soit pour avoir marqué trop d'impatience de remonter sur le Trône de ses Peres, soit pour quelques trames secretes dont il fut accusé, avoit été renfermé dans la Forteresse de Cusco. Le Marquis étant alors à Los Reyes, l'Inca n'avoit pas eu d'autre ressource, contre la rigueur des Officiers Espagnols, que la bonté qu'il connoissoit à Jean Pizarre, occupé dans le même tems à réduire quelques Indiens qui s'étoient retirés dans des Rochers. Il l'avoit fait prier de lui rendre la liberté, pour lui sauver l'humiliation de se trouver dans les chaînes, à l'arrivée de Fernand, dont on attendoit incessamment le retour; & Jean Pizarre lui avoit accordé cette faveur. Fernand, revenu d'Espagne, avec la qualité de Chevalier de Saint Jacques, dont l'Empereur l'avoit gratifié, prit beaucoup de confiance & d'amitié pour Mango. Deux mois après, ce Prince lui demanda la permission d'assister à une Fête, avec promesse de lui en rapporter une Statue de Huayna Capac son Pere, fort vantée, parcequ'on la disoit d'or massif. Fernand ne fit pas difficulté d'y consentir. Le lieu de cette Fête se nommoit *Youcay* (54); c'étoit une Maison de

DECOUVERTE DU CHILI.

ALMAGRO. 1535.

(54) Incaya, suivant Zaratte.

DÉCOUVERTE DU CHILI. ALMAGRO. 1535.

Plaisance, où se rassemblerent quelques vieux Capitaines, qui s'étoient retirés dans les Montagnes, après la mort de Quisquiz, & qui gémissoient des malheurs de leur Patrie. Mango leur exposa la Capitulation reglée avec les Espagnols. Il leur représenta qu'au lieu de l'exécuter, ils l'amusoient de vaines promesses, ils bâtissoient des Villes, & partageoient entr'eux ses Etats Il leur peignit, des plus vives couleurs, l'indignité de sa Prison, & d'autres outrages qu'il n'avoit pas cessé d'essuïer. Enfin, il leur déclara qu'au prix de son sang & de l'ombre de grandeur qui lui restoit, il étoit résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses Tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime à prendre les armes, pour secouer le joug Etranger. Sur un ordre de l'Inca, tous les Indiens, qui n'étoient pas observés de trop près, se souleverent, depuis Los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire dans un espace de plus de trois cens lieues. Ils se virent, en peu de jours, deux Armées nombreuses, dont l'une marcha vers Los Reyes, pour y accabler le Marquis, & l'autre alla fondre sur Cusco. Dans le premier trouble des Espagnols, elle se saisit de la Forteresse, qu'ils eurent

beaucoup de peine à reprendre, après un siege de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué, d'un coup de pierre à la tête; & cette perte fut sensible à tous ceux qui estimoient sa bonté, son courage, & l'intelligence particuliere qu'il avoit acquise de la maniere d'attaquer les Indiens. L'Inca revint avec toutes ses forces, & forma un siege régulier, qui dura huit mois (55).

DECOUVERTE DU CHILI.

ALMAGRO.

1535.

Mort de Jean Pizarre.

Ce fut par ces fâcheuses nouvelles qu'Almagro fut absolument déterminé à retourner sur ses traces. Ses Officiers, dont les principaux étoient Gomez d'Alvarado, l'un des Freres du Gouverneur de Guatimala, Diegue d'Alvarado son Oncle, & Rodrigue Ordoñes, l'en solliciterent vivement; les uns par le desir de se faire un riche Etablissement au Pérou; les autres, pour demeurer maîtres du Chili. Il s'avança par de grandes marches, jusqu'à six lieues de Cusco; &, sans avoir fait avertir Fernand Pizarre de son arrivée, il envoïa proposer un accommodement à l'Inca. Ses sermens ne lui avoient pas fait perdre l'envie de se rendre maître de la Ville; il croïoit trouver, dans les termes de ses Patentes, un nouveau fondement pour ses ambitieuses prétentions. L'Inca lui

1536.

Almagro rentre au Pérou.

Trahison de l'Inca Mango.

(55) Zarate, L. III. chap. 3.

DECOUVERTE DU CHILI. ALMAGRO. 1536.

fit propoſer une entrevûe, à laquelle il conſentit ſans défiance. Il laiſſa la plus grande partie de ſes Troupes ſous les ordres de Jean de Sayavedra ; & s'avançant avec peu de précaution, il donna dans une embuſcade, où le furieux Mango lui tua la moitié de ſon Eſcorte.

§ V.

Suite du ſecond Voïage de François Pizarre, & Conquête du Pérou.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1535.

FERNAND Pizarre apprit ſon malheur, auſſi-tôt que ſon arrivée ; & l'information, qui lui vint en même-tems, que Sayavedra étoit demeuré au Village de Horcos, avec la meilleure partie de l'armée, le fit ſortir de Cuſco, à la tête de cent ſoixante & dix hommes. Sayavedra en fut averti, & mit en ordre de bataille trois cens Eſpagnols, que l'Adelantade lui avoit laiſſés. Lorſqu'ils furent en préſence, Fernand lui fit demander un entretien tête à tête, pour chercher enſemble quelque voie d'accommodement. Cette propoſition fut acceptée. On prétend que dans leur conférence, Fernand lui offrit une grande quantité d'or, s'il vouloit remettre aux Partiſans du Marquis les

Conférence de Sayavedra & de Fernand Pizarre.

Troupes qu'il commandoit : mais on ajoute, que Sayavedra, qui rapportoit tout à l'honneur, rejetta fort noblement cette offre (56). Cependant Dom Diegue, échappé à l'Inca, avoit rejoint ses gens, avec lesquels il se mit en marche vers Cusco. Quatre Cavaliers de Fernand, qu'il enleva lorsqu'ils cherchoient à l'observer, lui apprirent tout ce qui s'étoit passé au Pérou, depuis le soulevement des Indiens : Mango & ses Capitaines avoient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une partie des Edifices de Cusco.

Almagro fait de nouvelles prétentions sur Cusco.

Cette nouvelle parut le toucher beaucoup ; mais elle ne fit qu'augmenter la passion qu'il avoit de se voir maître d'une Ville, dont il vouloit faire le centre de son Gouvernement. Il se hâta d'envoïer ses Provisions au Conseil Roïal que les Pizarres y avoient établi, en priant les Chefs de le recevoir pour leur Gouverneur, sur le principe, que les bornes du Marquis ne s'étendoient pas si loin. On lui fit répondre, qu'il pouvoit faire mesurer la juste étendue des deux Provinces, & que si Cusco se trouvoit dans la sienne, on étoit prêt à reconnoître ses droits. Plusieurs personnes y furent emploïées, sans pou-

(56) Le même, p. 191.

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1535.

voir s'accorder sur cet important article. Les Amis de l'Adelantade vouloient que les lieues reglées dans les Provisions du Marquis fussent prises en suivant la Côte maritime, ou le grand chemin Roïal, & qu'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De ces deux manieres, son Gouvernement finissoit non-seulement avant la Ville de Cusco, mais même avant celle de Los Reyes. Au contraire, les Partisans du Marquis prétendoient que la mesure devoit être prise en ligne droite, sans détours, sans circuit, soit avec une simple corde, soit en comptant les degrés de Latitude, & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

Il trompe Fernand Pizarre.

Fernand ne laissa point de faire offrir à Dom Diegue un quartier de la Ville, pour s'y loger lui & ses gens, avec promesse d'informer le Marquis de cette nouvelle contestation, & de chercher quelque tempéramment qui convînt aux deux Associés. Quelques Historiens rapportent que sur cette proposition les deux Partis convinrent d'une tréve, & que Fernand, dans un excès de confiance, permit à ses Soldats fatigués de prendre quelque repos. Quelque jugement qu'on porte d'un

fait

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1535.

fait incertain, l'Adelantade s'approcha de la Place, & trouva le moïen d'y pénétrer dans la plus grande obscurité de la nuit, qui se trouvoit encore augmentée par un brouillard fort épais. Fernand & Gonzale Pizarre, éveillés par le bruit, s'armerent avec plus d'intrépidité qu'ils n'avoient eu de précaution; & leur Maison étant attaquée la premiere, ils s'y défendirent vigoureusement, sans autre secours que celui de leurs Domestiques ordinaires. Mais lorsque le feu y fut appliqué de divers côtés, ils se virent forcés de se rendre. Dès le jour suivant, Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur, & les Pizarres furent chargés de chaînes. Leurs Ennemis conseilloient à l'Adelantade d'assurer sa Conquête & son repos par leur mort. Il rejetta cette cruelle idée, à la sollicitation de Dom Diegue d'Alvarado, qui se fit leur Caution. On assure même qu'il n'avoit violé la tréve, que sur le rapport de quelques-uns de ses gens, qui l'avoient assuré que Fernand Pizarre avoit fait rompre les Ponts, & se fortifioit dans Cusco. Ceux qui s'efforcent ainsi de le justifier, ajoutent pour preuve, qu'en entrant dans la Ville, & voïant les Ponts entiers, il s'étoit écrié qu'on l'a-

Il fait les deux Pizarres Prisonniers.

Il refuse de leur faire ôter la vie.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1535.

voit trompé. Mais, encouragé par le succès, il donna la Frange rouge à Paulu (57), pour le substituer sur le Trône des Incas à Mango son Frere, qui avoit levé le siege après son embuscade, & qui s'étoit retiré dans les Montagnes (58), en se plaignant d'être trahi par ses Dieux.

Etat du Marquis pendant le Siege de Cusco.

Pendant le Siege de Cusco, le Marquis n'avoit pas été moins menacé à Los Reyes. Dans le partage de ses soins, entre ses Freres, dont il n'avoit pû recevoir aucune information, Almagro, qu'il croïoit massacré au Chili, & sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'envelopoient, il s'étoit hâté de faire partir tout ce qu'il avoit de Vaisseaux, autant pour animer le courage de ses gens, en leur ôtant l'espérance de se sauver par la Mer (59), que pour faire demander du secours au Commandant de Panama, au Viceroi de la Nouvelle Espagne, & à tous les Gouverneurs des In-

(57) Une faveur de cette nature leve tous les soupçons dont quelques Historiens le noircissent.

(58) Dans un lieu qu'on a nommé *Villa Pampa.*

(59) Zarate, p. 201. On a comparé cette résolution à celle de Fernand Cortez. Cependant l'Historien, qu'on vient de citer, reproche à Pizarre d'avoir emploïé, auprès de ceux auxquels il faisoit demander du secours, des termes qui ne marquoient pas sa fermeté ordinaire, p. 202.

des. Il avoit tiré les Garnisons de Truxillo, & de quelques autres lieux voisins. Il avoit fait rappeller Alfonse d'Alvarado, avec les Troupes qu'il lui avoit confiées pour la Découverte du Païs des Chachapoyas. Le danger de ses Freres causant sa plus vive inquiétude, il n'avoit pas manqué de leur envoïer plusieurs fois du renfort; mais il avoit toujours ignoré le sort des divers Détachemens qu'il avoit fait marcher à leur secours. Quelle auroit été sa consternation, s'il en eut été mieux informé? Diegue Pizarre, son Cousin, parti avec soixante-dix Cavaliers, avoit été tué avec eux dans un passage, à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses Beaux-Freres, avoit péri de même avec quatre-vingts Cavaliers. Le Capitaine Morgoveyo avec sa Troupe, & le Capitaine Gayette avec la sienne, étoient tombés aussi dans les mains des Indiens, qui ne leur avoient fait aucun quartier. Plus de trois cens Hommes, envoïés successivement, avoient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs Ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres & des pieces de rochers, que les Péruviens avoient fait rouler sur eux du haut des Montagnes, dans quelques Vallées

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1535.

étroites & profondes, où ils leur avoient laissé le tems de s'engager ; & le comble du malheur avoit toujours été, que ceux qui périssoient les derniers ne sçavoient rien du sort de ceux qui les avoient précédés. On remarque que Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Leon, Alfonse Henriquez, le Trésorier Requelme & les autres Chefs de Cusco, n'aïant pas été mieux informés de la situation du Marquis, s'étoient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étoient persuadés que tous les Espagnols de Los Reyes, dont ils ne recevoient ni nouvelles ni secours, avoient été massacrés. Une si cruelle incertitude avoit été accompagnée, du côté du Marquis, de la nécessité continuelle de résister aux attaques des Indiens ; & pendant plusieurs mois, ses forces n'avoient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avoit mis en état de respirer, & de pousser même l'Ennemi jusqu'aux Montagnes. Mais alors il n'avoit rien eu de si pressant, que de faire partir ce brave Officier pour Cusco, après l'avoir nommé son Lieutenant Général à la place de Pierre de

Alfonse Alvarado délivre tout à la fois du Siége Cusco & Los Reyes.

Lerma, qui l'étoit auparavant, & que cette préférence irrita beaucoup. Alvarado s'étoit mis en marche avec un Corps de trois cens Hommes, qui s'étoit bien-tôt trouvé grossi de deux cens, par la jonction de Gomez de Tordoya. Il s'étoit fait jour jusqu'au Pont de Lumichaca, où il avoit mis en déroute une grande partie des Indiens. Ses succès aïant continué jusqu'au Pont d'Abancay, c'étoit le bruit de ses victoires, joint à l'arrivée de l'Adelantade, qui avoit déterminé Mango Inca à lever le Siege de Cusco.

1536. Son embarras du côté de l'Adelantade.

Alvarado, instruit en même-tems du retour & de la conduite de l'Adelantade, ne jugea point à propos de passer plus loin sans avoir reçu de nouveaux ordres. Pendant qu'il les attendoit, Dom Diegue envoïa au-devant de lui quelques Cavaliers, pour lui signifier ses Provisions de Gouverneur, dans lesquelles il lui fit déclarer nettement que Cusco étoit compris. Alvarado les prit & les lut : mais déclarant à son tour qu'il ne pouvoit s'attribuer la qualité de Juge, il répondit que c'étoit au Marquis qu'elles devoient être signifiées. Dom Diegue, qui s'étoit avancé lui-même avec d'autres espérances, se hâta de retourner à

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1536.

Cusco. Quelques jours après, de Lerma, que son mécontentement dispo-soit à la trahison, lui aïant fait savoir qu'il étoit résolu d'embrasser son parti, avec plus de quatre-vingts Hommes qu'il avoit sous ses ordres, il sortit de la Ville à la tête de ses Trouppes.

Il est trahi par de Lerma, & fait Prisonnier.

Alvarado en fut informé le matin; & ses soupçons tombant aussi tôt sur de Lerma, il pensoit à le faire arrêter, lorsqu'il apprit que le Traître étoit parti la nuit précédente. Dom Diegue, bien informé alors du nombre de ceux que de Lerma avoit fait entrer dans la Conspiration, s'approcha le soir du Pont d'Abancay, avec d'autant plus de confiance, qu'il savoit qu'une partie des Conjurés en avoient la garde. Il attendit les plus épaisses ténebres, pour fondre sur le Camp d'Alvarado; & ce malheureux Général, à qui l'on avoit dérobé, comme à ses plus fideles Officiers, jusqu'à leur Lance, pour leur ôter le pouvoir de se défendre, fut enlevé dans sa Tente. Une victoire, qui n'avoit pas coûté le moindre sang, rendit si fiers l'Adelantade & ses Partisans, qu'ils publierent, à Cusco, & dans tous les lieux de leur dépendance, que les Pizarres n'avoient plus rien à prétendre au Pérou, & qu'ils

Orgueil d'Almagro & de ses Partisans.

pouvoient aller gouverner les Manglares sous la Ligne Equinoxiale (60).

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1536.

Cependant les premiers avantages d'Alvarado aïant répandu tant d'effroi parmi les Indiens, qu'ils n'avoient pas moins servi à leur faire lever le Siege de Los Reyes que celui de Cusco, le Marquis qui se trouva libre, avec un fort bon nombre de Trouppes, ne pensa qu'à voler au secours de ses Freres. Il ignoroit encore le retour d'Almagro, & tout ce qui s'étoit passé depuis. La plûpart de ses Trouppes lui avoient été envoïées par Dom Alfonse de Fuenmayor, Archevêque & Président de l'Ile Espagnole, sous la conduite de Dom Diegue de Fuenmayor son Frere. Gaspard d'Espinosa lui en avoit amené de Panama; & Diegue d'Agala, qu'il avoit envoïé à Nicaragua, en étoit revenu aussi avec quelque secours. Tous ces Corps ensemble montoient à plus de sept cens Espagnols, c'est-à-dire, plus qu'on n'en avoit jamais vus rassemblés dans la partie Méridionale du Continent. Le Marquis se mit en marche avec les plus hautes espérances. Il arriva, sans obstacles, dans la Province de Nasca, à vingt-cinq lieues de Los Reyes. Ce fut le

Le Marquis part pour Cusco avec une Armée.

(60) *Ibid.* pp. 207 & précédentes.

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOIAGE.

1536.

Fâcheuses Nouvelles qui le font retourner à Los Reyes.

terme de son Voïage. Il y apprit le retour de Dom Diegue, & tous les évenemens qui l'avoient suivi. Dans l'accablement de tant de disgraces, considérant que ses Trouppes étoient disposées à combattre des Indiens, & non des Espagnols, il se crut obligé de retourner à Los Reyes, pour y prendre de nouvelles mesures. Cependant, ce ne fut point sans avoir dépêché à Cusco le Licentié d'Espinosa, en lui recommandant de chercher d'avance quelque moïen de conciliation.

Il propose en vain un accommodement à Dom Diegue.

Espinosa étoit chargé de représenter à l'Adelantade, que si la Cour d'Espagne apprenoit malheureusement leurs démêlés, elle ne manqueroit pas de les rappeller l'un & l'autre, & de leur envoïer des Successeurs qui jouiroient du fruit de leurs travaux. Si Dom Diegue étoit insensible à ce motif, on devoit lui proposer de rendre du moins la liberté aux Freres du Marquis, & de demeurer à Cusco, sans pousser plus loin ses Entreprises, jusqu'à ce que la Cour fût consultée, & qu'elle fixât, par des ordres précis, les bornes des deux Gouvernemens. Espinosa n'obtint rien; & sa mort acheva de rompre cette Négociation. Dom Diegue descendit dans la Plaine avec ses Trou-

pes, après avoir nommé pour son Lieutenant-Général, à Cusco, Gabriel de Rojas, sous la garde duquel il laissa Gonzale Pizarre & Alvarado, & faisant mener Fernand Pizarre à sa suite, il continua sa marche jusqu'à la Province de Chincha, où il établit, à vingt lieues de Los Reyes, une nouvelle Colonie, dans un lieu qui appartenoit sans difficulté au Gouvernement du Marquis (61).

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1536.

Bravade qui l'irrite, & qui lui devient utile.

Une persécution si vive devint fort nuisible à ses intérêts. Elle attacha au Marquis toutes les nouvelles Trouppes qui ne cessoient point d'arriver à Los Reyes, entre lesquelles on nomme Pedro de Bergara, Capitaine Flamand, qui avoit apporté de son Païs un grand nombre d'Arquebuses, avec les munitions convenables à ces armes. Jusqu'alors, on n'en avoit point assez, au Pérou, pour former des Compagnies entieres d'Arquebusiers; & ce secours fut d'une extrême utilité pour le Marquis, qui en forma sur-le-champ deux Compagnies. Un autre incident releva beaucoup son courage. Alvarado & Gonzale Pizarre, qui étoient demeurés Prisonniers à Cusco, trouverent le

Arquebuses rares au Pérou.

Gonzale Pizarre & Alvarado s'échappent de leur Prison.

(61) *Ibid.* p. 210. Gomara, L. V, chap. 31 & précédens.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1536.

moïen de s'échapper, avec plus de soixante-dix Hommes, qu'ils engageren à les suivre, & qui enleverent en partant Gabriel de Rojas, Lieutenant-Général de Dom Diegue (62). Leur arrivée fit une Fête publique à Los Reyes, tandis que Dom Diegue s'affligeoit beaucoup de leur évasion. Apprenant d'ailleurs que les forces du Marquis augmentoient de jour en jour, il résolut enfin d'en venir à quelque accommodement. Alfonse Henriquez, Diegue Nuñez de Mercado, & Jean Gusman, furent chargés de ses ordres, pour offrir une entrevûe au Marquis.

Deux Religieux sont choisis pour Médiateurs.

Après quelques négociations, on convint, de part & d'autre, de remettre tous les intérêts entre les mains du Pere François de *Bovadilla*, Provincial de l'Ordre de la Merci, & du Pere François *Lusando*. Ces deux Plénipotentiaires porterent, en vertu de leurs pouvoirs, un Jugement par lequel Fernand Pizarre devoit être remis en liberté, & Cusco rentrer sous

Leur décision.

(62) Zarate, p. 212. » Ils subornerent, dit Gomara, environ cinquante Soldats de leur Garde, » & avec leur aide ils sortirent de la prison. Puis » ils ôterent les cordes des » cloches, afin qu'on ne » sonnât point l'allarme » après eux, & s'enfuirent » avec ces 50 Hommes, à » course de Cheval, emmenant avec eux Prisonnier Gabriel de Rojas ». chap. 32.

l'autorité du Marquis, jusqu'à la décision absolue de la Cour. En attendant, les deux Armées devoient être congediées, pour s'emploïer dans l'intervalle à la découverte de divers Païs. En un mot tout l'avantage de cette décision demeurant au Marquis, l'Adelantade & ses Partisans ne pûrent contenir leurs plaintes (63). Cependant ils feignirent de les étouffer; & les Plénipotentiaires furent même assez respectés, pour obtenir une conférence entre les deux Chefs, dans laquelle on supposoit qu'ils acheveroient de se réconcilier. Le Village de *Mala*, qui étoit entre les deux Camps, fut choisi pour cette grave entrevûe, & douze Cavaliers nommés, de part & d'autre, pour les escorter.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1536.

Ils partirent au moment reglé: mais Gonzale Pizarre, que le Marquis avoit nommé pour commander sous lui, se fiant peu à la parole de Dom Diegue, étoit allé se poster secretement à peu de distance du Village, après avoir donné ordre à Castro de se tenir, avec sa Compagnie d'Arquebusiers, dans des Roseaux qui étoient sur le chemin

Conférence réglée entre Almagro & Pizarre.

(63) Tous les siens disoient que depuis Pilate, on n'avoit pas prononcé de jugement plus injuste. Gomara, *ubi suprà*, p. 344. au verso.

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1536.

de Dom Diegue, & de faire feu sur lui, s'il lui voïoit une escorte plus nombreuse qu'il ne s'y étoit engagé. De l'autre côté, Dom Diegue, en partant avec ses douze Cavaliers, avoit ordonné à Rodrigue d'Ordoñez, son Lieutenant, de tenir ses Trouppes en état de combattre, & de regler sa conduite sur celle du Parti opposé (64).

Leurs défiances mutuelles.

En s'abordant, le Marquis & l'Adelantade s'embrasserent avec de grandes apparences d'affection: mais avant qu'ils eussent commencé à s'expliquer sérieusement, un Cavalier de l'escorte de Pizarre, qui avoit observé le mouvement de Gonzale, s'approcha de Dom Diegue, & lui dit à l'oreille, qu'il croïoit sa vie menacée. Sur le champ, s'étant fait amener son cheval, il prit le parti de se retirer. Quelques Cavaliers du Marquis presserent leur Chef de le faire arrêter (65), ce qu'il pouvoit aisément par les Arquebusiers de

Almagro quitte la Conférence sur un avis secret.

(64) Le même assure que Dom Diegue avoit ordonné à ses gens de tuer Fernand Pizarre, s'il arrivoit quelque désordre. *Ibid.* au recto.

(65) Benzoni ne s'accorde gueres ici avec les Historiens Espagnols, lorsqu'ils ne mettent que de la méfiance de part & d'autre, sans intention déterminée de nuire. Il tranche net sur le dessein que les Pizarres avoient de se défaire de leur Concurrent, & fait même entrer les deux Religieux dans le complot. Mais cette supposition est démentie par les circonstances.

Castro. Mais, soit qu'il ignorât l'embuscade, soit qu'il ne l'eût ordonnée, ou permise, que pour la sûreté de sa propre vie (66), il se retrancha sur la fidélité qu'il devoit à sa parole. L'Adelantade, qui découvrit en effet les Arquebusiers en se retirant à toute bride, ne manqua point de faire retentir ses plaintes; & le Marquis, soutenant qu'il n'avoit point eu de part aux précautions de son Frere, se prétendit encore plus justifié par le refus qu'il avoit fait d'en user, lorsqu'on l'en avoit instruit.

Almagro entre en Traité, & rend la liberté à Fernand Pizarre.

Quoique le mauvais succès d'une négociation, dont on avoit conçu tant d'espérance, n'eût fait qu'aigrir les esprits, il se trouva quelques personnes sans passion, qui s'emploïerent encore à les accorder; & Dom Diegue consentit enfin à délivrer Fernand Pizarre, sous deux conditions : l'une, qu'il partiroit immédiatement, pour aller prendre les ordres de la Cour d'Espagne, l'autre, qu'on vivroit en paix, jusqu'à son retour. Cependant, les plus fide-

(66) Gomara dit naturellement : » Si cette Entreprise se fit par l'ordre » de François Pizarre, ou » sans sa participaton, je » crois qu'on n'en sait » rien « ; *ubi sup.* p. 344. Zarate le justifie absolument, & lui fait honneur de la fidélité, qui lui fit rejetter le conseil des Cavaliers, p. 215.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1536.

les Amis de l'Adelantade, qui savoient avec quelle rigueur on avoit traité Fernand dans sa Prison, lui représenterent ce qu'il avoit à craindre de sa vangeance, & panchoient à lui faire couper la tête. Zarate assure même que Dom Diegue se repentit sur-le-champ d'avoir préféré des conseils plus doux, & qu'après l'avoir renvoïé civilement accompagné du jeune Almagro son Fils & de ses principaux Officiers, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit fait ramener, si Fernand n'eut fait une extrême diligence pour joindre une grosse Escorte qui venoit au-devant de lui (67).

Il s'en repend trop tard.

Déclaration qu'il reçoit du Marquis.

Ce qui peut faire douter de la bonne foi du Marquis, & juger même qu'il n'avoit feint de consentir à l'accommodement que pour délivrer son Frere, c'est qu'aïant reçu avant le Traité, par Pierre d'Anzures, des ordres provisionnels de la Cour, dont il n'avoit point encore fait la déclaration, à peine vit-il Fernand libre, qu'il les fit signifier à l'Adelantade. Ils portoient que les deux Gouverneurs demeureroient chacun dans le Païs qu'ils auroient découvert & conquis, & dans lequel ils auroient fait des Etablisse-

(67) Le même, pp. 216 & 217.

1536.

mens, lorsque ce Reglement leur seroit apporté ; sans rien entreprendre sur les limites l'un de l'autre, jusqu'à de nouveaux ordres, que Sa Majesté promettoit, après s'être fait mieux éclaircir. Dom Diegue, expliquant cette décision suivant ses vûes, répondit, qu'il étoit prêt à s'y conformer, & qu'étant maître de Cusco dans le tems qu'elle lui étoit signifiée, il y demeureroit tranquille, avec promesse d'obéir fidelement aux nouveaux ordres qu'on lui annonçoit pour l'avenir. Le Marquis répliqua qu'il avoit occupé, le premier, Cusco & le Païs voisin ; qu'il en avoit fait la Découverte ; qu'il y avoit formé les premiers Etablissemens ; que Dom Diegue ne l'en avoit dépossédé que par la force, & que par conséquent l'ordre provisionnel de Sa Majesté l'obligeoit d'en sortir. Ces explications auroient traîné en longueur, si le Marquis, pour les terminer avec éclat, n'eut déclaré hautement que toutes les conventions étoient abrogées par l'ordre de la Cour, & qu'il ne pouvoit se dispenser d'emploïer les armes, pour en procurer l'exécution.

On en vient à la guerre.

1537.

Dom Diegue insista sur sa premiere réponse ; mais ne pouvant contester que

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1537.

la Province de Chincha, où il étoit, ne fût de la Jurisdiction du Marquis (68), il se hâta de lever son Camp, & de reprendre le chemin de Cusco. L'espérance d'abréger sa marche lui fit traverser une haute Montagne, nommée Guaytara, rompant après lui tous les passages, qui étoient déja fort difficiles. Le Marquis n'en eut pas moins d'ardeur à le suivre ; & forçant les obstacles, il s'engagea si loin dans la Montagne, que Dom Diegue, averti de son approche, prit le parti de doubler sa marche. Cependant, il laissa Ordoñez à l'arriere-garde, pour ôter l'air de fuite à sa retraite. Mais on assure que s'il eut fait face à l'Ennemi, sa victoire étoit certaine. C'est une expérience constante, que ceux qui traversent la Montagne de Guaytara, sont attaqués, les premiers jours, de maux de cœur & de vomissemens, tels qu'on les éprouve sur Mer lorsqu'on n'est point accoutumé à la navigation (69). Les Trouppes du Marquis eurent tant à souffrir d'un mal qu'elles ne connois-

Le Marquis poursuit Almagro.

Accident qui l'oblige de s'arrêter.

(68) Gomara, p. 345. verso

(69) C'est Zarate qui en fait cette peinture. Gomara dit simplement » que » c'étoit un accident ordi» naire aux Espagnols, » lorsque sortant des Vil» les & des Campagnes » chaudes, ils alloient aux » Montagnes froides & » couvertes de nége, de se » geler, & se trouver mal » aussi-tôt «. *Ibidem*.

ſoient point, qu'il prit la réſolution de les faire retourner dans la Plaine. Dom Diegue continua ſa route avec la même diligence, & fit rompre tous les Ponts, pour arrêter ceux qu'il croïoit encore à ſa fuite. En arrivant à Cuſco, il emploïa tous ſes ſoins à ſe fortifier, à lever du monde, à faire fondre de l'Artillerie, en un mot, à ſe préparer pour un long Siege. On obſerve qu'au défaut de fer, il fit faire des armes d'argent & de cuivre.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE. 1537.

Armes d'argent & de cuivre.

Le Marquis ne prit de ſon côté que le tems néceſſaire pour faire repoſer ſes Trouppes. Il publia qu'étant dans l'obligation de faire exécuter l'ordre de la Cour, il alloit les faire marcher à Cuſco, pour rendre Juſtice à pluſieurs Habitans de cette Ville, dont il avoit reçu dés plaintes contre Dom Diegue, qui s'emparoit de leurs biens, de leurs Maiſons, de leurs Indiens, & qui exerçoit une autorité tyrannique dans le Gouvernement d'autrui. Il nomma Fernand Pizarre, pour commander l'Armée dans ſon abſence; & lui aïant donné pour Lieutenant-Général, Gonzale, ſon autre Frere, il retourna tranquillement à Los Reyes, où ſa préſence lui parut néceſſaire, pour mettre dans ſes intérêts les nouvelles

Adreſſe du Marquis pour juſtifier ſes hoſtilités.

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Trouppes qui continuoient d'arriver.

A peu de distance de Cusco (70), Fernand trouva le Païs assez tranquille : mais étant informé des préparatifs de Dom Diegue, & qu'à la nouvelle de sa marche il avoit fait jetter tous les Partisans du Marquis dans des cachots si profonds, qu'il y en avoit eu quelques-uns d'étouffés, il ne douta point que les apparences de calme ne couvrissent quelque dessein de le surprendre. Cette défiance lui fit passer la derniere nuit sur la Montagne, malgré l'inclination de ses Capitaines, qui le pressoient d'aller camper dans la Plaine. En effet, les premiers raïons du jour lui firent découvrir toute l'Armée de Dom Diegue, rangée en Bataille, sous le Commandement d'Ordoñez. Sa situation étoit sur le grand chemin Roïal, entre la Ville & les Montagnes, le long d'un Marais & proche d'une petite hauteur, sur laquelle Ordoñez avoit placé son Artillerie. Chaves, Tello & Guevara commandoient la Cavalerie. Un Corps d'Indiens, posté à peu de distance, du côté des Montagnes, avec quelques Espa-

Fernand Pizarre va faire le Siege de Cusco.

Dispositions des Trouppes d'Almagro.

(70) Il y arriva le 25 d'Avril, suivant Gomara, p. 346. & Zarate donne cette date pour celle de la Bataille, qui ne fut livrée que le lendemain; *ubi sup.* p. 227.

gnols pour le conduire, étoit comme le Corps de réserve, qui ne devoit être emploïé que par les ordres particuliers du Général & dans le besoin. Almagro se trouvoit alors si foible, d'une maladie qui l'affligeoit depuis long-tems, qu'il n'avoit pû s'éloigner de la Ville (71).

Sanglant Combat entre les deux Partis Espagnols.

Ce spectacle étonna peu Dom Fernand, qui étoit fort supérieur en nombre. Il ne put même s'imaginer que ses Ennemis eussent la résolution de l'attendre; & son dessein étoit d'aller s'établir sur une hauteur, qui commandoit une partie de Cusco. Mais Ordoñez étoit si résolu de combattre, qu'il n'avoit choisi son poste, que dans l'opinion qu'il étoit impossible aux Ennemis de s'approcher de la Ville d'un autre côté. Aussi ne s'ébranla-t'il point lorsqu'il les vit descendre dans la Plaine. Fernand, sans tenter d'autre voie, prit la résolution de l'attaquer. Il donna ordre au Capitaine Mercadillo, qui commandoit sa Cavalerie, de s'avancer entre les Indiens & le terrein d'Ordoñez, dans un lieu d'où il pouvoit également tomber sur eux, s'ils fai-

(71) Gomara, p. 346. Zarate, L. III, chap. 11. Le Récit de cette Journée est fort obscur dans les Historiens: mais ils s'accordent sur les principales circonstances, auxquelles on s'attache uniquement.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

ſoient quelque mouvement vers lui, & ſe porter au ſecours de ſon Infanterie pendant le combat. En même-tems, il détacha ſes Indiens, pour eſcarmoucher d'avance contre ceux d'Almagro.

Pour lui, traverſant le Marais à la tête de ſes Arquebuſiers, il mit en déroute, à la premiere décharge, un Eſcadron Ennemi, qui s'étoit avancé pour lui couper le paſſage. Valdivia, un de ſes principaux Officiers, voïant reculer cette Cavalerie avec beaucoup de confuſion, s'écria, pour encourager ſa Trouppe, la victoire eſt à nous; cependant une décharge de l'Artillerie d'Ordoñez emporta quelques Hommes à Fernand. Mais, lorſqu'il eut paſſé le Marais, & un petit Ruiſſeau, qui auroit été capable de l'embarraſſer, ſi la Cavalerie de Dom Diegue eût tenu ferme, il continua de marcher en bon ordre, juſqu'à la portée de l'Arquebuſe, où remarquant que les Piquiers Ennemis tenoient leurs Piques hautes, il donna ordre à ſes Arquebuſiers de tirer un peu haut. Deux décharges couperent plus de cinquante Piques. Ordoñez, déſeſperé de cette diſgrace, ſe hâta de faire commencer la charge. Mais, voïant de la lenteur

dans ses premiers rangs, il s'avança lui-même avec son Corps de Bataille, pour faire son attaque du côté où il voïoit Fernand. Zarate le fait crier, dans la douleur de se voir mal obéi; « Dieu Tout-Puissant! Me suive qui » voudra. Je vais faire mon devoir » & chercher la mort. » Gonzale Pizarre & Alfonse d'Alvarado, qui lui virent montrer le flanc, le prirent de ce côté, & lui tuerent plus de cinquante Hommes. Il fut blessé lui-même à la tête, d'un coup de balle, qui perça son Casque; & sa blessure ne l'empêcha point de tuer deux Hommes de sa Lance, & de blesser, d'un coup à la bouche, un Valet de Fernand, qu'il prit pour son Maître, parcequ'il étoit richement vêtu. Les Troupes se mêlerent, & le combat devint fort sanglant. Mais enfin, l'Armée de Fernand demeura victorieuse. Deux Cavaliers s'étoient saisis d'Ordoñez, & comptoient de l'emmener Prisonnier; mais un troisieme survint, qui en avoit reçu anciennement quelque outrage, & lui fit sauter la tête. D'autres, qui s'étoient rendus, eurent le même sort, sans que les ordres de Fernand & de ses Officiers pûssent arrêter la furie des Vainqueurs. Ruidiaz,

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Courage d'Ordoñez.

La Victoire demeure à l'Armée du Marquis.

Cruauté de quelques Espagnols.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

un de ses Capitaines, aïant pris en croupe un Prisonnier de ses Amis, qu'il vouloit sauver, on le tua derriere lui d'un coup de Lance. C'étoient les gens d'Alvarado, que le souvenir de leur déroute au Pont d'Abancay, excitoit à cette cruelle vangeance (72). Une journée si fameuse a pris, dans l'Histoire, le nom de Bataille des Salines (73).

Nom de cette Bataille.

L'Adelantade, qui voïoit fuir ses Trouppes, d'une hauteur où il s'étoit donné le spectacle du combat, prit aussi la fuite, en déplorant son malheur, & se retira dans la Forteresse de Cusco. Mais Alvarado & Gonzale Pizarre, qui devoient connoître un lieu dans lequel ils avoient été longtems renfermés, ne lui laisserent, ni le tems, ni le pouvoir de s'y défendre, & le firent Prisonnier. Ils n'eurent pas plus de peine à se rendre maîtres de la Ville, où les Indiens étoient toujours prêts à se déclarer pour les plus forts, & où les restes du Parti d'Almagro regarderent comme une grace, d'être reçus après leur défaite.

Almagro est fait Prisonnier.

Cependant les Freres du Marquis comprirent l'importance de s'attacher,

(72) Zarate, p. 226.
(73) Gomara, p. 346. au verso.

par leurs careſſes & leurs bienfaits, les Capitaines vaincus qui étoient échappés à l'emportement du Soldat. La plûpart ſe ſoumirent de bonne grace à l'aſcendant des Pizarres. Ceux qui refuſerent de prendre parti pour eux, furent chaſſés de Cuſco. Fernand, s'étant même apperçu qu'il lui étoit impoſſible de ſatisfaire tous ceux qui l'avoient ſervi, parceque chacun relevoit fort haut le prix de ſon zele, prit la réſolution de ſéparer ſes Trouppes, & de les emploïer de divers côtés aux nouvelles Découvertes. Il y trouva deux grands avantages; l'un de récompenſer ſes vrais Amis, & l'autre, d'éloigner ceux dont il lui reſtoit quelque défiance. Pierre de Candie, qui s'étoit ſignalé par ſes ſervices, fut envoïé d'abord avec trois cens Hommes, la plûpart Soldats de Dom Diegue, à la Conquête d'un Païs vanté pour ſes richeſſes. Mais la difficulté des chemins l'aïant empêché d'y pénétrer, il fut obligé de prendre vers le Collao; moins cependant par ſon choix, que pour ſe rendre aux inſtances des gens de Dom Diegue, dont les chagrins n'étoient pas encore tout-à fait diſſipés, & qui n'avoient pas perdu l'eſpérance de rendre la liberté à leur Chef. Leurs

Sage conduite de Fernand Pizarre.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

factions & leurs mutineries furent si fréquentes, qu'elles forcerent Candie de faire arrêter *Mesa*, un des principaux, qui avoit pris parti pour l'Adelantade, après avoir été Commissaire de l'Artillerie des Pizarres. Il fut renvoïé à Cusco, avec les informations & les preuves qui faisoient foi de ses noires intentions.

Fernand fait faire le Procès à l'Adelantade.

Ces lumieres, jointes à quelques autres conspirations qui s'étoient déja faites en faveur de Dom Diegue, firent juger à Fernand qu'il n'y avoit que la mort d'un si redoutable Ennemi, qui pût assurer la tranquillité de sa Conquête. Mais il lui parut fort important de donner une couleur de Justice à cette grande Entreprise. Il fit même entendre, en commençant l'instruction du Procès, que son dessein étoit de se borner aux informations, de faire conduire ensuite le Coupable à Los Reyes, & de-là en Espagne, où il vouloit l'accompagner & se rendre Prisonnier avec lui. Cependant, sur le bruit que Mesa & d'autres Factieux se disposoient à l'enlever dans la route, il prit ouvertement la résolution de le faire juger à Cusco. Les principales accusations portoient » qu'il y étoit entré les armes à la main, & que cette

Chefs d'accusation.

» violence

» violence avoit coûté la vie à plu-
» sieurs Espagnols ; qu'il avoit conspi-
» ré, avec Mango Inca, contre l'au-
» torité de l'Empereur ; que sans com-
» mission & sans droit, il avoit don-
» né, aux uns, des Terres dont il
» avoit dépouillé les autres ; qu'il avoit
» rompu des Tréves & violé son ser-
» ment ; enfin, qu'il avoit porté la ré-
» volte & l'audace jusqu'à résister aux
» armes de l'Empereur (74).

La Sentence ne fut pas différée. Dom Diegue, après l'avoir entendu prononcer, n'épargna rien pour fléchir son Juge. « Il le conjura, *pour l'amour*
» *de Dieu*, de lui conserver du moins
» la vie, dans quelque Prison hono-
» rable, *où il pût pleurer ses péchés.*
» Il lui représenta qu'il n'avoit pas eu
» pour lui cette rigueur, lorsqu'il l'a-
» voit eu en son pouvoir ; que loin
» d'avoir voulu répandre le sang de
» son Ami & de son Parent, c'étoit
» à ses travaux, à ses fatigues, à ses
» blessures, autant qu'au sacrifice de
» son bien, que le Marquis, *son très*
» *cher Frere*, devoit ses honneurs &
» ses richesses. Il demanda un peu de
» pitié pour sa vieillesse, pour son

Il est condamné à mort.

Ses instances pour obtenir la vie.

(74) Gomara, pag. 348.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1538.

» imbecillité, & pour sa maladie(75). Il appella au Conseil de l'Empereur. Enfin il tenta tous les motifs de la Religion & de l'humanité. L'appel fut rejetté, comme injurieux à l'autorité dont le Marquis étoit revêtu. A l'égard des motifs, Fernand répondit, avec un faux air de Religion & d'Héroïsme,

Cruelle ironie de Fernand Pizarre.

» que ces discours & ces sentimens » n'étoient pas ceux d'un grand cœur; » qu'il devoit rappeller son courage; » que l'Arrêt de sa mort étant prononcé, il falloit se soumettre humblement à la volonté de Dieu, & » mourir avec la constance d'un bon » Chrétien & d'un Gentilhomme (76). Tous les Historiens font répliquer au malheureux Almagro, » qu'on ne devoit pas être surpris qu'étant Homme » & Pécheur il craignît la mort, puisque » le Fils même de Dieu avoit eu la » même crainte «. Il ne laissa pas de se confesser & de faire un Testament, par lequel il nommoit, pour ses Héritiers, le Roi & son Fils : mais il refusa long-tems de consentir à la Sentence, pour en retarder l'exécution. Enfin, perdant tout espoir, il dit, avec moins d'emportement que de fermeté : » qu'on me

(75) *Ibid.* fol. verf.
(76) Zarate, *ubi sup.* pp. 320. & 321.

» délivre de cette vie, & que le Cruel » se rassasie de mon sang «. Il fut d'abord étranglé dans sa Prison, à la priere de ses anciens Amis, & décapité ensuite avec tout l'appareil de la Justice dans la grande Place de Cusco (77).

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Supplice d'Almagro.

Il laisse un Fils du même nom.

Leur naissance.

Le Fils qu'il laissoit, & qui se rendit célebre après lui sous le même nom, étoit né d'un commerce libre avec une Indienne. On n'avoit pas meilleure opinion de la naissance du Pere ; & quoiqu'il fût de la Ville d'Almagro, d'où il tiroit son surnom, un Historien, qui rend justice d'ailleurs à ses bonnes qualités, assure qu'avec beaucoup de recherches on n'a jamais pû découvrir de quelle famille il étoit sorti. On le croïoit Prêtre ; ce qui peut faire juger qu'aïant abandonné furtivement quelque Société Religieuse, il avoit intérêt à cacher son origine. Cependant le même Ecrivain ajoute, qu'il avoit manqué d'éducation jusqu'à ne savoir pas lire (78). Tous les traits de son caractere seront bientôt rassemblés, dans la comparaison qu'on aura l'occasion d'en faire avec celui de François Pizarre.

Après Diegue d'Almagro son Fils, il

(77) Gomara, *ubi suprà.*
(78) *Ibid.*

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538. Ressentiment de Diegue d'Alvarado pour sa mort.

n'y eut personne à qui sa mort fut plus sensible (79) qu'à Diegue d'Alvarado, un de ses Capitaines, & celui qui avoit contribué le plus à lui persuader de rendre Fernand Pizarre au Marquis. Dans sa douleur, il partit aussi-tôt pour l'Espagne, résolu, non-seulement de faire retentir ses plaintes contre les Pizarres, mais de demander à l'Empereur la permission de défier le Marquis, auquel il reprochoit particulierement de lui avoir manqué de parole, & de le combattre en champ clos, suivant l'usage du tems. Mais il mourut dans la chaleur de ses sollicitations, à Valladolid, où la Cour étoit alors; & sa mort fut si précipitée, qu'on y soupçonna du poison (80).

Dispositions de Dom Fernand.

Fernand, dont le pouvoir se trouva bien établi, fit punir aussi du dernier supplice Mesa, sur lequel on rejettoit la cause des troubles. Ensuite, sa confiance diminuant pour Candie, il envoïa Pierre d'Angurez, avec les trois cens Hommes, qu'il ôtoit au premier, dans le Païs auquel ils avoient été destinés. On ne le fait connoître encore,

(79) Gomara observe qu'entre tant d'Espagnols qu'il avoit obligés, il n'y en eut pas un qui, lorsqu'il fut décapité, *daignât mettre sous ses genoux un drap pour soutenir sa tête*, p. 348.

(80) *Ibid.* p. 349.

que par les chemins bourbeux & les Marais impraticables dont il eſt rempli. Fernand ſe rendit dans le Collao, Païs plat, & riche de pluſieurs Mines d'or, mais froid, & ſans Maïz, qui fait la ſubſiſtance commune des autres Provinces. Bientôt, il y laiſſa, pour continuer ſes Conquêtes, Gonzale Pizarre, qui pénétra juſqu'à la Province des Charcas. Il étoit rappellé, à Cuſco, par l'arrivée du Marquis; mais enſuite, quelques fâcheuſes avantures de Gonzale les obligerent tous deux de lui porter du ſecours. Ils ſuivirent la fortune enſemble, avec divers obſtacles, qui ne finirent que par la priſe d'un Chef Indien, nommé *Fiſo;* après quoi, retournant à Cuſco, ils envoïerent leurs Capitaines de divers côtés. Ce fut alors que Dom Fernand partit pour l'Eſpagne, dans la ſeule vue de rendre compte, à la Cour, de ſa conduite & de celle de ſes Freres. Ses Amis lui conſeilloient de ne pas entreprendre un ſi dangereux Voïage, & d'attendre du moins comment on avoit pris la mort d'Almagro. Mais, ſoit imprudence ou courage, rien ne fut capable de l'arrêter. En partant, il conſeilla, au Marquis, de ne ſe pas fier aux anciens Partiſans d'Almagro, qu'on nommoit les Voïageurs

Il part pour l'Eſpagne.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

du Chili ; & furtout, de ne pas permettre qu'ils s'affemblaffent jamais plus de fept ou huit enfemble, parcequ'ils ne pourroient fe trouver dans ce nombre, fans former quelque Entreprife contre fa vie (81).

Conquête du Chili par Pierre de Valdivia.

Entre plufieurs Expéditions dont les Pizarres fe repoferent fur leurs Officiers, on en diftingue trois, qui méritent une attention particuliere dans l'Hiftoire des Voïages. Pierre Valdivia, qu'ils envoïerent au Chili, fut reçu plus paifiblement qu'Almagro ne l'avoit été des Indiens. Mais c'étoit un artifice, qu'on n'auroit point attendu de tant de Nations barbares. Elles étoient au tems de leur récolte. A peine l'eurent-elles achevée, que tout le Païs fe fouleva ; & les Efpagnols, qui n'avoient pas perdu de tems, pour y former une Colonie, furent attaqués avec perte. Ils fe rebuterent, jufqu'à fe foulever contre leur Chef. Valdivia prit cet air d'empire, qui en impofe prefque toujours à la multitude. Il en fit pendre plufieurs, fans épargner Pedre Sancho, un de fes Capitaines, avec lequel il avoit vécu jufqu'alors dans une efpece d'égalité. Cependant plus de mille Indiens vinrent attaquer fa nouvelle Co-

(81) Zarate, p. 233.

lonie. Il les repoussa vigoureusement, avec trente Cavaliers qui faisoient sa principale force. La guerre continua plus de huit ans sans interruption. Valdivia ne laissoit point de trouver du tems, pour faire cultiver, par ses Soldats, les Terres dont ils tiroient leur nourriture; car il ne recevoit aucun secours des Indiens. On ne nous apprend point le nom de la premiere Colonie qu'il avoit formée (82). Mais il se soutint au Chili, jusqu'à l'arrivée de la Gasca, qu'il revint secourir puissamment au Pérou, contre les fureurs de Gonzale Pizarre.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Découverte de la Province de Canela.

On a vû que Dom Fernand avoit tenté plusieurs fois, par ses Capitaines, la Découverte d'un Païs dont on vantoit les richesses. Ses Entreprises aïant eu peu de succès, le Marquis prit la résolution d'y envoïer Dom Gonzale, seul Frere qui lui restoit au Pérou, pour y faire un solide Etablissement. Mais comme il falloit traverser la Province de Quito, & s'y pourvoir de toutes les munitions nécessaires, il crut devoir renoncer, en faveur de son Frere, au Gouvernement de cette Province, dans la confiance de faire approuver sa démission à la Cour. Gonzale partit pour

(82) Voïez, ci-dessous, la Description du Chili.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Quito, avec des Trouppes assez nombreuses. Il eut à combattre, dans cette route, les Indiens de la Province de Guanuco, qu'il auroit eu peine à vaincre, si Chaves ne lui eut amené du secours. Pendant qu'il continua de marcher tranquillement, le Marquis chargea Gomez Alvarado de réduire entierement cette Province. Plusieurs Caciques, connus sous le nom de *Conchucos*, avoient poussé leurs ravages jusqu'à la nouvelle Ville de Truxillo, sans épargner plus les Indiens que les Espagnols. Michel de la Cerna sortit de cette Place; & joignant ses Trouppes à celles de Chaves, ils vainquirent & dissiperent ensemble un grand nombre d'Ennemis conjurés (83).

Gonzale Pizarre entreprend la Conquête de la Canela.

Gonzale partit de son nouveau Gouvernement, avec deux cens Espagnols, la moitié Cavalerie, quatre mille Indiens, & toutes les munitions nécessaires pour une grande Entreprise. On comptoit, entre ses provisions, trois mille Bestiaux. Après avoir passé une Bourgade, qui se nomme Ynga, il entra dans le Païs de Quixos, où s'étoient bornées, du côté du Nord, les Conquêtes d'un ancien Général Péruvien, nommé Guaynacava. Il y essuïa de ru-

Sa route.

(83) Zarate, *ubi suprà.*

des attaques ; & la Nature paroiſſant ſeconder les Indiens, il fut ſurpris d'un tremblement de terre, accompagné d'un Tonnerre épouvantable & d'une affreuſe pluie. La Terre s'ouvrit en divers endroits, & engloutit plus de cinq cens Maiſons. Une Riviere, voiſine du Camp, s'énfla juſqu'à porter ſes ravages fort loin de ſes bords. Les Eſpagnols échapperent à tant de dangers ; mais ce fut en gagnant de fort hautes Montagnes, où le froid étoit ſi vif, qu'il y périt un grand nombre d'Indiens. On ne s'y arrêta point, parcequ'on y manquoit de vivres, & la marche fut continuée vers la Province de Zumaco, qui ne conſiſte que dans la pente d'un ſpacieux Volcan. L'abondance des vivres invita l'Armée à s'y repoſer ; tandis que Gonzale, accompagné de quelques-uns de ſes gens, entra dans une épaiſſe Forêt, pour y chercher quelque route. N'en aïant trouvé qu'une, qui le mena dans un lieu, auquel il donna le nom de *la Coca*, il y fit venir une petite partie de ſes Troupes. De groſſes pluies, qui ſurvinrent & qui durerent nuit & jour, pendant deux mois entiers, ne leur laiſſoient pas le tems de faire ſécher leurs habits. Cependant elles ne les empê-

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Tremblement de terre, & autres Phénomenes.

Province de Zumaco, où l'on trouve de la Canelle.

cherent point d'obſerver que la Province de Zumaco étoit remplie d'arbres, qui portoient de la vraie Canelle; d'où lui vint apparemment ſon nom, qu'elle doit avoir reçu des Eſpagnols plutôt que des Indiens. Ces arbres ſont grands. Ils ont la feuille du Laurier. Le fruit croît en grappes, dont les grains ſont fort menus; & toute la grappe eſt renfermée dans une coque, à-peu-près de la forme du gland de Liege, mais plus grande. Le fruit, les feuilles, l'écorce & les racines de l'arbre ont l'odeur de la Canelle, avec cette différence de celle de l'Orient, que la meilleure & la plus parfaite eſt la coque même où le fruit eſt renfermé. Les Campagnes ſont remplies de ces arbres, que la Terre produit ſans culture: mais les Indiens en cultivent auſſi dans leurs héritages; & cette Canelle, qu'on trouve plus fine, leur fait la matiere d'un riche Commerce avec les Peuples voiſins, qui leur apportent, en échange, des Etoffes & d'autres proviſions.

Forme des Arbres.

Gonzale, laiſſant dans Zumaco la plus grande partie de ſes gens, prit les plus ſains & les plus vigoureux, pour continuer ſa marche, ſous la conduite de quelques Indiens. Quelquefois, dans la ſeule vûe de l'éloigner de leur

Païs, ces Peuples lui faisoient de fausses peintures des lieux où il vouloit pénétrer. Ils lui parlerent d'un Païs fort abondant, qui n'offroit à ses yeux & à ses recherches, que des Campagnes stériles. La disette des vivres l'obligea de retourner à la Coca, pour y rejoindre les Troupes qu'il y avoit laissées derriere lui. Après y avoir passé plus d'un mois, il se remit en marche avec toutes ses forces, suivant le cours de la Riviere, jusques dans un endroit, où ses eaux, tombant de plus de deux cens toises, forment naturellement une des plus belles cascades du monde, avec un bruit qu'on entend à la distance de plus de six lieues (84). Quelques journées plus loin, il trouva que cette Riviere se rassemble dans un Canal si étroit, qu'il n'a pas plus de vingt piés d'un bord à l'autre; tandis que les Rochers, qui lui servent de rives, n'ont pas moins de hauteur que la Cascade. Les Espagnols avoient fait cinquante lieues, sans trouver d'autre endroit où ils pussent la passer. Quelques arbres, qu'ils ajusterent facilement sur les Rochers, leur firent un Pont commode; & de l'autre bord, ils s'engagerent dans des Bois, par lesquels ils ne cesserent

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Cataracte d'une grande hauteur.

(84) Zarate, *ubi sup.* p. 241.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1538.

point de marcher jusqu'à l'entrée d'un Païs fort plat, coupé de quelques Rivieres & plein de Marais bourbeux. Ils le nommerent *Guema*, & leur espérance étoit d'y trouver des vivres; mais ils y furent réduits à se nourrir de fruits inconnus, dans le chagrin continuel de ne pouvoir découvrir un seul Habitant de cette Terre sauvage. Enfin ils arriverent dans un Païs plus peuplé, où les vivres leur manquerent moins. Tous les Indiens qu'ils avoient vûs jusqu'alors étoient nus; ils les trouverent ici vêtus de Coton.

Province de Guema.

Gonzale, ne voulant plus s'exposer à la disette qu'il avoit éprouvée, & las d'être souvent obligé de s'ouvrir un chemin au travers des Bois, avec la hache & le sabre, entreprit de construire une Barque, que la Relation nomme un Brigantin (85). Cet ouvrage coûta beaucoup de peine aux Espagnols. Les fers de leurs chevaux morts étant la seule provision qu'ils eussent de ce Métal, il fallut faire du Charbon & des Fournaises pour le mettre en œuvre. Au lieu de Poix & de Goudron, ils recueillirent dans les Bois, différentes sortes de gommes, qui distilloient de quelques arbres. Les vieilles Mantes des Indiens

Avec quelles peines Gonzale fait construire une Barque.

(85) *Ibid.* p 244.

leur servirent d'étoupe & de filasse. Gonzale donna l'exemple du travail, & mania lui-même la hache & le marteau. Enfin, l'entreprise fut conduite à sa perfection. La Barque se trouva capable de porter tout le Bagage & quelques Hommes. On fit aussi plusieurs Canots, pour la suivre. Avec ce secours, Gonzale se crut non-seulement hors d'embarras, mais en état de pousser ses Découvertes. Il continua sa route, en faisant marcher les Trouppes par terre, sur le bord de la Riviere. Les Bois, ou d'épaisses brossailles, leur donnoient encore beaucoup de peine à couper: mais lorsqu'ils trouvoient trop de difficulté sur une rive, le Brigantin leur servoit à passer sur l'autre. La marche étoit si bien reglée, que ceux qui alloient sur l'eau, & ceux qui marchoient, ne se perdant point de vûe, & s'arrêtant dans les mêmes lieux pour le sommeil & la nourriture, on étoit toujours en état de se secourir mutuellement.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

Usage qu'il en fait.

Après avoir fait plus deux cens lieues, en suivant le cours de la même Riviere, l'ennui de ne trouver, pour alimens, que des fruits & des racines, fit naître d'autres vûes à Gonzale. Il résolut d'envoïer devant lui, sur la Rivie-

Découvertes d'Orellana.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1538.

re, un de ses Officiers, nommé François d'Orellana, & cinquante Hommes, pour chercher des vivres; avec ordre, s'ils en trouvoient, d'en charger le Brigantin, & de laisser le Bagage dans un endroit, dont il étoit encore à quatre vingt lieues, où les Indiens l'avoient assuré que deux grandes Rivieres se joignoient, & continuoient de couler paisiblement dans le même lit. Il ne se réserva que deux Canots, pour traverser les petites Rivieres, qu'il pouvoit rencontrer en chemin. Orellana partit, & fut bientôt porté, par le courant, dans le lieu où les deux grandes Rivieres mêloient leurs eaux; mais il n'y trouva point de vivres: & considérant la peine qu'il auroit à remonter, contre un courant si rapide, qu'il n'auroit pas fait dans l'espace d'un an ce qu'il venoit de faire en trois jours (86), il prit la résolution de s'abandonner au fil de l'eau. On ne lui attribue point d'autre vûe que de tenter la fortune (87). Cependant le refus qu'il fit de laisser du moins le Bagage & les Canots, & la querelle qu'il eut là-dessus avec le Pere Gaspard de Carvajal, Religieux de Saint Dominique, qui, lui

Orelana abandlonne Gonzale, avec le Brigantin.

(86) *Ibid.* p. 247.
(87) *Ibid.*

reprochant de violer les ordres de son Général, ne s'attira que des injures & des coups (88), semblent marquer qu'il étoit animé contre Gonzale par quelque ancien mouvement de haine & de vangeance.

Témérité de son Entreprise.

Il continua sa navigation, en Avanturier qui n'attend plus rien que du hazard, descendant quelquefois à terre, & combattant les Indiens qui entreprenoient de s'y opposer, attaqué souvent sur la Riviere même, par un grand nombre de ces Barbares, & fort embarrassé à se défendre contre une multitude de Canots, parceque les cinquante Espagnols étoient trop pressés dans le Brigantin. D'autres Indiens l'aïant reçu avec plus d'humanité, il emploïa leur secours pour construire une seconde Barque, qu'ils chargerent aussi de provisions. Plus loin, il en rencontra de fort belliqueux, dont il obtint l'amitié par ses caresses, après les avoir vaincus dans un combat. Ils lui apprirent qu'au delà de leur Province, il y avoit un Païs qui n'étoit habité que par des Femmes guerrieres; les mêmes apparemment dont Almagro avoit entendu parler dans son Expédition du Chili. Ainsi, recueillant des lumieres

(88) *Ibid.*

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1538.

importantes, sans trouver aucune apparence d'or ou d'argent, il suivit le cours de la Riviere jusqu'à son embouchure, qui le fit entrer dans la Mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieues de l'Ile de Cubagua (89).

A quoi elle aboutit.

Il se trouve dans la Mer du Nord.

Cette grande Riviere étoit celle dont l'embouchure avoit été découverte dès l'an 1500, par les Pinsons (90), & qui avoit reçu alors le nom de Marañon. Elle prend sa source au Pérou, dans la pente des Montagnes de Quito. Son cours, en ligne droite, est d'environ sept cens lieues : mais, à suivre tous ses détours, depuis sa source jusqu'à la Mer, les Relations Espagnoles en comprent plus de dix-huit cens (91).

Orellana se rendit en Espagne, où vantant beaucoup sa Découverte, il publia qu'il l'avoit entreprise à ses frais & par ses lumieres (92). Le récit qu'il fit particuliérement d'une Nation de Femmes guerrieres, qu'il n'avoit pas vues, fit donner aux Terres qu'il avoit traver-

(89) *Ibid.* p. 248. Nous avons une Relation informe de son Voïage.

(90) Voïez le Tome XLV de ce Recueil, p. 270.

(91) Toutes ces Relations de Gomara & de Zarate seront éclaircies dans la Description du Pérou.

(92) Zarate ajoute qu'il y avoit, dans le Brigantin, beaucoup d'argent & d'émeraudes qui lui servirent non-seulement à faire le Voïage d'Espagne, mais à s'équiper pour retourner aux Indes. Ainsi Orellana joignit le vol à la perfidie. p. 250.

ſées, quelques années après, le nom de Païs des Amazones. Il en obtint le Gouvernement, avec le pouvoir d'en faire la Conquête. Plus de cinq cens Hommes, preſque tous d'une naiſſance noble s'embarquerent ſous ſes ordres. Mais leur navigation fut ſi malheureuſe, qu'aïant commencé à ſe rebuter dès les Canaries, la plûpart abandonnerent bientôt leur Chef, & ſe diſperſerent dans les Iles. Il mourut lui-même de maladie ou de chagrin, dans le cours du Voïage, ſans avoir tiré d'autre fruit de ſes travaux, qu'une gloire équivoque, puiſqu'elle porte ſur une noire trahiſon.

1539.

Embarras de Gonzale Pizarre, après la fuite d'Orellana.

Cependant Gonzale, arrivant à la jonction des deux Rivieres, tomba dans un embarras mortel, lorſqu'au lieu d'y trouver des vivres, il apprit que ſes gens l'avoient abandonné avec le Brigantin & ſon Bagage. Un Eſpagnol, qui avoit eu le courage & la fidélité de demeurer ſeul dans ce lieu, pour attendre ſon Général, lui raconta que non-ſeulement Orellana s'étoit promis de continuer les Découvertes; mais que pour s'en attribuer tout l'honneur, il s'étoit fait nommer Capitaine par une élection formelle, après avoir renoncé à la qualité de Lieutenant des

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOIAGE.

1539.

Horribles difficultés de son retour à Quito.

Pizarres (93). Une si cruelle désertion fit perdre courage aux gens de Gonzale. Ils se voïoient à plus de quatre cens lieues de Quito, sans aucune ressource du côté des Sauvages, avec lesquels ils n'avoient fait aucune liaison; incertains même de pouvoir retrouver ceux qui les avoient si bien traités; privés de leur provision de miroirs, de sonnettes, & d'autres bagatelles qui leur servoient à familiariser ces Barbares, & pour comble d'infortune, dans un Païs nu & sablonneux, qui ne leur offroit pas même le triste secours qu'ils avoient toujours tiré des racines & des fruits sauvages. Les chevaux qui leur restoient, & quelques chiens qu'ils avoient amenés, firent tout le fond de leurs espérances, en prenant la résolution de retourner au Pérou. Ils ne reprirent pas le même chemin, parcequ'ils l'avoient trouvé trop difficile : mais celui qu'ils choisirent, sans autre regle que le cours du Soleil, n'étoit gueres plus aisé & se trouva beaucoup plus désert. Après avoir mangé successivement tous leurs chevaux & leurs chiens, ils furent réduits à vivre de feuilles d'arbres; heureux, lorsqu'au défaut de fruits & de feuilles, ils trouvoient à brouter une espece de filets

(93) *Ibid.* p. 251.

tendres, à peu-près semblables à ceux de la vigne. Ces filets, qui avoient le goût de l'ail, n'étoient pas sans force pour les soutenir. Le moindre animal, qu'ils pouvoient tuer ou surprendre dans ces déserts, se vendoit à grand prix, & tomboit par conséquent à ceux qui avoient de l'or. Une vie si misérable fit perdre, à Gonzale, plus de quarante Hommes. Ils s'appuïoient contre le tronc d'un arbre, & tomboient morts, en demandant à manger. Tous les autres étoient si foibles, qu'à cinquante lieues de Quito, ils désespéroient d'y pouvoir arriver; lorsque par un bonheur, dont on n'explique pas l'occasion, les Espagnols de Quito, avertis de leur retour, vinrent au-devant d'eux avec des vivres, des chevaux & des habits. Gonzale & les autres Officiers n'étoient pas moins nus que leurs Soldats. Leurs habits aïant été déchirés par les broussailles, ou pourris par les pluies, ils n'avoient, pour se couvrir, que des lambeaux d'étoffe ou de peaux, qu'ils avoient partagés entr'eux, & qui suffisoient à peine aux bienséances de la nature. Leurs épées étoient sans fourreaux, & rongées de rouille. Ils étoient tous à pié, les jambes nues & déchirées par les ronces qu'ils avoient eus sans

cesse à traverser, si pâles, si maigres, que leurs Parens & leurs Amis ne les reconnurent pas tout d'un coup. Un de leurs plus grands maux étoit venu de la disette du Sel, dont ils n'avoient pû trouver le moins du monde dans un espace de deux ou trois cens lieues ; ce qui leur fit juger que c'étoit cette raison qui rendoit le Païs si désert. En voïant paroître ceux qui leur apportoient du secours, ils se jetterent à terre, & la baiserent, dans un transport de reconnoissance. Ensuite tous ces affamés se jetterent sur les vivres avec tant d'empressement, & mangeoient avec tant d'avidité, qu'on fut obligé de les regler pendant quelques jours, pour faire reprendre à leur estomac l'habitude de ses fonctions. Comme les chevaux & les habits, qui étoient venus d'abord au-devant d'eux, ne se trouverent point en assez grand nombre, Gonzale & ses Officiers refuserent d'en prendre, & voulurent garder jusqu'à Quito une égalité parfaite avec leurs Soldats. Cette conduite leur rendit l'affection de ceux que leurs vaines promesses avoient irrités. En entrant le matin dans la Ville, ils allerent droit à l'Eglise, où les sentimens d'une vive piété, fruit heureux de la misere, mais

qui passe ordinairement avec elle, les firent demeurer immobiles jusqu'à la fin du Service (94). Les Auteurs de la Relation ajoutent que le Païs de Quixos, ou Canela, dont ils avoient du moins vérifié l'existence, est sous la ligne Equinoxiale, à la même hauteur que les Iles Moluques, d'où la Canelle venoit alors en Europe.

Conspiration des Partisans d'Almagro contre le Marquis.

Le malheur, que Gonzale avoit essuïé, n'étoit pas le plus redoutable dont il fut menacé. Il s'étoit formé, pendant son absence, un complot contre sa Famille, dans lequel on n'a pas moins de peine à comprendre la téméraire confiance des Conjurés, que l'aveugle sécurité du Marquis. Après la mort de l'Adelantade, Fernand Pizarre avoit envoïé Dom Diegue d'Almagro, son Fils, à Los Reyes. Ce jeune Homme, élevé jusqu'alors par Jean d'Herrada, Gentilhomme Espagnol, qui n'avoit pas cru s'avilir en donnant ses soins au Fils d'un des Maîtres du Pérou, étoit de belle taille, adroit, & d'un courage dont tout sembloit annoncer d'illustres effets. Il excelloit dans tous les exercices du corps. Si son Pere avoit ignoré jusqu'aux premiers élémens du savoir, un Historien remar-

Qualités naturelles du jeune Diegue d'Almagro.

(94) *Ibidem*, pp. 251. & suivantes.

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1539.

que que le jeune Dom Diegue étoit plus savant que sa profession sembloit le demander. Le Marquis l'avoit tenu quelque tems Prisonnier, avec son Gouverneur; mais leur aïant enfin rendu la liberté, il avoit permis qu'ils prissent ensemble une Maison à Los Reyes, où ses propres observations lui répondoient de leur tranquillité sous ses yeux. Mais cette Maison devint bientôt le rendez-vous de tous les Amis & les Partisans de l'Adelantade, qui étoient errans dans le Païs, parcequ'il se trouvoit peu d'Espagnols qui osassent les recevoir. Lorsqu'Herrada vit Fernand parti pour l'Espagne, & Gonzale pour ses Découvertes, il crut les circonstances favorables au dessein qui s'étoit formé dans les Assemblées dont il étoit regardé comme le Chef. C'étoit non-seulement d'ôter l'administration aux Pizarres, mais de vanger la mort de l'Adelantade par celle du Marquis. Le ressentiment des Conjurés avoit été fort aigri par le supplice de quelques Officiers, dont ils étoient persuadés que le plus grand crime avoit été leur attachement pour Dom Diegue. Ensuite, le Marquis aïant éloigné du jeune Almagro tous les Indiens qui avoient suivi les Enseignes de son Pere, cette politi-

Projet des Conjurés.

que, qu'il devoit au repos du Gouvernement, leur parut une autre marque de haine, dont ils craignoient que tôt ou tard l'effet ne s'étendît jusqu'à eux. Ce n'est pas qu'il ne se fût souvent efforcé de gagner leur affection par ses caresses : mais ils les prenoient pour autant d'artifices, qui ne faisoient qu'augmenter leur aversion & leur défiance.

CONQUEST DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1539.

Enfin, l'absence des deux Freres leur faisant juger qu'ils seroient moins observés, ils commencerent à faire secretement des provisions d'armes. Leur intelligence étoit si parfaite, que pour fournir aux dépenses communes, ils mettoient entre les mains d'Herrada tout l'argent qu'ils pouvoient retrancher à leur subsistance, jusqu'à celui qu'ils gagnoient au jeu. D'un autre côté, connoissant tous les anciens Amis de l'Adelantade, ils prirent soin de les rappeller pour grossir leur nombre ; & l'on assure qu'ils en firent venir quelques-uns, de plus de 200 lieues (95).

Tems qu'ils prennent pour l'exécuter.

Il étoit impossible néanmoins que ceux du Marquis n'ouvrissent pas les yeux sur une partie de ces mouvemens : mais dans la confiance qu'il avoit à son autorité, d'autres disent à sa bonne foi,

Leur audace, & confiance du Marquis.

(95) Gomara, p. 354. fol. vers.

1539. son honneur & sa conscience (96), il rejettoit leurs avis comme de fausses terreurs; & sa réponse étoit ordinairement, » qu'il falloit laisser vivre en » repos de pauvres Malheureux, assez » punis par la honte de leur défaite, » par la haine publique & par leur mi- » sere (97) «. Cet excès d'indulgence redoubla leur hardiesse. Les principaux la poussoient déja jusqu'à passer devant lui sans le saluer. Il attribua cette insolence au chagrin de leur état. Un jour on trouva trois cordes attachées au Gibet; l'une dirigée vers son Palais, qui étoit sur la même Place; les deux autres, vers les Maisons de *Velasquez*, son Lieutenant, & de *Picado*, son Sécretaire (98). Loin de s'offenser de cet outrage, il en sourit; & défendant qu'on en recherchât les Auteurs, il supposa qu'une infamie de cette nature ne pouvoit venir que de quelque ame vile, qui ne méritoit pas son attention.

1540. Cependant la résolution de le tuer étoit prise; & les Conjurés se propo-

(96) Zarate, p. 258.

(97) Benzoni dit qu'en effet ils étoient tous pauvres, misérables, & demi-désespérés, parceque les Partisans des Pizarres avoient saisi leurs biens, & ne leur avoient rien laissé. *Ubi sup*. p. 597.

(98) Gomara, *ibidem*; & Zarate, *ibidem*.

soient

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE. 1540.

Ce qui retarde l'exécution.

soient en même-tems de se rendre maîtres du Païs : mais ils vouloient attendre des nouvelles d'Espagne, depuis l'avis qu'on avoit reçu, que sur les plaintes de Diegue d'Alvarado, Fernand Pizarre avoit été arrêté par ordre de l'Empereur, & renfermé dans une étroite Prison (99). Ce changement, du côté de la Cour, leur faisoit espérer quelqu'autre révolution. D'ailleurs, ils avoient appris, par la même voie, que Sa Majesté envoïoit, au Pérou, le Licencié Vacca de Castro, pour y prendre connoissance de tous les désordres, & que ce Ministre Impérial s'étoit déja rendu à Panama. Quoique la mort du Marquis fût jurée, une partie des Complices, redoutant la qualité de Meurtriers, souhaitoient de pouvoir le conduire à l'échaffaut par les voies de la Justice ; & ceux mêmes, que l'assassinat n'effraïoit point, auroient cru

(99) Deux Historiens, qui vivoient dans le même tems, disent ; l'un, » qu'il » fut serré au Château de » Medina del Campo, » nommé la Motte, & » qu'on n'avoit pas sû, de» puis, ce qu'on en avoit » fait «. *Benzoni, ubi sup.* p. 597. L'autre, » il s'en » vint en Espagne à la » Cour, avec grande pom» pe, & montrant gran» de richesse : mais il ne » fut gueres là, qu'on ne » le menât de Valladolid » Prisonnier à la Forteresse » de Medina del Campo, » d'où il n'est point en» core sorti «. Gomara, L. V. chap. 35. Il est demeuré incertain s'il avoit été arrêté pour la mort d'Almagro, ou sur le soupçon d'avoir empoisonné Diegue d'Alvarado.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1540.

les Almagros mieux vangés par l'ignominie du supplice. Ils s'assemblerent (1), pour délibérer sur leurs espérances. Le résultat fut de députer, vers Castro, Dom Alfonse de Montemayor, à qui sa naissance assuroit un bon accueil, & que son esprit rendoit capable d'approfondir les intentions de la Cour. Il partit, avec tous les Mémoires qui pouvoient donner du poids à ses accusations. Mais, pendant qu'il se rendoit à Panama, on fut informé, à Los Reyes, que la Commission de Castro ne regardoit que le rétablissement de l'ordre, & que pour éviter de nouveaux troubles, ou par égard pour le Marquis, dont l'Espagne avoit reçu de si grands services, on lui avoit recommandé particulierement de ne pas rechercher à la rigueur les circonstances de la mort d'Almagro. Ces ménagemens de la Cour, qui sembloient mettre la tête du Marquis à couvert, firent changer tout d'un coup les résolutions des Conjurés.

Les Conjurés reviennent à leur Projet.

1541.

Sécurité excessive du Marquis.

Bientôt le bruit d'une Conspiration devint si public à Los Reyes, qu'il alla

(1) Les principaux étoient Jean de Sayavedra, Dom Alfonse de Montemayor, Jean de Gusman, Manuel d'Espinar, Diegue Nuñez de Mercado, Dom Christoval Ponce de Leon, Jean d'Herrada, & Pero Lopez d'Ayala. Zarate, p. 260

jusqu'aux oreilles du Marquis. Quelques Amis le presserent alors de veiller à sa sûreté. Il leur dit, sans émotion, que sa tête étoit gardée par le pouvoir qu'il avoit de faire abbattre celle des autres. Au conseil qu'on lui donna d'avoir du moins quelques gens de confiance autour de lui, il répondit, qu'il ne vouloit pas être soupçonné d'avoir pris des précautions contre le Juge que la Cour envoïoit au Pérou. Un jour qu'il se promenoit dans son Jardin, Herrada eut l'audace de lui rendre une visite, pour observer ses dispositions; &, dans le cours de l'entretien, portant la dissimulation jusqu'à lui attribuer le dessein de se défaire du jeune Dom Diegue & de ses Amis, il lui en fit des plaintes fort touchantes, au nom de tant de Malheureux, qui n'avoient plus rien à se promettre de la Fortune. Pizarre jura qu'il n'avoit jamais eu cette pensée; & se rappellant les avis qu'il avoit reçus, il ajouta qu'on lui avoit dit, au contraire, que les Amis d'Almagro en vouloient à sa vie, & qu'ils faisoient des provisions d'armes. On prétend qu'Herrada ne craignit point de répliquer, qu'ils avoient raison d'acheter des Cuirasses, puisque les Pizarres avoient des Lances. Ceux qui lui prêtent ce langage

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE. 1541.

Dissimulation d'Herrada dans une visite.

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1541.

condamnent le Marquis, de ne l'avoir pas fait arrêter (2), & ne le trouvent excusé, que par la permission qu'Herrada lui demanda aussi-tôt, de se retirer de la Ville avec Dom Diegue; ce qui pouvoit lui faire juger qu'ils ne méditoient rien de violent. Aussi n'en prit-il aucun soupçon. » Il s'amusoit à » cueillir des Citrons, dont il offrit » quelques-uns à son Ennemi, en lui » disant que c'étoient les premiers qui » fussent venus dans la nouvelle Ville, » & en promettant de lui faire donner » tout ce qui manquoit à ses besoins. » Herrada lui baisa les mains, & lui fit » ses remercîmens avec de grandes ap- » parences d'affection (4) «.

Le Marquis est tué. Circonstances de sa mort.

Il avoit obtenu ce qu'il desiroit; c'est-à-dire, la certitude que le Marquis étoit sans défiance. Les Conjurés s'assemblerent aussi-tôt chez lui, & le Dimanche suivant fut choisi pour l'exécution du complot. Toutes les mesures avoient été déja prises pour un autre jour (4), & quelque obstacle imprévû

(2) Gomara, p. 355.

(3) *Ibid.*

(4) Le jour de la S. Jean, suivant Zarate. Mais quoique cet Historien vécut du même tems, qu'il fût arrivé au Pérou deux ans après la mort de Pizarre, que sa fidélité ne soit pas suspecte, & que toutes ces raisons fassent préférer ici sa Relation pour le Texte, il se trouve tant de circonstances différentes dans celle d'un autre Contemporain, dont l'autorité n'est

les avoit fait suspendre. Il arriva même un nouvel incident, qui devoit absolument sauver le Marquis, si, par une obstination incroïable, il n'eût pas fermé les yeux à toute sorte de lumieres. Le Samedi au soir, un des Complices découvrit toute la trame au Curé de la principale Eglise, qui se hâta d'en donner avis au Sécretaire Picado, parceque Pizarre étoit à souper chez François

pas d'un moindre poids, que, suivant la méthode à laquelle on s'est attaché jusqu'ici pour les grands évenemens, on croit devoir soumettre les deux Récits au Jugement des Lecteurs : Voici celui de Gomara, dans les termes de l'ancienne Traduction : » Ils résolurent tous de » tuer Pizarre, après la » Messe, le jour de Saint » Jean. Un des Conjurés » découvrit toute l'Entre- » prise à Alfonse de He- » vao, Chapelain de la » grande Eglise, lequel, » la nuit, communiqua le » tout à Piccado & à Pi- » zarre, lui déclarant tou- » te la trahison, laquelle » un des Conjurés lui a- » voit révélée en secret ; » & que pour cette cause, » de peur d'être reconnu, » il s'étoit déguisé en cet » habit d'Homme lai. Pi- » zarre, pour lors, sou- » poit avec ses Enfans. Il » se troubla aucunement » à cette Nouvelle ; mais » un peu après, étant re- » venu à soi, il dit qu'il » n'en croïoit rien. Si est- » ce toutefois que pour » cette affaire, il envoïa » querir Jean Velasquez, » son Lieutenant, qui n'y » pût venir, pour être » couché en son lit mala- » de, & pour cette cause » s'en alla par devers lui, » accompagné seulement » d'Antoine Piccado, & » de quelques Pages qui » portoient des torches.

» Etant là, dit au Doc- » teur, qu'il remédiât à » cette affaire. L'autre lui » fit réponse qu'il pouvoit » demeurer en sûreté s'il » vouloit, puisqu'il avoit » en main le glaive de Jus- » tice. Quant à moi, je » m'émerveille de Picca- » do, qui ne réchauffa » autrement la froideur » du Gouverneur & du » Lieutenant, pour mettre

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1541.

Martin, son Beau-frere. Picado lui mena le Curé. Lorsqu'on l'eut prévenu sur le sujet de cette visite, il quitta la table avec quelque empressement, pour entendre ce qu'on avoit à lui dire; & le récit du Curé parut le troubler un peu. Mais reprenant toute sa fermeté, ou plutôt se remettant sur les yeux le bandeau qu'on venoit de lever, il répondit qu'il ne pouvoit se persuader ce qu'il

» ordre à un danger si » éminent. Pizarre ne s'en » soucioit, se fiant sur son » Lieutenant. Le jour de » S. Jean venu, si n'alla-» t-il point à l'Eglise, de » peur de ces Conjurés, & » feit chanter la Messe en » sa Maison. Le Lieute-» nant François de Cha-» ves & autres Gentils-» hommes, après la Gran-» de Messe, allerent dînet » avec lui. Les Conjura-» teurs voïant que Pizarre » n'étoit point sorti de sa » Maison pour aller à la » Messe, penserent être » découverts, & même » d'être pris. Entre ceux » qui favorisoient le Parti » d'Almagro, & qui pour » lors étoient prêts à exé-» cuter, le plus grand » nombre étoit ceux du » Chili, & y en avoit » bien peu de ceux des au-» tres endroits, parcequ'ils » ne vouloient point en-» core se déclarer jusqu'à » ce qu'ils en eussent vû » l'issue. Hertada, étant » fort cault & rusé, & » courageux tout ensem-» ble, choisit onze Sol-» dats bien armés, lesquels » furent Martin de Vil-» vao, Diego Mendez, » Christofle de Sose, Mar-» tin Cavillo, Arbolan-» cie, Hinojeros, Nar-» vaez, S. Millan, Porras, » Velasquez, & François » Nuñez: & comme cha-» cun dînoit, s'en allerent » droit où étoit Pizarre, » leurs épées nues, & » criant: tue, tue ce Ty-» ran, ce Traître, qui a » fait mourir Vacca de » Castro. Ils disoient ceci » pour irriter le Peuple. » Pizarre, oïant tel bruit, » cogneut alors ce qui » étoit. Il feit fermer la » porte de la Salle, & dit » à François de Chaves » qu'il la gardât avec vingt » Hommes, qu'il avoit » pour lors en sa Maison,

avoit entendu, parceque depuis peu de jours Herrada l'étoit venu voir, & lui avoit parlé d'un ton fort humble. Il ajouta que vraisemblablement, celui dont le Curé tenoit cet avis, pensoit à demander quelque grace, & vouloit se faire un mérite de ses inventions pour l'obtenir. Cependant il fit appeller le Docteur Jean Velasquez, son Lieutenant, qui ne put venir, parce-

» ce pendant qu'il s'iroit » armer. Herrada laissa un » Homme à la premiere » porte de la rue, lequel » avoit charge de dire que » Pizarre étoit déja mort; » afin que tous ceux du » Chili vinssent plus har- » diment lui donner se- » cours, lesquels inconti- » nent s'assemblerent jus- » qu'à deux cens. Cepen- » dant il monte en haut » avec ses dix autres com- » pagnons. Chaves lui ou- » vrit la porte, pensant le » retenir, & l'appaiser, » tant par son autorité que » par belles paroles. Mais » eux, pour entrer, avant » qu'on refermât la porte, » lui donnerent pour ré- » ponse une estocade. Il » met la main à l'épée, en » disant ces mots: Com- » ment Seigneurs & Amis? » Lui donnerent un grand » coup, qui lui fendit la » tête si avant, qu'il cheut » mort jusqu'en bas des » dégrés. Les autres, voïant » leur Chef mort, se jet- » terent par les fenêtres » dans le Jardin, & le » Docteur Velasquez le » premier, tenant avec les » dents le Sceptre de Justi- » ce, afin qu'il ne lui em- » pêchât les mains. Il en » demeura seulement sept » en la Salle, qui com- » battirent, desquels deux » furent blessés & les cinq » autres tués. François » Martin d'Alcantara, qui » étoit Beau-Frere de Pi- » zarre, Vargas & San- » don, Pages, un Negre, » & un Espagnol Serviteur » de Chaves, défendirent » la porte de la Chambre » où s'armoit Pizarre. Les » Pages furent tués. Fran- » çois Pizarre sortit après, » fort bien armé, avec un » courage invincible, & » semblable à un César; » & quand il eut vû qu'il » n'étoit resté seulement » que François Martin, il

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1541.

qu'il étoit indiſpoſé : & ſans marquer la moindre impatience, il paſſa chez lui en ſe retirant, accompagné ſeulement de ſon Sécretaire, & de deux ou trois de ſes Convives, avec un Flambeau qu'on portoit devant eux. Velaſquez, qu'il trouva au lit, n'attacha pas plus d'importance au récit du Curé; & montrant ſon Bâton de Commandant, il aſſura fierement les Spectateurs, qu'auſſi long-tems qu'il *l'auroit entre les mains*, ſous l'autorité du Marquis, il n'y avoit point de révolte à craindre dans l'étendue de ſa Juriſdiction. L'Hiſtorien obſerve qu'il tint parole, parcequ'en fuïant le lendemain, il prit ſon à

» lui dit avec paroles courageuſes; or ſus, mon Frere, chargeons. Nous ſommes tous deux aſſez ſuffiſans pour combattre ces méchans Traîtres. Mais François Martin ne dura gueres, & ainſi François Pizarre demeura ſeul, qui manioit ſon épée avec une force de Lion, & ſi dextrement, qu'il n'y avoit Homme, ſi vaillant fût-il, qui osât s'approcher de lui. Jean d'Herrada, en combattant, pouſſa Narvaez; & comme Pizarre s'avançoit pour tuer ledit Narvaez, lequel étoit tombé, tous l'aiſſaillirent enſemble, & le pourſuivirent juſques la Chambre, où il tomba d'un coup d'eſtocade qu'on lui donna en la gorge. Le vaillant Pizarre mourut demandant Confeſſion, & faiſant le ſigne de la Croix, ſans qu'aucun lui dît Dieu te pardonne. Il mourut le 24 de Juin 1541 «. Gomara, L. V. chap. 37. Benzoni, autre Hiſtorien contemporain, s'étend peu ſur les circonſtances, & ne nomme pas le jour de l'exécution. Ainſi la difficulté eſt entre Zarate & Gomara; celui-ci qui la met au jour même de S. Jean, & l'autre au Dimanche d'après.

Bâton entre les dents, pour s'aider plus aisément de ses mains.

Les réflexions de la nuit ne laisserent pas de causer quelque inquiétude à Pizarre. Il se dispensa le Dimanche au matin, de paroître à l'Eglise; & sous un prétexte de santé il se fit dire la Messe dans sa Maison. Après l'Office public, Velasquez & Chaves, ses deux principaux Officiers, allerent dîner avec lui. Quelques autres Espagnols s'y rendirent aussi, les uns par habitude, & pour s'informer de sa santé, d'autres inquiets pour leur propre sort, quoique sur de simples bruits, qui n'étoient clairs pour personne. A peine étoient-ils hors de table, & les gens congédiés, dans la tranquillité qui regne au milieu du jour, qu'Herrada, suivi de dix ou douze de ses Complices, sortit de sa Maison, qui n'étoit qu'à trois cens pas du Palais. En paroissant dans la rue, ils mirent l'épée à la main, & crierent à haute voix; meure le Tyran, meure le Traître! Ils se promettoient qu'une déclaration si brusque persuaderoit au Peuple qu'ils étoient soutenus par un grand Parti, & que cette idée suffiroit seule pour contenir celui des Pizarres. D'ailleurs, ils jugeoient que la plus vive diligence ne pouvoit arrêter leur Entre-

prise, ni les empêcher de tuer le Marquis, ou de périr eux-mêmes avant que les Troupes régulieres fussent rassemblées. Ils s'avancerent jusqu'au Palais, en poussant les mêmes cris. Ils y entrerent sans résistance. Un des Conjurés reçut ordre de demeurer à la porte, l'épée haute, & de crier aussi-tôt, le Tyran est mort. Cette précaution eut tout l'effet qu'ils en avoient espéré. Quelques Partisans des Pizarres, qui commencoient à venir au secours, entendant que le Marquis étoit mort, se retirerent sans avoir rien entrepris.

Cependant Herrada continuoit de pénétrer, à la tête de ses gens. Il s'avança jusqu'au pié de l'Escalier, surpris lui-même de ne rencontrer personne. Les Domestiques de la Maison étoient à dîner; & les Maîtres s'entretenoient paisiblement dans un Sallon. Il y avoit une Salle à traverser. Quelques Indiens, qui s'étoient trouvés à la Porte du Palais, & qui avoient fui devant Herrada, eurent le tems de venir apprendre au Marquis ce qu'ils avoient vû. Il ne fit paroître aucune crainte, & rassurant en deux mots tous ses Amis, il donna ordre à Chaves de fermer la Salle & le Sallon, tandis qu'il s'alloit armer. Mais Chaves fut si troublé, que sans fermer

aucune des deux Portes, il marcha droit à l'Escalier, demandant à haute voix d'où venoit le bruit? Les Conjurés achevoient de monter. Un d'entr'eux lui donna, pour réponse, un grand coup d'épée. Il eut encore la force de tirer la sienne, en disant : quoi! l'on en veut même aux Amis? A l'instant, il fut percé de plusieurs autres coups, qui le firent tomber mort; & ses Assassins entrerent impétueusement dans les Salles. Tous les Espagnols, qui n'y étoient pas moins de dix ou douze, prirent le parti de sauter dans la Cour par les Fenêtres. Velasquez fut un des premiers à fuir, tenant, comme on l'a remarqué, son Bâton de Commandant dans la bouche, pour s'aider de ses mains à descendre.

Le Marquis étoit dans sa Chambre, où François Martin, son Beau-frere, deux autres Gentilshommes, & deux grands Pages, l'un nommé Jean de Vargas, Fils de Gomez de Tordoya, l'autre Scandon, avoient eu la fidélité de le suivre. Ses ennemis se faisant entendre de si près, il n'acheva point d'attacher les courroies de sa Cuirasse. Avec son Epée & son Bouclier, il s'avança promptement vers la Porte, où il se défendit long tems avec tant de valeur, qu'ils ne

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOIAGE.
1541.

purent forcer le passage. Il crioit à haute voix : courage, mon Frere, nous suffisons pour faire périr ces Traîtres. Martin fut tué le premier : mais aussi-tôt un des Pages prit sa place. Les Conjurés, effraïés de cette résolution, & commençant à craindre qu'il ne vînt assez de monde pour les enfermer par derriere, résolurent de tout mettre au hasard. Ils firent avancer un de leurs gens, qui étoit armé de toutes pieces, & qui, se jettant dans la porte, occupa tellement le Marquis, que les autres eurent plus de facilité pour entrer Ils le chargerent alors avec une nouvelle furie. Dans la nécessité de parer à tous les coups, son bras se lassa bien-tôt. A peine pouvoit-il remuer son Epée, lorsqu'un coup à la gorge le fit tomber sans force, dans un ruisseau de son propre Sang. En tombant, il demanda un Confesseur : mais, la voix lui manquant, il fit à terre un signe de Croix avec la main, il le baisa respectueusement, & mourut dans cette posture. Les deux Pages furent tués près de lui. On ne nous apprend point le sort de ses deux autres Défenseurs. Les Conjurés perdirent quatre Hommes, & la plûpart furent blessés (5).

(5 Zarate, pp. 169. & précédentes. Observons que ce ne peut avoir été que sur le témoignage des Conju-

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE. 1541.

La nouvelle de cette étrange scène ne fut pas plutôt répandue dans la Ville, que plus de deux cens Hommes, qui avoient été gagnés par les Conjurés, & qui attendoient le succès de leur Entreprise, se déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue; pendant que les plus fideles Partisans du Marquis n'oserent lever la voix. On vit sortir les Meurtriers, de sa Maison, comme en triomphe, avec leurs Epées sanglantes. Ils firent monter Dom Diegue à cheval, & lui conseillerent de se promener par la Ville. Quantité d'autres Emissaires, qu'ils avoient eu la précaution d'y répandre, publierent qu'il n'y avoit plus d'autre Gouverneur, au Pérou, que le Fils de Dom Diegue d'Almagro. La Maison du Marquis fut abandonnée au pillage. Ensuite, Herrada fit assembler le Conseil; & lui présentant les Lettres Impériales, par lesquelles Almagro le Pere étoit nommé Gouverneur de la Nouvelle Tolede, il le força de reconnoître le Fils dans la même qualité. Les Conjurés prirent ce tems pour tuer quelques amis des Pizarres. Leur animosité n'empêcha point les Do-

Le jeune Almagro se fait reconnoître Gouverneur du Pérou.

Sépulture du Marquis.

rés mêmes, quon a sû toutes ces dernieres circonstances. Suivant Zarate, c'est au 26 de Juin, qu'il faut rapporter cet événement.

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1541.

Zele & fidélité d'un de ses anciens Domestiques.

mestiques du Marquis de porter son corps à l'Eglise; mais personne n'eut la hardiesse de s'y arrêter pour l'ensevelir, jusqu'à ce qu'un Habitant de Truxillo, nommé *Barbaran*, qui avoit été à son service, parut avec une permission de Dom Diegue, & se hâta de l'enterrer à ses propres frais. Il ne fut aidé que de sa femme; & dans la crainte de voir arriver les Conjurés, qui regrettoient de n'avoir pas coupé la tête à leur Ennemi, pour l'attacher au Gibet, à peine se donna-t-il le tems de le revêtir du Manteau de Saint Jacques & de lui attacher les Eperons, suivant l'ancienne maniere d'enterrer les Chevaliers de cet Ordre. Après lui avoir rendu ce triste devoir, Barbaran s'occupa du soin de ses Enfans, qui étoient errans dans la Ville, & n'apporta pas moins de zele à les mettre en sureté (6).

On a promis une comparaison de caracteres, entre Dom François Pizarre & Dom Diegue d'Almagro. C'est d'après les Relations Espagnoles; car on ne veut rien donner à l'imagination. Zarate, qui pouvoit les avoir connus tous deux, se propose, dit-il, de les comparer à la maniere de Plutarque, lorsqu'il avoit rapporté la vie &

(6) Zarate, pp. 271. & précéd.

les actions de quelques grands Capitaines, qui avoient entr'eux quelque ressemblance.

Comparaison de Dom François Pizarre & de D. Diegue d'Almagro.

Sans répéter ce qu'on a déja dit (7) de leur origine; » ils avoient l'un & » l'autre beaucoup de courage & de « fermeté. Leur patience étoit égale » pour le travail & la peine. Ils étoient » tous deux d'une constitution saine » & robuste; tous deux libéraux & » bienfaisans. On ne remarqua pas plus » de différence dans leurs autres inclinations. Il vêcurent dans le célibat, l'un & l'autre; quoiqu'à leur » mort le plus jeune des deux fût âgé » de soixante-cinq ans. Ils avoient le » même goût pour les armes & la » guerre: mais, dans les intervalles de » repos, l'Adelantade se livroit plus » volontiers que Pizarre aux affaires » Domestiques. Ils étoient tous deux

(7) Ajoutons néanmoins, sur le témoignage de Gomara, que Pizarre, Fils naturel, comme on l'a remarqué, d'un Capitaine Navarrois, fut exposé devant la porte d'une Eglise, & qu'il fut allaité quelques jours par une Truie; qu'ensuite reconnu par son Pere, il fut emploïé à garder ses Pourceaux; qu'un jour, en aïant perdu quelques-uns, & craignant d'être puni, il suivit quelques Passans jusqu'à Séville, d'où il passa aux Indes: qu'après s'être arrêté quelque tems à S. Domingue, il partit pour Uraba, avec Alfonse de Ojeda & Vasco Nuñez de Balboa, & de-là pour Panama avec Pedrarias. Gomara, p. 357. Voïez d'ailleurs le Tome XLV de ce Recueil, pag. 435; & ci-dessus, p. 140.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1541.

» dans un âge fort avancé, lorsqu'ils » entreprirent la Découverte & la Conquête du Pérou, & ce glorieux des- » sein leur coûta beaucoup de fatigues; » mais le Marquis y fut exposé à de » plus grands dangers. Almagro étoit » retenu, à Panama, par le soin de » pourvoir aux supplémens d'Hom- » mes & de munitions, tandis que Pi- » zarre emploïoit son sang & ses pei- » nes. Tous deux avoient l'ame gran- » de, & sans cesse occupée de vastes » desseins, sans en être moins doux, » moins accessibles, & moins obli- » geans. Ils furent également libéraux » en effet, quoique l'Adelantade le fût » plus en apparence, parcequ'il aimoit » à faire éclater ses libéralités; & le » Marquis, au contraire, s'efforçoit de » cacher les siennes, comme s'il n'eut » cherché que le plaisir de satisfaire » aux besoins d'autrui. On en donne » un exemple remarquable : un jour, » apprenant qu'un Cavalier venoit de » perdre son cheval, il prit sur soi un » Lingot d'or de dix marcs (8), & se » rendit au jeu de Paûme, où il comp- » toit de le trouver, pour lui faire ce » présent de sa propre main. Il n'y » trouva point celui qu'il cherchoit;

(8) L'Edition d'Anvers met dix livres.

» mais quelques Amis, qu'il ne s'at-
» tendoit point à rencontrer dans ce
» lieu, lui proposerent une partie de
» Paûme qu'il accepta sans réflexion. Le
» Lingot faisoit un poids dans sa po-
« che ; & l'en tirer, c'étoit trahir son
» dessein. Il prit le parti de jouer avec
» ce fardeau, en donnant quelque pré-
» texte pour ne pas quitter son habit.
» L'exercice dura trois heures entieres ;
» enfin le Cavalier paroissant, il le prit
» à l'écart, & lui dit, après l'avoir ré-
» joui par son présent, qu'il lui en au-
» roit volontiers donné trois fois plus,
» pour être délivré de ce qu'il avoit
» souffert en l'attendant. Mais rien ne
» prouve mieux la libéralité des deux
» Associés, que l'état de leur fortune
» après leur mort. Ces deux Conqué-
» rans du plus riche Païs de l'Univers,
» qui avoient possedé de si grands
» biens, en or, en fonds & en reve-
» nus, moururent pauvres, & ne lais-
» serent ni Terres, ni Trésors. Leur
» affection pour leurs Serviteurs les
» portoit non-seulement à les enrichir,
» mais à vouloir partager avec eux tou-
» tes sortes de périls ; & sur ce dernier
» point, on a reproché de l'excès au
» Marquis. Dans un Voïage, où pour
» abreger sa marche il passoit à gué la

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE.
M. VOÏAGE.
1541.

„ Riviere de Batraca, l'extrême rapi-
„ dité de l'eau entraîna un de ses Va-
„ lets Indiens, dont il connoissoit l'at-
„ tachement & la fidélité. Il se mit à
„ la nage après lui, le prit par les che-
„ veux, & le sauva heureusement; au
„ risque de périr lui-même dans une
„ entreprise que le plus vigoureux Sol-
„ dat de son Armée n'auroit osé ten-
„ ter. Ses Officiers lui représentant qu'il
„ s'étoit trop exposé, il leur répondit
„ qu'ils ne connoissoient pas le prix
„ d'un Valet fidele.

„ Le Marquis jouît plus long-tems
„ & plus tranquillement de l'autorité;
„ Dom Diegue, qui n'en jouît pres-
„ que pas, fit paroître plus d'ambition
„ & un desir plus ardent de gouverner.
„ Ni l'un ni l'autre n'aimoit le chan-
„ gement dans la maniere de se vêtir.
„ Depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge
„ avancé, leur goût ne varia pas plus
„ pour la forme des habits, que pour
„ l'étoffe, surtout celui du Marquis,
„ qui portoit ordinairement un Just'au-
„ corps de drap noir, si long qu'il des-
„ cendoit jusqu'à la cheville du pié,
„ large par le bas, étroit par le haut,
„ pour faire paroître la taille; des sou-
„ liers blancs, un Chapeau gris, l'E-
„ pée & le Poignard à l'antique. Quel-

» quefois, les jours de Fête, il prenoit, à la sollicitation de ses Domestiques, une Robbe de Martre, que Fernand Cortez lui avoit envoïée de la Nouvelle Espagne : mais il la quittoit ordinairement, en sortant de l'Eglise, & demeuroit en chemise, ou en Camisole, avec un Mouchoir autour du cou, dont il s'essuïoit le visage, qu'il avoit souvent mouillé de sueur, parcequ'en tems de paix, il emploïoit le reste du jour au jeu de Boule ou de Paume. Tous deux supportoient, avec beaucoup de patience, la peine, le travail, la faim, la soif & les autres incommodités, particulierement le Marquis, & jusques dans l'exercice du jeu, où les jeunes gens les plus vigoureux ne tenoient pas plus long-tems que lui. Il avoit plus de passion, pour cet amusement, què l'Adelantade. Quelquefois il y passoit des journées entieres, jouant avec le premier qui s'offroit pour sa partie (9), sans permettre qu'on relevât sa boule, ou qu'on lui marquât par d'autres attentions, le respect dû à sa Dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui

(9) La Relation dit, avec un Matelot même & un Meûnier.

CONQUESTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOÏAGE.

1541.

» faire quitter le jeu, surtout s'il per-» doit; à moins qu'il ne fût question » de quelque nouveau soulevement des » Indiens, car alors il abandonnoit » tout, pour courir aux armes : & se » croïant invincible lorsqu'il avoit pris » sa Cuirasse, sa Lance & son Bouclier, » il s'avancoit vers les Séditieux avec » une admirable résolution, sans at-» tendre ses gens, qui étoient souvent » obligés de courir à toute bride pour » le joindre. Au reste, cet éloge ne con-» vient pas moins à l'Adelantade. Ils » avoient, tous deux, tant de bravou-» re, & tant d'expérience dans la ma-» niere de faire la guerre aux Indiens, » que l'un, comme l'autre, se trouva-» t'il seul contre cent, ne faisoit pas » difficulté de pousser son cheval con-» tr'eux, & de les charger à grands » coups de Sabre & de Lance.

» Ils avoient l'un & l'autre un grand » fond d'esprit & de jugement naturel, » qui leur faisoit prendre les plus justes » mesures dans toute sorte d'entrepri-» ses, & qui ne les rendoit pas moins » propres au Gouvernement qu'à la » guerre ; ressemblance d'autant plus » remarquable, qu'ils n'avoient, ni » l'un ni l'autre, aucune teinture de » sciences. On a déja fait observer qu'ils

» ne savoient ni lire, ni écrire; pas » même assez pour signer leur nom. » Mais quoiqu'une si mauvaise éduca- » tion fît mal juger de leur naissance, » ils avoient d'ailleurs les manieres no- » bles, & toutes les apparences de la » grandeur. L'ouverture & la confiance » du Marquis se soutenoient constam- » ment, pour ceux qu'il honoroit une » fois de son estime & de son atten- » tion. Elles ne se relâcherent jamais, » par exemple, pour Antoine Picado » son Secretaire, dans la variété d'af- » faires importantes, auxquelles il étoit » obligé de l'emploïer. Sur toutes les » Dépêches qui regardoient les Espa- » gnols ou les Indiens, il faisoit, avec » la plume, deux traits en forme de » Paraphe, au milieu desquels Picado » signoit *François Pizarre*; & la fidéli- » té, qui regna toujours dans l'adminis- » tration, n'est pas moins glorieuse » pour le discernement du Gouverneur, » que pour la vertu de son Ministre.

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOÏAGE.
1541.

» Pizarre & Almagro étoient affa- » bles, d'une humeur égale, & si » familiers dans la Société, qu'ils al- » loient souvent seuls & sans aucune » suite, visiter leurs Concitoïens, de » Maison en Maison, & manger chez le » premier qui les invitoit. Ils étoient

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE.
II. VOÏAGE.
1541.

» tous deux fort ſobres. On leur attri-
» bue la même modération dans leurs
» galanteries, ſurtout à l'égard des Fem-
» mes Eſpagnoles, avec leſquelles ils
» étoient perſuadés qu'ils ne pouvoient
» entretenir de commerce, ſans offen-
» ſer leurs Maris ou leurs Peres. Du cô-
» té des Indiennes, il paroît que l'A-
» delantade fut le plus retenu. On ne
» lui connut d'attachement pour aucu-
» ne Péruvienne, ni même aucune ſor-
» te de foibleſſe, quoique les Femmes
» de cette Région ne ſoient pas ſans
» agrément ; & le Fils naturel, auquel
» il laiſſa ſon nom, étoit né d'une In-
» dienne de Panama. Le Marquis con-
» traignit moins, au Perou, ſon incli-
» nation pour les plaiſirs de l'Amour.
» Il vêcut dans un Commerce public
» avec une Sœur d'Atahualipa, dont il
» eut un Fils, nommé *Gonzale*, mort à
» l'âge de quatorze ans, & une Fille
» nommée *Dona Franciſca*. Une autre
» intrigue, qu'il eut enſuite avec une
» Indienne de Cuſco, lui donna un ſe-
» cond Fils, qu'il fit nommer, comme
» lui, Dom François.

» Les deux Aſſociés reçurent, de Sa
» Majeſté, des récompenſes également
» glorieuſes. Pizarre obtint, avec le
» Gouvernement de ſa Conquête, le

» titre de Marquis & l'Ordre de Saint » Jacques. Almagro fut honoré du titre » d'Adelantade, & revêtu du Gouver- » nement de la Nouvelle Tolede. Leur » respect pour l'autorité de la Cour fut » assez égal, si l'on excepte, dans l'A- » delantade, un peu plus de ruse à don- » ner, aux ordres qui venoient d'Espa- » gne, l'interprétation qui convenoit à » ses vûes. Le Marquis porta la déféren- » ce pour les mêmes ordres, jusqu'à » s'interdire bien des choses qui ne » passoient pas les bornes de son pou- » voir, par la seule raison qu'il ne vou- » loit pas être soupçonné de les avoir » trop étendues. Il lui arriva souvent, » dans les lieux où il faisoit fondre » les Métaux, de se lever de son siege » pour ramasser de petites parties d'or » & d'argent, qui sautoient en cou- » pant les pieces du Quint Roïal. A » ceux qui en marquoient de la sur- » prise, il répondoit qu'il le feroit avec » la bouche, s'il ne le pouvoit avec les » mains.

» Il emploïa tous ses soins à faire bâ- » tir des Villes & à cultiver les meilleu- » res Terres. C'est un éloge qu'Alma- » gro, dans ses prétentions continuel- » les à des droits incertains, ne se don- » na, ni le tems, ni le pouvoir de par-

CONQUESTE DU PEROU.
PIZARRE. II. VOIAGE.
1541.

» tager avec lui. On ne voit pas qu'à Cusco même, où son autorité fut reconnue après l'Expédition du Chili, il ait eu d'autre occupation que ses préparatifs militaires, & qu'il ait pensé à l'embellissement de cette Ville ; au lieu que non-seulement le Marquis fonda Los Reyes & Truxillo, mais il établit d'autres Colonies, qui prirent par degrés la forme & le nom de Villes ; & dans Los Reyes, dont il fit son principal séjour, il bâtit de belles Maisons, des Monasteres & des Eglises ; il fit construire deux Moulins sur la Riviere, il assigna des revenus annuels aux Religieux de Saint Dominique & de la Merci ; & dérobant pour ces grands Ouvrages, tout le tems qu'il pouvoit à ses autres occupations, il dirigeoit suivant ses lumieres les Ouvriers & les Maîtres, en Vainqueur judicieux, qui croit devoir autant de zele à l'établissement qu'au progrès de ses Conquêtes.

» Enfin, les deux Héros de cette comparaison eurent une autre ressemblance, dans leur mort, qui fut non-seulement violente, mais causée, celle de l'un par le Frere du Marquis, celle de l'autre par le Fils de l'Adelantade ; & dans la derniere scene des

» corps

» corps mortels, qui est la sépulture, » pour laquelle ils n'eurent que le vil » office de quelques Domestiques, qui » leur rendirent même ce devoir à leurs » propres frais (10).

CONQUESTE DU PEROU. PIZARRE. II. VOÏAGE. 1541.

§ VI.

Voïage de Vacca de Castro.

LE jeune Almagro, ou Dom Diegue, qu'on ne peut produire sous un autre nom, malgré l'obscurité qui peut naître, de celui de son Pere, pour ceux qui ne suivent pas attentivement le fil historique, ne se fut pas plutôt fait reconnoître aux Magistrats de Los Reyes, qu'il leur ôta les marques de leur Dignité; mais il les leur rendit sur le champ, en leur déclarant qu'ils les tenoient de sa main. Ensuite il fit arrêter Velasquez & Picado, l'un Lieutenant, l'autre Secretaire du Marquis. Herrada fut nommé Général des Troupes; & plusieurs autres Officiers reçurent un rang proportionné à leurs services. Le bruit de cette révolution attira dans la Ville tout ce qu'il y avoit, au Pérou, de Vagabonds, de Fainéans & de Libertins, qui vinrent s'enrôler dans l'es-

Premieres dispositions du jeune Almagro.

(o) Zarate, L. IV, chap. 9.

poir de s'enrichir du pillage, ou de vivre avec licence. Dom Diegue prit, pour païer ses Troupes, le Quint Roïal, les biens de ceux qu'il avoit fait massacrer, & les revenus de quelques riches Citoïens qui se trouvoient absens. Mais on ne fut pas long-tems sans voir naître la division entre ses plus zélés Partisans. Quelques-uns, par un simple mouvement de jalousie, entreprirent de tuer Herrada, qu'ils voïoient en possession de toute l'autorité, dont il ne laissoit que l'ombre au jeune Almagro. Leur dessein fut découvert. François de Chaves, proche Parent de celui qui avoit été la premiere victime du complot, eut la tête coupée. Antoine *Orihuela*, nouvellement arrivé d'Espagne, eut le même sort, pour avoir dit que les Conjurés étoient des Tyrans.

Division entre ses Partisans.

Cependant Herrada fit partir des Députés, avec ordre de proclamer le Gouvernement de Dom Diegue dans toutes les Provinces conquises, & de le déclarer Successeur de son Pere & du Marquis. Ils n'y furent pas reçus avec la même faveur. Dans celle de Chachapoyas, Alfonse d'Alvarado, qui avoit quitté son Gouvernement de Guatimala pour venir s'y établir, se déclara hautement pour la Cour, & traita Dom

Alfonse d'Alvarado se déclare pour le Roi.

Diegue de Traître & de Rebelle. Il avoit, sous ses ordres, cent Hommes, avec lesquels il espéroit de se défendre, dans un lieu qu'il avoit fortifié. Les Conjurés tenterent tout pour le séduire; &, le voïant ferme à répéter, non-seulement qu'il attendoit un ordre exprès de la Cour, mais que dans l'intervalle il feroit une guerre mortelle aux Assassins du Marquis, ils envoïerent contre lui un Corps de Troupes assez nombreux, qui devoit passer par les Villes de Saint Michel & de Truxillo, pour enlever tous les chevaux de ces deux Places aux Habitans. Garcias, qui le commandoit, se rendit par Mer au Port de Santa, qui est à quinze lieues de Truxillo. Là, rencontrant le Capitaine Cabrera, qui s'étoit déclaré contre Dom Diegue avec les Habitans de Guanuco, il le fit Prisonnier; & peu de jours après, il lui fit couper la tête à Saint Michel (11).

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1541.

Garcias est envoïé contre lui.

Mais la suite de cette Expédition se trouve liée avec d'autres évenemens. Dom Diegue de Sylva & François de Carvajal commandoient à Cusco, lorsque les Députés & les ordres d'Almagro y étoient arrivés. Ils prirent, avec

Cusco évite de reconnoître Dom Diegue.

(11) Il la fit couper aussi à Voz Mediana & Villegas, deux autres Officiers. *Ibid.* chap. 10.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1541.

tous les Magistrats, la résolution de ne pas reconnoître son autorité, sans oser néanmoins la rejetter ouvertement, & dans le dessein de gagner du tems pour se préparer à leur défense. Leur réponse fut de demander une Députation réguliere, avec un pouvoir plus ample. Gomez & Tordoya, Pere de l'un des deux Pages qui avoient été tués en défendant le Marquis, étoit un des Chefs du Conseil Roïal de Cusco. Il étoit à la Chasse, lorsque les Envoïés de Dom Diegue avoient apporté ses ordres. On prétend même qu'à son retour, il les rencontra, lorsqu'ils sortoient de la Ville, & qu'aïant appris ce qui s'étoit passé à Los Reyes, il eut la force, ou la prudence, de ne pas les insulter. Mais, après les avoir mesurés des yeux, il tordit le cou à un fort beau Faucon, qu'il portoit sur le poing, en disant à ceux qui l'accompagnoient, qu'il n'étoit plus question de chasser, mais de combattre. Le soir même, s'étant assuré de la disposition des Commandans de la Ville & des autres Chefs, il en sortit, pour aller mettre dans leurs intérêts Pierre d'Angurez, Lieutenant de la Province des Charcas, & Pierre Alvarez Holguin, qui étoit alors occupé contre les Indiens avec quelques Trou-

Comment Tordoya se prépare à vanger son Fils.

VACCA DE CASTRO. 1541.

pes. Ces deux Officiers n'aïant pas balancé à se déclarer pour la cause du Roi, il les pressa de le suivre à Cusco, où leur arrivée soutint le courage d'un grand nombre d'Habitans qui pensoient à se retirer. Tous les Chefs, animés aussi par leur présence, choisirent Holguin pour le commandement des armes, avec le titre de Capitaine Général du Pérou, & lui prêterent serment d'obéissance, en cette qualité, jusqu'aux premiers ordres qui leur viendroient de la Cour. Holguin déclara aussi-tôt la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de Cusco, dans le zele qu'ils conçurent pour seconder leurs Chefs, s'engagerent à païer tout ce qu'Holguin prendroit des revenus du Roi pour le paiement & l'entretien des Troupes, si Sa Majesté refusoit d'approuver cette dépense. Ils offrirent, d'aussi bonne grace, leurs propres biens & leurs personnes; & cet exemple aïant été suivi de ceux des Charcas & d'Arequipa, on eut bien-tôt rassemblé près de quatre cens Hommes, composés de cent cinquante Cavaliers & cent Arquebusiers, & le reste de Piquiers. Cependant Holguin, apprenant que Dom Diegue avoit plus de huit cens Hommes, ne crut pas devoir l'attendre à

Holguin commande les Troupes de Cusco.

Zele des Habitans.

Holguin veut se joindre à Alvarado.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1541.

Cusco, & résolut de s'avancer par la Montagne vers la Province de Chachapoyas, dans l'espérance de joindre ses forces à celles d'Alvarado, qu'il savoit déclaré pour le service du Roi. D'ailleurs, il jugeoit que sa petite Armée pourroit grossir en chemin, par la jonction d'un grand nombre d'Amis des Pizarres, qui s'étoient réfugiés en divers endroits des Montagnes. En partant de Cusco, il y laissa, pour la défense de la Ville, quelques Espagnols & quantité d'Indiens bien armés, sous les ordres de Gomez de Tordoya, de la Vega, d'Anzures & de Vascas Robles.

Dom Diegue entreprend de s'y opposer.

Dom Diegue, qui apprit de son côté ce qui se passoit à Cusco, & le départ d'Holguin avec ses Troupes, jugea d'abord que le dessein de cet Officier étoit de s'avancer vers Alvarado par la Montagne, & résolut de se mettre en marche pour lui couper le passage; mais il ne put faire toute la diligence nécessaire, parcequ'il attendoit Garcias, auquel il avoit envoïé dire de revenir à Los Reyes, sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'en marchant contre Alvarado, il avoit été fort maltraité par les Habitans de Levanto, Bourgade de Chachapoyas. Garcias revint, & mit Dom Diegue en état d'exécuter ses résolu-

tions. Mais, avant que de quitter Los Reyes, il chassa de la Ville les Enfans du Marquis & fit couper la têté à Picado, après lui avoir fait souffrir les tourmens d'une cruelle torture, pour l'obliger de decouvrir où le Marquis tenoit ses trésors (12).

CONQUÊSTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1541.

A peine Dom Diegue fut en marche, qu'on reçut dans la Ville quelques ordres secrets, de la part de Vacca de Castro, qui étoit arrivé enfin au Port de Buena Ventura, où le bruit de la révolution étoit déja parvenu. Ces ordres étoient adressés au Pere Thomas de *Saint Martin*, Supérieur du Couvent de Saint Dominique & à François de *Barrionuevo*, qui les communiquerent aussi-tôt au Conseil Roïal. Ils contenoient premierement la copie d'une Commission secrete de la Cour, qui portoit, en faveur de Castro, que si le Marquis venoit à mourir pendant le séjour qu'il devoit faire au Pérou, il prendroit l'administration jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner autrement, & Castro, en vertu de ce pouvoir, confioit, jusqu'à son arrivée, la conduite des affaires publiques à Jerôme d'Aliaga, premier Secretaire de la Ville. Le Conseil, assemblé secretement

Il apprend qu'on l'abandonne à Los Reyes.

Ordre de Vacca de Castro.

(72) Zarate, *ubi suprà*, pp. 294. & précédentes.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1541.

au Couvent des Dominiquains, ne balanca point à reconnoître Vacca de Castro pour Gouverneur, & d'Aliaga pour son Lieutenant: mais craignant le retour de Dom Diegue, qui ne pouvoit être encore fort éloigné, les Conseillers & les principaux Habitans prirent le parti de se retirer à Truxillo.

Ressentiment de Dom Diegue.

En effet, Dom Diegue, informé de leur déclaration & de leur départ, vouloit retourner sur ses pas, pour mettre la Ville au pillage. Il fut arrêté par Herrada & les autres Conjurés, qui lui représenterent de quelle importance il étoit pour lui d'empêcher la jonction d'Holguin & d'Alvarado, & plus vivement encore, combien il étoit à craindre qu'à la premiere nouvelle d'un autre Gouverneur, nommé par la Cour, le zele de ses gens ne se refroidît. Il prit le parti de hâter sa marche; mais le bruit qu'il vouloit étouffer s'étant répandu malgré toutes ses précautions, plusieurs de ses Officiers, tels que d'Aguero, Sayavedra, Gomez d'Alvarado & Suarez de Carvajal abandonnerent son Camp dès la nuit suivante. Il ne fut pas plus heureux dans le projet d'arrêter Holguin. Herrada, sans lequel il n'osoit rien entreprendre, fut attaqué d'une violente maladie, qui ne lui per-

mit plus d'avancer avec la même diligence. Les Ennemis eurent le tems de passer la Vallée de Xauxa, où il s'étoit proposé de les attendre. Cependant le chagrin de les avoir manqués lui aïant fait laisser derriere lui Herrada, qui mourut peu de jours après dans la Vallée, il redoubla sa diligence pour les suivre. Elle fut si vive, qu'il réussit à les joindre. Holguin, qui se sentit pressé, & dont les forces étoient beaucoup moins nombreuses que celles qui le menacoient, eut recours au stratagême. Il envoïa, pendant la nuit, vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'Avant-garde Ennemie, avec ordre de faire quelques Prisonniers, s'il étoit possible, & de se retirer aussi-tôt. Ils en prirent trois. Holguin en fit pendre deux sur le champ, & promit au troisieme, non-seulement la vie & la liberté, mais jusqu'à mille écus d'or, s'il vouloit retourner au Camp de Dom Diegue, & dire à ses Amis que la droite du Camp seroit attaquée la nuit suivante. Ce Soldat étoit un jeune homme, que l'espérance d'une si grosse somme éblouit d'abord, & qui ne voïant, dans l'ordre qu'on lui donnoit, que sa sûreté & celle de ses Amis, dont il se figura tout au plus qu'on vouloit tenter

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1541.

Il poursuit les Troupes de Cusco.

Stratagême d'Holguin.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1541.

Dom Diegue s'y laisse tromper.

la fidélité, s'engagea volontiers au secret pour tous les autres. Il exécuta sa Commission. Dom Diegue, le voïant de retour, & sachant de lui-même le sort de ses Compagnons, eut peine à concevoir par quel motif on lui avoit fait grace. Il n'avoit plus Herrada, pour lui servir de conseil. Après diverses conjectures, il soupçonna quelque trahison; & la conclusion naturelle fut de donner la question au jeune Soldat, qui ne se fit pas presser long-tems pour avouer ce qu'on lui avoit fait promettre, & la récompense même à laquelle on s'étoit engagé. Il ne resta aucun doute à Dom Diegue qu'Holguin ne dût l'attaquer pendant la nuit. Il se prépara joïeusement à recevoir un Ennemi qui sembloit se livrer; & surtout, il ne manqua point de mettre la plus grande partie de ses Troupes du côté par lequel il s'attendoit à l'attaque. C'étoit le plus éloigné du Camp d'Holguin, qui loin de vouloir combattre, au risque de diminuer ses forces, ne vit pas plutôt commencer l'obscurité, qu'il se mit en marche avec toute la diligence possible, & continua de s'éloigner pendant toute la nuit. Dom Diegue, qui l'avoit passée toute entiere à l'attendre, fut desespéré de s'être laissé trom-

per, & tira des forces de son chagrin, pour se remettre à le suivre. Mais Holguin n'avoit pas eu l'imprudence de s'engager si loin, sans avoir dépêché vers Alvarado, pour le prier de venir au devant de lui. Il le rencontra deux jours après, avec toutes ses Troupes, qui se trouvoient augmentées par celles de Truxillo. Dom Diegue, fatigué d'une longue marche, n'osa faire face à deux Armées réunies. Il prit brusquement le chemin de Cusco; tandis que les deux Capitaines donnerent avis à Castro de l'état des affaires, & lui conseillerent de s'avancer promptement dans un Païs dont ils lui promettoient de le rendre maître.

Comment Holguin lui échape.

Vacca de Castro étoit arrivé au Pérou avec beaucoup de fatigue & de danger. Sa navigation avoit été fort pénible, depuis Panama: & le Vaisseau, qu'il montoit, avoit perdu toutes ses ancres. Arrivé enfin au Port de Buenaventura, il s'étoit avancé par terre jusqu'à l'extrêmité du Popayan, gouverné alors par Belalcazar; & cette route, qu'il avoit préférée comme la plus sûre, l'avoit exposé à de nouveaux embarras par ses difficultés & sa longueur. En entrant au Pérou, il avoit fait signifier sa Commission à la plû-

Arrivée de Vacca de Castro au Pérou.

Conquête du Perou. Vacca de Castro. 1541.

part des Gouverneurs particuliers, établis par les Pizarres. Il avoit envoïé même à Cusco; & Gomez Royas, chargé de ses ordres pour cette Ville, eut le bonheur d'y arriver avant Dom Diegue. En passant sur les Frontieres de Bracamoros, Pierre Vergara, qui étoit occupé à la Conquête de cette Province, vint le joindre avec un petit Corps de Troupes fidelles. Puelles & d'Aldana l'avoient déja joint avec les leurs. S'étant avancé jusqu'à Truxillo, il trouva Tordoya, Garcilasso de la Vega, & d'autres Gentilshommes, qui reconnurent son autorité avec la même soumission. Ainsi, lorsqu'il y reçut les Députés d'Holguin & d'Alvarado, qui lui faisoient offrir toutes leurs forces, il avoit déja rassemblé, autour de lui, plus de deux cens Hommes, fort bien équipés & prêts à suivre ses ordres.

Il se rend au Camp d'Holguin & d'Alvarado.

Il ne fit pas difficulté de se rendre au Camp des deux Capitaines, qui lui remirent leurs Etendards, après avoir vu sa Commission : mais ne gardant pour lui que l'Etendard Roïal, il leur rendit les autres, & leur confirma le Commandement des Troupes. En même-tems il leur donna ordre de se rendre avec toute l'Armée dans la Vallée de Xauxa, & d'attendre qu'il les y al-

lât rejoindre, après un Voïage qu'il vouloit faire à Los Reyes. Ce fut avant son départ pour cette Ville, qu'il reçut, de Quito, des Lettres de Gonzale Pizarre, revenu, suivant quelques-uns, après la mort de son Frere, ou quelques jours auparavant suivant l'Historien contemporain auquel on s'est attaché, mais trop éloigné pour l'avoir pu secourir. Il demandoit, au nouveau Gouverneur, la permission de le venir joindre. Castro lui fit une réponse civile; mais il le prioit d'attendre ses ordres à Quito (13). On lui attribue deux motifs, pour ce refus : il craignoit, dit Gomara, » que sa présence ne ruinât » l'espoir qu'il avoit encore de faire » rentrer Dom Diegue dans la soumis- » sion ; ou qu'échauffés par sa vue, les » Soldats & les Officiers mêmes, dans » le cœur desquels l'ancienne affec- » tion pour le Marquis subsistoit en- » core, ne l'élussent pour Capitaine » Général (14).

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1541.

Il refuse de voir Gonzale Pizarre. Ses motifs.

Pendant que le nouveau Gouverneur se mettoit en chemin pour Los Reyes, Dom Diegue étoit arrivé à Cusco. Il y fut reçu avec d'autant moins d'obsta-

Dom Diegue entre à Cusco.

(13) On a vu que Zarate l'a fait arriver à Quito, sans y trouver aucune Nouvelle de la Conspiration.

(14) Gomara, L. V. c. 40.

cles, qu'il s'étoit fait précéder par la meilleure partie de ses Troupes, & que Christoval de Sotelo, qui les commandoit, n'avoit pas attendu son arrivée pour prendre possession d'une Ville, dont la plûpart des Espagnols étoient sortis avec Holguin. Sotelo avoit commencé par y créer deux nouveaux Magistrats, après avoir déposé ceux que Royas avoit établis au nom de Castro. Aussi Dom Diegue ne pensa-t'il qu'à se fortifier, à grossir le nombre de ses Soldats, & surtout à se pourvoir d'Artillerie & de poudre. Ces deux sortes de munitions n'étoient pas une entreprise difficile au Pérou. Le Métal nécessaire y est en abondance; & Dom Diegue avoit hérité, de son Pere, quelques Maîtres Européens, fort entendus à le fondre. On trouve aussi, dans toutes les parties du Païs, une si grande quantité de Salpêtre, que la poudre s'y fait aisément. Pour les armes, telles que les Epées, les Lances & les Cuirasses, il fit mêler, à l'exemple de son Pere, de l'argent & du cuivre. D'ailleurs aïant fait rassembler, sous de rigoureuses peines, toutes celles qui se trouvoient dans le Canton, le moindre de ses gens se vit armé de toutes pieces. Avec sa Cavalerie & ses Piquiers, il avoit deux cens Ar-

Ses préparatifs.

quebusiers en bon ordre ; Corps redoutable alors, non seulement aux Péruviens, mais aux Espagnols mêmes, qui étoient encore mal pourvûs d'armes à feu.

Différend qui coûte la vie à Sotelo.

Un différend militaire, qui survint entre deux de ses principaux Officiers, faillit de lui causer plus de mal qu'il n'en craignoit de ses Ennemis. Garcias & Sotelo, entre lesquels cette querelle avoit commencé, se battirent ; & Sotelo fut tué. Leurs Partisans s'échaufferent, jusqu'à convenir du jour & du lieu pour en venir tous aux mains ; & Dom Diegue eut besoin d'autant d'adresse que de modération, pour les empêcher de s'égorger mutuellement. Cette chaleur sembloit appaisée : mais Garcias n'ignorant pas que la mort de Sotelo étoit fort sensible à Dom Diegue, qui l'avoit beaucoup aimé, & s'attendant tôt ou tard aux effets de son ressentiment, prit la résolution de les prévenir. Il l'invita un jour à manger chez lui, dans le dessein de le tuer pendant le repas. Dom Diegue, sur quelque soupçon du complot, prit prétexte d'une indisposition pour s'excuser. Son Ennemi, qui regrettoit la perte de ses mesures, insista sur l'invitation, & se

Garcias est tué par trahison.

rendit même chez lui pour la renouveller avec plus d'inſtances. En vain fut-il averti qu'on croïoit ſon deſſein éventé & Dom Diegue ſur ſes gardes. Il s'obſtina dans une Entrepriſe qui lui coûta la vie (15). Comme il étoit fort aimé, la nouvelle de ſa mort cauſa une ſeconde ſédition, que Dom Diegue ne pût appaiſer qu'en ſe mettant à la tête de ſes Troupes, pour éloigner les amis de Garcias; & n'oſant même s'arrêter plus long-tems dans la Ville, il en ſortit, après avoir publié qu'il marchoit contre Caſtro. Son Armée, à laquelle il avoit donné Jean *Balſa* pour Général depuis la mort d'Herrada, conſiſtoit en ſept cens Eſpagnols, & un grand nombre d'Indiens, ſous les

Dom Diegue ſort de Cuſco avec ſon Armée.

(15) Gomara raconte, avec plus de ſimplicité que Zarate, » qu'il partit de ſa » Maiſon avec ſes Amis, » pour aller preſſer Dom » Diegue, quoique Martin » Carillo & Salada l'avertiſſent de l'embuſcade » qu'on lui avoit dreſſée. » Il preſſa Dom Diegue » de venir dîner, puiſqu'il » en étoit heure & que » tout étoit prêt. Je me » ſens très mal diſpoſé, dit » Dom Diegue; allons toutefois. Il ſe leva de ſon » lit & prit ſa cappe. Ceux » de Garcias, voïant qu'il » s'acheminoit, ſortent » hors de la Chambre; » mais auſſi tôt qu'ils furent ſortis, un Soldat » de Dom Diegue ferma » la porte, laiſſant dedans Garcias tout ſeul, » où il fut tué. Aucuns » diſent que Dom Diegue » le frappa le premier «. Liv. V, chap. 41. Zarate fait paroître ici Jean d'Herrada, ſans ſe ſouvenir qu'il a rapporté auparavant ſa mort.

VACCA DE CASTRO. 1542.

ordres particuliers de Paulu Inca, qui n'avoit pas cessé de lui être attaché comme à son Pere. Il s'avança fierement jusqu'à Vilcas, à cent cinquante mille de Cusco (16).

Préparatifs de Castro à Los Reyes.

Cependant Castro étoit arrivé à Los Reyes, où il avoit trouvé l'autorité du Roi & sa propre réputation (17) bien établies : mais il s'étoit trompé dans l'espérance que le Trésor Roïal fourniroit aux frais de la guerre. Les Rebelles l'aïant enlevé à leur départ, il fut obligé d'emprunter, des Habitans, cent mille pesos d'or, pour se pourvoir d'armes & de munitions. Après avoir confirmé le Commandement de la Ville à Barrionuevo, & donné ordre aux Habitans de se retirer sur les Vaisseaux, si Dom Diegue revenoit dans son absence, il ne perdit pas un moment pour rejoindre ses deux Généraux dans la Vallée de Xauxa. Ses forces, en y comprenant quelques Troupes qui l'accompagnoient, se trouverent composées

Il rejoint ses Généraux à Xauxa. Ses forces.

(16) Gomara, *ibid.*

(17) On savoit qu'avec sa Commission il avoit la faveur de la Cour. Castro étoit de Majorque. Charles-Quint l'avoit honoré du titre de Conseiller d'Etat, de l'Ordre de Saint Jacques, & d'autres graces, à la recommandation du Cardinal Garzia de Loaisa, Archevêque de Séville, & Président des Indes, qui le favorisoit beaucoup, pour l'amour du Comte de Sirvelle, son Ami. *Ibid.* ch. 40.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

d'environ neuf cens Hommes (18), entre lesquels on comptoit trois cens soixante-dix Cavaliers & cent soixante-dix Arquebusiers. Il choisit, pour Major Général, François de Carvajal, Officier d'expérience, qui, de simple Soldat dans les Guerres d'Italie, avoit passé par tous les grades militaires, & les avoit exercés avec honneur depuis quarante ans. Entre plusieurs autres Capitaines d'un mérite distingué, on nomme Jean Velez de Guevara, Homme de Lettres (19) fort éclairé pour son siecle, & Guerrier d'une valeur éprouvée. Il commandoit une Compagnie d'Infanterie. Alfonse Alvarado & Pierre Alvarez Holguin jouissoient d'une gloire bien acquise dans les guerres du Mexique. Zarate place ici l'arrivée des Lettres de Gonzale Pizarre, & ne donne point à Castro, d'autres raisons

Caractere de Jean Velez de Guevara.

(18) Zarate dit, sept cens en tout.

(19) Avec son Emploi militaire, il exerçoit une Charge de judicature. » Jusqu'à Midi, il étoit » vêtu en Homme de Let» tres; il tenoit ses Au» diences, & régloit soi» gneusement les Affaires » qui se présentoient. En» suite il se mettoit en Ha» bit de Cavalier, avec un » Haut-de-Chausse & un » Pourpoint de couleur, » en brodetie d'or fort » magnifique, Collet de » Buffe, la Plume au Cha» peau, l'Arquebuse sur » l'épaule, faisant faire » l'Exercice à sa Compa» gnie, & s'exerçant lui» même à tirer. Il avoit » contribué de ses propres » mains à faire les Arque» buses «. Zarate, Liv. IV, ch. 13.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

que celles qu'on a rapportées, pour justifier le refus qu'il fit de le voir. Il ajoute, que par les mêmes vûes, Castro défendit à ceux qui avoient la garde des Enfans du Marqnis, de sortir de Truxillo, où ils s'étoient retirés après leur bannissement, quoique pour déguiser sa politique, il feignit de ne penser qu'à leur sûreté.

Castro marche au devant de Dom Digue.

Pendant qu'il assuroit ses préparatifs, il eut avis de la marche de Dom Diegue, qui s'avançoit de Vilcas vers Guamanga, Place importante par sa situation, au milieu de plusieurs Montagnes & d'autant de Vallées profondes, qui servent naturellement à la forrifier. Il se hâta lui-même de lever son Camp, après s'être fait précéder d'un Corps de Troupes sous la conduite de Royas, qui avoit ordre de faire toute la diligence possible pour se saisir le premier de Guamanga, tandis qu'un Détachement d'Arquebusiers devoit se saisir, proche de cette Place, d'un passage difficile qui se nomme *Parcos*. Dans le doute du succès de ces deux ordres, Castro ne s'approcha point de Guamanga sans précautions : mais apprenanr que Royas s'y étoit établi, il traversa la Place avec toute son Armée ; & n'aïant aucune nouvelle de l'Ennemi, il passa la nuit

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

entiere sous les armes. Cependant, il formoit son Camp le lendemain, lorsque ses Coureurs, qui s'étoient avancés fort loin à la Découverte, lui rapporterent que Dom Diegue avoit le sien à plus de neuf lieues. Cette distance, qui donnoit de la facilité pour les négociations, lui fit prendre le parti d'écrire à Dom Diegue. François Diaguez, Frere d'Alfonse Diaguez alors Secretaire d'Etat en Espagne, fut chargé de sa Lettre. Elle sommoit Dom Diegue, au nom de Sa Majesté, de congédier ses Troupes & de venir se ranger sous l'Etendard Roïal, avec promesse d'une Amnistie générale pour les désordres pessés : mais s'il refusoit cette offre, il étoit menacé de l'opprobre & du châtiment, sous le double titre de Rebelle & d'Assassin.

Il le fait sommer de reconnoître l'autorité du Roi.

Conduite violente de Dom Diegue.

En faisant partir Diaguez, Castro dépêcha un Soldat Espagnol, qui connoissoit le Païs, vêtu en Indien, avec des Lettres pour divers Officiers de l'Armée ennemie, qu'il exhortoit à rentrer dans les termes de l'honneur & du devoir ; mais quelque adroit que fût le Soldat, sa trace fut découverte, dans quelques endroits couverts de nége. Il fut suivi, arrêté, & conduit à Dom Diegue, qui le fit pendre sur-le-champ.

avec de grandes plaintes de la perfidie de Castro, qui entreprenoit de séduire ses Amis, pendant qu'il lui faisoit faire des propositions d'accommodement. Ensuite, mettant son Armée en Bataille aux yeux mêmes de l'Envoïé, il donna ordre à tous ses gens de se préparer au combat; avec promesse, à quiconque tueroit un des Espagnols établis au Pérou, de lui donner la femme & les biens du Mort. Cependant, il répondit à Castro, que jamais il ne reconnoîtroit sa Commission, tandis qu'il le verroit accompagné de ses principaux ennemis, entre lesquels il nommoit Holguin, Gomez Alvarado & quelques autres Officiers : qu'il ne congédieroit pas non plus son Armée, s'il ne voïoit une Amnistie formelle, signée de la main de Sa Majesté, non de celle du Cardinal de Séville, dont il ignoroit le nom & l'autorité; enfin que Castro se trompoit dans ses espérances, s'il croïoit que les Amis du Fils d'Almagro fussent capables de l'abandonner, & qu'ils étoient résolus, comme lui, de défendre le Païs jusqu'au dernier soupir.

Sa Réponse à Vacca de Castro.

Cette opiniâtreté détermina Castro à faire avancer son Armée dans un lieu plat & uni, nommé Chupas; sans s'é-

Il est déclaré rebelle par une Sentence publique.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

loigner trop de Guamanga, qu'il vouloit conserver à toute sorte de prix, mais dont le terrein étoit trop inégal pour y combattre avec avantage. Il passa trois jours dans ce nouveau Poste, retenu plutôt par la pluie, qui fut continuelle, que par l'espérance de renouer la négociation. Ce tems même ne fut pas perdu; car aiant remarqué que le souvenir de la Bataille des Salines inquiétoit plusieurs de ses gens, & qu'ils doutoient que la Cour d'Espagne l'eût approuvée, puisqu'elle avoit fait arrêter Dom Fernand Pizarre, il se crut obligé d'observer quelques formalités, autant pour justifier sa propre conduite que pour calmer les esprits. Elles consisterent à porter une Sentence, qu'il n'oublia point de signer à la vûe de toutes ses Troupes, par laquelle, déclarant Dom Diegue & ses Partisans coupables de leze-Majesté, il les condamnoit à mort, avec confiscation de tous leurs biens. Après avoir fait lire hautement cet Acte, il somma tous ses Officiers, en vertu de son autorité, de lui prêter leurs secours pour l'exécution (20).

Les deux Armées s'approchent.

Le lendemain, apprenant, par ses Coureurs, que les Ennemis n'étoient

(20) Gomara, L. V, ch. 42. Zarate, L. III, ch. 17.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

qu'à deux lieues, & qu'ils prenoient leur chemin à gauche par quelques petites Collines, pour éviter un Marais qui étoit à la tête de son Camp, il jugea que leur dessein étoit de tomber sur Guamanga, & de s'en rendre maîtres avant que d'en venir aux mains. La résolution fut prise aussi-tôt de leur couper le passage, & l'ordre donné pour monter les premieres Collines. Cette entreprise étoit délicate. On fit avancer à la vérité cinquante Arquebusiers, pour favoriser le mouvement de l'Infanterie : mais, comme on étoit déja si proche, que les Coureurs des deux Partis faisoient le coup d'arquebuse, si Dom Diegue avoit su profiter de la situation des lieux, son Artillerie auroit pu nuire beaucoup au gros de Troupes Roïales, qui, pour marcher en bon ordre, étoient quelquefois obligées de faire halte en montant. Carvajal, remarquant le danger de ce retardement, & sentant l'importance de gagner bientôt la hauteur, prit enfin le parti de brusquer la marche, en faisant monter chaque Compagnie l'une après l'autre & sans ordre ; résolution si nécessaire, que lorsqu'on acheva de monter, les cinquante Arquebusiers en étoient aux Escarmouches avec l'A-

CONQUESTE DU PEROU. VACA DE CASTRO. 1542.

vant-garde de Dom Diegue.

Bataille de Chupas.

C'est d'après les quatre Historiens contemporains, que nous rassemblerons toutes les circonstances de cette grande journée. A peine l'Armée Roïale fut montée, que le Major Général eut ordre de la ranger en Bataille. Castro ne manqua point de se montrer à la tête des rangs, pour les animer par son éloquence. Il leur représenta, » qu'ils » étoient Espagnols, & qu'ils alloient » combattre pour leur Roi; que le sort » du Pérou étoit entre leurs mains; » que s'ils étoient vaincus, ils ne pou» voient éviter la mort; mais que s'ils » remportoient la victoire, outre le ser» vice important qu'ils rendoient à l'Es» pagne, ils demeureroient en posses» sion de leurs biens & de ceux des » Rebelles; qu'à ceux qui n'en avoient » pas, il en promettoit abondamment, » au nom de Sa Majesté même, qui » ne souhaitoit la possession de ce ri» che Païs, que pour le partager en» tre ceux dont elle auroit à récompen» ser les services. Il voïoit bien, ajou» ta-t'il, qu'un plus long discours étoit » inutile, pour encourager des gens » d'honneur; & jugeant qu'il étoit » question pour lui, de suivre l'exem» ple, plutôt que de le donner, il pro» mettoit

Castro exhorte ses Soldats.

» mettoit d'être toujours à leur tête, » pour le prendre de ceux qui lui don- » neroient les plus hautes leçons de va- » leur, & pour s'efforcer de les imiter «. Un langage si modeste excita beaucoup d'acclamations; tous lui jurerent de périr ou de vaincre. Mais les Officiers s'opposerent au dessein qu'il avoit de prendre le Commandement de l'Avant-garde, en lui faisant considérer qu'avec la Commission dont il étoit revêtu, sa conservation étoit essentielle à la Cause du Roi : & leurs protestations furent si vives, que suivant leur conseil, il consentit à faire l'Arriere-garde avec un petit corps de Cavalerie, pour donner du secours où il le jugeroit nécessaire (21). Comme il ne restoit pas plus d'une heure & demie de jour, il vouloit que le Combat fût remis au lendemain : Alfonse d'Alvarado jugea ce retardement dangereux, & le fit entrer dans son sentiment. On fait dire ici à Castro : » Que n'ai-je donc le » pouvoir de Josué, pour arrêter le So- » leil (22) ?

Poste qu'il est forcé d'occuper.

De l'autre côté, Dom Diegue avoit aussi rassemblé toutes ses Troupes, & ne se disposoit pas moins ardemment au

Disposition des deux Armées.

(21) Zarate, *ubi suprà*, p. 322.
(22) *Ibidem*.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

Combat. Bien-tôt ſon Artillerie ſe fit entendre. Alvarado & Carvajal remarquerent que dans la poſition où elle étoit, on ne pouvoit avancer en droite ligne, ſans en ſouffrir beaucoup. Ils obſerverent un paſſage, qui, deſcendant un peu vers la Vallée pouvoit les mettre d'autant mieux à couvert, que les Boulets y paſſeroient pardeſſus leur tête. Ils le prirent auſſi-tôt, pour marcher aux Ennemis dans cet ordre. Nuño & ſes Arquebuſiers faiſoient l'Avant-garde; ils devoient commencer la charge, engager le combat, & ſe retirer enſuite au corps de Bataille. Alvarado formoit l'aîle droite, avec une partie de la Cavalerie, & l'Etendard Roïal, porté par Chriſtoval de Barientos. La gauche étoit compoſée de l'autre moitié de la Cavalerie, ſous Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcilaſſo de la Vega, & d'Anzures. Au milieu des deux Eſcadrons marchoient Vergara & Velez avec l'Infanterie. Vacca de Caſtro & trente Cavaliers faiſoient, à quelque diſtance, l'Arriere-garde ou le Corps de réſerve.

Action furieuſe de Dom Diegue.

Pendant leur marche, l'Artillerie de Dom Diegue fit un feu continuel; mais s'appercevant que tous les coups étoient inutiles, parcequ'ils paſſoient trop haut, il ſoupçonna quelque tra-

hiſon de la part de Candie, qui en avoit le Commandement; & marchant vers lui dans un furieux tranſport, il le tua de ſa propre main. Enſuite, il pointa lui-même une Piece, il y mit le feu, & ſa colere devint funeſte à quelques Cavaliers d'Alvarado, qui furent renverſés de ce coup. Carvajal, regrettant leur perte, & conſiderant que l'Artillerie de Caſtro ne pouvoit être d'un grand uſage, prit la réſolution de la laiſſer derriere, pour hâter la marche. Il y avoit peu de différence dans l'ordre des deux Armées; c'eſt-à-dire, que la Cavalerie de Dom Diegue, partagée en deux Eſcadrons, formoit les deux aîles, & que l'Infanterie occupoit le centre. Il avoit ſon Artillerie en tête, pointée du côté, par lequel il pouvoit être attaqué. Mais, après avoir vû tomber deux ou trois Cavaliers, que ſon coup de Canon avoit abbatus, il crut que c'étoit marquer trop de timidité que d'attendre l'Ennemi dans cette ſituation, & qu'il devoit lui épargner une partie du chemin. Ainſi, avec plus de courage que de prudence, il fit avancer ſon Artillerie & ſes Troupes. Ce mouvement fut condamné par Suarez, ſon Major Général, Homme d'une grande expérience à la guerre, qui,

Faux mouvement qui lui réuſſit mal.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

dans son chagrin, lui déclara même que c'étoit manquer de jugement, parcequ'il y avoit eu jusqu'alors, devant l'Artillerie, une assez grande Campagne, que les Ennemis n'auroient pû traverser sans que leur Canon leur nuisît beaucoup ; au lieu qu'en s'avançant & diminuant l'espace, on perdoit cet avantage. Malgré ses représentations, les Rebelles continuerent d'avancer, & se posterent près d'une petite hauteur, par laquelle l'Armée de Castro devoit déboucher ; de sorte que jusqu'à ce qu'elle y fût arrivée, leur Artillerie ne pouvoit lui faire le moindre mal ; & qu'y étant une fois, elle se trouva si près d'eux, que tout le feu du Canon ne put l'empêcher d'en venir aux mains. Suarez, voïant son avis méprisé, poussa son cheval, & passa dans l'Armée Roïale.

L'Action s'engage.

En même-tems, Paulu Inca, s'avançant avec ses Indiens, attaqua la gauche de Castro ; mais la chûte de quelques-uns, qui furent tués par les Arquebusiers, fit prendre aussi tôt la fuite à tous les autres. Cote, à la tête d'une Compagnie d'Arquebusiers de Dom Diegue, marcha du même côté, dans l'espérance de causer quelque désordre à l'Ennemi par de vives escarmouches : ce qui n'empêcha point les Généraux de Cas-

tro de s'avancer au son de leurs Tambours & de leurs Trompettes ; & paroissant enfin sur la petite hauteur, ils firent halte, pour choisir le tems d'aller à la charge, parceque l'Artillerie, qui tiroit incessamment, leur causoit de l'embarras. Elle les incommodoit peu néanmoins, & le terrein de Dom Diegue étant encore plus élevé qu'eux, la plûpart des boulets passoient pardessus leurs têtes ; mais vingt pas plus loin, ils n'auroient pû manquer d'en souffrir beaucoup. Leur Infanterie fut même assez maltraitée, au premier mouvement qu'elle fit pour s'avancer ; un seul Boulet emporta toute une file, & fit une ouverture dans le Bataillon : mais les Officiers, courant l'épée à la main, la firent bien-tôt fermer.

Cependant Carvajal suspendoit encore l'attaque, pour attendre que la fureur de l'Artillerie fut un peu diminuée ; & la Cavalerie étant montée dans l'intervalle, Holguin & Tordoya furent tués d'une décharge. D'autres aïant été blessés, Vergara, qui le fut d'un coup d'Arquebuse à la cuisse, s'écria que c'étoit vouloir périr, que de demeurer plus long-tems dans cette situation. Aussi-tôt, Carvajal fit sonner la charge, & les deux Escadrons Roïaux

Mêlée sanglante.

s'avancerent sans mesure. Ceux de Dom Diegue faisant le même mouvement de leur côté, ils se joignirent, & le choc fut rude. Presque toutes les Lances furent rompues, & quantité de Cavaliers tomberent morts ou blessés dans les deux Partis. Alors on en vint aux Sabres, aux Haches, aux Massues, avec une chaleur qui rendit le Combat fort sanglant. Quelques-uns, n'aïant que des Coignées, comme celles qui servent à fendre le bois, les tenoient à deux mains, & donnoient de si grands coups, qu'il n'y avoit point de Casque, ni d'autre Armure, à l'épreuve du tranchant. On combattit quelque tems avec cette furie, jusqu'à ce que l'haleine manquant des deux côtés, les deux Partis, comme de concert, prirent un peu de relâche.

Intrépidité singuliere de Carvajal.

L'Infanterie Roïale n'avoit pas été plus lente à s'avancer contre celle de Dom Diegue, Carvajal & les autres Officiers à la tête, qui animoient leurs Soldats, de paroles & d'exemple. » Ne » craignez point l'Artillerie, fait-on » dire à Carvajal ; je suis aussi gros que » deux de vous ensemble, & vous voïez » combien de boulets passent près de » moi sans me toucher «. Ensuite, pour ôter l'idée qu'il se fiât à ses armes, il

ôta sa cotte de maille & son casque; & les jettant par terre, il demeura sans autre défense qu'un simple pourpoint de toile. Dans cet état, il marcha droit à l'Artillerie, avec de nouvelles exhortations à le suivre. En effet, tous se précipitant à sa suite, ils se rendirent maîtres du Canon Ennemi, après avoir fait main basse sur ceux qui le gardoient; ils le pointerent à leur tour contre le gros des Rebelles; & cette exécution se fit avec tant de vigueur & de succès, qu'on lui attribue la plus grande partie de la Victoire.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

Cependant le jour manquoit; & déja la nuit étoit si sombre, qu'on ne se reconnoissoit presque plus qu'à la voix. La Cavalerie, après avoir respiré quelques momens, étoit revenue aux mains, & la victoire commençoit à pancher pour Castro; lorsqu'il vint lui-même à la charge, avec sa réserve. Ses premiers efforts tomberent à la gauche, sur deux Compagnies de Dom Diegue, qui tenoient encore ferme, quoique la plûpart des autres eussent commencé à plier. Il cria *victoire*, en attaquant; mais le combat n'en fut pas moins opiniâtre. Quelques-uns de ses Cavaliers furent abbatus. Le Capitaine Ximenès y périt. Enfin ceux de Diegue tourne-

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

Fureur extraordinaire de quelques Vaincus.

rent le dos ; & dans leur fuite, on en tua un grand nombre. Deux de leurs Officiers, *Bilbao* & *Sosa*, désespérés de voir leurs gens en déroute, se jetterent au travers des Ennemis en frappant de toute leur force, & criant, dans le transport de leur rage ; » Je suis » un tel, c'est moi qui ai tué le Mar» quis «. Leurs cris & leurs coups ne cesserent qu'au moment qu'ils tomberent en pieces. Une partie des Fuïards évita la mort à la faveur des ténebres ; d'autres, pour n'être pas reconnus dans leur fuite, jetterent leurs écharpes (23), & prirent celles des Ennemis qu'ils trouverent morts ou blessés. Ceux, qui tenterent de se sauver par la Vallée, furent tués tous par les Indiens du Parti Roïal ; & cent cinquante Cavaliers, qui pousserent jusqu'à Guamanga, s'y laisserent prendre & désarmer par la petite Garnison que Castro avoit laissée dans cette Place.

Dom Diegue fuit vers Cusco.

Gomara fait plus d'honneur que Zarate au désespoir de Dom Diegue. Ce malheureux Fils d'Almagro ; voïant la victoire déclarée contre lui, se jetta furieusement, suivant Gomara, au mi-

(23) Zarate remarque qu'elles étoient rouges dans l'Armée de Castro, & blanches dans celles de Dom Diegue.

lieu des Vainqueurs, & chercha la mort par leurs armes. Mais, soit qu'il ne fût point reconnu, ou que sa valeur écartât ceux qu'il attaqua, il pénétra sans blessure, & prit enfin la fuite vers Cusco, où il arriva dans cinq jours. Zarate le fait fuir sans cet emportement de valeur, avec Diego Mendez, auquel Gomara joint Verraga & Gusman. Balse, son Général, périt par les mains des Indiens. On fait monter le nombre des Morts à trois cens, dans l'Armée Roïale : les Rebelles perdirent moins dans l'action; mais, de part & d'autre, il demeura sur le Champ de Bataille plus de quatre cens Blessés, dont la plûpart moururent de froid pendant la nuit (24). L'époque de cette fameuse journée, qui avoit coûté aux Espagnols, dans l'espace de deux heures, plus de sang qu'ils n'en avoient versé dans toute la Conquête, est le 16 de Septembre.

CONQUESTE DU PEROU. VACÇA DE CASTRO. 1542.

Braves Espagnols que Castro técompense.

Après avoir rassemblé ses Troupes victorieuses, Castro donna ses premiers soins à témoigner, au nom du

(24) C'est Gomare qui en fait mourir tant. Zarate dit seulement qu'il gela bien fort pendant cette nuit, & que le froid fit mourir plusieurs Blessés, entr'autres Tordoya & d'Anzures, qui ne purent être pansés, parceque le bagage étoit éloigné. Mais il en compte le même nombre.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

Roi, la juste reconnoissance qu'il devoit à tant de braves Guerriers, dont il avoit admiré la conduite & la valeur. Alfonse d'Alvarado & Carvajal eurent la principale part à ses éloges; mais ils méritoient tous, suivant la remarque d'un Historien, celui d'avoir sacrifié à leur devoir leurs intérêts & leurs ressentimens particuliers (25). Aussi la promesse des récompenses fut-elle répétée, avec un nouvel engagement d'assigner à chacun, dans le partage du

(25) On a cru devoir nous conserver les noms des principaux, & nous ne leur déroberons point cette gloire : après Alfonse d'Alvarado, Carvajal, & ceux qui étoient morts au Champ de l'honneur, on nomme François de Godoy, Diegue d'Aguillera, Nicolas de Ribera, Jerôme d'Aliaga, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Lope de Mendoze, Diegue Centeno, Melchior Verdugo, Christoval de Barientos, Gomez d'Alvarado, Gaspard Rodriguez, Dom Gomez de Luna, Pedro d'Hinojosa, François de Carvajal, Pedro Porto Carrero, Alfonse de Caceres, Diegue Ortiz de Gusman, Sebastien de Merlo, & François d'Ampuero. Ceux qu'on va nommer étoient encore plus louables, parcequ'aïant été du parti d'Almagro, ils avoient embrassé celui de Castro & s'y étoient signalés, par la seule raison qu'il étoit revêtu de l'autorité du Roi. Pedro d'Alvarez Holguin, tué, Alfonse de Montemayor, Jean de Sayavedra, Martin de Robles, Lorenço d'Aldana, Christoval Ponce de Leon, Pablo de Menezès, Vasco de Guevara, Jean de Gusman, Diegue Nuñez de Mercado, Pero Lopez d'Ayala, Diegue de Bezarra, Diegue de Maldonat, Jean Garcia, Diegue Gallego, François Gallego, Pero Ortiz, Alfonse de Mesa, Denis de Bovadilla, Louis Garcias de S. Mamez, Garcias Guttieres d'Escobar, Marc d'Escobar, Jean d'Horbaneja, Diegue d'Ocampo.

Païs, dequoi mener une vie heureuse, suivant sa naissance, son rang, & l'éclat de ses services. Cette agréable attente fut remplie, dans la suite, avec autant de fidélité que de noblesse. CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

Funérailles & Supplices.

Le second soin de Castro fut de faire transporter à Guamanga les Corps d'Holguin & de Tordoya, dont les funérailles y furent célébrées avec beaucoup de magnificence. Le même jour, il fit couper la tête à quelques-uns des Prisonniers, qui avoient eu part à la mort du Marquis. Diegue de Royas, qui commandoit la Garnison, avoit déja fait subir le même supplice à Tello & à quelques autres Conjurés. Le Licencié de Gama eut ordre d'exercer la même rigueur sur tous ceux qui étoient coupables du même crime. Les uns eurent la tête coupée; d'autres furent condamnés au gibet: on n'en compta pas moins de quarante, qui expierent cet attentât par le dernier supplice. Plusieurs furent bannis, & quelques-uns obtinrent grace (26). Ensuite, tous les

(26) Zarate, *ubi sup.* p. 338. Gomara donne là-dessus un détail, qui ne laisse rien à desirer. » Tous les » gens de Castro méri- » toient, dit-il, d'être » loués, & lui d'être élevé » jusques au Ciel. Ils saccagerent, après l'Action, » les Tentes de Dom Diegue, où ils trouverent » une bonne quantité d'or » & d'argent, & tuerent » tous ceux qui s'y trou- » voient. Aucun ne désar- » ma, de peur de surprise,

CONQUESTE DU PEROU.
VACCA DE CASTRO.
1542.

Officiers & les Soldats, qui avoient des Etablissemens dans quelque partie du Pérou, eurent la permission de s'y retirer.

Castro suit Dom Diegue à Cusco.

Castro, ne pouvant être encore informé du sort de Dom Diegue, partit pour Cusco avec une Garde de Cavalerie. Mais il apprit en chemin, que la Fortune lui épargnoit de plus longues inquiétudes. Dom Diegue, en arrivant dans une Ville où il se croïoit le

» car ils ne savoient pas » bien combien étoient restés, & combien avoient » fui. Ils endurerent grand » froid cette nuit, & faim, » avec grande pitié des » cris & plaintes des Blessés, qui se sentoient » mourir de froid & dépouillés par les Indiens, » lesquels achevoient même de les tuer à coups » de masse, leur coupant » la tête pour les dépouiller. Mais le jour étant » venu, Castro envoïa » quelques Chevaux courir la Campagne, fit habiller les Blessés, & enterrer les Morts. Il fit » porter, à Guamanga, » les corps d'Alvarez Holguin, de Gomez de Tordoya & de quelques autres. Il fit traîner le » corps de Martin de Vilvoa, parcequ'il avoit » tué François Pizarre. On » fit le même traitement à » Martin Carille, Arbolencie, Hinojeros, Velasquez & autres. Le lendemain, il se rendit à » Guamanga, où les Almagristes, pris ou blessés, reçurent aussi leur » châtiment. On en rassembla, dans cette Place, plus de cent soixante, dont les armes furent données en garde » aux Habitans. Le Docteur de Gama fut chargé » de faire leur Procès, qui » fut fait en peu de jours; » on mit en quatre quartiers Jean Telo, Diegue » de Hores, François Perez, Jean Perez, Jean » Diente, Matricote, Basile, Cardenas, Pierre » Oñate, Mestre de Camp, » & trente autres, qu'il seroit trop long de nommer. Quelques-uns furent confinés, & d'autres » eurent leur pardon ». L. V, chap. 43.

maître, y avoit été saisi & jetté dans les fers, par Dom Rodrigue de Salazar, son propre Lieutenant, par Dom Antoine de Ruiz de Guevara, son Prevôt, & par d'autres Officiers de sa création, qui n'avoient que sa mauvaise fortune à lui reprocher. Diego Mendez, Compagnon de sa fuite, & menacé du même traitement, avoit eu le bonheur d'échapper à ces Traîtres; mais s'étant retiré dans les Andes, vers l'Inca (27), qui avoit pris le même chemin, & qui le reçut avec amitié, il fut tué dans la suite par les Indiens. Ces agréables nouvelles firent doubler sa marche à Castro. Il trouva non-seulement la Ville soumise, mais l'autorité du Roi si bien établie, que sans avoir besoin du secours des armes pour exercer la Justice, il commença par faire trancher la tête à Dom Diegue. Le Pérou devint alors aussi paisible, qu'il l'étoit avant la division des deux Conquerans. On ne regretta, dans le jeune Almagro, que ses grandes qualités naturelles (28), qui lui

CONQUESTE DU PEROU.
VACCA DE CASTRO.
1542.

Mort du jeune Dom Diegue d'Almagro, & ses qualités.

(27) Comme cet Inca n'est pas nommé, on ne fait si c'est Paulu ou Mango.

(28) Il n'avoit que 22 ans. » Il étoit plus vertueux, dit Gomara, que » ne sont tels Enfans, is- » sus d'Indiennes & d'Es- » pagnols. On louoit gran- » dement son esprit. En » vangeant la mort de son

CONQUESTE DU PEROU.
VACCA DE CASTRO.
1542.

auroient attiré de la distinction, s'il ne les eût emploïées qu'à réparer la disgrace de sa naissance & le malheur de son Pere. Gomara remarque que depuis les Découvertes, il fut le premier Espagnol qui prit les armes contre le Roi (29).

NOUVELLES DECOUVERTES.

Après sa mort & la dissipation de son Parti, Castro, qui n'étoit point encore en état de récompenser les Troupes, jugea qu'il ne pouvoit les emploïer, avec plus d'agrément & d'utilité pour elles-mêmes, qu'à faire de nouvelles Découvertes. Il renvoïa Vergara & ses gens à la Conquête des Bracamores, d'où il les avoit tirés. Diegue de Royas & Philippe Guttierez, avec trois cens Hommes, reçurent ordre de pénétrer du côté de l'Orient, où ils firent des Etablissemens vers la Riviere de la Plata. Monroy fut envoïé au Chili, avec quelques secours pour Valdivia, qui s'y étoit soutenu depuis la mort d'Alma-

» Pere, par le conseil de » Jean d'Herrada, il n'a- » voit voulu prendre au- » cune chose des biens de » Pizarre, encore qu'il fût » en grande nécessité. Il » savoit comme il falloit » conserver ses Amis & » gouverner le Peuple. On » s'esmerveille de la cons- » tante amitié que les siens » lui portoient ; car ja- » mais ne l'abandonne- » rent, jusqu'à ce qu'ils » fussent du tout vaincus, » encore qu'on leur offrît » pardon de tout le passé. » Il combattit vaillam- » ment, & mourut catho- » liquement «. L. V, ch. 43.

(29) *Ibidem*.

gro le Pere ; & Jean Perez de Guevara partit pour la Conquête du Païs de Mullobamba, qu'il avoit découvert. Gonzale Pizarre, qui reçut alors la permiſſion de venir à Cuſco, y fut reçu du Gouverneur avec beaucoup de diſtinction, & retourna fort ſatisfait dans la Province de Charcas, dont le Gouvernement lui fut confirmé.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO. 1542.

Gonzale Pizarre eſt renvoïé à Charcas.

On trouve peu de lumieres, ſur ces nouvelles Expéditions. Guevara, le ſeul qui rendit compte de la ſienne, écrivit au Gouverneur, qu'après une marche pénible, il étoit entré dans un Païs composé de Montagnes, entre leſquelles couloient deux grandes Rivieres, qui prenoient leur ſource dans leur pente, & qui paroiſſoient tendre vers la Mer du Nord. On ſut enſuite que l'une étoit le Marañon ; & l'autre celle de la Plata. Sur le récit de Guevara, les Habitans étoient Antropophages ; & leur Païs ſi chaud qu'ils alloient preſque toujours nus. Il y prit connoiſſance d'une grande Contrée, au-delà des Montagnes, dans laquelle il paroît que la foibleſſe de ſes gens ne lui permit point de pénétrer, quoiqu'on l'aſſurât qu'il s'y trouvoit des Mines d'or, des Chameaux, des Poules ſemblables à celles de la Nouvelle Eſpagne, une eſpece de Brebis plus pe-

Païs de Mullobamba.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCO DE CASTRO. 1542.

rites que celles du Pérou, & un grand Lac dont les bords étoient fort peuplés. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit le Bresil. Guevara entendit parler aussi dans le même lieu, d'une Nation d'Amazones, dont le bruit étoit déja répandu sur le témoignage d'Orellana, sans qu'il se soit jamais vérifié (30).

Découvertes de plusieurs Mines d'or.

Pendant que la recherche de l'or coûtoit tant de fatigues aux Officiers du Gouverneur, il fut plus heureux dans le voisinage de Cusco même. On y découvrit les plus riches Mines dont on eut encore entendu parler, surtout dans une Riviere nommée *Carabaya*, où dans l'espace d'un jour un seul Indien recueilloit un Marc de ce précieux Métal. Toute l'attention des Espagnols s'étant tournée de ce côté-là, on vêcut plus tranquillement que jamais au Pérou. Les Indiens étoient protégés ; & les avantages qu'on tiroit de leur travail attiroient sur eux les bienfaits du Gouverneur. Mais il s'éleva bien-tôt de nouveaux troubles, dont la source étoit plus éloignée.

Source de nouveaux troubles au Pérou.

Barthelemi de las Casas, après avoir cherché la consolation de ses pertes dans

(30) Voïez, au Tome LIII de ce Recueil, le Voïage de M. de la Condamine sur la Riviere des Amazones.

la vie Monaſtique (31), ne s'étoit point laſſé de ſa retraite ; lorſqu'à l'occaſion du Cacique Henri, dont on a rapporté la révolte & les ſuccès dans l'Ile Eſpagnole, il ſentit renaître le zele dont il avoit brulé ſi long-tems pour la conſervation des Indiens. Henri s'étoit enfin laiſſé perſuader qu'il pouvoit reprendre confiance aux offres des Eſpagnols. L'accommodement étoit conclu, à des conditions qui furent exécutées fidelement.

Le récit de cet évenement, qui ſe trouve lié par ſes ſuites avec les affaires du Pérou, ne ſauroit paſſer ici pour un épiſode ennuïeux (32).

Hiſtoire ſinguliere de la Révolte du Cacique Henri dans l'Ile Eſpagnole.

Il n'y avoit pas moins de douze ou treize ans que le Cacique ſe ſoutenoit dans les Montagnes de Baoruco, contre toutes les Entrepriſes des Eſpagnols. Le bruit de ſa réſolution avoit d'abord attiré ſous ſes Enſeignes un grand nombres d'Indiens, échappés des Habitations Eſpagnoles, entre leſquels il en avoit choiſi trois cens qui lui avoient paru les plus propres à la guerre, &

(50) Voïez ci-deſſus, pag. 24.

(32) Oviedo, L. V, ch. 4. & ſuivans, & Herrera, Décade 3. L. VII. ſont des garans ſûrs pour un détail qui n'eſt pas fort honorable aux Eſpagnols, & qui fera connoître de plus en plus l'injuſtice qu'ils faiſoient aux Indiens.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

qu'il avoit armés de tout ce que son industrie naturelle lui avoit fait juger propre à cet usage. Il s'étoit attaché surtout à les discipliner ; & rien ne lui fait plus d'honneur que l'attention qu'il eut toujours, de se tenir dans les bornes d'une simple défense. Divers Partis, qui furent envoïés contre lui, ne retournerent jamais qu'avec perte. Mais il usoit de ses avantages avec une modération qui donnoit un nouveau lustre à ses victoires, dans les occasions mêmes, où pour affoiblir ses Ennemis il en auroit pû manquer sans reproche. Un jour, par exemple, qu'il les avoit repoussés avec un grand carnage, soixante-dix Espagnols, que la fuite avoit dérobés au fer des Vainqueurs, rencontrerent une Caverne creusée dans le roc, & s'y cacherent, dans l'espoir de gagner la Plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par un Parti d'Indiens, qui environnant la Caverne en boucherent toutes les ouvertures avec du bois & d'autres matieres combustibles, dans le dessein d'y mettre le feu. Henri survint. Il condamna la barbarie de ces Furieux ; & faisant déboucher la Caverne, il laissa aux Espagnols la liberté de se retirer, après s'être contenté de leur ôter leurs armes. C'étoit sou-

vent l'unique butin qu'il faisoit sur eux; mais il en tiroit l'avantage d'armer insensiblement ses Indiens, qui commencerent bien-tôt à manier parfaitement les armes de l'Europe, à l'exception de l'Arquebuse, dont ils ne purent jamais faire usage.

Il parut fort surprenant, aux Espagnols, que des Sauvages, contre lesquels ils ne daignoient emploïer ordinairement que des chiens, fussent capables, non-seulement de leur tenir tête, mais de les battre sans cesse. Cependant ils ne connoissoient point encore tout ce qu'ils avoient à craindre de leur Chef. Le jeune Cacique, loin de s'endormir sur ses succès, apportoit tous les soins de la prudence à ne rien perdre de ses avantages. Il avoit formé des Habitations dans les terreins les plus inaccessibles de la Montagne. Les Femmes y cultivoient la terre & prenoient soin de la Volaille & des Bestiaux. De bonnes meutes de chiens servoient à la chasse du Cochon. Ainsi l'abondance régnoit dans cet affreux désert Les mesures du Cacique n'étoient pas moins sages pour sa propre sûreté. Il avoit cinquante Braves qui ne l'abandonnoient point en Campagne, & qu'il étoit toujours sûr de trouver, pour courir avec eux, aux

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

premieres nouvelles de l'approche des Ennemis. Dans les autres tems, quoiqu'il comptât sur la fidélité de toute sa Troupe, comme il pouvoit arriver que quelqu'un de ses gens tombât entre les mains des Espagnols & se trouvât forcé par les tourmens de découvrir sa retraite, il avoit soin qu'aucun d'eux ne la sût jamais; de sorte que s'il leur donnoit quelque ordre, jamais ils ne le retrouvoient dans le lieu où ils l'avoient quitté. Il postoit, d'ailleurs, des Sentinelles à toutes les avenues de ses Habitations; mais il ne se reposoit pas tant sur leur vigilance, qu'il ne visitât lui-même exactement tous les Postes. Ainsi le Cacique étoit partout, & jamais on ne savoit précisément où il étoit. Ses gens étoient persuadés qu'il ne dormoit point; & réellement il dormoit fort peu, jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart, au milieu de deux de ses Confidens, armés comme lui de toutes piéces. Après un sommeil très court, il commençoit sa ronde autour des quartiers; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'aïant conservé de son éducation des sentimens de piété fort vifs, il n'étoit gueres sans un Chapelet au cou ou à la main.

Cependant sa Troupe avoit grossi de jour en jour. Les Negres mêmes désertoient en grand nombre, pour l'aller joindre ; & la terreur de son nom glaçant le courage des Espagnols, comme sa prudence déconcertoit leur politique, il ne se trouvoit plus personne qui eût la hardiesse de marcher contre lui. Dans la crainte même qu'il ne demeurât pas long-tems sur la défensive, un assez grand nombre de Bourgades furent abandonnées, & ne se sont jamais rétablies. Le désordre ne pouvant qu'augmenter, on prit le parti de tenter la négociation. Un Religieux Franciscquain, nommé le Pere Remi, qui avoit eu part à l'éducation du Cacique, & qui connoissoit la bonté de son naturel, se promit de lui faire goûter des propositions raisonnables, lorsqu'elles seroient accompagnées d'une bonne garantie pour l'exécution. Son offre fut acceptée. On le chargea de promettre à tous les Rebelles le pardon du passé; & pour l'avenir, une entiere exemption de travail.

Il partit avec un plein pouvoir, dans une Barque dont le Pilote eut ordre de le débarquer vers l'endroit où les Montagnes de Baoruco aboutissent à la Mer, & de s'éloigner ensuite un peu,

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

sans le perdre néanmoins de vue, pour être en état de lui donner du secours s'il en demandoit. A peine fut-il à terre, qu'il vit sortir des Montagnes une Troupe d'Indiens, dont il fut bien-tôt environné. Il les pria de le conduire à leur Chef, ou, s'ils n'osoient faire cette démarche sans sa participation, il leur proposa d'aller prendre ses ordres, en lui apprenant que le Pere Remi, dont il avoit été Disciple à Vera-Paz, demandoit à lui parler & n'avoit rien que d'agréable à lui dire. Ces Indiens, qui ne connoissoient pas le Franciscquain, lui répondirent que leur Cacique n'avoit pas besoin de sa visite; que tous les Espagnols étoient des Traîtres; qu'il avoit lui-même l'apparence d'un Espion, & que la seule grace qu'ils pouvoient lui faire, étoit de ne le pas traiter avec toute la rigueur qu'ils devoient à ce titre. Ils ne laisserent pas de lui ôter ses habits : mais ils se contenterent de le laisser nu sur le rivage. Heureusement le Cacique n'étoit pas loin. Il accourut, à la premiere information, pour traiter plus humainement un homme, dont il n'avoit pas oublié le nom & les bienfaits. Il parut touché de l'état où il le vit : il l'embrassa, les larmes aux yeux, avec des excuses du traite-

ment qu'il avoit reçu. Une disposition si favorable porta aussi-tôt le Missionnaire à parler de paix, & lui fit tenir là-dessus un langage fort touchant.

Henri n'y parut pas insensible; mais il répondit qu'il ne dépendoit que des Espagnols de faire cesser une guerre, dans laquelle tout se bornoit de sa part à se défendre contre des Tyrans, qui menaçoient sa liberté & sa vie : qu'en état, comme il étoit, de vanger le sang de son Pere, & celui de son Aïeul, qui avoient été brûlés vifs à Xaragua (33), & les maux qu'on lui avoit faits à lui-même, il ne laisseroit pas de garder la résolution à laquelle il s'étoit attaché, de ne commettre aucune hostilité s'il ne s'y voïoit contraint; qu'il n'avoit pas d'autres prétentions que de se maintenir libre dans ses Montagnes; qu'il s'y croïoit autorisé par le droit de la Nature, & qu'il ne voïoit pas sur quel fondement on vouloit le forcer à la soumission pour des Etrangers, qui ne pouvoient appuïer leur possession que sur la violence; qu'à l'égard de l'offre qu'on lui faisoit d'un traitement plus doux, & même d'une entiere liberté, il seroit le plus imprudent des Hommes, s'il se fioit à ceux

(33) Voïez le Tome XLV de ce Recueil.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

qui depuis leur arrivée dans l'Ile n'avoient fait que violer leur promesse ; qu'au reste il se conserveroit toujours dans les principes de Religion que le Pere lui avoit inspirés, & qu'il ne rendroit jamais le Christianisme responsable des violences, des brigandages, des injustices, des impiétés & des dissolutions de la plûpart de ceux qui le professoient. En vain le Missionnaire repliqua. Il fut écouté avec respect ; mais tout son zele ne lui fit rien obtenir de plus. On fit chercher ses habits, pour les lui rendre. Ils avoient été mis en pieces ; & le Cacique n'en aïant pas d'autres à lui donner, il renouvella ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la Mer, l'embrassa fort tendrement en prenant congé de lui, & rentra dans ses Montagnes.

Après le mauvais succès de cette tentative, les hostilités avoient recommencé plus vivement que jamais de la part des Espagnols ; & les Troupes de Henri, dont le nombre continuoit d'augmenter, pousserent si loin leurs avantages, que l'Ile entiere étoit menacée. L'Empereur, averti de la nécessité de finir cette guerre, ou d'abandonner les Etablissemens, prit enfin des mesures plus efficaces. Il venoit de nommer au Gouver-

nement de la Castille d'or, François de Barrionuevo, Officier d'un mérite extraordinaire, & d'une expérience consommée dans les affaires des Indes : il lui donna ordre de passer par l'Ile Espagnole, avec deux cens Hommes de bonnes Troupes, & de n'en point sortir sans l'avoir entierement pacifiée. Barrionuevo fut muni d'un plein-pouvoir, qui n'avoit pas d'autres bornes que la conservation de l'honneur. On lui recommanda même de commencer par les voies de la douceur ; & dans cette vûe, on lui remit une Lettre pour le Cacique, par laquelle Sa Majesté Impériale l'invitoit à rentrer dans l'obéissance, lui offroit une amnistie sans réserve, & le menaçoit de tout le poids de sa puissance & de son indignation, s'il s'obstinoit à rejetter ces offres. Ce Prince avoit tant à cœur la conclusion de cette affaire, que n'aïant point alors d'autre Vaisseau prêt à la Navigation que celui qui l'avoit apporté lui-même en Espagne, il le fit donner à Barrionuevo, pour ne pas retarder son départ.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

En arrivant à San Domingo, le Gouverneur de la Castille d'or présenta ses Provisions à l'Audience Roïale, & re-

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

mit à l'Amiral (34) une Lettre de l'Empereur, qui contenoit l'explication de ses ordres. Mais sa prudence lui fit souhaiter qu'on délibérât d'abord sur le sujet de sa Commission, & sur les moïens de l'exécuter. On doit juger de l'extrêmité où l'Ile étoit réduite, par le refus que les Auditeurs firent de se charger seuls d'une Délibération de cette importance. Ils convoquerent une Assemblée générale, composée de tout ce que l'Ile avoit de personnes distinguées par leurs Emplois & leur expérience: & les sentimens y furent si partagés, qu'on fut réduit à choisir quatre des plus anciens Habitans des Indes, qui furent chargés d'en conférer entr'eux, pour rapporter leur avis à l'Assemblée. Le choix tomba sur François & Alfonse d'Avila, Lopé

(34) C'étoit le jeune Dom Louis Colomb, qui étoit toujours dans l'Ile, mais sans autorité pour le Gouvernement, quoiqu'on y eût pour lui tous les égards dûs aux services de son Pere & de son Aieul, & à l'honneur qu'il avoit d'appartenir à l'Empereur par le sang, du côté maternel. Il ceda enfin toutes ses prétentions sur la Viceroïauté perpétuelle du Nouveau monde, pour les titres de Duc de Veragua & de Marquis de la Vega, qui étoit une grosse Bourgade de la Jamaïque: & dans la suite on s'est accoutumé à substituer le nom de l'Ile même à celui de cette Place. Dom Louis mourut en 1549. Ses deux Freres étant morts avant lui, Isabelle leur Sœur transporta tous les titres de cette Famille, dans une branche de la Maison de Bragance, par le Mariage qu'on a rapporté.

de Bardeci, & Jacques de Castellon. CONQUISTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

Leur opinion parut fort sage, sur la méthode qu'il falloit emploïer pour la guerre; mais elle fut moins goûtée que le conseil qu'ils donnerent de faire porter d'abord la Lettre de l'Empereur au Cacique Henri. La difficulté n'étoit que de le joindre; car depuis quelque tems, on n'entendoit plus parler de lui, & l'on doutoit même s'il n'étoit pas mort. Mais Barrionuevo, approuvant l'avis des quatre Conseillers, qui fut confirmé par les suffrages de toute l'Assemblée, entreprit de trouver le Cacique & de le ramener lui-même au devoir.

On lui donna trente-deux Hommes, résolus de courir avec lui toutes sortes de dangers; & l'on y joignit le même nombre d'Indiens fideles, pour lui servir d'Interpretes & de Guides. Quelques Peres Francisquains furent nommés, pour l'accompagner; cet Ordre eut la préférence, parceque le Cacique y avoit reçu son éducation. On arma une Caravelle, pour transporter le Général & sa Troupe au rivage, d'où l'on entre dans les Montagnes. Elle mit deux mois entiers à ranger la Côte, jusqu'au Port d'Yaquimo, parceque le Général envoïoit souvent à terre, pour

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

s'informer de la retraite du Cacique. Il n'en apprit rien. Le Port d'Yaquimo est formé par une assez belle Riviere, que Barrionuevo remonta bien loin. Il trouva d'abord une Case Indienne, mais sans Habitans ; un peu plus haut, il vit un champ bien ensemencé, auquel il ne voulut point que ses gens causassent le moindre désordre. A peu de distance, il eut quelques indices que le Cacique n'étoit pas loin. Il s'arrêta, pour lui écrire, & lui donner avis de son arrivée. Il l'informoit de sa Commission. Sa Lettre fut portée par un Indien, qui s'offrit pour ce service : mais on n'a jamais su quel avoit été son sort. Après l'avoir attendu vingt jours, le Général s'engagea dans les défilés de plusieurs Montagnes. Il marcha pendant trois jours, avec des difficultés qu'il eut peine à soutenir. Enfin il apprit, de quelques Indiens, que le Cacique étoit dans un petit Lac, que les Espagnols ont nommé Lagune du Commandeur, & qui a deux lieues de circuit : c'est apparemment une des deux parties du Lac de Xaragua, dont on a donné la description (35). Mais il restoit huit lieues, d'un chemin dont

(35) Voïez la Description de l'Ile Espagnole, au Tome XLVI. de ce Recueil.

les difficultés paroiſſoient inſurmontables. Sur toute la route, il n'y avoit pas une ſeule branche coupée, ni la moindre trace qui pût faire juger qu'on y eût jamais paſſé : c'étoit une précaution du Cacique, pour empêcher qu'on ne pût découvrir ſa retraite. Il falloit tout le courage du Général Eſpagnol. Chaque pas, qu'il faiſoit dans un Païs inconnu, lui offroit des difficultés capables de l'effraïer. Enfin, il arriva dans un Village dont les Maiſons étoient aſſez bien bâties, où les vivres étoient en abondance, avec toutes les commodités dont les Indiens avoient l'uſage & le goût; mais ſans un ſeul Habitant. Il défendit encore qu'on y causât le moindre dommage; & ſeulement il s'accommoda de quelques Calebaſſes, qu'il fit remplir d'eau, parcequ'il en avoit un extrême beſoin. Après cette Habitation, il trouva un chemin fort large, qui avoit été coupé dans les Bois, & qu'il ne ſuivit pas long-tems, ſans rencontrer quelques Indiens. Ses careſſes & le petit nombre de ſes gens les aïant raſſurés, il apprit d'eux que le Cacique n'étoit qu'à une demi-lieue de là; mais que pour aller à lui, il falloit marcher dans la Lagune, avec de l'eau juſqu'aux

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

genoux & quelquefois jusqu'à la ceinture, & traverser ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne purent le refroidir. Il s'approcha de la Lagune. D'autres Indiens, qui étoient dans un Canot, auxquels il fit demander s'ils n'avoient pas vû un Homme de leur Nation qui portoit une Lettre à leur Chef, répondirent que non, mais que le Cacique étoit informé de l'arrivée d'un Officier, qui avoit une Lettre à lui présenter de la part de l'Empereur. Alors Barrionuevo crut pouvoir avancer avec moins de précautions. Il pria les Indiens de recevoir dans leur Canot une Femme de leur Nation, qu'il avoit amenée; & de la conduire à leur Chef, qu'elle avoit anciennement servi, pour l'informer de la visite des Espagnols. Ils répondirent que le Cacique étoit instruit de tout, & qu'ils n'osoient rien faire sans son ordre. Cependant, sur de nouvelles instances, ils consentirent à prendre l'Indienne; mais ils ne voulurent jamais s'approcher de la rive, & cette Femme fut obligée, pour s'embarquer avec eux, de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.

Le jour suivant, deux Canots parurent, dans l'un desquels étoit l'Indienne, avec un Parent du Cacique, nom-

mé Martin de Alfaro, suivi d'une Troupe fort leste de Soldats Indiens, armés de lances & d'épées. Ce Canot s'étant approché des Espagnols, Barrionuevo s'avança seul. Alfaro descendit seul aussi, & donna ordre à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué civilement le Général, il lui fit, de la part du Cacique, des excuses » de ce qu'il n'étoit » pas venu lui-même au-devant de lui : » il étoit retenu par une incommodité ; » mais il se flattoit que le Seigneur » Espagnol étant venu si loin, voudroit » bien achever le peu de chemin qui » restoit. Barrionuevo reçut ce compliment d'un air satisfait, & consentit à continuer sa marche. En vain ses gens s'efforcerent de l'en détourner. Il ne prit même avec lui que quinze Hommes ; & sans autres armes qu'une sorte d'esponton, & son épée, il ne fit pas difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. Cet Indien le mena par des chemins si rudes & si embarrassés, que souvent il étoit obligé de marcher sur les mains autant que sur les piés. Ses gens se lasserent bien-tôt, & le presserent de retourner sur ses pas, en lui représentant que le Cacique vouloit le jouer ou le faire périr : » Je ne contrains » personne, fait-on répondre à l'intré-

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

» pide Général. Quiconque a peur est » libre de retourner. Pour moi, seul » s'il le faut, j'irai jusqu'au bout. En » acceptant ma Commission, j'en ai » compris la difficulté. Si j'y laisse la » vie, je mourrai content d'avoir rem- » pli mon devoir «. Rien ne fait mieux sentir la supériorité que le Cacique avoit prise sur les Espagnols, qu'une conduite où l'on ne reconnoît point la fierté de cette Nation.

Malgré son courage, Barrionuevo se trouva tout-d'un-coup si fatigué, qu'il fut contraint de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le Bois néanmoins commençoit à s'éclaircir, & l'on découvroit au travers des arbres la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants, à la priere du Général, & demanda de sa part, au Cacique, s'il étoit disposé à l'entrevûe. Henri commença par gronder Alfaro, de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, & lui ordonna d'y faire travailler sur-le-champ. Ensuite il envoïa dire au Général qu'il pouvoit avancer sans défiance. Barrionuevo se remit aussi-tôt en marche. Henri, le voïant paroître dans un grand désordre, tout couvert de fange, & presque hors d'état de se soutenir, courut au-devant de lui, & témoigna une

grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le Général fit une réponse honnête, mais dans laquelle il fit sentir qu'on auroit pû traiter mieux un Homme de son rang, & surtout un Envoïé de l'Empereur. Le Cacique n'épargna point les excuses; & le prenant par la main, il le conduisit sous un grand arbre, où ils s'assirent tous deux, sur des couvertures de coton. Aussi-tôt, cinq ou six Capitaines Indiens vinrent embrasser le Général; & se retirant avec la même promptitude, ils allerent se mettre à la tête de soixante Soldats, armés de boucliers, d'épées, & de casques. Avec les mêmes armes, les Capitaines étoient ornés de pannaches: & tous avoient pour cuirasse, le corps entouré de grosses cordes, teintes en rouge. Les deux Chefs, après un court entretien, qui ne consista d'abord qu'en politesses, firent éloigner un peu leurs gens; & l'on prête ce discours au Général Espagnol.

L'Empereur, mon Seigneur & le vôtre, le plus puissant de tous les Souverains du Monde, mais le meilleur de tous les Maîtres, & qui regarde tous ses Sujets comme ses Enfans, n'a pu apprendre la triste situation où vous êtes réduit, avec un grand nombre de vos

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

Compatriotes, & l'inquiétude où vous tenez toute cette Ile, sans être touché de la plus vive compassion. Les maux que vous avez faits aux Castillans, ses premiers & ses plus fideles Sujets, l'avoient d'abord irrité ; mais lorsqu'il a su que vous êtes Chrétien, & les bonnes qualités que vous avez reçues du Ciel, sa colere s'est calmée, son indignation s'est changée en un désir ardent de vous voir entrer dans des sentimens plus conformes à vos lumieres. Il m'envoie donc, pour vous exhorter à quitter les armes, & vous offrir un pardon général, que sa bonté veut étendre à tous ceux qui ont pris parti pour vous : mais je porte aussi l'ordre de vous poursuivre, sans ménagement, si vous vous obstinez dans votre révolte, & j'ai amené des forces qui m'en donnent le pouvoir. C'est ce que vous verrez encore mieux dans la Lettre dont je suis chargé pour vous. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour vous l'apporter moi-même. J'ai méprisé les peines & les dangers, pour obéir à mon Souverain, & pour vous marquer particulierement mon estime ; persuadé d'ailleurs que la confiance ne devoit pas manquer, avec un Cacique, à qui je sais qu'on a reconnu des sentimens di-

gnes de ſa Religion & de ſa naiſſance.

Henri écouta ce diſcours avec beaucoup d'attention, & reçut avec reſpect la Lettre de l'Empereur : mais, comme il avoit mal aux yeux, il pria le Général de lui en faire la lecture. Barrionuevo la fit, d'une voix aſſez haute pour être entendue des Soldats du Cacique. L'Empereur donnoit à Henri le titre de Dom ; & la Lettre contenoit en ſubſtance ce que le Général avoit dit. Elle finiſſoit par aſſurer les Indiens, que s'ils ſe ſoumettoient de bonne grace, l'Audience Roïale avoit ordre de leur aſſigner des Terres, où ils puſſent vivre avec tous les avantages de l'abondance & de la liberté. Après ſa lecture, le Général rendit la Lettre au Cacique, qui la baiſa, & la mit reſpectueuſement ſur ſa tête. Il reçut auſſi le Sauf-conduit de l'Audience Roïale, ſcellé du Sceau de la Chancellerie ; & l'aïant examiné, il déclara qu'aïant toujours aimé la paix, il n'avoit fait la guerre que par la néceſſité de ſe défendre ; que ſi juſqu'alors il avoit rejetté toutes les voies d'accommodement, c'étoit parcequ'il n'avoit pas trouvé de ſûreté à traiter avec les Eſpagnols, qui lui avoient ſouvent manqué de parole ; mais que recevant celle

de l'Empereur même, il acceptoit humblement une faveur à laquelle il n'auroit osé prétendre.

En achevant sa réponse, il s'approcha de ses gens, il leur montra la Lettre de l'Empereur, & leur fit entendre qu'il ne se sentoit plus que de la soumission pour un grand Prince, qui lui témoignoit tant de bonté. Ils répondirent avec leurs acclamations ordinaires, c'est-à-dire, par de grandes aspirations, qu'ils tirent avec effort du fond de leur poitrine; après quoi, le Cacique aïant rejoint Barrionuevo, ils convinrent ensemble des articles suivans: que le Cacique rappelleroit incessamment tous ceux qui reconnoissoient son autorité, & qui étoient répandus en différens quartiers de l'Ile; qu'il les obligeroit de reconnoître, à son exemple, l'Empereur pour leur Souverain; qu'il feroit chercher les Negres fugitifs, & qu'à des conditions, dont on conviendroit, il les forceroit de retourner à leurs Maîtres; qu'il se chargeroit de retenir tous les Indiens dans l'obéissance, ou d'y faire rentrer ceux qui pourroient s'en écarter; que pour lever toute ombre de défiance, il descendroit incessamment dans la Plaine, où l'Audience Roïale lui donneroit, pour son

entretien, un des plus nombreux Troupeaux de l'Empereur. Les Traités des Indiens ne se concluant jamais que dans un Festin, on se garda bien de manquer à l'ancien usage. Barrionuevo avoit fait apporter de l'Eau-de-vie & du Riz. Les Indiens fournirent le Gibier & le Poisson. La joie fut vive, & l'accord scellé par de nouvelles protestations. Cependant Dom Henri, & Donna Mancia sa Femme, ne toucherent à rien, sous prétexte qu'ils avoient deja dîné. Ce refus, qui avoit un air de défiance, allarma le Général : mais aïant eu la prudence de dissimuler, il ne trouva d'ailleurs que des apparences de bonne foi dans le Cacique, qui lui promit de se rendre à San Domingo pour y ratifier le Traité. Il voulut même qu'un de ses Capitaines accompagnât le Général jusqu'à cette Ville, pour y saluer, de sa part, l'Amiral, les Auditeurs & tous les Officiers Roïaux. A la vérité, on sut dans la suite que c'étoit un honorable Espion, qui avoit ordre d'observer si les démarches des Espagnols ne couvroient pas quelque nouvelle trahison. Mais il ne put rester de soupçons à Barrionuevo, lorsqu'il se vit escorté, jusqu'à son Navire, par les principaux Officiers du Cacique, à la tête d'un

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

détachement bien armé. Un incident fort bizarre auroit pû laisser de plus justes allarmes aux Indiens : la Caravelle étant à l'ancre, dans un Port aujourd'hui connu sous le nom de Jacquemel, les Espagnols n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils voulurent traiter leur Escorte. Ils prodiguerent le vin de Castille & les liqueurs fortes. La plûpart des Indiens en bûrent avec tant d'excès, qu'éprouvant de mortelles tranchées, le ressentiment de la douleur, joint au transport de l'ivresse, pouvoit leur inspirer de furieuses résolutions, dans un lieu où ils étoient les plus forts. Barrionuevo, qui avoit heureusement de l'huile, ne trouva point d'autre expédient que de leur en faire avaller à tous, après leur en avoir donné l'exemple; elle leur causa des évacuations, qui rétablirent promptement leur santé. En les congédiant, il leur fit des libéralités de leur goût, & les chargea de présens pour le Cacique & son Epouse.

Son retour porta, dans la Capitale, une joie égale à la crainte dont on étoit délivré. Mais quoique les réjouissances publiques dussent laisser peu de soupçon au Député de Dom Henri, il ne voulut faire aucune démarche qui

pût engager son Maître, sans avoir examiné à loisir si tout ce qu'il voïoit n'étoit pas une ruse concertée. Son nom étoit Gonzales. Il alloit de Maison en Maison, pour s'assurer de la disposition des Habitans à l'égard du Traité. On pénétra ses inquiétudes, & les caresses qu'il reçut acheverent de les dissiper. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner, au terme qu'on lui avoit prescrit. Ce retardement inquiéta le Cacique. Il laissa passer quelques jours, après lesquels voulant être informé de ce qui pouvoit arrêter Gonzales, il s'approcha de la Ville d'Azua, presque seul en apparence, mais soutenu par ses cinquante Braves, qu'il avoit placés dans un Bois voisin. Sur l'avis qu'il fit donner dans la Ville, qu'il souhaitoit de parler à quelqu'un des Habitans, une centaine d'Espagnols vinrent bientôt à lui, & l'aborderent avec toute l'ouverture de l'amitié. Il demanda des nouvelles de Gonzales. On lui dit que depuis peu de jours il avoit passé par Azua, dans une Caravelle, accompagné d'un Officier Castillan, nommé Pierre *Romero*, qui étoit chargé d'un plein pouvoir de l'Audience Roïale pour la ratification du Traité. Cette

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

assurance lui causant beaucoup de joie ; il fit appeller ses gens ; on s'embrassa, & la paix fut célébrée par un nouveau Festin, où Dom Henri, sous le prétexte d'une indisposition, se dispensa encore de toucher à rien. Dans son retour, aïant pris par Xaragua, nom qu'on donnoit encore au lieu qui porte à présent celui de Leogâne, il y trouva Gonzales & Romero ; l'un, qui lui confirma la sincérité des Espagnols dans le Traité, & l'autre qui lui en remit la ratification avec de riches présens. Sur-le-champ, il fit embarquer dans la Caravelle un bon nombre de Negres fugitifs, qu'il avoit déja fait arrêter ; & des deux côtés, tous les ombrages s'évanouirent. Cependant il ne se hâta point de quitter ses Montagnes, & les Espagnols étoient fort impatiens de l'en voir sortir (35).

(31) Il en sortit enfin ; mais ce ne fut qu'après avoir consommé les vivres dont il avoit fait de grandes provisions. Il se rendit ensuite à San Domingo ; où il signa la Paix, qui n'avoit encore été signée que par ses Députés. On lui laissa choisir un lieu pour s'y établir avec le reste de sa Nation, dont il fut déclaré Prince héréditaire, exempt de Tribut, avec la seule sujetion de rendre hommage à l'Empereur & à ses Successeurs Rois de Castille, lorsqu'il en seroit sommé. Il se retira dans un lieu nommé Boya, à treize ou quatorze lieues de la Capitale, vers le Nord-Est. Tous les Indiens, qui purent prouver leur descendance des premiers Habitans de l'Ile, eurent permission de le suivre, & leur postérité subsiste en-

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

Le Pere Barthelemy de Las Casas quitte sa retraite.

Las Casas ne put résister à la passion de revoir ce brave Cacique, dont il étoit fort connu. Il l'alla trouver dans ses Montagnes : il en fut bien reçu ; & les Indiens, charmés de pouvoir respirer, après une guerre de tant d'années, célébrerent avec beaucoup de joie l'arrivée de leur ancien Protecteur. Henri, élevé dans le Christianisme, en avoit si peu perdu les principes, que son unique plainte, fut d'avoir manqué de tout, pour vivre en Chrétien. Il avoua, au Pere Barthelemy, que sa plus grande peine avoit été de voir mourir quantité d'Enfans sans Baptême (37), & d'Adultes sans Sacremens ; il l'assura qu'il n'avoit pas manqué un jour à faire ses prieres ; qu'il avoit exactement jeûné tous les Vendredis (38). Enfin, il

core au même lieu avec la jouissance des mêmes privileges. Leur Prince, qui prend le titre de Cacique de l'Ile de Hayti, juge & condamne à mort ; mais l'appel est ouvert à l'Audience Roïale. Ils étoient environ quatre mille, lorsqu'ils furent ainsi rassemblés ; mais ce nombre est aujourd'hui si diminué, qu'en 1718 on le disoit réduit à trente Hommes & cinquante ou soixante Femmes. Hist. de S. Dom. Liv. VI, p. 322.

(37) Il ignoroit apparemment que tout le monde peut donner le Baptême.

(38) On savoit d'ailleurs qu'il avoit veillé avec beaucoup de soin sur les mœurs de ses Sujets ; qu'il avoit pris des mesures pour empêcher tout commerce suspect entre les deux Sexes, & qu'il avoit porté l'attention jusqu'à ne pas permettre les Mariages avant l'âge de vingt-cinq ans. Reste à savoir si c'étoit un bon remede pour l'incontinence.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

ajouta que le motif de la Religion avoit autant contribué que l'ennui d'une si longue guerre, à lui faire conclure un Traité, dont il craignoit que les suites ne devinssent fatales aux tristes restes de sa Nation. Il en falloit bien moins pour enflammer Las Casas d'un nouveau zele. Mais l'Audience Roïale aïant témoigné quelque ressentiment, de ce qu'il avoit entrepris ce Voïage sans son ordre, le chagrin qu'il en conçut, d'autant plus juste, qu'il n'avoit pas eu d'autre motif que l'amour de la paix & l'intérêt de la Religion, le fit passer en Espagne, pour y plaider encore une fois la cause des malheureux Indiens. Il avoit eu le tems, dans sa solitude, de recueillir de bons Mémoires en leur faveur. Aussi Zarate assure-t'il (39), qu'entre plusieurs autres Religieux qui formerent la même Entreprise avec lui, il n'y en eut aucun dont les remontrances fussent aussi vives & plus favorablement écoutées que les siennes (40). Elles produisirent encore une fois des Ordonnances fort sages (51); mais dont l'effet ne répondit

Las Casas plaide encore pour les Indiens.

(39) Liv. IV, ch. 23.

(40) On lui offrit alors, pour récompense de son zele, l'Evêché de Cusco, qu'il refusa : mais il accepta, peu de tems après, celui de Chiapa dans la Nouvel'e Espagne.

(41) » L'Empereur, » après avoir entendu le

pas aux espérances de la Cour dans le Gouvernement du Pérou. CONQUESTE DU PEROU.

Celles, qui regardoient particulierement cette Contrée, portoient qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux Mines, ni à la pêche des Perles; qu'on ne leur imposeroit point

VACCA DE CASTRO. 1542. Ordonnances qu'il obtient.

» Pere Las Casas, commença par charger le » Docteur Figueroa, dont » il prit même le serment » pour cet Office, d'examiner les Gouverneurs, » les Officiers & les Religieux qui avoient été » aux Indes, tant sur la » qualité des Indiens, que » sur le traitement qu'on » leur faisoit, & si l'opinion de quelques Moines étoit véritable, lesquels disoient qu'il ne » pouvoir conquérir ces » Païs. Ensuite, il chercha » Personnes de savoir & » de bonne conscience, » qui fissent des Loix pour » bien & saintement gouverner les Indes. Ce furent le Cardinal Frere » Garzia de Loaisa; Sebastien Ramirez, Evêque de Cuença & Président de Valladolid, lequel avoit été Président » à San Domingo & à » Mexico; Dom Juan de » Zuniga, Gouverneur du « jeune Prince Dom Philippe; le Sécretaire Covas, Grand Commandeur de Leon; Dom » Garzia Manrique, Comte d'Osorne & Président » des Ordres des Chevaliers, lequel avoit de » long-tems manié les Affaires des Indes en l'absence du Cardinal Loaisa; le Docteur Fernand » de Guevara, & le Docteur Jean de Figueroa, » lesquels étoient de la » Chambre du Roi; le » Docteur Mercado, Auditeur du Conseil Roïal; » le Docteur Vernal; les » Docteurs Guttierez, Velasquez; le Docteur Salmero; le Docteur Gregoire Lopez, lesquels » étoient Auditeurs des Indes; & le Docteur Jacques d'Artiaga. Ils s'assembloient, pour traiter » & aviser ensemble, chez » le Cardinal Loaisa, & » firent, encore que ce ne » fût avec la volonté de » tous, quarante Loix, » qu'ils appellerent Ordonnances, lesquelles » l'Empereur signa de sa » main à Barcelone, le 20 » Novembre 1542 «. Gomara, L. V, chap. 45.

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

des tributs excessifs, & que surtout on ne les assujeriroit point à porter de gros fardeaux, usage qui étoit déja passé au Pérou, des autres Colonies, & qui contribuoit plus que tout le reste à la destruction de ces miserables Peuples; que ceux qui se trouveroient libres par la mort de leurs Maîtres n'en auroient plus d'autre que le Roi; & que tous ceux qui, à l'occasion des troubles entre les Almagros & les Pizarres, étoient dans la possession actuelle, ou dans les Départemens, des Evêques, des Monasteres & des Hôpitaux, des Gouverneurs, de leurs Lieutenans & des autres Officiers Roïaux, seroient remis en liberté. Les Historiens conviennent que la derniere de ces Loix avoit quelque rigueur, pour les Espagnols établis au Pérou. Comme il n'y en avoit pas un, qui n'eût pris parti dans cette grande querelle, il s'ensuivoit qu'aucun ne pouvoit retenir ses Indiens. Cependant outre l'autorité de l'Empereur, qui suffisoit pour donner toute leur force aux nouvelles Ordonnances, on prit la résolution d'établir une Audience Roïale, pour veiller à l'exécution. On considera que ce Païs, le plus riche & le plus considérable de tous les Domaines de l'Espagne en Amérique, aïant dépendu

Audience Roïale pour le Pérou.

jusqu'alors de l'Audience de Panama, qui n'étoit composée que de deux Auditeurs, les affaires souffroient nécessairement de longs délais, dans un éloignement qui redoubloit encore par la difficulté du passage, pendant une grande partie de l'année. Il y avoit même apparence que c'étoit cette raison, qui avoit empêché d'apporter du remede à la plûpart des maux dont le Pérou avoit été affligé. L'Audience de Panama fut cassée. On en établit une sur les Frontieres de Guatimala & de Nicaragua, dont on nomma Président le Licencié Maldonat, alors Auditeur de la Nouvelle Espagne, dans le ressort duquel Tierra-Firme fut renfermée. Le Pérou fut distingué, non-seulement par la création d'une Audience particuliere, mais par les titres de son Président, qui fut honoré de ceux de Viceroi & de Capitaine Général. On lui donna quatre Auditeurs, & divers Officiers.

Mouvemens qu'elle y cause.

La publication des nouveaux Réglemens chagrina beaucoup un grand nombre d'honnêtes Guerriers, la plûpart d'une naissance noble, qui avoient eu part à la Conquête. Il n'y en avoit presqu'aucun, qui ne perdît tout ce qu'il possédoit, & qui ne se trouvât, par conséquent, dans la nécessité de cher-

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

cher un nouveau moïen de subsister. Ils prétendirent que l'Empereur avoit été mal informé, & que ceux qui avoient suivi les Pizarres ou les Almagros, n'avoient été que de fideles Sujets, qui pouvoient s'être trompés dans l'objet de leur attachement, mais qui ne s'étoient proposé que leur devoir, en obéïssant à ceux qu'ils croïoient revêtus de l'autorité Roïale; que d'ailleurs, s'étant vus dans la nécessité d'obéir, volontairement ou de force, ils n'étoient coupables d'aucun crime; ou qu'ils ne l'étoient point assez, pour mériter d'être dépouillés de tous leurs biens. Ils ajoutoient que dans le tems, auquel ils avoient entrepris la Découverte du Pérou à leurs propres frais, on étoit convenu avec eux, par des stipulations expresses, qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie, & qu'après leur mort même, ils seroient à leur Fils aîné, ou à leur Femme, s'ils mouroient sans Enfans; que pour confirmation de ces promesses, Sa Majesté avoit fait ordonner à tous ceux qui avoient contribué à la Conquête, de se marier dans un terme limité, sous peine de perdre leurs Indiens; que la plûpart s'étoient soumis à cet ordre; qu'après leurs fatigues, dans l'âge où ils

étoient, chargés la plûpart d'une Femme & de plusieurs Enfans, il n'étoit pas juste qu'ils fussent dépouillés du fruit de leurs travaux, & forcés de recommencer leur fortune, en s'emploïant à de nouvelles Découvertes. Plusieurs se rendirent à Cusco, pour faire leurs représentations au Gouverneur. Il jugea lui-même qu'il avoit manqué quelque chose aux informations de la Cour, & que des remedes, qui pouvoient être fort sages pour d'autres parties des Indes, ne convenoient point encore au Pérou. Loin de rejetter les plaintes, il permit à toutes les Villes de son Gouvernement d'envoïer leurs Députés à Los Reyes, pour y former une Assemblée, à laquelle il se réservoit le droit de présider, mais dont le but étoit de leur faire choisir quelques-uns d'entr'eux, qu'ils chargeassent de leurs intérêts communs, pour les aller solliciter en Espagne. Cet expédient lui parut le seul dont il put attendre quelque remede aux troubles qui commençoient à s'élever de toutes parts, & qui menaçoient ouvertement son autorité. Il se hâta de partir en effet pour Los Reyes, accompagné des Syndics de toutes les Villes du voisinage de Cusco, & d'u-

CONQUESTE DU PEROU. VACCA DE CASTRO. 1542.

Sage conduite de Castro.

Il convoque une Assemblée.

CONQUESTE DU PEROU.

VACCA DE CASTRO.

1542.

ne assez nombreuse Noblesse, que ses promesses avoient fait rentrer dans la soumission (42). L'Assemblée se tint. Christophe de Barrientos (43) fut choisi, avec quelques autres, pour le Voïage d'Espagne. On les chargea d'un riche présent d'or, pour l'Empereur, à qui l'Historien observe que ce secours devoit être agréable, après l'Entreprise d'Alger & la guerre de Perpignan.

§ VII.

Voïage de Blasco Nuñez de Vela.

1543.

MALHEUREUSEMENT pour la tranquillité du Pérou, l'exécution des ordres de la Cour avoit été pressée avec tant de chaleur, qu'elle arrêta toutes les mesures de Castro. L'Empereur n'avoit pas tardé à nommer un Viceroi-Président, qui étoit parti presqu'aussi-tôt que la premiere nouvelle du Reglement. C'étoit Blasco Nuñez *de Vela*,

Choix d'un Vice - Président pour le Pérou.

(42) » On avoit commencé par sonner le » Tocsin partout, & s'assembler, se mettant en » furie à la lecture de » telles Loix.... Tous » maudissoient Frere Barthelemi de Las Casas, » qui les avoit procurées. » Les Hommes ne mangeoient point de fâche» rie. Les Femmes & les » Enfans ne faisoient que » pleurer. Les Indiens » s'enorgueillissoient, qui » étoit une chose grande» ment à craindre «. Gomara, L. V, chap. 46.

(43) *Ibid.* chap. 4. Zarate ne le nomme point.

Commissaire

Commiſſaire Général des Douanes de Caſtille, Homme d'une expérience & d'une capacité reconnues; mais ſi rigoureux & ſi ferme dans l'exercice de ſon autorité, que cette qualité même, qui avoit attiré ſur lui le choix de la Cour, devint le plus grand obſtacle aux effets qu'on en avoit attendus. On lui avoit donné pour Auditeurs, le Licencié *Cepeda*, qui étoit revêtu alors du même Office aux Iles Canaries; le Docteur Lizon de *Texava*, Prêteur de la Nobleſſe de Valladolid; le Licencié *Alvarez*, & Pedro *Ortiz de Zarate*, Grand Prevôt de Segovie: & comme les Tréſoriers, ou les Adminiſtrateurs des revenus Roïaux, n'avoient rendu aucun compte de leurs fonctions depuis la Découverte, on avoit joint à ce Tribunal un Maître Général des Comptes, tant pour le Gouvernement du Pérou, que pour celui de Tierra-Firme. Ce nouvel Officier, dont la ſeule Commiſſion étoit propre à répandre la fraïeur dans ces deux Contrées, avoit été pris à la Cour même, où il exerçoit l'emploi de Secrétaire du Conſeil Roïal. C'étoit Auguſtin *de Zarate*; le même qui profita de ſon ſéjour au Pérou, pour écrire l'Hiſtoire de la Conquête, & qu'on a ſuivi juſqu'à

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1543.

Auditeurs.

Maître Général des Comptes.

CONQUESTE DU PEROU.

présent, comme un guide sans reproche (44).

NUÑEZ DE VELA.

1543.

Départ de Vela.

Vela, parti du port de San Lucar le 1 de Novembre 1543, arriva le 10 de Janvier de l'année suivante à Nombre de Dios, où il trouva Christophe de Barrientos & ses Compagnons, prêts à mettre à la voile pour l'Europe. Quoique cette Ville n'appartînt point à son Gouvernement, il se crut en droit, non-seulement de les arrêter, mais de faire saisir leur or, du moins jusqu'à ce qu'il eût vérifié d'où il venoit & comment il avoit été levé; sous prétexte qu'il pouvoit venir de la vente des Indiens, ou de quelque violence condamnée par les Loix dont on lui avoit confié l'exécution. Alors, les Habitans de la Ville s'étant soulevés contre une Entreprise qui excédoit son autorité, il s'en désista par le Conseil de ses Auditeurs (45).

Hauteur & dureté de sa conduite.

(44) Lui même ne s'en fait pas d'autre, que de n'avoir pû mettre son Ouvrage en ordre tandis qu'il étoit au Pérou; & la raison qu'il en apporte est remarquable: » Il pensa » m'en coûter la vie, dit- » il, pour l'avoir seule- » ment commencé, par la » brutalité d'un Mestre de- » Camp de Gonzale Pizar- » re, qui menaçoit de » tuer quiconque entre- » prendroit d'écrire ses » Actions. Aussi méri- » toient-elles plutôt d'être » ensevelies dans un oubli » éternel. Je fus donc con- » traint de cesser, & je me » bornai à recueillir des » Mémoires «. *Préface de son Histoire.*

(45) C'étoit une feinte, pour se tirer d'embarras; car il les méprisoit beaucoup. Benzoni, qui étoit alors au Pérou, lui fait

De-là, paſſant par terre à Panama, il y mit en liberté tous les Péruviens qui s'y trouvoient Eſclaves, & les fit embarquer, aux dépens de leurs Maîtres, pour retourner dans le Païs de leur naiſſance (46). Enſuite, ſans s'arrêter aux plaintes de ſes Auditeurs, qui étoient tombés malades, & qui le preſſoient d'attendre leur guériſon (47), il ſe mit en Mer pour Tumbez, dans le cours de Février. Sa navigation fut ſi prompte, qu'il y arriva le treizieme jour; ce qui étoit encore ſans exemple (48).

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1543.

Changement qu'il fait dans les uſages

Sa rigueur augmenta beaucoup dans cette Ville, où ſa Juriſdiction ne pouvoit être conteſtée. Non-ſeulement il continua de mettre en liberté les Eſclaves Péruviens, mais il ôta aux Eſpagnols toutes leurs Concubines Indiennes, il abolit les Impôts, il défendit de rien exiger des Naturels du Païs ſans un

dire que l'Empereur « l'avoit pourvu d'un fort » mauvais conſeil; d'une » jeune tête, d'un fou, » d'un ignorant, & d'un » lourdaut. Cepeda étoit » le jeune; Alvarez, le » fou; Ortiz, l'ignorant, » parcequ'il ne ſavoit pas » un mot de Latin; & Liſon, le lourdaut «. L. III, chap. 10.

(46) Gomara remarque plaiſamment » qu'il y en » eut qui ſe cacherent, de » peur d'être renvoïés, » diſant qu'ils aimoient » mieux avoir un Maître». L. V, ch. 47.

(47) Zarate ne dit pas même qu'ils fuſſent malades.

(48) Benzoni, *ubi ſuprà*.

NUÑEZ DE VELA.

1543.

paiement certain; &, ce qui fit perdre patience aux Conquérans, il dispensa les Indiens, sans aucune exception, de porter de pénibles fardeaux, comme ils y avoient été forcés par les premiers Gouverneurs. C'étoit une Loi des Pizarres & des Almagros, qu'un Espagnol, qui voïageoit à pié, pouvoit prendre trois Péruviens pour le transport de son bagage, & qu'un Homme de cheval en pouvoit prendre cinq. Les Caciques de chaque Canton étoient obligés de fournir gratuitement au Voïageur, sa nourriture & celle de son Cortége. Tous ces tyranniques établissemens furent détruits, avec une hauteur qui excita l'indignation des Espagnols. Les Ecclésiastiques mêmes firent entendre leurs plaintes. Un Moine, nommé le Pere Muñoz, qui avoit osé élever la voix, fut étranglé pendant la nuit (49). Saint Michel, Truxillo, & les autres Places, où le Viceroi continua de passer, ne furent pas traitées avec plus de ménagement (50). Les Officiers & la Noblesse, qui se voïoient

(49) Gomara prétend que c'étoit une vieille querelle, & que le Moine avoit battu Vela en Espagne. *Ubi sup.* ch. 48.

(50) Tout le monde, jusqu'aux Femmes Espagnoles, le maudissoit, & crioit qu'il menoit après soi l'Ire de Dieu, & prioit que Dieu le fît bien-tôt finir mal. *Le même*, ch. 47.

enlever tous les fruits de leurs travaux, concurent particulierement tant d'aversion pour lui, qu'en partant de Truxillo, il trouva dans son chemin, cette inscription, qu'on se garda bien de dérober à sa vue : » Que celui, qui viendra m'ôter mon bien, y pense deux » fois ; s'il ne veut y laisser la vie «. Ses recherches furent alors inutiles pour en découvrir l'Auteur ; mais elles lui réussirent dans la suite, & sa vangeance éclata. Dans le même lieu, il rencontra Gomez Perez, un des Partisans du jeune Almagro, qui venoit lui demander, de la part de Mango Inca, & de plusieurs Espagnols retirés dans les Montagnes, la permission de se rendre auprès de lui. Il ne balança point à l'accorder, sans s'être donné le tems d'examiner la justice de leur cause, & dans la seule vue de grossir son Parti contre des obstacles qu'il commençoit à prévoir. Mais sa politique fut trompée, par une avanture également bizarre & tragique. Perez étant retourné vers l'Inca & les Espagnols, pour leur porter la réponse qu'ils attendoient, ils se mirent à jouer ensemble. Mango s'apperçut que Perez le trompoit au jeu, & n'en continua pas moins sa partie ; mais dans le chagrin d'être dupe, il ordonna secre-

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1543.

CONQUESTE DU PEROU.

Nuñez de Vela.

1543.

Mort tragique de Mango Inca.

tement à un de ses Officiers de tuer Perez, la premiere fois qu'il le verroit tromper. Une Indienne entendit cet ordre : elle en avertit Perez, qui devenant furieux, tua sur-le-champ Mango d'un coup de poignard. Les Indiens, furieux à leur tour de la mort de leur Inca, firent main basse sur Perez, & sur tous les autres Espagnols. Ensuite, choisissant pour Chef le Fils du Mort, ils retournerent avec lui dans leurs plus hautes Montagnes, où ils renoncerent pour jamais à l'amitié des Chrétiens (51).

Conduite sage de Vacca de Castro.

Le Viceroi n'avoit pas manqué, en arrivant à Tumbez, de faire notifier ses pouvoirs à Vacca de Castro, avec ordre d'abandonner le Gouvernement. Castro étoit alors à vingt lieues de Los Reyes, dans la Province de Guadalachisi. Le bruit des violences de Vela & celui des plaintes publiques étant déja venus jusqu'à lui, ses Amis lui conseilloient de ne pas reconnoître cet impétueux Successeur, & de protester contre une Commission qui n'étoit propre qu'à causer de nouveaux troubles. Mais la soumission qu'il crut devoir aux ordres de l'Empereur, & l'espé-

(51) Gomara, L. V, ch. 49. On verra, dans la suite, le malheureux sort de tous les restes du Sang des Incas.

rance qu'après l'arrivée des Auditeurs, lorsque l'Audience Roïale auroit pris une forme réguliere, la Justice & la paix commenceroient à regner, le déterminerent à résigner son autorité. Ses principaux Officiers, le voïant dans cette résolution, prirent le chemin de Cusco, sous prétexte, que ne voulant point s'exposer aux emportemens du nouveau Viceroi, tandis qu'ils n'étoient retenus par aucun frein, ils vouloient attendre l'établissement de l'Audience, dont ils espéroient plus de modération. Mais cette couleur n'en imposa point à ceux qui connoissoient leur chagrin. Ils le firent même éclater peu de jours après, en passant par Guamanga, où ils exciterent tout le monde à la révolte, & se saisirent, malgré Guevara, de l'Artillerie que Castro avoit laissée dans cette Ville après la Bataille de Chupas. Ils la firent mener à Cusco, par un grand nombre d'Indiens qu'ils avoient rassemblés dans leur marche.

Ses Officiers se déclarent contre Vela.

Cependant Castro s'étoit rendu à Los Reyes, où il avoit trouvé les esprits fort partagés sur la soumission qu'on devoit au Viceroi. On étoit informé qu'il s'approchoit. Les uns vouloient qu'il ne fût reçu qu'après l'arrivée des

Délibérations des Habitans de Los Reyes.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1543.

Auditeurs ; d'autres proposoient d'appeller de ses Ordonnances, & s'il refusoit d'en suspendre l'exécution, de se saisir de lui & de le renvoïer en Espagne. Il reçut avis de ces délibérations ; & dans la crainte qu'on ne lui refusât l'entrée de la Ville, il se fit précéder par Dom Diegue d'Aguerro, pour faire entendre aux Habitans, que non-seulement on lui prêtoit des intentions qu'il n'avoit pas, mais qu'aïant même reconnu que les nouvelles Loix qu'il avoit publiées ne convenoient point aux circonstances, il avoit pris d'autres résolutions. On ne laissa point d'envoïer au-devant lui Yllan Suarez, ancien Commissaire de l'Empereur & Juge de Police, pour lui déclarer qu'en attendant les Auditeurs, il ne seroit reçu qu'après avoir fait serment de garder les Privileges, les franchises & les graces accordées par la Cour aux Conquérans du Pérou, & d'approuver l'Acte par lequel ils vouloient appeller de ses nouvelles Ordonnances. Il jura de faire tout ce qui conviendroit au service de l'Empereur & au bien public. L'équivoque étoit facile à pénétrer (52). Mais Suarez eut la simplicité,

(52) Ceux qui étoient présens, dit Gomara, observerent d'abord qu'il avoit juré avec finesse. *Ubi sup.*

NUÑEZ DE VELA.

1543.

ou la mauvaise-foi, de prendre cette promesse dans le meilleur sens ; & sur son témoignage, les principaux Habitans de Los Reyes allerent au-devant du Viceroi jusqu'à Guaura, & l'accompagnerent de-là jusqu'à la Ville, où il fut reçu, avec beaucoup d'appareil. On lui tenoit prêt un Dais de drap d'or, sous lequel il fut conduit d'abord à l'Eglise. Les Magistrats marchoient devant lui en fort bel ordre, avec les marques de leur Dignité, & vêtus de longues robbes de satin cramoisi, doublées de damas blanc. Il fut mené, avec la même pompe, de l'Eglise à son Hôtel (53).

Vela se fait recevoir adroitement dans cette Ville.

Il quitte la dissimulation.

Dès le lendemain, son ressentiment, qu'il n'avoit fait que dissimuler, éclata dans toute sa violence. Il commença par faire arrêter Vacca de Castro, qu'il soupçonnoit d'avoir eu part aux Délibérations des Habitans ; & l'aïant fait jetter dans une Prison publique, sous prétexte qu'il avoit signé des graces, & disposé de quelques Départemens, depuis la cessation de son autorité, ce ne fut qu'après s'être fait presser longtems, qu'il consentit à le faire trans-

(53) » Il entra néanmoins, suivant le même » Historien, avec un grand » silence & fâcherie de » tout le Peuple. Jamais » ne fut un Homme en si » grande horreur, ni si » haï que celui-ci. *Ibid.*

1543. ferer dans une Priſon plus honorable ; mais il exigea pour caution, une groſſe ſomme, de ceux qui ſollicitoient pour lui ; & dans la même vue, il fit mettre tous ſes biens en ſequeſtre. A l'égard de ſes Ordonnances, il répondit aux Magiſtrats, qui lui demandoient l'exécution de ſon ſerment, que n'aïant pû s'engager à rien qui ne convînt au Service de Sa Majeſté, il avoit entendu qu'on commenceroit par l'obéiſſance, premier devoir des Sujets ; qu'enſuite il écriroit à S. M. pour lui demander ſes ordres ſur la révocation des nouvelles Loix, & qu'il eſpéroit que ſes repréſentations ſeroient écoutées, mais que juſqu'alors il ne pouvoit révoquer lui-même des Ordonnances qui faiſoient partie de ſa Commiſſion. Pluſieurs des Habitans, dans le chagrin de ſe voir joués, ſortirent de Los Reyes, les uns après les autres, pour aller ſe joindre aux Mécontens de Cuſco.

1544. Formation de l'Audience Roïale de Los Reyes, ou Lima.

Bientôt les Auditeurs arriverent ; & le Viceroi ne put ſe diſpenſer de conſentir à l'établiſſement de l'Audience. Il fit faire lui-même de magnifiques préparatifs, pour la réception ſolemnelle du Sceau. On le mit dans une riche Caſſette, portée ſur un cheval ſu-

perbement équipé, qu'on fit marcher sous un grand Dais de Drap d'or, soutenu par les Magistrats de la Ville. Leurs robbes étoient de la même couleur & de la même forme, que celles qu'on porte en Espagne pour la réception même du Roi. Jean de Leon tenoit la bride du Cheval, & faisoit la fonction de Chancelier à la place du Marquis de Camisara, qui avoit les Sceaux. L'Audience passant pour établie, après cette formalité, on commença aussi-tôt à déliberer sur les affaires : mais le Viceroi-Président, à qui il appartenoit de les proposer, ne toucha point aux troubles dont le Pérou étoit menacé ; & dès les premiers jours, il fit un Acte d'indépendance, qui le mit plus mal que jamais avec les Officiers de son Tribunal.

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1544.

On se rappelle que l'inscription, qu'il avoit lue dans sa route, lui avoit laissé de grands projets de vangeance. Ses recherches lui firent découvrir qu'elle étoit d'un Gentilhomme, nommé Antoine de Solar, qu'il savoit mal intentionné pour lui. Il le fit appeller au Palais. Il lui reprocha son insolence, dans les termes les plus outrageans ; ensuite, lui laissant un Chapelain, pour le confesser, il donna ordre qu'il

Le nouveau Viceroi leve le masque.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

fût pendu au Pilier d'une Galerie qui donnoit sur la Place publique. Solar rejetta le Chapelain & son Office. Leur contestation fut si longue, que le bruit s'en étant répandu dans la Ville, l'Evêque (54) & quelques autres personnes du premier rang vinrent supplier le Viceroi de différer l'exécution. Ils n'obtinrent pas ce délai sans peine : mais enfin, il leur fut accordé jusqu'au jour suivant, & Solar fut jetté dans une noire Prison, avec les fers aux piés & aux mains. L'intervalle d'une nuit entiere modéra la colere de Vela. Il feignit, le lendemain, d'oublier le Prisonnier, qui continua de demeurer ainsi dans les fers. Les Auditeurs, visitant la Prison, suivant l'usage établi, en Espagne, de faire tous les Samedis cette visite, demanderent à Solar quel étoit son crime ? Il répondit qu'il n'en savoit rien. Comme le Viceroi n'avoit fait aucune Procédure, ils lui rendirent la liberté. Vela, fort sensible à cet affront, chercha les occasions d'en tirer vangeance, & les fit naître lorsqu'elles tarderent à s'offrir.

(54) Jerôme de Loaysa, premier Evêque de Los Reyes, ou Lima, dont le Siege fut érigé, deux ans après, en Archevêché.

Pendant que les semences de division se multiplioient à Los Reyes, Gonzale Pizarre menoit une vie obscure dans la Province de Charcas, uniquement occupé à faire regner l'abondance & la paix dans sa Province. Il n'avoit, autour de lui, que dix ou douze Partisans de sa Famille. Mais, apprenant l'arrivée du Viceroi, & la rigueur avec laquelle on faisoit exécuter les nouveaux Reglemens, il prit la résolution de se rendre à Cusco, sous le seul prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Espagne, & de veiller aux intérêts de Fernand, son Frere, dont il avoit appris la disgrace. Pendant qu'il faisoit ses préparatifs pour ce Voïage, il reçut un grand nombre de Lettres, par lesquelles on s'efforçoit de lui persuader que c'étoit à lui, qu'il appartenoit de résister à la violence, & de sauver le Païs de l'oppression. On ne manquoit pas de lui représenter, qu'il étoit le seul qui dût former des prétentions au Gouvernement. Les uns lui offroient leurs biens & leurs personnes; d'autres lui marquoient que le Viceroi s'étoit engagé publiquement à lui faire couper la tête. Ces nouvelles échauffant la passion qu'il avoit toujours eue de commander au Pérou, il rassembla

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544. Mouvemens de Gonzale Pizarre.

Il se rend à Cusco.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

de grosses sommes & deux Compagnies de Cavalerie, avec lesquelles il se rendit à Cusco. Il y fut reçu comme un Homme cher au reste des Conquérans. On voïoit arriver tous les jours, dans cette Ville, quelques Habitans de Los Reyes, qui fuïoient les persécutions du Viceroi. Il s'y faisoit des Assemblées continuelles, où l'on cherchoit les moïens de s'opposer à la tyrannie. Quelques-uns, néanmoins, vouloient que le Tyran fût reçu, s'il se présentoit; & qu'à l'égard des Ordonnances, on envoïât des Députés en Espagne, pour demander du remede au mal qu'elles avoient causé : mais le plus grand nombre jugea que s'il étoit reçu, la rigueur, qu'on lui connoissoit, lui feroit commencer par exiger l'exécution des Reglemens, & qu'on ne parviendroit jamais à renverser ce qu'il auroit établi. Enfin, sur une Délibération générale, Pizarre fut élu Syndic de Cusco. Il reçut, à ce titre, la Commission de se rendre à Los Reyes, pour y faire des représentations à l'Audience Roïale. On balança s'il devoit être accompagné d'un Corps de Troupes, & cette précaution parut nécessaire au plus grand nombre. Toutes les Places voisines furent invitées à se joindre aux Habitans

Il est élu Syndic de la Ville.

de Cusco. La seule Ville de Plata, gouvernée par Dom Louis de Ribera & Dom Antoine Alvarez, nommés tous deux par Castro, répondit qu'aux dépens de ce qu'elle avoit de plus cher, elle étoit résolue d'obéir aux ordres du Souverain.

CONQUÊTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

Le Viceroi se prépare à la défense.

Le Viceroi, informé de ce qui se passoit à Cusco, se hâta d'augmenter ses Troupes par de nouvelles levées. Cette dépense lui coûta peu, parcequ'il avoit fait saisir plus de cent mille écus, que Castro avoit embarqués pour l'Empereur, & qu'il ne fit pas difficulté d'emploïer. Ses forces montoient à six cens Hommes, auxquels il donna pour Général, Jean de Vela son Frere. Il fit faire des Arquebuses, d'un mélange de Fer & du Métal des Cloches, que les murmures du Clergé ne l'empêcherent point d'enlever à la grande Eglise. Souvent il faisoit faire lui-même l'exercice; & dans sa défiance, il donnoit de fausses allarmes, pour juger de la disposition des esprits par les apparences. Un jour, formant de nouveaux soupçons de Castro, à qui, depuis peu, il avoit donné la Ville pour Prison, il emploïa cette ruse à l'heure du dîner; & tous ceux qui tarderent à prendre les armes, lui parurent si coupables,

Défiance du Viceroi.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

qu'il les fit arrêter. Ainsi, non seulement Castro, mais Cabrera, Hernan Mexia de Gusman, Laurent d'Aldaña, Melchior & Baltazar Ramirez, furent conduits Prisonniers sur un Vaisseau qui étoit dans le Port, & dont il donna le Commandement à Zurbano; les uns pour être transportés à Panama, d'autres à Nicaragua. Castro demeura dans les fers, sur la Côte, sans procédures & sans informations pour vérifier son crime. La Fortune veilloit d'ailleurs à la sûreté de Vela. Deux Vaisseaux Marchands, arrivés au Port d'Arequipa, venoient d'être achetés par Gonzale Pizarre, qui comptoit, entre plusieurs usages, de pouvoir les faire servir à surprendre le Viceroi dans Los Reyes. Cette nouvelle, que Vela reçut de ses Emissaires, le jetta dans de vives inquiétudes; & bientôt elles furent augmentées, par l'approche même des deux Vaisseaux, qu'on vit paroître le soir à l'entrée de la Riviere. Toute la nuit fut emploïée en préparatifs, pour repousser l'attaque dont on étoit menacé. Mais ces précautions se trouverent peu nécessaires. La Cerna & Caceres, tous deux Habitans d'Arequipa, étoient entrés la nuit dans les Vaisseaux de Pizarre,

La Fortune lui amene deux Vaisseaux.

qui attendoient de l'Artillerie, & s'en étant emparés, après avoir païé libéralement quelques Matelots qu'ils avoient trouvés à bord, ils venoient les remettre au Viceroi (55).

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

Gonzale Pizarre se prépare à guerre.

Cependant on continuoit de lever des Troupes à Cusco; & le Syndic, aïant déja rassemblé cinq cens Hommes, ne balança point à prendre la qualité de Général. Il nomma, pour commander sous lui, Alfonse de Toro, dont il connoissoit l'ancien attachement pour sa Famille. Le Commandement de l'Artillerie, qui consistoit en vingt bonnes pieces de campagne, fut donné à Fernand Bachicao; celui de la Cavalerie à Porto Carrero, celui des Piquiers à Gumiel & Guevara, & celui des Arquebusiers à Cermeno. Cette petite Armée prit trois Etendards, l'un aux Armes du Roi, pour lequel on ne vouloit pas être accusé de manquer de soumission, le second à celles de Cusco, & le troisieme à celles des Pizarres. Gonzale ne voulut pas sortir de la Ville, sans s'être assuré de la disposition de ses gens. Il leur représenta, dans une Assemblée générale, » que lui & ses Freres avoient » découvert le Pérou, qu'ils l'avoient

Comment il tâche de s'assurer des Habitans de Cusco.

(55) Zarate, L. V, ch. 4. & précédens.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

» conquis à leurs propres frais, qu'ils
» ne s'étoient jamais lassés, ni de mar-
» quer leur soumission à la Cour d'Es-
» pagne, ni d'y envoïer une prodi-
» gieuse quantité d'or & d'argent ;
» que le Marquis étoit mort sans ta-
» che ; qu'après lui néanmoins, non-
» seulement la Cour n'avoit pas don-
» né le Gouvernement à son Fils ou
» à l'un de ses deux Freres, comme
» elle s'y étoit engagée par les pre-
» mieres conventions, mais qu'elle
» envoïoit un Gouverneur cruel, in-
» flexible, pour les dépouiller de tous
» leurs biens, puisqu'il n'y avoit person-
» ne d'excepté dans les Ordonnances ;
» que Vela étoit venu, disoit-on, dans
» le dessein de lui faire couper la tête,
» à lui qui ne s'étoit jamais écarté de
» son devoir, qui n'avoit eu que du
» zele pour la gloire de S. M., & de
» la fidélité pour son Service : que
» dans l'amertume d'un chagrin, dont
» tout le monde devoit sentir la jus-
» tice, il avoit résolu, du consente-
» ment de la Ville de Cusco, d'aller
» lui-même à Los Reyes, pour faire
» entendre ses plaintes, & celles de
» tant de braves Guerriers, qui n'é-
» toient pas mieux traités que lui,
» pour adresser leur très humble Re-

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

» quête à l'Audience Roïale, & pour » envoïer, en Espagne, au nom du » Païs entier, des Députés chargés » de leurs représentations : qu'il ne » doutoit pas qu'à de si grands maux, » Sa Majesté n'apportât de prompts » remedes : que si le Ciel, néanmoins, » permettoit pour leur malheur qu'elle » fermât l'oreille au cri de ses fideles » Sujets, ils prendroient le parti d'o- » béir à ses ordres avec une soumis- » sion absolue : qu'à l'égard de son » Voïage, les menaces & les prépa- » ratifs du Viceroi faisant assez con- » noître qu'il n'y avoit point de sû- » reté à se présenter devant lui sans » être en état de se garantir de la vio- » lence, la Ville de Cusco l'avoit au- » torisé à lever des Troupes ; mais » qu'il promettoit de ne causer aucun » mal, s'il n'étoit attaqué ; & que par » conséquent, il exhortoit tous ceux » qui reconnoissoient ses ordres, à se » contenir dans les plus exactes bor- » nes de la discipline qu'il vouloit fai- » re observer (56) «.

Il est abandonné d'un grand nombre.

Ce discours, par lequel il vouloit établir la justice de sa Cause & la droiture de ses intentions, parut faire une égale impression sur les Habitans &

(56) *Ibidem.*

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

sur les Troupes. Tous promirent de soutenir son Entreprise, aux dépens de leurs biens & de leurs vies. Il sortit de Cusco dans cette confiance. Mais, dès le même jour, quelques-uns demanderent, sous divers prétextes, la permission de retourner à la Ville, & ne reparurent plus au Camp. Le lendemain, vingt-cinq des plus considérables Habitans se mirent en marche par des chemins écartés, pour aller rendre leur soumission au Viceroi. Cette nouvelle, qui fut bien-tôt répandue, causa tant d'émotion dans le Camp, que Gonzale fut tenté lui-même de renoncer à toutes ses vûes, & de retourner dans le Païs de Charcas, avec cinquante Amis, qui s'offrirent à le suivre. Cependant, ses réflexions lui aïant fait juger que le parti le moins dangereux étoit de continuer son Voïage, il s'efforça de rendre le courage à ses Troupes, en leur assurant que ceux à qui la crainte faisoit abandonner une bonne cause, étoient mal informés de ce qui se passoit à Los Reyes, & que des Lettres de cette Ville lui garantissoient, qu'avec une petite partie de ses forces, il pouvoit compter de ne trouver aucun obstacle, dans un lieu où tous les Habitans étoient disposés à le seconder.

Sa fermeté ranime ses gens.

Sa fermeté parut soutenir les plus timides. Il continua sa marche ; mais son Artillerie la rendit fort lente. Les chemins étoient si difficiles, qu'il fut obligé de la faire porter, avec des leviers, sur les épaules de ses Indiens. Chaque Piece demandoit douze Hommes, qui ne pouvant faire plus de cent pas sous un tel fardeau, étoient relevés par douze autres, & ceux-ci par douze, jusqu'au nombre de trois cens pour une seule Piece (57).

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1544.

Conjuration de ses principaux Officiers.

Cet embarras, joint à l'impression qui restoit du dernier trouble, fit retomber une partie de l'Armée dans la même incertitude. Gaspard Rodriguez, Frere de Pedro d'Anzures, après la mort duquel il avoit hérité de son Département, fut celui qui conçut les plus vives allarmes, parcequ'il avoit un riche Etablissement à perdre. Il fit entrer dans les mêmes sentimens, Guttierez, Maldonat, Villecastin, & plus de vingt autres Officiers du même ordre. Après avoir hésité quelques jours, retenu par la sévérité du Viceroi, qui le rendoit capable de leur refuser le pardon du passé, ils prirent la résolution de passer à son Service ; & l'expédient qu'ils trouverent, pour l'exé-

(57) *Ibidem.*

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

cuter sans crainte, acheva de les y confirmer. Un Prêtre, nommé Balthazar de Loaysa, entreprit de porter à Los Reyes, des Lettres, par lesquelles ils demandoient non-seulement le pardon, qu'ils étoient incertains d'obtenir, mais un sauf-conduit, moïennant lequel ils promettoient de se rendre incessamment auprès de lui. Ils ajoutoient que tenant un rang dans l'Armée de Pizarre, le Viceroi pouvoit s'assurer que tous leurs Amis les imiteroient bientôt, & que par conséquent elle se dissiperoit d'elle-même. Loaysa se rendit heureusement à Los Reyes. Ses Lettres furent bien reçues, & le sauf-conduit lui fut expédié : mais on en fit trop peu de mystere. Quantité d'Habitans, qui panchoient en secret pour Pizarre, dans l'opinion que si le Viceroi se trouvoit maître absolu, il feroit exécuter les Ordonnances à la rigueur, prirent la résolution de suivre Loyasa & de lui enlever ses Dépêches. Les principaux furent Baltazar de Castro, Fils du Comte de Gomera, Mexia, Salazar, Diegue de Carvajal, d'Escovedo, Jerôme de Carvajal, & Pierre Martin de Cecilia, soutenus de vingt-cinq ou trente autres; tous gens d'esprit & de courage. Ils firent tant de diligence,

Un Prêtre est chargé de leurs dépêches.

Il est arrêté par des Espagnols de Los Reyes.

qu'aïant joint Loaysa le troisieme jour, ils l'arrêterent, lui & le Capitaine Zavallos, dont il s'étoit fait accompagner. Ses Papiers furent portés à Pizarre, par un Soldat de confiance, qui avoit ordre de prendre des chemins détournés & d'attendre le soir pour se présenter au Général; tandis que Balthazar de Castro & ses Compagnons continuerent plus lentement leur route, avec les deux Prisonniers.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

Punition des Conjurés.

Pizarre avoit nommé depuis peu, pour son Lieutenant Général, à la place d'Alfonse de Toro, qui étoit tombé malade, un Officier de fortune, aguerri par de longs services, & si célebre sous le titre de Capitaine Carvajal(58). A l'arrivée du Soldat, il étoit avec ce vieux Guerrier, qui lui conseilla aussitôt de faire un exemple de tous les Traîtres. Mais aïant pris l'opinion de quelques esprits plus modérés, il se réduisit à faire punir ceux qui étoient nommés dans le Sauf-conduit, comme les Chefs du complot. C'étoient Gaspard Rodriguez, Guttierez & Maldonat. Les deux derniers étoient restés, sous quelques prétextes, à Guamanga, qu'on avoit passé depuis deux jours.

(58) Le même, qui avoit commandé sous Vacca de Castro, contre le jeune Almagro.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

Pizarre y envoïa quelques Cavaliers, qui leur couperent la tête. Gaspard Rodriguez étoit au Camp, où il commandoit deux cens Piquiers. Il étoit riche & considéré; l'entreprise de se défaire de lui paroissoit plus délicate; mais Carvajal en prit l'exécution. Il fit mettre l'Artillerie en état; & cent cinquante Arquebusiers de la Compagnie de Cermeno eurent ordre de tenir leurs armes prêtes. Alors Pizarre fit avertir tous ses Capitaines de se rendre à sa Tente, pour y délibérer sur quelques nouvelles qu'il avoit reçues de Los Reyes. Ils s'assemblerent sans défiance. Cependant Rodriguez, qui étoit du nombre, n'eut pas plutôt vu la Tente environnée de Soldats, que feignant une affaire pressante, il voulut se retirer. Mais le Capitaine Carvajal, qui s'étoit approché de lui comme sans dessein, trouva le moïen de saisir son épée, & lui déclara, qu'il n'avoit qu'un moment à vivre. Un Prêtre, appellé pour l'occasion, lui offrit son ministere. En vain promit-il de se justifier contre toutes les accusations. Il eut la tête coupée; & cette exécution causa tant d'épouvante à ceux qui avoient le même crime à se reprocher, qu'ils n'oserent lever la voix. Quelques jours

après,

après, Dom Balthazar & ses Compagnons arriverent au Camp. On a prétendu que le jour même de leur arrivée, Pizarre avoit envoïé son Lieutenant au-devant d'eux, avec ordre de faire étrangler Loaysa & Zavallos, & qu'heureusement pour eux, ceux qui les conduisoient avoient pris un autre chemin. Mais lorsqu'ils furent présentés au Général, tant d'honnêtes gens solliciterent en leur faveur, qu'il leur accorda la vie. Loaysa fut chassé du Camp, à pié & sans provisions. Zavallos fut emploïé pendant quelque tems; mais d'autres soupçons, qui réveillerent les ressentimens de Pizarre, le firent enfin condamner à la mort.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA. 1544.

D'un autre côté, Vela n'avoit pû long-tems ignorer la fuite de Dom Balthazar & de ses Compagnons. Il étoit déja fort irrité de celle d'environ soixante autres Habitans de Los Reyes, qui s'étoient rendus au Camp de Pizarre, sous la conduite de Pierre de Puellez, avant que Loaysa eut paru avec sa Commission. Entre ces derniers Fugitifs, les deux Carvajal & d'Escovedo étant Neveux du Commissaire Yllan Suarez de Carvajal, le Viceroi, qui soupçonnoit déja ce respectable Vieillard de favoriser ses Ennemis,

Ce qui se passe à Los Reyes.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

Le Viceroi tue le Commissaire Suarez de Carvajal.

ne douta point que ses Neveux ne fussent partis par son ordre, ou du moins avec sa participation. Il se le fit amener, par quelques Soldats qui le trouverent au lit & dans un sommeil tranquille. A son arrivée, Vela étoit lui-même sur le sien, vêtu & tout armé, parceque la colere & l'inquiétude lui avoient fait passer toute la nuit sans dormir. A peine le Commissaire fut entré dans sa Chambre, que sur quelques vives explications (59) il se leva brusquement & le fit tuer par ses Gardes (60).

(59) Suarez avoit déja eu le chagrin de se voir faussement accusé, & l'étoit encore sans raison.

(60) Gomara raconte cet évenement fort au long (L. V, ch. 52.), d'après plusieurs Gentilshommes, dit il, qui en avoient été témoins. Cependant on croit devoir la préférence au récit Zarate, qui étoit lui-même à Los Reyez, & qui cite aussi des Spectateurs. Voici ses termes : » Le Viceroi lui dit ces paroles ; Traître, tu as » donc envoïé tes Neveux » au service de Gonzale » Pizarre? Le Commissare » répondit : Ne m'appellez point Traître, Monseigneur, car à la vérité » je ne le suis pas. Le Viceroi répliqua, en jurant ; tu es traître au » Roi. Le Commissaire répartit, en faisant le même jurement, Monseigneur, je suis aussi bon » & aussi fidele serviteur » du Roi, que vous. Le » Viceroi, en colere de la » hardiesse avec laquelle il » lui répondoit, mit l'épée à la main, & s'approcha de lui. Quelques-uns disent qu'il lui en » donna un coup dans la » poitrine & le blessa ». (Suivant Gomara, il lui donna deux coups de poignard, criant tuez-le, tuez le ; & ses gens, étant venus, acheverent de le tuer : quelques-uns néanmoins jettoient leurs cappes sur lui, afin qu'on ne le blessât point. *Ubi sup.*) » Le Viceroi, continue » Zarate, a toujours soutenu qu'il ne l'avoit

Cette action sanglante, qui fut commise la nuit du Dimanche au Lundi, 13 de Septembre, devint le prétexte général de tous les désordres dont elle fut suivie. La colere du Viceroi ne fut pas plutôt dissipée, qu'il sentit dans quel péril elle l'avoit engagé. Il s'efforça de justifier son emportement par des accusations qu'il ne put prouver (61), & qui sont toujours demeurées sans vraisemblance. Aussi jugea-t-il lui-même qu'il n'en devoit espérer aucun fruit; &, n'appercevant autour de lui que de la froideur & du

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA. 1544.

Vela tâche en vain de se justifier.

» point frappé, mais que » ses Valets & ses Hallebardiers voïant l'insolence & la fierté avec laquelle il répondoit à leur Maître, l'avoient tué sur-le-champs, à coups de hallebardes, sans lui donner le tems de se confesser ni de proférer une seule parole. » Aussi-tôt après, le Viceroi fit emporter le corps, pour l'enterrer : mais comme le Commissaire étoit fort aimé, il n'osa le faire passer par la grande Cour de son Hôtel, où il y avoit cent Soldats de garde, craignant le bruit & le scandale. Il le fit descendre par une Galerie, qui donnoit sur la Place, où quelques Indiens & quelques Negres le reçurent & l'enterrerent dans une Eglise voisine, sans l'ensevelir & sans aucune cérémonie, mais tout ainsi qu'il étoit, vétu d'une longue robbe d'écarlate «. Zarate, L. V, ch. 8. (Gomara dit que ce fut un Alfonse de Castro, Lieutenant d'Aguziai pour Vela, qui le fit enterrer, & qu'il lui donna un Tombeau, sur lequel étoit gravé son portrait. *Ubi sup.*)

(61) Malgré ces tentatives, le reproche de sa conscience lui faisoit souvent dire à ses meilleurs Amis, qu'il reconnoissoit sa faute, & que la mort du Commissaire causeroit infailliblement la sienne. Gomara, *ubi sup.*

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

mécontentement (62), il abandonna le dessein qu'il avoit eu d'attendre Pizarre dans Los Reyes. Cette Ville étoit fortifiée de quelques Remparts, qu'il avoit fait réparer : mais lorsqu'il eut appris, de ceux qu'il avoit envoïés sur les traces des deux derniers Fugitifs, & qui n'avoient pû les joindre, que l'Ennemi étoit en pleine marche, après avoir déja passé Guamanga, il ne vit de sûreté que dans le plus prompt éloignement. Ce fut la Ville de Truxillo, qu'il choisit pour sa retraite. Cette Ville étoit à quatre-vingts lieues de Los Reyes. Il ne douta point que Pizarre ne renonçât à le suivre si loin, par un Païs désert & sans vivres. D'ailleurs, pour lui rendre cette Entreprise encore plus difficile, il se proposa de dépeupler entierement Los Reyes & de ruiner tous les lieux voisins. Les Femmes, les Enfans, les Vieillards, & tous les effets, devoient être transportés par Mer. Il vouloit forcer les Indiens mêmes de se retirer dans les Montagnes ; tandis qu'avec ses Troupes &

Résolution qu'il prend de ruiner Los Reyes.

(62) On savoit qu'il avoit mis à prix non-seulement la tête de Pizarre & de ses Officiers, mais celle de plusieurs de ses propres gens qu'il soupçonnoit d'intelligence avec eux, sur-tout de Diegue d'Urbin & de Roblez, qu'il avoit ordonné à ses Gardes de tuer, s'ils venoient chez lui, lorsqu'il feroit un signe du doigt. Le même, ch. 51.

les Habitans capables d'une longue marche, il s'avanceroit à grandes journées vers Truxillo.

Il prit cette résolution deux jours après la mort du Commissaire. Cependant la crainte de se voir abandonné de tous les gens de guerre, dont il apprenoit à chaque moment qu'il étoit parti quelques-uns, le fit commencer par une précaution qu'il crut importante. Il donna ordre, à Cueto, d'enlever, avec sa Compagnie de Cavalerie, la Niece & les Neveux de Gonzale Pizarre, Enfans du Marquis, & de les conduire sur le même Vaisseau où il faisoit garder Castro, l'ancien Gouverneur, comme des ôtages pour sa propre vie. Une démarche de cette nature causa beaucoup d'émotion parmi les Habitans, qui avoient pris ces Enfans en affection. Les Auditeurs mêmes s'en offenserent; surtout Zarate, notre Guide pour la plûpart de ces évenemens. Il alla demander grace au Viceroi, pour une malheureuse Famille, & le supplier, avec beaucoup d'instances, de retirer du moins Donna Francisca, qui approchoit de l'âge nubile & qui se faisoit déja remarquer par sa beauté, d'un lieu où elle ne pouvoit être avec bienséance, au milieu des Matelots &

Il fait enlever les Enfans du Marquis.

Zarate sollicite pour eux.

des Soldats (63). Ses représentations furent inutiles ; & le Viceroi, dans son trouble, lui déclara ouvertement (64), que son intention étoit de partir. Zarate en informa aussi-tôt les Auditeurs, qui, loin d'approuver une résolution si désespérée, déclarerent à leur tour que Sa Majesté les aïant envoïés pour résider à Los Reyes, ils n'en sortiroient point sans un nouvel ordre de la Cour.

Les Auditeurs refusent de quitter Los Reyes.

Cette division échauffa vivement la discorde. Vela entreprit de se saisir du Sceau Roïal, pour l'emporter à Truxillo, si les Auditeurs refusoient de le suivre. De leur côté, se hâtant de faire appeller le Chancelier, ils lui ôterent le Sceau & le mirent entre les mains de Cepeda, le plus ancien des Officiers de l'Audience. Zarate assure qu'il n'eut point de part à cette action, & qu'il n'étoit pas présent : mais le soir du même jour, il ne fit pas difficulté de s'assembler avec les trois Auditeurs, dans la Maison de Cepeda, pour y dresser une protestation de l'Audience en faveur des Enfans du Marquis. Après l'avoir vue couchée sur le Regître, il se retira, dit-il,

(63) Zarate, L. V, ch. 8. p. 56.

(64) Il ne pouvoit rien tenir secret, dit Gomara, L. V, ch. 51.

parcequ'il étoit indisposé (65). Les autres demeurerent, pour déliberer ensemble sur les moïens de se défendre contre la violence du Viceroi, qui étoit résolu, comme on le publioit, de les faire embarquer malgré leurs oppositions. Ils dresserent un Acte, par lequel ils ordonnoient, au nom de Sa Majesté, à tous les Habitans, les Capitaines & les Soldats, de leur donner du secours pour l'exécution de leurs Charges, qui les attachoient, par un ordre exprès, à la Ville de Los Reyes, suivant les termes clairs & formels de leurs Provisions. Cet Acte fut communiqué d'abord à Robles, un des principaux Officiers du Viceroi, mais qui n'étant pas bien avec lui, promit de tenir ses gens prêts pour secourir l'Audience, au premier signe. Les principaux Habitans firent la même promesse. On s'attendoit à de grands évenemens pour la nuit suivante. En effet le Viceroi, informé de tout ce qui s'étoit fait sans sa participation, fit sonner l'allarme, & parut sur la Place avec ses cent Gardes, dans le dessein d'aller droit à la Maison de Cepeda, & de se saisir des Auditeurs. On ne doute pas même que l'emportant alors

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544. Parti qu'ils prennent pour leur défense.

Troubles qui s'élevent.

(65) Zarate, *ubi suprà*.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

par le nombre, il n'eut trouvé peu de résistance. Mais la vue de quantité de Soldats, qu'il voïoit passer, sans pouvoir les retenir, & le conseil d'Alfonse Palomino, Juge de Police, qui, sur l'avis de ce qui s'étoit passé chez les Auditeurs, les crut en état de sortir à la tête de leurs Partisans, le déterminerent à rentrer dans son Palais pour s'y fortifier. Il laissa ses cent Gardes à la porte, avec ordre d'en défendre l'entrée, tandis qu'avec son Frere, ses autres Parens & ses Officiers, il se retrancha dans les Appartemens.

On prend les armes.

Le Viceroi est resserré dans son Palais.

Dans le même tems, on rapportoit aux Auditeurs que le Viceroi étoit descendu sur la Place, & marchoit fierement pour les attaquer. Comme ils avoient encore peu de monde, & qu'ils pouvoient craindre qu'en faisant occuper toutes les avenues on n'arrêtât le secours qu'ils attendoient, ils prirent le parti de quitter la Maison de Cepeda. Bien-tôt, en avançant vers la Place, ils virent grossir leurs gens jusqu'au nombre de deux cens Hommes. Leur premier soin fut de publier l'Acte qu'ils avoient dressé, pour justifier leur conduite. Le jour commençoit, lorsqu'ils arriverent sur la Place. On entendoit quelques coups d'Arquebuses, qui

paroissoient venir des fenêtres du Palais. Les Soldats des Auditeurs, irrités de cette audace, vouloient en forcer l'entrée, & tuer tous ceux qui entreprendroient de résister. Mais leurs Chefs eurent la modération de les retenir. Ils envoïerent au Viceroi le Supérieur des Dominiquains, pour l'assurer que tout ce qu'ils demandoient de lui étoit de ne pas les forcer à quitter Los Reyes, contre les ordres de Sa Majesté, & de se rendre tranquillement à l'Eglise, où ils alloient l'attendre, pour regler leurs différends. Pendant que le Député remplissoit sa Commission, les cent Gardes du Viceroi passerent dans le Parti des Auditeurs. Aussi-tôt, la Cour étant libre, plusieurs Soldats s'y jetterent, & pillerent les Chambres où ils purent pénétrer. Zarate, excité par le bruit, sortit alors de son Logement, dans le dessein de se rendre au Palais : mais rencontrant ses Collegues en chemin, il crut devoir les suivre à l'Eglise (66).

Ses propres Gardes l'abandonnent.

Vela, se voïant abandonné de ses Gardes, & son Palais rempli de Soldats mal disposés pour lui, n'eut pas

Il se livre aux Auditeurs.

(66) On découvre aisément que Zarate cherche à se disculper. Il ajoute même que le passage lui fut impossible.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

d'autre ressource que de se laisser conduire par le Religieux qu'on lui avoit envoïé, & d'aller se remettre entre les mains des Auditeurs. Ils le menerent, armé comme il étoit de sa Cotte de mailles & de sa Cuirasse, à la Maison du Licencié Cepeda (67). Le traitement, qu'il y reçut, devient incertain par la variété des témoignages; mais, dans la crainte qu'il ne fût tué par quelque Ami du Commissaire, & qu'on ne leur imputât sa mort, ils penserent à le faire embarquer pour l'Espagne. Cepeda fut élû, sous ses yeux, pour Capitaine Général. Une espece de remors sembloit leur faire regretter d'ê-

(67) » Là, voïant Zarate avec les autres Auditeurs, il lui dit: quoi? » vous aussi, que je croïois » si fort de mes Amis, & » en qui j'avois tant de » confiance, vous contribuez à me faire prendre » Prisonnier? Zarate ré» pondit, que quiconque » lui avoit dit cela, men» toit; & que personne » n'ignoroit qui étoient » ceux qui l'avoient fait » prendre, & si lui, qui » parloit, y avoit eu quel» que part ou non «. *Ubi suprà.* Gomara s'écarte beaucoup ici de Zarate, dans le Récit des circonstances: mais elles ne changent rien au fait. Il ajoute qu'en allant chez Cepeda, le Viceroi disoit: tuez-moi donc, & que » Pardonèz, » Serviteur du Commis» saire Suarez, l'eût tué, » si son Arquebuse n'eût » fait faux feu. Mais quand » il se vit devant les Au» diteurs, il se changea du » tout, & dit; Prenez gar» de, Seigneur Cepeda, » qu'on ne me tue. Cepe» da lui fit réponse qu'on » ne toucheroit non plus à » sa vie, qu'à la sienne » propre. . . . Ils lui mar» querent une grande tâ» cherie de son emprison» nement; mais ils ne par» loient point de sa déli-

tre allés si loin ; mais enfin, ils s'accorderent dans la résolution de l'embarquer, & tous ensemble le conduisirent à la Mer.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

On veut l'embarquer pour l'Espagne.

Ils y trouverent des difficultés qu'ils n'avoient pas prévues : Alvarez de Cueto, qui étoit demeuré à bord avec les Enfans du Marquis, apprenant que le Viceroi étoit Prisonnier, & voïant paroître tant de monde au rivage, envoïa Zurbano dans une Chaloupe, avec quelques Arquebusiers & deux Pieces d'Artillerie, pour enlever toutes les Barques qui s'y trouvoient & les amener sous le Canon des Vaisseaux. Il avoit ordre aussi de demander la liberté du Viceroi : mais il ne fut pas même écouté. On tira sur lui quelques coups d'Arquebuses, auxquels il répondit en se retirant. Cependant les Auditeurs of-

» vrance ; ains au contraire, Cepeda lui dit, en » présence de Requelme, » Robles & quelques autres : Je vous jure, Monsieur, que ma pensée ne » fut jamais de vous faire » prendre ; mais puisque » vous êtes prins, sachez » qu'il faut, pour notre de» voir, que nous vous en» voïons vers l'Empereur, » avec les informations: & » si essaïez à faire quelque » tumulte, ou inciter le » Peuple, tenez pour certain » que je vous baillerai de » ce poignard dans le sein, » encore que je sache bien » que c'est ma ruine. Si, » au contraire, vous vou» lez demeurer en repos ; » je vous servirois à ge» noux ; & vous offrant » tout mon bien & ma » personne, vous donne» rois ce qui est vôtre. ... » D'Aguero & les autres » lui dirent des choses qui » ne lui plûrent gueres &c. Gomara, *ubi sup.* ch. 541.

CONQUESTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1544.

frirent de remettre le Viceroi, pour la Flotte & les Enfans du Marquis. Vela consentant lui-même à cet échange, il fut proposé à Cueto, par le Supérieur des Dominiquains, en présence de l'ancien Gouverneur, qui étoit sur le même Vaisseau. Cueto, qui craignoit beacoup pour la vie du Viceroi, prit le parti d'envoïer les Enfans au rivage, avec Dom Antoine de Ribera, & donna Agnès sa Femme, à qui la garde en avoit été confiée (68); mais comme il ne s'expliquoit point sur la Flotte, les Auditeurs se crurent dispensés de lui envoïer le Viceroi, & menacerent même de lui faire couper la tête, si la seconde partie du Traité n'étoit pas remplie. Le Capitaine Vela, Frere du Prisonnier, fit d'inutiles démarches pour fléchir les Commandans des Vaisseaux. Zurbano, qui avoit le plus grand nombre de Soldats & de Matelots, tous affectionnés au Viceroi, s'obstina dans son refus, & cet exemple entraîna les autres. Le Viceroi fut reconduit à la Ville sous une bonne garde (69). Alors

Difficulté de la part des Vaisseaux.

(68) Elle étoit veuve de François Martin, Frere maternel du Marquis, & tué avec lui.

(69) Il fut logé chez Cepeda, avec lequel il mangeoit : » Craignant d'être » empoisonné, raconte Gomara, il lui dit le premier jour : puis-je manger sûrement avec vous, » Seigneur Cepeda ? pre-

les Vaisseaux sortirent du Port, & se bornerent à croiser le long des Côtes, en attendant les ordres de la Cour ou quelque nouvel évenement. On en comptoit dix, assez bien pourvus d'Artillerie, de vivres & de munitions; mais il ne s'y trouvoit pas plus de vingt-cinq Soldats; & le nombre des Matelots ne suffisant pas non plus pour la manœuvre, les Commandans prirent le parti d'en brûler quatre. Ils manquerent de prudence, en ne faisant pas mettre aussi le feu à deux Barques qui étoient échouées à l'entrée du Port. Les Auditeurs, apprenant qu'ils étoient à l'ancre devant Guaura, & persuadés que leur attachement pour le Viceroi les empêcheroit de s'éloigner, ne désespérerent point de se rendre maîtres de la Flotte. Ils ordonnerent à Diegue Alfaro, qui étoit fort entendu dans la Marine, d'équiper les deux Barques échouées, & de s'y embarquer avec trente Soldats; tandis que Mendoza, Beltran & Garcias, suivroient la Côte

CONQUESTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1544.

» nez garde que vous êtes » Gentilhomme : L'autre » répondit : comment, » pensez vous que si j'a- » vois envie de vous faire » mourir, je cherchasse » une voie cachée pour ce » faire? vous pouvez man- » ger avec Madame Brian- » ga d'Acuñal, (qui étoit » sa Femme,) & afin que » vous ne craigniez, je fe- » rai l'essai. Depuis, tant » qu'il fut Prisonnier, Ce- » peda fit toujours cet es- » sai. ch. 54.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

par terre avec un autre Corps de Troupes. Les uns & les autres arriverent proche de Guaura. D'Alfaro se cacha, le soir, avec ses deux Barques, derriere un Fanal, qui étoit dans le Port, fort près des Navires. En même-tems, ceux qui étoient à terre aïant tiré plusieurs coups, on jugea sur la Flotte, que c'étoient quelques Partisans du Viceroi qui cherchoient à s'embarquer. Le Capitaine Nuñez Vela resté à bord lorsqu'on avoit négocié pour son Frere, se mit aussi-tôt dans une Chaloupe pour les aller recevoir. Il tomba dans l'embuscade de Garcias d'Alfaro, auquel il ne put éviter de se rendre. Zurbano s'étoit séparé alors de la Flotte; & Cueto, Beaufrere des deux Velas, y commandoit seul. D'Alfaro lui fit savoir ce qui venoit d'arriver au Capitaine, avec menace de leur ôter la vie à tous deux, s'il ne remettoit aux Auditeurs les cinq Vaisseaux qu'il avoit actuellement sous ses ordres. Une tendresse trop timide l'obligea d'y consentir.

Dans l'intervalle, il se fit à Los Reyes quelques mouvemens en faveur du Viceroi : mais, aïant été calmés par la punition des Factieux, ce prétexte, & l'embarras que les Auditeurs avoient à se défendre des sollicitations de ceux

qui demandoient la mort du Viceroi, leur firent prendre le parti de le transporter dans la petite Ile déserte, qui est vis-à-vis de Los Reyes. Ils appréhendoient particulierement la furie du Docteur Carvajal, qui venoit exprès de Quito, dans la résolution de vanger la mort du Commissaire, dont il étoit Frere; & Gomara prétend que le Viceroi, tremblant de la même crainte, les conjuroit lui-même de l'envoïer en Espagne. Il fût conduit dans l'Ile, sur une de ces Barques, composées de Roseaux forts, que les Indiens nomment Henea, avec une Garde de vingt-cinq Hommes (70). Mais lorsque les Auditeurs furent informés, qu'ils étoient maîtres de la Flotte (71), ils

(70) » En s'embarquant, » il pria d'Alcate, Notaire Roïal, de faire » Acte, comment ses propres Auditeurs l'envoïoient en une Ile déserte, dans une Barquerolle, faite seulement de » joncs, afin qu'elle s'enfondrât & le noyât, & » qu'ils le mettoient hors » des Terres du Roi, pour » les donner à Gonzale Pizarre. Mais Cepeda commanda au même Notaire, qu'il écrivît comme on envoïoit le Viceroi, suivant ce qu'il » avoit requis, de peur que » ses Ennemis le tuassent, » & comme ces Barques » de paille étoient Vaisseaux, desquels on avoit » accoûtumé user au Païs, » & comme Jean de Sales, » Frere de Valdez, Président de Castille, le Docteur Niño & autres Habitans de Lima étoient » avec lui. ch. 55.

(71) Contre le témoignage, auquel on a cru devoir s'attacher, Gomara veut que ce soit après le passage du Viceroi, que les Auditeurs se rendirent maîtres de la Flotte, ch. 55.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

jugerent que pour la tranquillité publique, comme pour la sûreté de leur Prisonnier, il étoit important de le faire partir pour l'Espagne. Alvarez, un des trois Collegues, fut choisi pour le conduire. Il se rendit par terre à Guaura, où le Viceroi y fut conduit par Mer, dans une des Barques d'Alfaro ; & dès le même jour, ils mirent à la voile avec trois Navires, sans attendre les Dépêches de l'Audience, que Zarate proteste qu'il n'avoit pas signées. Vacca de Castro, l'ancien Gouverneur, demeura toujours Prisonnier sur le même Vaisseau, & fut ramené au Port de Los Reyes.

Mais à peine Alvarez fut en Mer, que se présentant humblement au Viceroi, il lui témoigna un vif regret du passé, avec une forte envie de rentrer dans son estime. Personne n'ignoroit qu'il avoit été son principal ennemi, & le plus empressé à faire punir ses Partisans. Aussi Vela ne prit-il pas aisément confiance à son langage : mais Alvarez l'assura qu'il n'avoit tenu cette conduite & qu'il n'avoit accepté la Commission de le mener en Espagne, que pour lui rendre service en le tirant des mains de Cepeda, & l'empêchant de tomber dans celles de Pizarre, qui étoit attendu

de jour en jour à Los Reyes. Enfin, pour ne lui laisser aucun doute de sa bonne foi, il lui déclara que non-seulement il le laissoit libre, mais qu'il lui remettoit le Commandement du Vaisseau, & qu'il se livroit lui même à son autorité, dans l'espérance néanmoins qu'il n'oublieroit pas à qui il devoit la vie & la liberté. Aussi-tôt, il donna ordre à dix Hommes, qu'on lui avoit donnés pour la garde de son Prisonnier, d'obéir à celui dont ils croïoient avoir à répondre. Un tel compliment, suivi sur-le-champ de l'exécution, ne put manquer de causer autant de joie que de surprise à Vela. Il accepta le Commandement du Vaisseau : mais quelque prix qu'il pût attacher au service d'Alvarez, sa reconnoissance, combattue apparemment par l'opinion qu'il avoit de ses motifs (72), ne l'empêcha point de lui faire bien-tôt des reproches fort outrageans (73). Cependant ils continuerent leur navigation jusqu'à Tumbez, où le mauvais sort du Viceroi ne lui permit pas d'être long-tems tranquille.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

(72) Alvarez, dit le même Historien, le mit en liberté, tout pour gagner la grace du Roi ; & parcequ'il étoit déja riche, il pensa gagner encore avec lui, comme avec une tête de Loup, ch. 59.

(96) Zarate, Liv. V, ch. 9.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

Les Auditeurs envoient vers Pizarre.

Quelques soupçons que le départ précipité d'Alvarez eut laissés à ses Collegues, ils résolurent d'envoïer vers Gonzale Pizarre, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé. Ils lui représentoient, dans leur premiere dépêche, qu'en vertu de leurs Provisions, & d'un ordre particulier, qui les obligeoit d'apporter tous leurs soins à rétablir la Justice & le bon ordre dans le Païs de leur Jurisdiction, ils avoient non-seulement suspendu l'exécution des Ordonnances, comme les Conquérans le desiroient, mais poussé la condescendance plus loin qu'on ne l'avoit demandé & qu'on ne pouvoit raisonnablement le prétendre, en renvoïant leur Président en Espagne : qu'après des mesures si pacifiques, il ne devoit rester aucun sujet de plainte ; qu'ils lui ordonnoient par conséquent de congédier ses Troupes, &, supposé qu'il vînt à Los Reyes, d'y arriver sans aucun appareil de guerre : que cependant, s'il croïoit avoir besoin d'une Escorte pour la sûreté de sa personne, ils lui accordoient la liberté d'amener avec lui quinze ou vingt Cavaliers. Cette Lettre fut expédiée avec de grandes espérances ; mais lorsqu'il fut question de la faire partir, il ne se trouva personne

qui voulût prendre une si dangereuse Commission. On craignoit que l'ordre de congédier les Troupes ne fût regardé comme une injure, par un Général & des Officiers qui ne s'étoient armés que pour l'intérêt public. Les Auditeurs furent réduits à charger de leurs ordres, Zarate & Dom Autoine Ribera; &, supprimant la Dépêche, ils se contenterent de leur donner une Lettre de créance, avec des instructions verbales, qu'ils les connoissoient capables de remplir.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

Personne n'ose se charger de leur Lettre.

Pizarre avoit alors son Camp dans la Vallée de Xauxa. Il fut averti du départ des deux Envoïés; & ne voulant point que leurs explications se fissent publiquement, dans la crainte de mécontenter ses Troupes, qui avoient une forte passion d'aller à Los Reyes en corps d'Armée, pour être en état de piller la Ville au premier prétexte, il envoïa au-devant d'eux Villegas, un de ses Capitaines, avec trente Cavaliers. Cet Officier les rencontra. Il laissa le passage libre à Ribera, qui étoit Allié des Pizarres, mais il arrêta Zarate; & l'aïant fait retourner sur ses traces jusqu'à la Province de Pariacaca, par laquelle il étoit venu, il l'y retint dix jours, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de

Zarate & Ribera partent avec une Lettre de créance.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

Gonzale, qui parut fort empressé de l'entendre. Zarate étoit averti que s'il entreprenoit d'exécuter ponctuellement ses ordres, il y alloit de sa tête. C'est lui-même qui fait ce récit. Il parla d'abord à Pizarre seul; & dans cette conférence particuliere, il ne balança point à lui déclarer tout ce qu'on lui avoit ordonné. Mais ensuite, aïant été conduit dans une Tente, où plusieurs Capitaines étoient assemblés, & Pizarre le priant de s'expliquer devant eux, il comprit qu'il devoit user de quelque adresse, à la faveur de sa Lettre de Créance, qui lui donnoit un pouvoir assez étendu. Ainsi, sans parler de congédier les Troupes, seul point délicat, il se réduisit à leur représenter différentes choses qui regardoient le Service du Roi & l'intérêt du Païs. Il ajouta même, avec assez de hardiesse, que le Viceroi étant embarqué, & la suspension des Ordonnances accordée, il étoit juste qu'ils païassent, comme ils l'avoient promis par leurs Lettres, ce que le Viceroi avoit pris des revenus de Sa Majesté; qu'ils pardonnassent à quelques Habitans de Cusco, qui avoient quitté leur Camp pour passer au Service du Roi; & qu'ils envoïassent des Députés en Espagne, pour

Adresse de Zarate.

faire approuver leur conduire à la Cour. On le chargea, pour réponse, de dire aux Auditeurs, qu'en attendant les ordres de Sa Majesté, le bien du Pérou demandoit qu'ils nommassent Pizarre au Gouvernement; qu'à cette condition, tout ce qu'ils paroissoient desirer seroit promptement exécuté; mais que sur leur refus, la Ville de Los Reyes seroit mise au pillage.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

Réponse de Pizarre & de ses Officiers.

Zarate auroit donné la moitié de sa fortune, pour être dispensé de porter cette réponse. Elle le jetta dans une mortelle inquiétude. Pizarre n'avoit pas encore fait éclater si ouvertement son ambition; & jusqu'alors, il n'avoit demandé que la suspension des Ordonnances & l'éloignement du Viceroi. Cependant, après quelques délibérations, les Auditeurs eurent la fermeté de faire dire aux Officiers, qu'ils ne pouvoient, ni leur accorder leur demande, ni même en délibérer sans blesser leur devoir, à moins qu'elle ne leur fût adressée dans une meilleure forme. On ne s'offensa point de leur déclaration: mais tous les Syndics, ou les Députés des Villes, qui se trouvoient dans l'Armée, se rendirent aussi-tôt à Los Reyes; & se joignant à ceux de quelques autres Villes, qui y étoient

Requête présentée aux Auditeurs.

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1544.

déja, ils présenterent ensemble une Requête, dans laquelle ils demandoient formellement, par écrit, ce que les Officiers de Pizarre avoient demandé de bouche.

Une operation si prompte & si vive ne laissant point de réplique aux Auditeurs, ils ne prirent que le tems de communiquer la Requête aux principaux Habitans de la Ville (74). Un Acte, dressé en forme de Délibération, expliqua les raisons qui les portoient à demander des conseils dont ils prévoïoient le résultat, car ils avouoient, sans détour, qu'il ne restoit pas d'autre parti que de se conformer aux volontés de Pizarre, & qu'ils n'en usoient ainsi que pour avoir avec eux des Témoins de l'oppression commune. Mais, dans l'intervalle, Pizarre s'approcha si près de la Ville, qu'il assit son Camp à moins d'un mille. Il emploïa le reste du jour à faire dresser son Artillerie; &, ne recevant aucune explication, il envoïa, dès la nuit suivante, le Capitaine Carvajal, avec une Compagnie d'Arquebusiers, & l'ordre d'enlever jusqu'à

Pizarre vient à Los Reyes.

(74) C'étoient alors Dom Loaysa, Evêque de la Ville, Dom Garcie Diaz, Evêque de Cusco, Zarate, le Pere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominiquains, le Trésorier, le Maître des Comptes & le Contrôleur.

vingt-huit des Habitans de Cusco qui avoient quitté son Camp. Cette expédition se fit sans résistance Il ne restoit pas cinquante Hommes de guerre dans la Place. Toutes les Troupes du Viceroi & des Auditeurs étoient passées au Camp de Pizarre, qui se trouva le lendemain à la tête de douze cens Hommes. A la pointe du jour, quelques-uns de ses Capitaines entrerent dans la Ville, & déclarerent aux Auditeurs que si les Provisions du Gouvernement n'étoient apportées sans délai, on alloit mettre la Ville à feu & à sang, & commencer par eux-mêmes. Ils s'excuserent sur la lenteur des Habitans, qu'ils avoient cru devoir consulter, parcequ'ils ne se connoissoient pas le pouvoir de répondre aux intentions de l'Armée. Le Capitaine Carvajal, qui leur avoit fait cette déclaration, se fit amener quatre des Habitans de Cusco, dont il fit pendre trois, en leur présence (75) : le quatrieme, nommé Louis de Leon, eut le bonheur d'échapper, par l'intercession de son Frere, qui étoit Officier de Pizarre. Cette rigueur fit expédier aussi-tôt les Provisions. Elles établis-

Rigueur de Carvajal son Lieutenant.

Gonzales Pizarre est nommé Gouverneur du Pérou, par l'Audience Roïale.

(75) Les trois malheureux furent Barco, Machini & Sayavedra.

CONQUESTE DU PEROU.

Nuñez de Vela.

1544.

soient Pizarre Gouverneur du Pérou; jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner autrement; sans préjudice néanmoins de l'autorité & des droits de l'Audience Roïale, à laquelle il promettoit d'abandonner le Commandement, lorsqu'il en recevroit l'ordre, de la Cour ou des Auditeurs, & de se présenter même en Justice, pour répondre aux plaintes qu'on pourroit former contre lui. Des modifications si prudentes, qui sembloient mettre à couvert les droits du Souverain & ramener tout à sa volonté, firent soupçonner les deux Partis, d'intelligence (76).

Son Entrée dans Los Reyes ou Lima.

L'Acte ne fut pas plutôt remis à Pizarre, qu'il fit son Entrée solemnelle dans Los Reyes, ou plutôt *Lima*; car il paroît que ce dernier nom commençoit à prévaloir. Bachicao conduisoit l'Avant-garde. Elle étoit suivie de l'Artillerie, portée par six mille Indiens, avec toutes les munitions nécessaires, de trente Arquebusiers qui en avoient la garde, & de cinquante Canoniers. Ensuite marchoit une Compagnie de deux cens Piquiers, commandée par Gumiel; & successivement, deux Compagnies

(76) Quelques-uns, dit Gomara, ont eu soupçon que ces Auditeurs parloient en secret avec Pizarre, & que tout ce qu'ils faisoient avec leurs protestations, n'étoit que feintise, ch. 57.

pagnies d'Arquebusiers, chacune de deux cens Hommes, sous le Commandement de Guevara & de Cermeno. Cette Infanterie faisoit le Corps de l'Armée; après lequel, Pizarre paroissoit lui-même, monté sur un grand cheval, sans autres armes que sa cotte de maille & son épée, par-dessus une veste de drap d'or. Il étoit suivi de trois Etendards; le sien à la gauche, porté par Puellez, celui de Cusco à la droite, par Altamirano, & le Roïal au milieu, par Porto Carrero. Tout le reste de la Cavalerie faisoit l'arriere-garde & fermoit la marche. On s'avança, dans cet ordre, vers la Maison de Zarate, où les autres Auditeurs (77) s'étoient rassemblés, parcequ'il avoit feint une indisposition, pour se dispenser de paroître à l'Audience lorsqu'on y avoit expédié l'Acte. Pizarre, passant sur la Place d'armes, s'arrêta pour y ranger tous ses gens. Il se rendit ensuite à l'Assemblée des Auditeurs, entre les mains desquels il prêta serment au Roi, & qui le prêterent, à leur tour, au nouveau Gouverneur. De-là, se rendant à l'Hôtel-de-Ville, où tous les Magistrats avoient été convoqués, il y fut reçu avec

(77) Il paroît que depuis le départ d'Alvarez, Zarate avoit le titre d'Auditeur.

CONQUESTE DU PEROU, NUÑEZ DE VELA, 1544.

toutes les formalités ordinaires. Enfin, il alla prendre possession de son Logement, c'est-à-dire du même Palais où le Marquis son Frere avoit été massacré (78).

Son administration.

Il s'y établit, comme au principal siége de son autorité, avec la modération de laisser aux Auditeurs toutes les affaires de la Justice, pour se borner à celles de la Guerre & du Gouvernement général. Zarate ne reproche rien à sa conduite (79). Son premier soin fut de nommer des Gouverneurs de confiance, pour toutes les

(78) On donne, pour date de l'Entrée, la fin d'Octobre 1544, quarante jours après l'emprisonnement du Viceroi. Zarate, L. V, ch. 10.

(79) Gomara le ménage moins : sur la réputation de Cepeda, dit-il, qui passoit pour entendre la guerre & le Gouvernement, » le Capitaine Carvajal, lequel possedoit » entierement le Gouverneur, & autres Capitaines, délibérerent de » massacrer ces Auditeurs » & particulierement Cepeda. Pizarre, aïant peur » de quelque inconvénient, leur dit qu'il réputoit Cepeda pour son » Ami, & que les autres » ne valoient rien ; mais » qu'à la premiere consultation qu'il feroit, il lui » demanderoit son avis de » quelque chose qui lui » toucheroit & à eux aussi; » s'il répondoit à son » goût, qu'ils se fiassent à » lui ; sinon, qu'ils le » tuassent. Cepeda en fut » averti par Vargas, & » par Ribera, Cousin de » Pizarre ; tellement, que » en ce Conseil, il ne » dit chose qui ne fût à » leur souhait, & en tous » autres lieux. Par ce » moïen, il eut la grace » du Gouverneur, telle, » qu'il lui commandoit, » & ne faisoit que ce qu'il » vouloit. Sous un tel » heur, il acquit 150000 » Ducats de revenu par an. » Pizarre ne se gouvernoit

Places de quelque nom. Alfonse de Toro, fut envoïé à Cusco; Almendras à Plata; Fuentez à Arequipa; Fernand d'Alvarado à Truxillo; Villegas à Pinsa, Diaz à Quito. On proposa d'envoïer des Députés en Espagne, au nom du nouveau Gouverneur & de tous les Espagnols du Pérou, pour rendre compte à S. M. des derniers évenemens. Quelques-uns croïoient cette démarche nécessaire à leur justification; & d'autres prétendoient, au contraire, que pour instruire la Cour, qu'ils supposoient déja prévenue par le Viceroi, il falloit attendre qu'elle fît demander elle-même le paiement ordinaire de ses revenus. Après de longues délibérations,

» pas bien pour contenter » ses Soldats; qui fut cause » que Cardo, Vello, Rosas & autres, se retirerent dans une Barque vers » le Viceroi; & leur fuite » fut cause que le Capitaine Carvajal étrangla le » Capitaine Gumiel de nuit » en sa Maison, & puis le » tira dehors, & lui coupa la tête, & lui mit » sous les pieds un Ecriteau, qui l'accusoit d'avoir été mutin, pour » avoir parlé librement » contre le Gouverneur, » & avoir châtié un Soldat, lequel entrant dans » la Ville avoit tué d'un » coup d'Arquebuse, pour » son passe-tems, un Seigneur Indien qui étoit » en une fenêtre à voir » passer l'entrée de Pizarre. Pizarre prit 40000 » Ducats du Trésor Roïal, » mais ce fut avec la permission des Auditeurs, » disant qu'il les rendroit » de son revenu. Encore » dit on qu'il leva un emprunt sur ceux qui » avoient des Indiens, pour » soutenir l'Armée. Tous » ceux, qu'il pourvut de » Places, firent par les chemins de grandes volerie » & assassinats, L. V, ch. » 58.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544.

Il veut envoïer des Députés en Espagne.

Pizarre consentit à faire partir l'Auditeur *Texada* au nom de l'Audience, & Maldonat en son propre nom. Il crut pouvoir tirer deux avantages de cette résolution ; l'un, de satisfaire les Syndics des Villes, qui s'étoient déclarés pour le même sentiment ; l'autre, de se rendre absolument maître de l'Audience, ou plutôt de la rompre tout-à-fait, parceque dans l'absence de Texada, qui ne pouvoit durer moins d'un an, & dans celle de Cepeda qu'il emploïoit d'un autre côté, Zarate ne pouvoit la tenir seul. Texada ne s'étant pas fait presser lorsqu'on lui eut offert six mille Ducats pour son Voïage, on compta d'y emploïer le Vaisseau qui étoit dans le Port, & sur lequel Vacca de Castro étoit Prisonnier. Il étoit bien pourvû d'Artillerie : Bachicao fut nommé pour le commander avec soixante-dix Hommes d'Equipage. Mais lorsqu'on le crut prêt à mettre à la voile, & que Texada se disposoit à l'embarquement, Vacca de Castro, secondé par Montalve, qui l'étoit allé visiter, eut l'adresse de gagner les Matelots, & de leur faire lever l'ancre sous sa conduite. Le ressentiment de Pizarre fut si vif, que dans cette premiere chaleur il fit prendre les armes aux

Vacca de Castro se sauve avec le Vaisseau destiné à ce Voïage.

Troupes ; & le soupçon d'avoir aidé Castro tombant sur ceux qui avoient quitté l'Armée au départ de Cusco, il les fit arrêter. Le Docteur Carvajal, Frere du Commissaire, fut de ce nombre pour ne s'être pas rendu droit au Camp de Pizarre. Le Capitaine du même nom, qui conservoit le titre & l'autorité de Lieutenant-Général, se fit un bizarre plaisir de commencer l'exécution par un Homme qui se nommoit comme lui, sans être de ses Parens (80). Il le fit avertir de se confesser, parceque sa mort étoit résolue. Le Docteur reçut cette déclararion avec fermeté. Déja les instrumens du supplice étoient prêts. Toute la Ville fut persuadée qu'il touchoit à sa derniere heure, d'autant plus qu'en considérant son rang & sa naissance, on ne pouvoit croire qu'on n'en fût venu à cette extrêmité que pour l'effraïer. On jugeoit aussi que sa mort seroit suivie de celle des autres Prisonniers ; perte affligeante pour tout le Païs, où la plûpart tenoient un rang distingué. Cependant un Lingot d'or de quarante marcs, qui fut donné au Lieutenant-Général du Gouverneur, l'engagea non-seulement à suspendre l'exé-

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

Punition des Complices de sa fuite.

(80) On verra sa fortune & son caractere après sa mort.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

cution, mais à solliciter lui-même la grace du Docteur. Elle lui fut accordée sous divers prétextes, dont le principal fut, qu'on pouvoit espérer de grands services d'un Homme qui avoit à vanger la mort de son Frere ; & le pardon d'un des Accusés entraîna celui de tous les autres. On fit équiper un autre Vaisseau (81). Pizarre y mit une partie de l'Artillerie qu'il avoit tirée de Cusco, & soixante Arquebusiers ; & Bachicao partit enfin, avec l'Auditeur & Maldonat. Ils suivirent la Côte, sur l'avis qu'ils avoient eu que le Viceroi étoit au Port de Tumbez.

Bachicao & les Députés partent sur un autre Vaisseau.

En effet, non-seulement il y étoit descendu avec son Libérateur, mais il y avoit été rejoint par ses Freres, par Zurbano & d'autres Amis, qui se croïoient aussi chassés du Pérou. A son arrivée, il avoit commencé à tenir Audience (82) avec Alvarez ; il avoit dépêché, de toutes parts, pour inviter

Ils s'emparent de la Flotte du Viceroi à Tumbez.

(81) C'étoit un Brigantin, arrivé depuis peu d'Arequipa.

(82) En vertu d'un Ordre Roïal, qui portoit qu'en cas qu'un ou deux Auditeurs fussent absens ou vinssent à mourir, il pouvoit tenir le Siege avec un seul. Il avoit fait graver, pour cela, un nouveau Sceau, & l'avoit commis à Jean de Leon, Juge de Police de Reyes, qui avoit quitté Pizarre pour le suivre. Ainsi l'on vit bien-tôt, sur une même affaire, deux Arrêts, ou deux ordres opposés, chacun avec le Sceau Roïal, Zarate, L. V, ch. 14.

les fideles Sujets de l'Espagne à venir prendre ses ordres ; il avoit même envoïé des Capitaines, pour rassembler ceux qui seroient disposés à lui obéir. Mais si quelques-uns avoient marqué de la soumission, jusqu'à lui apporter l'argent qui se trouvoit dans les Caisses roïales, la plûpart avoient pris le chemin de Lima ; & c'étoit d'eux, que Pizarre avoit appris ce qui se passoit à Tumbez. D'autres, craignant l'approche d'une nouvelle guerre, avoient abandonné leurs Etablissemens pour se retirer dans les Montagnes. L'arrivée de Bachicao, dans ces circonstances, causa un étrange désordre à Tumbez. Les Vaisseaux, qui étoient sans défense dans le Port, n'entreprirent pas de lui résister ; & le Viceroi même, ne doutant point que ce ne fût Pizarre soutenu de toutes ses Troupes, partit à la hâte, avec cent cinquante hommes qu'il avoit autour de lui.

Le Viceroi prend la fuite.

Bachicao ne pensa point à le suivre. Il prit les meilleurs de ses Vaisseaux, après avoir fait brûler les autres ; & passant à Puerto Viejo, il y rassembla cent cinquante hommes, pour en former l'Equipage. Pendant qu'il prenoit des rafraîchissemens dans l'Ile des Perles, à 20 lieues de Panama, les Habitans

Rigueurs de Bachicao à Panama.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1544.

de cette Ville le firent prier de ne pas apporter la guerre dans l'étendue de leur Jurisdiction. Il répondit qu'il n'étoit armé que pour se défendre contre le Viceroi, & que sa commission se réduisoit à conduire les Députés de l'Audience roïale du Pérou. Cette explication lui fit trouver l'accès de Panama fort aisé : mais aïant rencontré deux Navires, qui sortoient du Port, il en prit un, dont il fit pendre le Maître & le Contre-maître aux vergues, parcequ'ils étoient chargés de quelques dépêches du Viceroi pour l'Espagne (83) ; & se faisant précéder de ce Bâtiment, il s'approcha de la Ville, à la vue des Habitans, qui n'oserent lui en refuser l'entrée. Sa rigueur, qui l'emportoit encore sur celle du Capitaine Carvajal, continua de s'exercer par des supplices & des usurpations. Gusman, qui fai-

(83) Suivant Gomara, parcequ'il n'avoit pas baissé pavillon lorsqu'on lui avoit crié, vive Pizarre. Le même Historien fait un étrange portrait de ce Bachiçao : » Homme, dit-il, » vaillant & hardi, & tel » qu'entre mille Hommes » on n'eut sû trouver un » plus déterminé. Il étoit » vilainement né, de méchantes mœurs, ruffien, » blasphémateur, & s'étoit donné au Diable, » comme lui-même le confessoit : il n'aimoit que » méchante Canaille, étoit » grand mutin, bon larron & voleur, tant pour » soi que pour autre, ne » faisant différence entre » Amis & Ennemis. Au » reste Capitaine très courageux, L. V, ch. 60. Il retourna au Pérou avec quatre cens Hommes. *Ibid.*

soit des recrues pour le Viceroi, eut le bonheur de s'échapper; mais les Soldats, qu'il avoit déja levés, passerent au service de Pizarre. Vacca de Castro, réfugié aussi à Panama, trouva le moïen de passer à Nombre de Dios, où il s'embarqua sur la Mer du Nord avec Cuéto & Zurbano, qui s'y étoient rendus par une autre voie. Texada & Maldonnat, qui prirent la même route, arriverent assez-tôt pour monter sur le même Vaisseau. Mais l'Auditeur mourut en chemin, dans le Canal de Bahama. Vacca de Castro, aïant appris vers les Açores que les Amis de Tello, à qui il avoit fait couper la tête, après avoir vaincu le jeune Almagro, étoient tout-puissans à la Cour d'Espagne, prit le parti de s'arrêter à la Tercere. Maldonnat & Cuéto arriverent au Port de San Lucar; mais l'Empereur étant alors en Allemagne, ils furent obligés de s'y rendre, pour exécuter deux commissions fort opposées. Dans la suite, Vacca de Castro passa de la Tercere à Lisbonne, & se rendit enfin à sa Cour; où il ne fut pas plutôt arrivé, que, sur des accusations fort graves, les Seigneurs du Conseil des Indes le mirent aux arrêts dans sa maison. De là, pendant l'instruction de son Procès, il fut

CONQUESTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1544.

Sort des Députés & de Vacca de Castro.

CONQUESTE DU PEROU.

Nuñez de Vela.

1544.

conduit au Château d'Arevalo, où il ne passa pas moins de cinq ans. Ensuite on lui assigna une Maison à Simancas, dont l'ordre du Conseil lui faisoit une nouvelle Prison. Les changemens arrivés à la Cour le firent transferer enfin à Valladolid, avec la Ville & le Territoire pour bornes, jusqu'à des éclaircissemens qu'on n'obtint jamais (84).

Le Viceroi se retire à Quito.

Vela & ses Partisans avoient pris le chemin de Quito, où ils n'arriverent pas sans une extrême difficulté, par un Païs désert, où l'eau & les vivres leur avoient manqué (85). Cependant, aïant été bien reçus dans cette Ville, ils résolurent d'y attendre les ordres de la Cour, avec la précaution de tenir des Gardes sur les passages, & de s'informer des démarches de Pizarre, par des Espions continuels; quoique la distance de Quito à Lima fût de plus de trois cens lieues. Mais ils changerent de résolution, sur quelques lumieres incertaines, auxquelles ils prirent trop de confiance. Quatre Soldats

(33) Zarate, *ubi suprà*, chap. 14.

(85) Benzoni dit qu'après avoir marché au travers des rochers, des bois & des Epines, sans prendre aucun repos, il étoit si las, si altéré, si épuisé de forces, qu'un boccal d'eau présenté par un pauvre Indien, lui sauva la vie. L. III, ch. 13.

de Pizarre, partis de Lima dans une Barque, gagnerent, à force de rames, un endroit de la Côte, d'où ils se rendirent aisément par terre à Quito. Là, se plaignant d'avoir été maltraités par celui dont ils avoient quitté le service, ils ajoûterent » que les Habitans » de Lima & des autres Villes, n'é» toient pas moins mécontens de leur » nouveau Gouverneur; que ses vexa» tions croissoient de jour en jour; » que ne se bornant point à leur im» poser de pesantes charges, il les dé» pouilloit de leurs biens, & les chas» soit de leurs maisons; enfin que s'ils » voïoient paroître quelqu'un au nom » du Roi, ils s'empresseroient de se » joindre à lui pour sortir d'une si » cruelle oppression «. Le Viceroi, trompé (86) par cette fausse espérance, perdit de vue toutes les raisons qui lui avoient fait choisir Quito pour retraite. Il se rendit à Saint Michel, avec cinq cens hommes assez mal armés, qu'il avoit eu le tems de rassembler sous le Commandement d'Ocampo. Quelques succès augmenterent sa hardiesse. Il battit Diaz & Villegas, deux Capitaines

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1544.

Erreur qui l'amene à S. Michel.

(86) » Pour dire vrai, » lorsque Pizarre étoit en» tré au Gouvernement, il » étoit ainsi que ces Sol» dats disoient: mais pour » l'heure présente, c'étoit » bien au contraire «. Gomara, chap. 59.

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1544.

que Pizarre avoit envoïés du même côté pour l'obſerver. Les Habitans de Saint Michel, qui eſt à cent cinquante lieues de Quito, le reçurent avec joie, & pourvurent libéralement à ſes beſoins. Il ſe crut dans une ſituation fort avantageuſe, non-ſeulement pour recevoir ceux qui viendroient ſe ranger ſous ſes Enſeignes, & les Troupes qui pouvoient arriver d'Eſpagne, ou de divers endroits des Indes (87), mais pour conſerver même l'honneur & la réputation qui convenoient au titre de Viceroi.

Pizarre marche contre lui.

Soit que Pizarre eût emploïé l'artifice, pour lui faire abandonner Quito, dans la crainte qu'il n'eût le tems d'y groſſir ſes forces, & de recevoir de nouveaux ordres de la Cour; ſoit que le voïant livré à des conſeils imprudens, il ſentît l'importance d'en profiter; à peine eut-il appris la défaite de ſes deux Capitaines, qu'il prit ce prétexte, pour ſortir de Los Reyes avec toutes ſes forces. L'arrivée de deux Vaiſſeaux, qui lui vinrent dans le même tems, étoit un incident ſi favorable, pour le tranſport de ſes Equipa-

(87) Il faut, ſuivant Zarate, paſſer néceſſairement par cette Ville, quand on vient par terre, ſurtout ſi l'on mene des Chevaux ou d'autres Bêtes: *ubi ſup.* c. 14.

ges, de son Artillerie & de ses Munitions, qu'il en fit tirer le plus heureux augure à ses Troupes. Il s'y embarqua lui-même, avec cent cinquante hommes, tandis que le gros de l'Armée s'avança par terre vers Truxillo. Les mêmes vues, qui l'avoient porté à députer un des Auditeurs en Espagne, lui firent prendre avec lui Cepeda.

CONQUESTE DE PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1544. Ses préparatifs.

L'Audience se trouvoit ainsi rompue, parcequ'il ne restoit à Lima que le seul Zarate, qui, d'ailleurs, étoit malade (88). Les Officiers conseillerent à Pizarre d'emporter jusqu'au Sceau roïal. Aldana fut laissé, avec une Garnison de quatre-vingts Soldats, pour garder la Ville.

Pizarre se mit en mer au mois de Mars, & prit terre au Port de Santa, qui n'est qu'à quinze lieues de Truxillo. Il arriva dans cette Ville le Dimanche des Rameaux. Ses Troupes aïant marché plus lentement, l'impatience le prit, lorsqu'il en eut reçu le plus grand nombre, composé d'environ six cens

1545. Il se rend par Mer au Port de Santa.

(88) Il nous apprend lui-même que sa Fille avoit épousé depuis peu Blas de Soto, un des Freres utérins de Pizarre, & que cette raison n'inspira pas plus de confiance pour lui au Gouverneur. A la vérité ce mariage, ajoute-t'il, s'étoit fait contre le sentiment & la volonté du Pere. L. 5, ch. 16.

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1545.

hommes, Infanterie & Cavalerie. Il savoit que le Viceroi n'en avoit pas moins ; mais outre que les siens étoient mieux armés, la plûpart étoient de vieux Soldats, exercés à la guerre, qui connoissoient d'ailleurs les passages & les difficultés du Païs ; au lieu que presque tous ceux du Viceroi étoient nouvellement arrivés d'Espagne, sans expérience, mal en armes, sur-tout en poudre, avec peu de goût pour des fatigues, auxquelles ils ne s'étoient point attendus. Depuis la Province de Motupe jusqu'à Saint Michel, il y avoit à traverser un espace de vingt-deux lieues, d'une Contrée déserte, où l'on ne trouve que des sables arides & brûlans, sans une goutte d'eau pour s'y rafraîchir. Pizarre & ses gens ne furent point effraïés de cet obstacle. Ils laisserent, à Truxillo, le bagage qui n'étoit pas nécessaire. Tous les Indiens du Canton eurent ordre de suivre l'Armée, avec une quantité d'eau suffisante pour le besoin des hommes & des bêtes. Chaque Soldat portant sa nourriture, & les Cavaliers s'étant fournis pour eux-mêmes & pour leurs chevaux, ils s'engagerent dans une marche d'autant plus pénible, que la diligence étoit importante. Aussi le Viceroi n'apprit-il leur

Difficultés qu'il surmonte jusqu'à S. Michel.

arrivée, que lorſqu'ils furent preſqu'à ſa vue ; & cette vigueur le jetta dans un ſi grand trouble, qu'après avoir fait ſonner l'allarme, pour aller au devant de l'Ennemi, il ne vit pas plutôt ſes Troupes hors de la Ville, qu'il leur fit prendre une route oppoſée. La nuit approchant, il eſpéra de ſe dérober, à la faveur des ténebres, vers la Montagne de Caxas.

Retraite précipitée du Viceroi.

Pizarre apprit ſa retraite : mais loin de s'arrêter à Saint Michel, ou de prendre du moins le tems de renouveller ſes Proviſions, il ne fit que demander des Guides, pour marcher auſſi-tôt ſur ſes traces. Il fit huit lieues, dans le cours de cette nuit ; & la fatigue d'une marche ſi forcée fit périr un grand nombre d'Indiens. Elle lui valut quelques Priſonniers, qui étoient demeurés en arriere. Zarate aſſure qu'il en fit pendre pluſieurs, & qu'il ſe ſervit des autres pour faire offrir, dans l'Armée du Viceroi, de grandes récompenſes à ceux qui lui apporteroient ſa tête (89). Il n'ignoroit pas que la ſienne avoit été miſe à prix ; & cette idée l'excitoit ſi vivement à la vangeance, qu'aïant continué de marcher avec la même

(88) Vela, dans cette crainte, fit tuer pluſieurs de ſes Officiers. Zarate, *ubi ſup.* ch. 16.

CONQUESTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1545.

Prodigieuses marches.

furie, il fit cinquante lieues en fort peu de jours. Les Chevaux étoient si fatigués, qu'ils tomboient sous leurs charges. L'haleine manquoit aux hommes. Enfin, ils s'arrêterent dans le Bourg d'Ayacaba, moins par la nécessité de se reposer, que par l'impuissance de joindre le Viceroi, qui avoit fait encore plus de diligence qu'eux pour les fuir.

Le Viceroi retourne à Quito.

Il avoit pris le chemin de Quito, avec le regret de n'avoir quitté cette Ville que pour se voir obligé d'y retourner honteusement. » Sa fuite & » celle de ses gens fut si prompte, » que dans une route de cent cinquante » lieues, ils ne prirent pas une fois » le tems de desseller leurs Chevaux. » S'ils donnoient quelques momens » de la nuit au repos, c'étoit toujours » sans quitter leurs habits, & tenant » leurs Chevaux par le licou. Il » est vrai que dans les sables qu'ils » avoient à traverser, on n'a pas l'u- » sage d'emploïer des piquets, pour » attacher les Chevaux, parcequ'il fau- » droit les enfoncer trop, pour les ren- » dre fermes : & comme on n'y trouve » aucune espece d'arbres, la nécessité » enseigne une méthode équivalente » à celle des piquets. On a de petits

» facs, qu'on remplit de fable ; on fait » un trou affez profond, dans lequel » on jette un de ces facs, attaché au » licou du Cheval : on couvre le trou, » on preffe le fable deffus ; & le fac » y tient affez, pour n'être point ar- » raché fans quelque effort (90) «. Vela en fit l'expérience dans toute fa marche. Il avoit, pour fa perfonne, neuf ou dix Chevaux de main, conduits par des Indiens ; & fi la fatigue en abbattoit quelques-uns, il leur faifoit couper les jarrets, pour ôter aux ennemis le moïen d'en profiter.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1545.

Renforts qui viennent à Pizarre.

Pizarre, s'étant remis en marche avec moins d'emportement, fut agréablement furpris de voir arriver fur fa route, Bachicao, avec trois cens cinquante hommes. Ce Capitaine avoit relâché au Port le moins éloigné de Quito ; & laiffant une petite partie de fes gens à la garde des Vaiffeaux, il avoit méprifé tous les dangers ; pour joindre fes forces à celles du Gouverneur. L'arriere-garde des Troupes de Lima aïant fuivi Pizarre avec la même diligence, l'armée devint fi forte, en arrivant à Quito, qu'elle n'y trouva point de réfiftance. Jamais la fortune n'avoit été plus favorable à l'Ufurpa-

Il pourfuit le Viceroi jufqu'à Quito.

(90) *Ibidem.*

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1545.

teur. Cette Province étoit abondante en vivres, & les Mines d'or y étoient communes. Pizarre se rendit maître de tous les Indiens qui appartenoient aux Principaux du Païs, sous le seul prétexte qu'ils avoient favorisé le Viceroi. On prétend que des seuls Indiens de Bovilla, il tira près de huit cens marcs d'or. Ce n'étoit pas le meilleur département, & l'on en comptoit vingt autres de la même valeur. Il se saisit de tous les revenus de la Couronne. Il pilla jusqu'aux Tombeaux.

Il le poursuit jusqu'à Popayan.

Pendant que ses Troupes étoient campées à Quito, apprenant que le Viceroi, qui n'avoit osé s'arrêter un moment dans cette ville, s'étoit avancé vers Pasto, Place du Popayan, dans le Gouvernement de Benalcazar, il résolut de le suivre. Vela, sur cette nouvelle, continua de s'éloigner, & se retira jusqu'à Popayan, Capitale de la Province. L'armée de Pizarre s'avança vingt lieues au-delà de Pasto; mais, aïant à traverser un Païs dépourvu de vivres, il prit le parti de la faire retourner à Quito. Jamais on n'avoit vu d'exemple d'une si longue poursuite. Zarate la fait monter à sept cens grandes lieues, qui valent, dit-il, plus de mille lieues communes de Cas-

tille (91). On ne parle pas avantageusement de la conduite de Pizarre après cette expédition. Dans l'orgueil de la victoire, il s'échappoit souvent à des expressions peu respectueuses pour la Cour ; jusqu'à dire que l'Empereur seroit forcé de lui laisser le Gouvernement du Pérou ; & que si Sa Majesté prenoit un autre parti, il ne pouvoit répondre de son obéissance. Ces excès étoient aussi-tôt corrigés par un langage plus humble ; mais tous les Officiers de son Armée n'en pénétroient pas moins ses intentions (92). Il passa quelque tems à Quito, dans une suite continuelle de plaisir & de festins. Toute l'Armée, à son exemple, s'y plongea dans la débauche, sur tout dans celle des Femmes. Zarate, qui parle de lui d'ailleurs avec beaucoup de ménagement, raconte qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il aimoit la Femme, & qu'il emploïa pour cet odieux service un Soldat Hongrois, nommé Vincent Pablo, qui fut condamné ensuite au dernier supplice par le Conseil des Indes (93).

CONQUESTE DU PEROU. Nuñez DE VELA. 1545. Il abuse de ses avantages.

Pendant qu'il s'amolissoit dans les plaisirs, un Gentilhomme de la Province de Charcas, nommé Centeno,

Obstacles qui lui surviennent.

(91) *Ibid.* (92) *Ibid.* (93) *Ibid.*

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1545.

riche, & d'un mérite qui lui attiroit beaucoup de considération, se déclara ouvertement pour le Viceroi, par la seule raison qu'il lui parut impossible que tôt ou tard l'Autorité roïale ne prévalût point sur tous les obstacles. Alfonse de Toro, Gouverneur de Cusco, s'étant efforcé en vain d'arrêter les progrès du soulevement, Pizarre en donna le soin au Capitaine Carvajal, pour lequel il avoit toujours la même confiance. L'espoir du butin, joint à des inclinations cruelles, anima cet Officier de la plus vive chaleur. Il se rendit d'abord à Saint Michel, dont on se souvenoit que les Habitans avoient marqué beaucoup de zele pour le Viceroi. Les principaux s'empresserent d'aller au-devant de lui, & le conduisirent au logement qu'ils lui avoient préparé. En y arrivant, il les y fit entrer avec lui, sous le prétexte de quelques ordres, qu'il avoit à leur communiquer. Ensuite aïant fait fermer les portes, il leur dit » que le Gouver- » neur se plaignoit beaucoup de les » avoir toujours trouvés contraires à » ses intérêts, & sur-tout de la pré- » férence ouverte qu'ils avoient don- » née au Viceroi ; que sa premiere » résolution avoit été de mettre la

» Ville à feu & à sang, & de n'épar- CONQUESTE DU PEROU.
» gner personne ; mais qu'ensuite, NUÑEZ
» aïant fait réflexion que les plus cou- DE VELA.
» pables étoient les Magistrats & les 1542.
» principaux Habitans, dont les con-
» seils ou les ordres avoient entraîné
» le Peuple, il avoit jugé plus digne
» de sa modération d'en choisir un cer-
» tain nombre pour les faire servir
» d'exemple, & qu'il borneroit sa van-
» geance à ceux qui étoient présens «.
Là-dessus, sans écouter leurs soumissions & leurs excuses, il leur dit de se confesser, parcequ'il ne leur restoit qu'un moment à vivre. Les Prêtres furent appellés pour leur office, & l'exécution commença par un Licencié fort habile, qui étant versé dans tous les Arts, avoit servi à graver le sceau que le Viceroi emploïoit dans ses dépêches. Mais le bruit de cette scene se répandit dans la Ville. Les Femmes des Prisonniers accoururent, avec les larmes & les cris de la douleur. Elles entrerent par une porte dérobbée, où Carvajal, qui ne la connoissoit point, n'avoit pu mettre de garde ; & leurs instances eurent le pouvoir de le fléchir. Cependant, accordant la vie à leurs Maris, il se dédommagea, par la confiscation de leurs biens, de ce qu'elles avoient

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1545.

fait perdre à sa cruauté. Truxillo, Guamangua, Cusco & Los Reyes même, qu'il visita successivement, éprouverent les mêmes horreurs; c'est-à-dire qu'il y fit périr ou qu'il dépouilla ceux qui eurent le malheur d'exciter sa haine ou ses soupçons. On raconte particulierement que sur des imputations mal approfondies, il fit souffrir de cruelles tortures à quinze des principaux Habitans de Los Reyes, dont il fit ensuite étrangler plusieurs, & couper la main droite à quelques-uns. D'autres, par un nouveau genre de supplice, furent condamnés à se faire Moines & forcés d'en prendre l'habit. Enfin, sur une fausse déposition, arrachée par les tourmens, d'Aguirre & cinq autres Malheureux reçurent la mort, en protestant de leur innocence, qui ne fut reconnue qu'après l'exécution (94).

Retraite de Centeno.

Centeno, dont le soulevement avoit donné occasion à ce tragique Voïage, ne se trouvant point assez fort pour résister au Lieutenant de Pizarre, se retira par un Païs désert jusqu'à la Province de Casabindo; mais ce ne fut pas sans s'être défendu long-tems, & sans avoir quelquefois partagé le succès. Il sortit même de cette retraite, après y avoir

(94) Zarate, Liv. V, ch. 25. & Gomara, ch. 63.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1545.

augmenté le nombre de ses Partisans; & ses exploits obligerent Pizarre de faire marcher une autre fois son Lieutenant contre lui. Enfin la terreur, que le furieux Carvajal répandoit par ses cruautés, acheva de dissiper ce malheureux Parti, & força Centeno de chercher une nouvelle retraite dans les Montagnes (95).

Embarras de Gonzales Pizarre, & ses dispositions.

D'un autre côté, Pizarre entendoit parler différemment des résolutions du Viceroi. Tantôt on publioit qu'il se disposoit de retourner en Espagne par la voie de Carthagene; tantôt qu'il alloit s'établir dans la Province de Tierra-Firme, pour fermer les passages, assembler des Troupes, & se préparer à l'exécution des ordres qu'il attendoit de la Cour; tantôt, qu'il étoit déterminé à les attendre dans le Popayán, où la retraite de ses Ennemis lui donnoit le tems de respirer. De ces différentes vues, Pizarre jugea que l'établissement de Tierra-Firme étoit celle

(95) Zarate peint ces deux Hommes. Carvajal, dit il, étoit un brutal, un emporté, ennemi des honnêtes gens, mauvais Chrétien, blasphémateur, cruel; & l'on étoit persuadé que tôt ou tard ses propres gens le tueroient, pour se délivrer de la tyrannie d'un si méchant Homme. Centeno étoit un Homme d'honneur & de vertu, qui avoit le droit & la Justice de son côté, & qui de plus, avoit dequoi donner à ceux qui le servoient, parcequ'il étoit riche. *Ubi sup.*

qui pouvoit lui causer le plus d'embarras ; & sans perdre un moment il résolut de se saisir d'un poste, dont il avoit d'ailleurs de l'avantage à tirer pour lui-même. La Flotte de Bachicao étoit toujours à l'ancre devant Tumbez. Il nomma pour la commander, avec la qualité de Général, Pierre Alfonse de Hinojosa, & lui donna deux cens cinquante Arquebusiers. Ses ordres portoient de cotoïer le Païs de Buenaventura, jusqu'à la Riviere Saint Jean, & de ne pas s'approcher de Panama sans avoir fait pressentir les Habitans. Il se fit précéder d'un de ses Vaisseaux, avec des Lettres, par lesquelles Pizarre prioit les Chefs de cette Ville de favoriser ses interêts, en les assurant qu'il n'avoit point eu de part aux violences de Bachicao, auquel il n'avoit pas donné d'autre commission que de conduire l'Auditeur Texada ; & que s'il envoïoit une Flotte considérable, c'étoit pour les défendre contre les entreprises du Viceroi, dont on savoit que le dessein étoit de leur faire bien-tôt éprouver sa tyrannie. Rodrigue, qui commandoit le Vaisseau d'Hinojosa, fut si mal reçu des Habitans, que se voïant menacé par deux Brigantins, qu'ils armerent aussi-tôt pour lui donner la chasse, il

prit

prit le parti de retourner vers la Flotte. Le seul fruit de son voïage fut d'avoir appris que Casaos, Gouverneur de la Province, avoit fait tirer de Nombre de Dios toutes les armes qui s'y trouvoient, & qu'avec ces préparatifs il se disposoit à resister vigoureusement aux entreprises de Pizarre.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1545.

Hinojosa s'étoit avancé dans l'intervalle, jusqu'à Buenaventura, petit Port à l'embouchure de la Riviere Saint Jean, par lequel on entre dans le Popayan, dont Benalcazar étoit toujours Gouverneur. Il espéroit d'y recevoir quelques informations sur la conduite du Viceroi, & de se saisir des Vaisseaux qui pouvoient s'y trouver, pour lui ôter le moïen de retourner au Pérou par cette voie. Quelques Soldats, qu'il mit au rivage, lui amenerent huit ou dix Habitans, d'un desquels il apprit que le Viceroi étoit encore à Popayan, Capitale du Païs, occupé à rassembler des Soldats & des armes; que dans le chagrin de ne pas voir arriver deux de ses Officiers, Yllanez & Guzman, qu'il avoit envoïés à Panama pour y lever des Troupes, il avoit pris la résolution de faire partir le Capitaine Vela, son Frere, avec ordre d'achever

Services qu'il reçoit d'Hinojosa.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1545.

les levées, & qu'il lui avoit donné, dans cette vue, tout l'argent qu'il avoit pu tirer des coffres du Roi; qu'il avoit remis aussi, entre les mains de son Frere, un Bâtard de Gonzales Pizarre, que ses gens avoient enlevé en passant par Quito, & qu'il faisoit mener à Panama, dans l'espérance qu'il s'y trouveroit quelques Marchands, qui, voïant cet Enfant mal-traité, le racheteroient pour faire plaisir à son Pere; que le Capitaine Vela, parti de Popayan avec ces ordres, ne devoit être qu'à une journée de Buenaventura, & qu'il avoit fait prendre le devant à celui qui faisoit ce récit, pour observer s'il pouvoit s'approcher sûrement du Port. Toutes ces circonstances étoient vraies. Hinojosa, résolu d'en tirer avantage, envoïa deux de ses Officiers avec quelques Soldats, par deux routes différentes. L'un ne manqua point de rencontrer Vela & le Fils de Pizarre, qui furent enlevés sans résistance, & conduits à bord.

Il enleve le Frere du Viceroi & un Bâtard de Pizarre.

Il se rend à Panama.

Hinojosa, continuant de faire route, apprit bien-tôt de Rodrigue l'obstacle qu'il avoit trouvé à Panama. Il n'en alla pas moins mouiller devant cette Ville, où son arrivée causa de grands mouvemens. Elle avoit plus de cinq

cens hommes bien armés, mais presque tous Artisans, ou Marchands, qui savoient à peine se servir de leurs armes, & qui n'avoient jamais tiré un coup d'arquebuse. La plûpart n'avoient pas même dessein de combattre, ni de s'opposer à la descente d'un corps d'Espagnols qui venoient du Pérou. Ils en espéroient, au contraire, de l'utilité pour leur fortune. Les Marchands se promettoient d'en vendre mieux leurs denrées; les Artisans de gagner beaucoup dans leur profession; & les riches Négocians qui avoient au Pérou leurs Associés, leurs Facteurs & leurs effets, craignoient que Pizarre ne tirât d'eux une vangeance qui étoit comme entre ses mains. Cependant Casaos aïant emploïé toute son autorité pour les obliger de se défendre, Hinojosa, qui vit leurs préparatifs, débarqua ses Troupes à deux lieues de la Ville, & les mit en marche vers les murs. Casaos sortit avec les siennes; & l'on étoit près d'en venir aux mains, lorsque tous les Prêtres & les Moines, paroissant avec les croix couvertes & d'autres marques de douleur & de deuil, vinrent se placer entre les deux Partis. Ils proposerent d'abord une treve, qui fut accordée. Des Commis-

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1545.

Mouvement qu'il y cause.

Comment il y est reçu.

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1545.

saires, nommés de part & d'autre, convinrent enfin qu'Hinojosa auroit la liberté d'entrer dans la Ville avec cinquante hommes, & d'y passer trente jours; que le reste de ses Troupes retourneroit sur la Flotte; qu'on lui fourniroit des secours pour la radouber, & qu'à la fin de ce terme il remettroit paisiblement à la voile. Tout l'avantage étoit pour lui dans cette convention. Elle fut jurée solemnellement, & confirmée par des otages mutuels. On lui laissa prendre une maison dans la Ville, où la bonne chere & les caresses qu'il fit à ceux qui le visiterent, le jeu & les festins qu'il y fit regner continuellement, attirerent en peu de jours tous les gens de guerre que le Viceroi avoit levés par ses Officiers. Il n'eut pas plus de peine à les engager au service de Pizarre; & les aïant fait passer sur sa Flotte, il en tira une partie de ses propres Troupes, qu'il envoïa sous la conduite de Cabrera & de Mexia, à Nombre de Dios, pour se saisir de ce Port & le garder. En vain Melchior Verdugo, qui quitta presqu'en même tems le parti de Pizarre pour embrasser celui du Viceroi, vint les surprendre par la Riviere de Chagre. L'activité d'Hinojosa fit manquer son entreprise.

Son adresse à débaucher les levées du Viceroi.

Il se saisit de Nombre de Dios.

Ce Verdugo, natif d'Avila en Espagne, étoit un des plus riches Particuliers du Pérou. Il possedoit toute la Province de Caxamalca. Son établissement étoit à Truxillo ; & son inclination pour le parti du Viceroi lui aïant attiré quelques mauvais traitemens de Pizarre, il résolut de quitter le Païs, mais en le quittant, de chagriner son Ennemi par quelqu'action d'éclat. La singularité de sa vengeance mérite la place qu'on lui donne ici.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1545.

En attendant l'occasion, dit Zarate (96), il acheta secretement des armes ; & parmi ses préparatifs, il avoit dans sa maison un Ouvrier auquel il fit faire des chaînes de fer, des ceps & des menottes. Le hasard aïant amené au Port de Truxillo un Vaisseau qui venoit de Lima, il fit appeller le Maître & le Pilote, sous prétexte de vouloir faire charger des Etoffes & du Maïs pour Panama. Ils ne furent pas plutôt entrés chez lui, qu'il les fit mettre dans une chambre obscure, préparée à dessein. Ensuite il se fit bander les jambes, feignant d'être fort incommodé de verrues malignes qui sont communes au Pérou, auxquelles il

Vangeance singuliere de Melchior Verdugo.

(96) Liv. V, chap. 10.

étoit assez sujet. La fenêtre de sa chambre donnoit sur une Place, où les Magistrats & les principaux Habitans de la Ville avoient coutume de s'assembler tous les jours. Lorsqu'il y vit les Magistrats, il les fit prier de venir passer chez lui quelques Actes, pour lesquels son incommodité l'empêchoit de sortir. A leur arrivée, on les conduisit adroitement jusqu'à la chambre obscure, où plusieurs gens armés, qui gardoient le Maître & le Pilote, leur donnerent aussi des chaînes. Pour lui, continuant de se montrer à sa fenêtre, à mesure qu'il paroissoit quelqu'un sur la Place il l'appelloit sous quelque prétexte, & le faisoit renfermer avec les autres. Ceux, qui arrivoient, ne pouvant deviner le sort de ceux qui les avoient précédés, il trouva le moïen d'avoir ainsi dans ses fers jusqu'à vingt des principaux Habitans; c'est-à-dire presque tous, parceque Pizarre avoit emmené les autres à Quito. Alors, laissant ses Prisonniers dans un lieu si sûr, il sortit, accompagné de quelques Soldats, & se mit à crier vive le Roi, dans les rues de la Ville. Il prit le peu de gens qui se mirent en défense; & retournant aux principaux, qui étoient tremblans chez lui, il leur fit des re-

NUÑEZ DE VELA.

1545.

proches d'avoir embraſſé le parti de Pizarre ; il leur déclara qu'il étoit réſolu de ſe dérobber à la tyrannie, & d'aller joindre le Viceroi avec tout ce qu'il pourroit aſſembler d'armes & de Troupes ; enfin qu'à ceux qui n'étoient pas diſpoſés à le ſuivre, il demandoit un ſomme d'argent, parcequ'aïant accordé tant de fois cette faveur à Pizarre, il étoit juſte qu'ils contribuaſſent de quelque choſe au ſervice de Sa Majeſté. Ils ſe crurent heureux d'être quittes à ce prix. Chacun ſigna pour une ſomme proportionnée à ſes forces ; & la fit païer auſſi-tôt. Le Maître & le Pilote, qui n'avoient pas d'ailleurs été maltraités, ſe laiſſerent engager de même à compoſer pour leur Bâtiment, ſur lequel Verdugo fit mettre toutes les proviſions dont il avoit beſoin. Il emmena ſes Priſonniers juſqu'au rivage, avec leurs fers aux piés & aux mains, ſur des Chariots, qui tranſporterent en même tems leur argent, le ſien, qui formoit une très groſſe ſomme, & celui de la Caiſſe roïale, qu'il ne manqua point d'enlever auſſi. Il laiſſa les Priſonniers dans l'état où ils étoient ; & s'embarquant à leurs yeux, avec plus de vingt Soldats, qui furent augmentés juſqu'à

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1545. Rufes de Pizarre pour attirer le Viceroi dans ses piéges.

cent par d'heureuses rencontres, il alla tenter de surprendre Nombre de Dios.

Cependant le Viceroi n'avoit pas cessé de grossir ses forces, par des levées de Troupes & des amas d'armes. Mais la captivité de son Frere & les autres succès d'Hinojosa lui faisoient suspendre l'exécution de ses vues. Pizarre, qui l'observoit dans l'éloignement, rapportoit toutes les siennes à le faire tomber entre ses mains, & cette espérance l'empêchoit encore de s'éloigner de Quito. Il conçut le dessein d'une ruse, par laquelle il se flattoit de pouvoir l'attirer dans quelque lieu, où il lui deviendroit plus facile de le surprendre. Ses gens publierent, par son ordre, qu'il se disposoit à partir pour la Province de Charcas, c'est-à-dire pour l'autre extrêmité du Roïaume, où les troubles excités par Centeno demandoient nécessairement sa présence; & qu'il ne devoit laisser à Quito que trois cens hommes, sous le commandement de Puelles, pour faire tête aux entreprises du Viceroi. Il fit des préparatifs réels, jusqu'à distribuer de l'argent & des provisions aux Troupes qui devoient l'accompagner; & pour ne rien laisser manquer à l'arti-

fice, il partit même à leur tête : mais ce fut pour s'arrêter à deux ou trois journées de Quito.

Le bruit de son départ fut répandu par quantité d'Indiens, qui avoient assisté à sa derniere revue, & qui n'avoient pu se tromper sur le nombre des gens qu'il menoit, ou qu'il laissoit derriere lui. La fortune, qui sembloit enchaînée à son service, lui avoit fait découvrir un Espion de Popayan, auquel il avoit accordé la vie & des faveurs pour se l'attacher. On le fit écrire à ses Maîtres, par les voies mêmes & dans les chiffres qu'il avoit ordre d'emploïer pour leur donner des informations. Cette confirmation du bruit public n'en pouvant laisser le moindre doute au Viceroi, qui n'avoit pas rassemblé moins de huit cens hommes, il se promit qu'avec tant de supériorité sur Puellez, il lui feroit aisé de se rétablir dans une des principales Villes du Pérou. Il ne balanca plus à se mettre en marche, vers des lieux dont il croïoit déja Pizarre fort éloigné. Le soin que ses Ennemis avoient eu d'envoïer, sur tous les passages, des Indiens affidés qui fortifioient son erreur, le fit avancer avec la même confiance jusqu'à Oraval, qui n'est qu'à douze lieues de Quito.

Le Viceroi s'avance vers Quito.

X v

CONQUESTE DU PEROU. Nuñez de Vela. 1546.

Pizarre s'avance pour le surprendre.

C'étoit à cette distance qu'on s'étoit proposé de l'attirer, parcequ'il n'étoit pas vraisemblable que l'illusion pût être entretenue plus long-tems. Pizarre, qui avoit su toutes ses démarches par les Cañares, Nation la plus fine & la plus rusée du Pérou, s'étoit déja mis en mouvement pour se rapprocher de la Ville. Il eut quelqu'étonnement d'apprendre que les Troupes ennemies fussent en si grand nombre. Mais les siennes étoient les mêmes, avec lesquelles il étoit accoutumé à vaincre. Quoiqu'il les eût affoiblies par divers détachemens, elles montoient encore, avec celles de Puelles, à près de sept cens hommes. Le Capitaine Carvajal, son Lieutenant, lui manquoit : mais il ne faisoit pas moins de fond sur Puelles & Gomez d'Alvarado, auxquels il donna le Commandement de sa Cavalerie, sur d'Acosta & Guevara, qu'il mit à la tête des Arquebusiers, & sur Bachicao qui commandoit les Piquiers. Il comptoit aussi sur l'habileté du Docteur Benoît Suarez de Carvajal, qui, renonçant à la profession des Lettres, s'étoit réconcilié avec lui pour vanger son Frere, & le suivoit avec trente de ses Parens ou de ses Amis, dont il avoit formé une Compagnie parti-

culiere qui le reconnoissoit pour son Chef.

NUÑEZ DE VELA. 1546.

Le Viceroi n'ignoroit plus que ses informations l'avoient trompé ; & dans sa premiere surprise, il avoit recommandé à ses Officiers de cacher cette fâcheuse nouvelle aux Troupes. Cependant lorsqu'il se crut certain que celles de Pizarre étoient inférieures en nombre, loin de regreter son entreprise, il ne pensa plus qu'à profiter d'une occasion qu'il auroit dû chercher, si l'Ennemi ne la lui eût pas présentée. Il s'avança jusqu'à deux lieues de la Ville, où il assit son Camp sur le bord de la Riviere. Pizarre, qui s'étoit joint à Puellez, sortit alors de Quito, & se trouva le soir si proche de la garde avancée du Viceroi, que les Sentinelles des deux Partis pouvoient se parler, & se traiterent mutuellement de Rebelles. On n'étoit séparé que par la pente d'une Colline, sur laquelle Pizarre s'étoit arrêté. Cette position fit naître, au Viceroi, l'idée d'emploïer la ruse à son tour. Il jugea que ses Ennemis, aïant leurs Arquebusiers & leurs principales forces du côté de son Camp, il n'étoit question que de prendre un chemin différent de celui qu'ils gardoient, pour les at-

Les deux Armées s'approchent.

Ruse du Viceroi.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

taquer avec avantage, en fondant sur eux par derriere, aux premiers raions du jour. Il attendit les plus épaisses ténebres, & laissant ses Tentes, dans l'état où elles étoient, avec des Indiens, des Chiens & des feux allumés, pour tromper la garde avancée de Pizarre, il se mit en marche, sur la foi de ses Guides, par un détour qui ne devoit être que de quatre lieues : mais le chemin étoit si peu fréquenté, qu'il y trouva des difficultés qu'il n'avoit pas prévues. La nuit étoit passée, avant qu'il eût pu s'en dégager. Une lieue, qui lui restoit encore, le fit renoncer à ses espérances. Cependant il tira parti de sa situation, en formant le dessein de marcher droit à Quito. Les Troupes que Pizarre y avoient laissées ne pouvoient être assez nombreuses pour lui disputer l'entrée. Il comptoit d'y trouver quelques fideles Sujets du Roi, qui se seroient dispensés de suivre l'Usurpateur, & d'enlever toutes les armes qu'on y auroit laissées. Sa marche fut si prompte, que trouvant encore une partie de la Ville ensevelie dans le sommeil, il y fut reçu sans la moindre résistance (97).

Il se saisit de Quito.

(97) Zarate prétend que ses Soldats n'apprirent qu'à Quito ce qu'il avoit ordonné qu'on leur cachât.

Un évenement si peu prévu étoit capable de déconcerter Pizarre. Cependant, au moment qu'il en fut informé, il partit, dans la résolution d'attaquer l'Ennemi, hors de la Ville ou dans les murs, sans considerer les difficultés & le danger. D'un autre côté, le Viceroi faisant réflexion que le tems lui manquoit pour s'assurer de la disposition des Habitans, qui pouvoient nuire beaucoup à sa défense, ou plutôt emporté par la haine & par une aveugle confiance à ses forces, se détermina tout-d'un coup à courir les risques d'une Bataille. Il sortit de la Ville & marcha droit aux Ennemis, avec autant de hardiesse & de résolution que s'il eut été sûr de la victoire. Ses principaux Officiers étoient Dom Alfonse de Montemayor, qui commandoit la premiere Compagnie, avec l'Etendard Roïal; Ahumada & Bazan, qui commandoient la Cavalerie; Sanchez d'Avila, Giron, Heredia, & Bovilla, Capitaines de l'Infanterie, commandée en Chef par Cabrera. Ils supplierent tous le Viceroi de ne pas combattre à la tête de l'Armée,

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

Ardeur excessive du Viceroi.

c'est-à-dire, que Pizarre étoit près d'eux en personne, avec toutes ses Troupes. *ubi sup.* ch. 22. On étoit au 16 de Janvier 1546.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

comme il y paroissoit résolu, & de se tenir plutôt à l'arriere-garde, avec un petit Corps de Cavalerie, qui lui serviroit à porter du secours où il le jugeroit nécessaire. Mais, après avoir accepté ce conseil, il ne laissa point de s'avancer au premier rang, lorsqu'il vit l'action prête à commencer, & de se mettre à côté de Montemayor, c'est-à-dire devant l'Etendard même. Il étoit monté sur un cheval gris; qui le rendoit encore plus remarquable; & son habit étoit d'une toile blanche des Indes, avec de grandes taillades, qui laissoient voir une veste de Satin cramoisi, relevée d'une frange d'or.

Bataille de Quito.

Le discours, qu'on lui fait prononcer dans cette situation, n'a rien qui blesse la vraisemblance. » Mes amis, » dit-il à ses gens, je n'entreprens » point de vous encourager par des » paroles. Animons-nous mutuelle- » ment pas des actions. Je suis per- » suadé que vous ferez votre devoir, » & je vous promets de faire le mien. » Nous servons le Roi, notre com- » mun Maître, & sa cause est ici celle » de Dieu même. Oui, s'écria-t'il » deux autres fois, c'est ici la cause de » Dieu, c'est ici la cause de Dieu «.

Auſſi-tôt, s'avançant avec Montemayor & Bazan vers la Compagnie du Docteur Carvajal, qui fit le même mouvement vers eux, le choc commença des deux côtés avec une égale furie. Pizarre avoit voulu ſe mettre auſſi à la tête de ſon Avant-garde; mais ſes Officiers, plus accoutumés à lui faire goûter leurs conſeils, l'avoient engagé à ſe poſter avec quelques Cavaliers d'élite à côté de l'Eſcadron. Ce fut donc par la Cavalerie que l'Action commença. On rompit d'abord des lances. Enſuite on en vint aux épées, aux haches & aux maſſues. Dans le même tems, l'Infanterie aïant chargé avec d'effroïables cris, Cabrera fut tué des premiers coups : Sanchez d'Avila n'en continua pas moins de marcher avec ſa Troupe, armé d'une épée à deux mains, dont il ſe ſervoit avec tant de force & d'adreſſe, qu'il rompît une Compagnie preſqu'entiere : mais, ſon ardeur l'aïant emporté trop loin, il fut enveloppé de toutes parts, & tué avec la plûpart des ſiens. Le combat n'en devint que plus opiniâtre, & la victoire étoit diſputée ; lorſque le Viceroi, qui avoit fait des prodiges de valeur, ſans s'étonner du feu des Arquebuſiers Ennemis, dont il avoit été

NUÑEZ DE VELA.
1546.

L'action eſt vive.

Le Viceroi tombe, d'un coup de hache.

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1546.

fort incommodé d'abord, reçut de Torrez un coup de hache sur la tête. Il étoit si fatigué, d'une nuit passée à cheval, que son seul étourdissement le fit tomber (98). Tous ses gens, qui le crurent mort, perdirent aussi tôt le courage & ne penserent qu'à fuir. Il demeura étendu sur le Champ de Bataille, où Puellez balançoit à le tuer.

Le Docteur Carvajal lui fait couper la tête.

Mais le Docteur Carvajal, dont la vangeance ne pouvoit être rassasiée que par sa mort, arriva pour son malheur, & & lui fit brusquement couper la tête. C'étoit, déclara-t'il dans sa joie, l'unique but qui lui avoit fait prendre les armes, & non le service de Pizarre, auquel il ne devoit rien. Benacazar, Gouverneur du Popayan, & Montemayor furent faits Prisonniers. On compta, du côté du Viceroi, environ deux cens Hommes, tués dans l'Action ou dans leur fuite; & ce qu'on aura peine à concevoir, après l'idée qu'on a dû prendre d'un combat si vif, Pizarre n'en perdit que sept (99).

(98) Zarate dit qu'il avoit déja reçu un coup d'Arquebuse.

(99) Gomara dit cinq ou six : mais ce n'est pas le seul point par lequel il differe ici de Zarate. 1°. Il donne l'ordre de Bataille de Pizarre : » Il avoit, dit » il sept cens Espagnols, » entre lesquels deux cens » Arquebusiers & cent qua» rante chevaux. Il mit à » la gauche Guevara avec » ses Arquebusiers & les » Piquiers derriere, après

Conduite de Pizarre après sa victoire.

Pizarre affecta beaucoup de modération, après une victoire qui le rendoit maître absolu du Pérou. Son premier soin fut de faire enterrer avec

» lesquels marchoient » l'Auditeur Cepeda, Go» mez d'Alvarado, Ro» bles, & cent chevaux » des meilleurs. A la droi» te étoit d'Acosta, avec » ses Arquebusiers, & des » Piquiers après; & pour » l'arriere-garde étoient le » Docteur Carvajal, Die» gue d'Urbino, & Puel» lez avec la Cavalerie. » Par cette ruse, Pizarre » couvrit toute la Cavale» rie par le moïen des Pi» quiers, qui tenoient leurs » Piques levées, & ainsi » demeura ferme sans se » mouvoir. Le Viceroi, qui » bouilloit de colere, vint » à la chaude, & se com» mença la Bataille. Ceux » de Pizarre, dès la pre» miere escopeterie, tue» rent beaucoup de leurs » Adversaires, entr'autres » Cabrera & d'Avila. Les » gens de cheval se voïant » ainsi molestés d'Arque» busades, se joignirent » tous avec le Viceroi, & » ensemble vinrent donner » sur l'Escadron du Doc» teur Carvajal, lequel ils » rompirent & en jetterent » quelques-uns par terre. » Le Viceroi même mit » par terre Alfonse de » Montalvo. Cepeda, » voïant cela, donne avec » tout son Escadron dans » le flanc des gens du Vi» ceroi, & le met en dé» route. Se voïant perdus, » commencerent à fuir «.

2°. Gomara raconte aussi différemment la mort du Viceroi : » Fernand de » Torrez jetta par terre le » Viceroi, en le poursui» vant & sans le connoî» tre, ainsi qu'on le dit; » car il avoit caché ses ar» mes exprès, avec une » chemise Indienne. Etant » chu à terre, Herrera, » Chapelain de Pizarre, » accourut pour le confes» ser. Il lui demanda qui » il étoit. Le Viceroi lui » répondit; vous n'avez » que faire de savoir qui » je suis, faites votre Of» fice. Il ne se vouloit » point donner à connoî» tre, craignant sentir » quelque cruauté de son » Ennemi. Son cheval a» voit quatorze clouds à » chaque fer; ce qui fit » croire qu'il avoit bonne » envie de fuir, s'il étoit » rompu. Un Soldat, qui » autrefois avoit été des » siens, le reconnut, & le » dit à Puellez & au Doc» teur Carvajal, afin qu'il » se vengeât. Carvajal y

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

beaucoup de pompe (1) le Viceroi, & les deux Officiers qui avoient perdu la vie avec honneur. Les jours suivans lui en amenerent un grand nombre, que leur embarras, plus que leur penchant, forçoit à cette soumission. Ceux, qui furent pris en diverses retraites & jusques dans les Eglises, n'obtinrent pas la même composition. Il en fit pendre dix ou douze. Benalcazar se rétablit dans son amitié ; & sur la seule promesse de ne jamais reprendre les armes contre

Comment il traite le corps du Viceroi & les Prisonniers.

» envoïa un Negre, pour » lui couper la tête ; car » Puellez ne voulut point » qu'il descendît de cheval, pour faire lui-même cet acte, disant, » qu'il ne convenoit point » à sa grandeur de s'abbaisser si bas. L. V, ch. 64. Benzoni, qui étoit alors au Pérou comme Zarate, differe aussi dans le récit de cette mort : » Le » Viceroi, dit-il, fut renversé de cheval, sans » pouvoir se relever ni remuer, pour la pesanteur de ses armes, & demeura ainsi sans que » personne le reconnût. » A la fin un Sacristain de » Quito passe par là & regarde qui c'étoit. Ainsi, » comme l'autre s'approchoit pour le reconnoître, le Viceroi lui va » dire ; je vous prie, ne » me faites point de mal ; » sauvez-moi la vie, je » suis le pauvre Viceroi » Hà hà, ce va dire » le Prêtre, c'est vous-même que nous cherchons ; & sur-le-champ » on va avertir le Licencié » Carvajal, qui ne demandoit pas mieux, & ne » desiroit autre chose de » long-tems que vanger la » mort de son Frere. Il » voulut mettre pied à terre, pour l'aller tuer ; » mais Puellez le retint, » lui remontrant qu'il n'étoit séant à un Chevalier » de faire acte de Bourreau. Ainsi Carvajal appella un sien Esclave, & » lui commanda de l'aller » tuer, & lui en apporter » la tête. Liv. III. ch. 13.

(1) Gomara & Benzoni racontent que » Puellez » avoit pris la tête du Vi-

Nuñez de Vela. 1546.

lui, il fut renvoïé dans sa Province avec de riches présens. L'Auditeur Alvarez, qui tomba aussi entre les mains des Vainqueurs, mourut empoisonné, & la malignité publique accusa Pizarre de cette odieuse vangeance (1). Zarate paroît se borner au soupçon; mais il ne marque pas le même doute sur Montemayor, qui ne dut la vie, dit-il, qu'aux précautions avec lesquelles il prenoit ses alimens. Pizarre avoit eu dessein d'abord de l'envoïer au supplice; mais partagé entre la crainte de de désobliger ceux qui sollicitoient

» ceroi, & l'avoit fait porter au lieu patibulaire; » que d'autres Officiers lui » arrachetent la barbe, » en partagerent les poils, » & se firent honneur de » les porter attachés à leurs » bonnets, mais que Pizarre en fut fort irrité,& » que l'aïant fait porter, la » tête avec le corps, chez » Vasco Suarez, il les fit » enterrer le lendemain » avec tout l'honneur pos» sible. *ubi suprà*.

(1) Au reste, Alvarez fut aussi peu regretté en Espagne qu'au Pérou. Le Viceroi, qui lui avoit obligation de la liberté, l'avoit peint des plus noires couleurs dans sa Lettre à la Cour. Il l'accusoit d'avoir violé toutes les Ordonnances qu'il étoit venu pour faire exécuter, surtout d'avoir fait porter des fardeaux aux Indiens, d'avoir indignement maltraité des Gentilshommes Espagnols; d'en avoir fait monter un sur un âne & de l'avoir voulu faire fouetter, &c. Gomara prétend que le premier sujet de haine, entre le Viceroi & lui, étoit venu » de ce qu'Alvarez aïant fait porter sa » Femme depuis Nombre » de Dios jusqu'à Panama, dans un Hamac sur » le dos des Indiens, le » Viceroi s'en étoit mocqué, & n'avoit pas mé» nagé la Dame. Cela fit, » dit il, inimitié entr'eux » deux. *ubi sup*. ch. 65.

CONQUESTE DU PEROU.
NUÑEZ DE VELA.
1546.

pour lui, & celle de n'en jamais obtenir une sincere amitié, il tenta inutilement de s'en défaire par des voies secretes. Enfin la peine qu'il avoit à souffrir un Homme si suspect, lui fit prendre le parti de le faire conduire au Chili, c'est-à dire à plus de mille lieues de Quito, avec Bovilla, & sept ou huit autres, qui avoient suivi constamment le Viceroi. Il les mit sous la garde d'Ulloa, un de ses Capitaines, qu'il y envoïoit avec quelques Soldats. Mais, après avoir fait plus de quatre cens lieues, la plûpart à pié, le chagrin de se voir traités avec cette rigueur, & le desir de la liberté, les souleverent si heureusement contre leurs guides, qu'ils se saisirent du Chef & de la plus grande partie de ses gens. Montemayor & quatre de ses Compagnons se chargerent de leurs Prisonniers, tandis que les autres se rendirent au Port le plus voisin, où ils trouverent un Navire dont ils n'eurent pas de peine à s'emparer. Montemayor, qu'ils firent avertir aussi-tôt, aïant laissé Ulloa & ses gens sans armes, arriva tranquillement au rivage avec les siens; & tous ensemble, sans Pilote, sans Matelots, sans aucune connoissance de la Navigation, furent portés par des

Montemayor se délivre par son courage & son adresse.

vents heureux jusqu'à la Nouvelle Espagne.

Nuñez de Vela. 1546. Pardon accordé par Pizarre.

Un pardon solemnellement promis, avec des faveurs proportionnées aux services futurs, acheva de rassembler sous les Enseignes de Pizarre, toutes les Troupes du Viceroi que la fuite avoit dispersées. Alors il dépêcha des Messagers de toutes parts, pour encourager ses Partisans par la nouvelle de sa victoire. Alarcon fut envoïé vers Hinojosa, qui s'étant soutenu dans Tierra-Firme, malgré les efforts de Casaos & de Verdugo, sembloit mériter toute la confiance du Gouverneur. Quelques-uns proposerent d'emploïer la Flotte, qui étoit toujours sous ses ordres, à prendre ou brûler tous les Vaisseaux qui se trouveroient sur les Côtes de Nicaragua & du Mexique, dans la seule vûe de fermer le passage à toutes les dépêches de la Cour, & de mettre l'Espagne dans la nécessité de faire des conditions avantageuses aux Conquérans du Pérou. Pizarre ne goûta point un parti, qui sembloit marquer du mépris pour l'autorité Roïale, & tout-à-la fois néanmoins de la défiance de ses propres forces. Les ordres d'Alarcon portoient seulement d'entretenir

Conseil violent qu'il rejette.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

la fidélité d'Hinojosa par de nouvelles espérances, & de ramener de Panama le Fils de Pizarre, le Capitaine Vela, & d'autres Prisonniers enlevés au Viceroi depuis le départ de la Flotte. Son Voïage répondit aux vûes du Gouverneur, mais il coûta la vie à quelques-uns des Prisonniers, qui oserent parler des Vainqueurs avec mépris; & Mexia même n'auroit pas évité le supplice, si le Fils de Pizarre n'eut fait valoir, en sa faveur, les bons traitemens qu'il en avoit reçus. Le Capitaine Vela trouva un accueil plus favorable à Quito. Pizarre jura d'oublier le passé; mais il lui recommanda de se conduire avec prudence, en l'avertissant que le moindre soupçon lui seroit fatal. Ensuite, comme s'il n'eut rien manqué à leur réconciliation, il le prit avec lui dans son retour à Los Reyes. Cepeda, qui n'avoit cessé de l'accompagner pendant toute son Expédition, jouissoit toujours d'une haute faveur.

Il pardonne au Capitaine Vela.

Occupation du Capitaine Carvajal.

On a remarqué, sans doute, que le Capitaine Carvajal n'avoit point eu de part à la Bataille de Quito; mais il n'en servoit pas moins utilement Pizarre, dans une autre Expédition dont le succès l'auroit couvert de gloire,

s'il ne l'eut souillée par son avarice & sa cruauté. Après avoir forcé Diegue Centeno de se cacher dans les Andes, il avoit trouvé de nouveaux Ennemis, qu'un hasard fort étrange fit comme renaître de ceux qu'il avoit vaincus. Lope de Mendoze, aïant évité comme Centeno de tomber entre ses mains vers Arequipa, & ne se trouvant accompagné que de cinq ou six autres Espagnols, entre lesquels étoient Camargo & Pardomo, avoit continué son chemin avec eux, le long de la Côte, sans autre vûe que de chercher un asyle. Il ignoroit que le Viceroi eût quitté le Popayan pour s'avancer vers Quito. Ainsi, ne voïant plus de sûreté hors du Parti de Pizarre, il résolut d'abandonner le Pérou, & de pénétrer jusqu'à la Riviere de Plata, où il avoit un Cousin nommé François Mendoze, entre les Officiers qui avoient accompagné Diego de Roïas à la Découverte de cette Contrée (3). Il suivit, avec les Compagnons de son sort, le premier chemin que Centeno avoit pris pour se dérober à la poursuite d'Alfonse de

(3) On a vu qu'après la Bataille de Chupas, Castro avoit cru devoir emploïer les Officiers à diverses Expéditions.

Toro. Son espérance étoit non seulement d'éviter celle de Carvajal, par une route si déserte, mais d'y trouver quelques Indiens qui appartenoient à Centeno, & de recevoir d'eux des provisions & d'autres secours pour son entreprise.

Informations sur les Découvertes de Diego de Roïas.

En marchant dans des lieux peu habités, son étonnement fut extrême d'y rencontrer une Troupe d'Espagnols, qui ne parurent pas moins surpris de voir, dans cette solitude, six ou sept Hommes de leur Nation. On se reconnut. C'étoit Gabriel Vermudez, & les restes de ceux qui avoient suivi Diego de Roïas dans son Expédition. Ils raconterent à Mendoze, qu'aïant eu plusieurs combats à livrer aux Indiens, Roïas avoit eu le malheur d'y être tué; qu'après sa mort, François de Mendoze avoit succédé au Commandement, mais qu'il avoit eu de continuels démêlés avec les autres Officiers; que n'en poussant pas moins leurs Découvertes, ils avoient trouvé la Riviere de la Plata & de grandes richesses dans le Païs; qu'ils y avoient appris qu'on y avoit déja vû des Espagnols, arrivés par la Mer du Nord, & qu'ils y avoient trouvé les Forts de Sebastien Cabot; qu'ensuite, lorsqu'ils

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

penſoient à pénétrer plus loin, François de Mendoze avoit été poignardé par Heredia ; que cette mort aïant augmenté leurs diviſions, & voïant d'ailleurs leur nombre fort diminué, ils s'étoient réunis, dans la réſolution de retourner au Pérou, pour y demander à Vacca de Caſtro, qu'ils croïoient toujours en poſſeſſion du Gouvernement, un nouveau Chef, auquel perſonne d'entr'eux ne fît difficulté d'obéir ; qu'ils ſe flattoient auſſi que leur témoignage engageroit quantité de Volontaires à ſe joindre à eux, pour partager la gloire & les fruits d'une riche Conquête ; qu'ils avoient découvert ſix cens lieues d'un Païs plein, aſſez bien pourvu d'eau & de vivres : que depuis peu de jours, ils avoient appris par quelques Indiens, qui étoient en commerce avec ceux de Charcas, la révolte du Pérou ; mais que n'aïant pu tirer d'eux d'autre explication, ils brûloient d'être mieux informés ; qu'ils étoient réſolus d'embraſſer le Parti Roïal ; & que leur ſecours n'étoit pas mépriſable, puiſqu'avec du courage & de l'honneur, ils avoient pluſieurs bons chevaux & quantité d'armes.

Après avoir reçu les informations

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1546.

Les Troupes de Roïas marchent contre Carvajal.

qu'ils desiroient, Vermudez, qu'ils avoient choisi pour les commander dans leur retour, offrit, en vertu de sa Commission, de marcher à leur tête contre les Officiers de Pizarre. Lope de Mendoze les échauffa de son côté, par l'espoir des récompenses auxquelles ils devoient s'attendre, s'ils faisoient rentrer le Pérou dans la soumission. Il les conduisit jusqu'à Pocona, d'où il envoïa prendre, dans quelques lieux secrets, plus de mille marcs d'argent en barres, qu'il y avoit cachés avec Centeno, & qu'il voulut distribuer à ceux qui avoient la générosité de le suivre. Ils étoient au nombre de cent cinquante, tous à cheval & fort bien armés. La plûpart refuserent l'argent de Mendoze, non-seulement parcequ'ils étoient déja chargés de richesses, mais parcequ'au Pérou, dans toutes les guerres qui s'étoient élevées jusqu'alors, jamais les Soldats n'avoient pris de solde reglée. On en donne pour raison, que le plus miserable, esperant de mériter par ses services un partage avantageux dans la distribution des Terres & des Indiens, ne vouloit pas nuire à ses prétentions en servant avec la qualité de Mercenaire. On convint que le

Généreuses idées des Soldats du Pérou.

Commandement feroit divifé entre Mendoze & Vermudez. Quantité de Fugitifs n'aïant pas tardé à les joindre, ce fut un malheur, pour leur Parti, que Centeno fût alors caché, & qu'ils ne puffent tirer de lui d'autres fecours, qui auroient pû changer la face des évenemens (4).

Carvajal défait les Troupes de Roïas.

Mais ils avoient à combattre un Homme auffi redoutable par fes forces, que par fa valeur, fon expérience & la connoiffance de toutes les rufes de la guerre. Carvajal, qu'on doit reconnoître à ces qualités, étoit alors aux environs d'Arequipa, où il venoit de recevoir la premiere nouvelle du combat de Quito. Il s'affligeoit vivement de n'avoir pû contribuer à cette importante victoire ; mais aprenant qu'il lui étoit venu, de la Riviere de la Plata, une occafion de fignaler fes fervices, il fe promit que, jointe à la défaite de Centeno, elle lui feroit tout le mérite des Vainqueurs du Viceroi. Bien-tôt il fut, par divers Efpions, que fes Ennemis vivoient depuis long-tems en mauvaife intelligence, jufqu'à marcher féparément, en petites Troupes, & fouvent fans aucune dépendance de leurs

(4) Zarate, Liv. VI, chap. 2.

Chefs. Quelques jours lui suffirent pour enlever deux de ces Pelotons. Ensuite, lorsque l'intérêt commun les eut rassemblés, il les resserra par degrés dans un lieu, où non-seulement ils se virent forcés de tenir ferme ; mais où se fiant trop à des avis supposés ils se flatterent imprudemment de pouvoir surprendre ceux qui les pressoient. Leur perte, dans une attaque nocturne (5), fut si considérable, qu'ils ne se sauverent qu'en petit nombre, laissant au pouvoir de Carvajal, non-seulement toutes leurs richesses, mais Lope de Mendoze, Heredia & six ou sept autres de leurs Chefs, auxquels l'impitoïable Vainqueur fit couper la tête.

(5) On raconte un trait singulier de l'intrépidité & de la ruse de Carvajal. Avendano, son Secretaire, gagné par Mendoze, avoit promis de le tuer pendant l'attaque, & s'étoit assuré de deux de ses propres Arquebusiers pour cet attentat. Carvajal courant de toutes parts pour donner ses ordres, un des deux Arquebusiers tira sur lui dans le tumulte ; mais l'obscurité lui fit si mal ajuster son coup, qu'il ne lui donna que dans la fesse. Carvajal, qui se sentit blessé, jugea bien que le coup venoit de quelqu'un des siens, & prit le parti de dissimuler. Il se retira seulement un peu à l'écart, où il prit un vieil habit brun & un méchant chapeau ; & malgré sa blessure il retourna au combat. Avendano, dont il n'avoit aucune défiance, le suivoit, & le montra au second Arquebusier, qui le tira aussi, mais sans le toucher. Après la victoire, qui le délivra de ce danger, il se fit panser secretement, pour ne pas donner lieu de croire à ses gens qu'il les connut capables de le trahir. *Ibidem*.

Ceux, qui avoient pris la fuite lui firent demander grace, & l'obtinrent : mais il les envoïa presque tous à Pizarre, pour lui rendre compte de son zele, ou comme le monument de sa victoire.

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA. 1546.

Découvertes des Mines du Potosi.

Il sembloit que la fortune conduisît tous les pas de cet Avanturier, pour en faire un rare exemple de ses caprices. On a vû qu'au milieu de ses Exploits militaires, il étoit dévoré par la soif de l'or. Sous prétexte d'envoïer du secours à Pizarre, il amassoit d'immenses richesses, & rien ne suffisoit à son insatiable avarice. Un heureux hazard le mit tout d'un coup en possession du plus riche trésor de l'Univers. Après la défaite des Troupes de Roïas, s'étant retiré avec les siens vers Plata, Capitale du Païs de Charcas, il y apprit que quelques Indiens, Vassaux de Jean Villervel, avoient trouvé à dix-huit lieues de cette Ville, dans une Montagne fort haute, environnée d'une Plaine, des Mines d'argent d'une richesse extraordinaire. Elles prirent le nom de Potosi, qui étoit celui du Canton. Les Magistrats Espagnols de Plata n'avoient pas manqué d'en faire aussi-tôt la répartition entre les Habitans de la Ville ; & déja leurs

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1546.

Yanaconas, tel étoit le nom qu'on donnoit aux Indiens des Départemens Espagnols, y étoient en si grand nombre, qu'on en comptoit déja plus de sept mille établis dans le voisinage, où chacun, sous la condition de fournir à son Maître deux Marcs d'argent par semaine, en tiroit beaucoup plus pour lui-même. La matiere minérale étoit d'une nature singuliere : elle ne pouvoit se fondre par la méthode commune, c'est à-dire avec les soufflets, comme celle des autres Mines ; & l'on n'y emploïoit que de petits fourneaux Indiens, nommé *Guairas*, où l'on mettoit du charbon & de la frente d'animaux, que le vent seul allumoit (6) sans le secours d'aucun instrument. La facilité, jointe au profit, attachoit si fortement les Indiens à ce lieu, qu'ils y venoient de toutes parts, & qu'on avoit peine à les retenir dans les autres Mines, où l'exercice continuel des soufflets, la fumée, les exhalaisons du charbon & celles de la matiere même, rendoient le travail beaucoup plus pénible. Aussi toutes celles du voisinage furent-elles abandonnées, sans excep-

(6) Le même, Liv. VI, chap. 4. c'est à-dire, apparemment, le charbon une fois allumé par le feu. Voï. Tome LI, de ce Rec. la description du Pérou.

ter celles de Porto, d'où Fernand Pizarre avoit tiré néanmoins de grandes richesses; ni celles de Carabaya, ni mêmes les Rivieres, dont les plus abondantes en or & en argent rapportoient incomparablement moins de profit (7).

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

Carvajal ne manqua point de faire valoir les droits de la victoire, pour se saisir d'une si belle proie. S'il garda quelques mesures, ce ne fut qu'avec les plus zelés Partisans de Pizarre; mais il s'appropria tous les Yanaconas de ceux qui s'étoient déclarés contre lui, ou qui avoient pris le parti de s'éloigner pour se dispenser de le servir, & par conséquent tout le fruit de leur travail. D'ailleurs, il entreprit de fournir des vivres aux Ouvriers; & l'abondance de l'argent, comme le grand nombre des nouvelles Habitations, les rendant fort chers, il tira de cette seule partie un profit immense. Sa prudence l'abandonna, néanmoins, sur un point fort important. Il ne fit aucune part de ses Trésors aux Soldats qui l'avoient suivi, & cette conduite les révolta, jusqu'à leur faire former un complot contre sa vie. Mais la fortune prit soin de suppléer à sa prudence. Les Chefs

Carvajal s'empare de ces Mines.

Conjuration contre lui, & sa vangeance.

(7) Zarate, *ibidem*.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

de la Conjuration étoient Pardomo ; Camargo, Balſumeda & Luxan. Quelques obſtacles leur aïant fait différer d'un jour l'exécution de leur deſſein, on n'a pas ſu par quel bonheur il en fut averti ; mais il les fit mourir, dans les tourmens, avec dix ou douze de leurs principaux complices ; & les autres, au nombre de trente, furent bannis de divers côtés. Ces cruelles vangeances, qu'il exerçoit quelquefois ſur le moindre ſoupçon, répandirent tant d'épouvante, qu'il demeura paiſible poſſeſſeur des Mines, avec la ſeule attention d'envoïer à Pizarre quelque partie de ſes richeſſes, outre ce qui lui appartenoit à titre de Gouverneur, & le Quint du Roi, qu'ils affectoient tous deux de faire lever ſoigneuſement.

Inquiétudes de Pizarre.

Cependant quelques inquiétudes ſur la fidélité d'un Lieutenant ſi terrible, qui dans l'éloignement où il étoit, avec l'orgueil de tant de victoires & de tréſors, pouvoit aſpirer à l'indépendance, & divers ſoupçons contre Aldana, Gouverneur de Los Reyes, que ſa bonne conduite y avoit rendu cher à tous les Habitans, firent prendre à Pizarre la réſolution de ſe rapprocher de cette Ville. Il laiſſa le Gou-

Il retourne à Lima.

vernement de Quito & trois cens Hommes, à Puellez, pour lequel il avoit pris tant de confiance, qu'on lui entendoit dire, dans l'ivresse où la prospérité le faisoit souvent tomber, que si l'Empereur même envoïoit une Armée, par le Gouvernement de Benalcazar, Puellez ne la laisseroit point entrer au Pérou sans une vigoureuse résistance. Sur la route, il fut traité en Souverain, qui jouit tranquillement de son autorité. On ne lui rendoit pas moins de soumission, que si l'on eut été sûr de dépendre toujours de ses ordres; & ceux même; qui n'étoient pas bien disposés pour lui, sembloient persuadés que la Cour seroit forcée de le traiter avec ménagement. Il aidoit à cette opinion, en feignant de recevoir souvent des Lettres d'Espagne, qui approuvoient sa conduite, & qui lui offroient toute sorte de faveurs. Il fit, à Saint Michel, diverses répartitions, & plusieurs nouveaux Etablissemens, dont la durée parut assez garantie pas ses promesses. Il envoïa Porcel, avec quelques Troupes, pour achever la Conquête des Bracamoros; dans la vûe, disoit-il, de faire regner la Religion, les Loix & la Justice, mais dans celle, au fond, de tenir ses

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

Combien il est respecté.

CONQUESTE DU PEROU. NUÑEZ DE VELA. 1546.

gens en haleine. Pendant son séjour à Quito, il avoit chargé le Docteur Carvajal de pourvoir à la sûreté de la Côte. Ce Guerrier Lettré le rejoignit à Truxillo, d'où ils partirent avec deux cens Hommes, pour se rendre ensemble à Los Reyes.

Son Entrée dans Lima.

En approchant de la Ville, on eut peine à s'accorder sur les honneurs que Pizarre devoit exiger pour sa réception. Quelques-uns de ses Officiers vouloient que les Magistrats vinssent au-devant de lui avec le Dais, & qu'il fît son entrée dessous, à la maniere des Rois. D'autres, portant la flatterie plus loin, demandoient qu'une partie des murs fût abbatue, & que pour éterniser le souvenir de sa victoire, il entrât par la bréche, à l'imitation des Généraux Romains qui obtenoient l'honneur du triomphe. Il s'en remit au sentiment du Docteur Carvajal, dont il prenoit volontiers les avis depuis le service qu'il avoit reçu de lui à Quito; & le Docteur lui conseilla d'entrer simplement à cheval, mais précédé de ses Capitaines, qui marcheroient à pié, conduisant leurs chevaux par la bride. Il avoit à ses côtés, les Evêques de Los Reyes, de Cusco, de Quito, & celui de Bogota, qui étoit venu, par Cartha-

gene, pour se faire sacrer au Pérou. Aldana, Gouverneur de la Ville, les Magistrats & tous les Habitans lui composoient un autre Cortége. Il trouva les rues ornées de Tapisseries, & jonchées de fleurs. Les cloches des Monasteres & des Eglises firent retentir la joie publique. Devant lui marchoit une Musique, composée de Trompettes, de Timbales, & de diverses sortes d'Instrumens. Il fut conduit, avec cette pompe, à l'Eglise Cathédrale, & de-là jusqu'au Palais.

Les honneurs changent son naturel.

Mais depuis ce jour, on remarqua dans ses manieres, une hauteur & des traits d'orgueil, qu'on crut ne devoir attribuer qu'à l'idée qu'il se formoit de lui-même, sur toutes ces apparences de grandeur. Il se donna une Garde de quatre vingts Hallebardiers. On ne le vit plus paroître en Public, sans une escorte de plusieurs Cavaliers, toujours prêts à l'exécution de ses ordres. Personne n'osoit s'asseoir en sa présence; & rarement il faisoit à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Ces affectations, jointes aux termes désobligeans dont il accompagnoit souvent ses réponses ou ses ordres, refroidirent par degrés ceux qui lui avoient marqué le plus d'attache-

CONQUESTE DU PEROU.

NUÑEZ DE VELA.

1546.

Ses gens changent de disposition.

ment. On ajoute qu'il mécontenta les gens de guerre, en cessant de les distinguer par des récompenses ou des faveurs; & que de tous ces sujets d'offense, il se forma une fâcheuse prévention, à laquelle il pensa trop tard à remédier (8).

(8) Zarate, *ibid.*

FIN DU TOME XLIX.







